



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

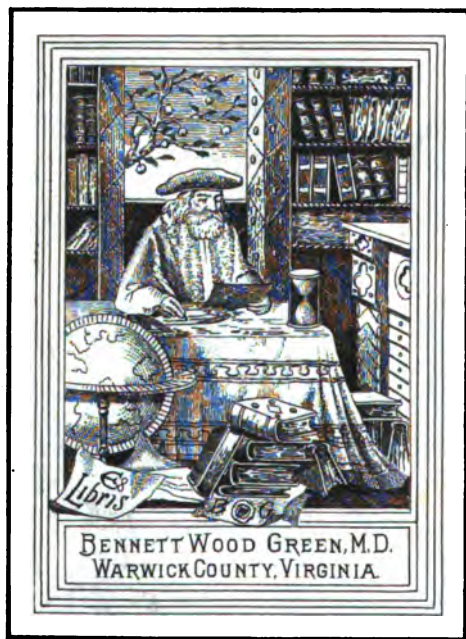
À propos du service Google Recherche de Livres

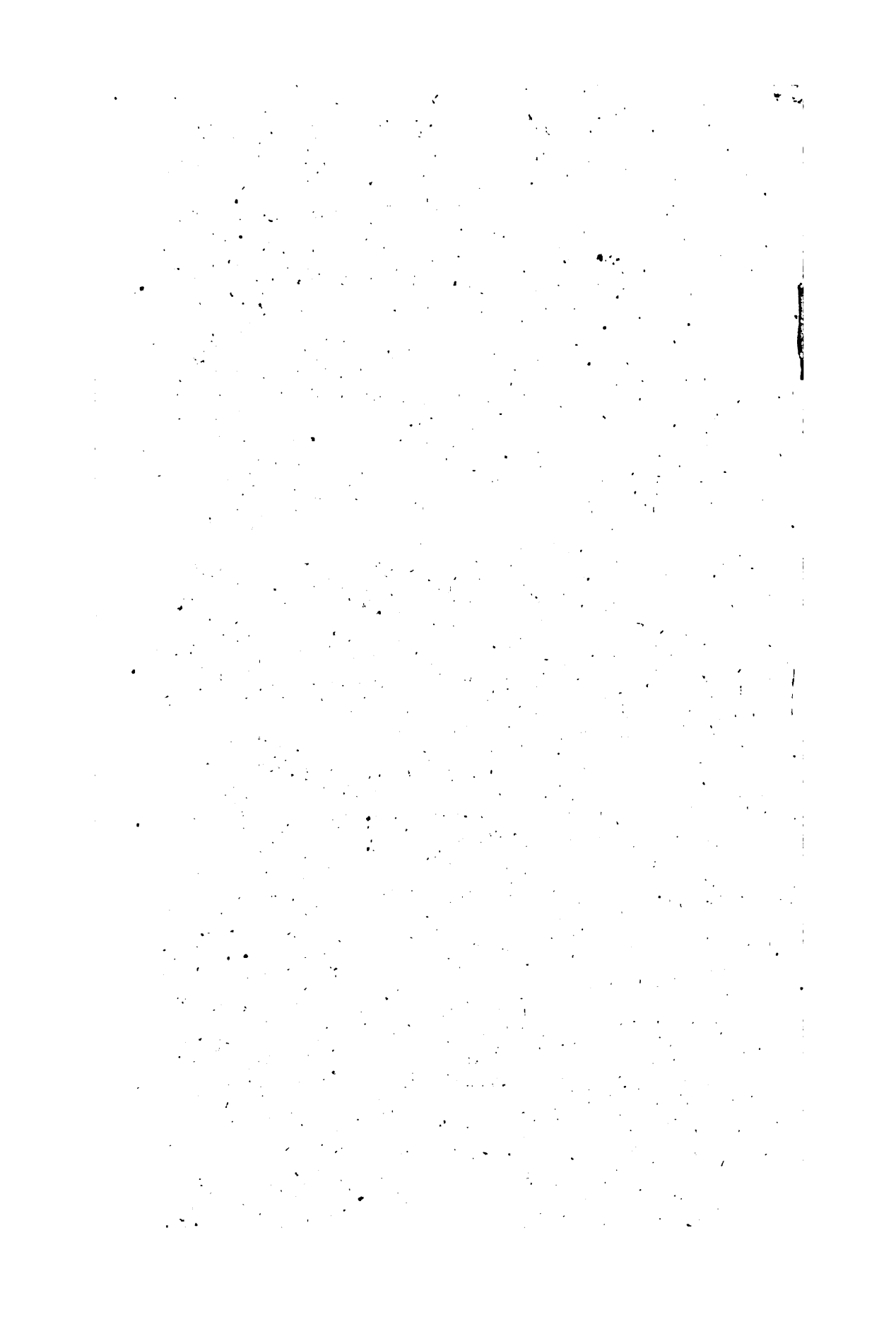
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

University of Virginia Library
GN23 .V83 1835 V.1
ALD Historia natural del jenero h



RX 000 501 713





40698

40

HISTORIA NATURAL
DEL
GENERO HUMANO
aumentada y enteramente refundida;
con laminas,

POR J. J. VIREY,

**Doctor en medicina de la Facultad de Paris, socio
numerario de la Real Academia de Medicina, Pro-
fesor de Historia natural en el Real Ateneo de
Paris, individuo de varias academias y socieda-
des literarias, asi en Francia como en el es-
tranjero, etc.**

Puesta en castellano

Por d. Antonio Bergnes de las Casas

TOMO I.

Con licencia.

LIBRERIA
DE
VIREY

BARCELONA,
Impr. de A. Bergnes, Calle de Escudellers, n.º. 26.

1835.

GN
23
V83
1835
4069C
v.1.

Y1200V100
A100V 70

ertará á asir una mano idéntica. No dudamos que nos cabrá alguna honra de la empresa tentamos. ¿Podemos lisonjearnos de que el o, desimpresionado del altanero desden que riza al presente siglo, no hollará en poco rato sea entrañable y premeditada durante veinte años (1)? Si esta obra requeria el ahinco talento descollante, réstanos al menos el nacimiento de haberla ejecutado segun ha caen nuestros alcances, y, lo que vale aun mas do eso, con nuestras veras.

ido hombre, nos hemos esmerado en conocer abre, no tal como podria ser, sino cual es en ad.

a desentorpecer el rumbo á nuestro intento, nos al pie del texto diversas citas con observaciones propias, ya para rebatir, ya para ilustrar hechos y las opiniones sobre los puntos mas importantes de nuestra historia. El lector que solo le entretener el rato podrá omitirlas, pero el quiera internarse en la materia y empararse en entes deberá leerlas.

emos logrado manifestar el verdadero señorío humanidad en sus relaciones con los demas tes y con el esplendoroso conjunto del uni-

driamos añadir que ya hemos tratado el mismo asunto, rentes aspectos, dos veces en el *Nouveau Dictionnaire naturelle*, y una vez en el *Dictionnaire des sciences*, y que no han sido pocas las averiguaciones que hemos las demas obras que sobre el mismo objeto llevamos s.

verso, ó, por mejor decir, con su sublime Hacedor, no habrán sido vanas nuestras tareas (1); puesto que contribuimos á ilustrar á nuestros semejantes en órden á nuestra naturaleza, aquella primera necesidad de los seres inteligentes y morales y de las almas nobles y grandes (2).

(1) Si buscásemos otra prueba manifiesta de la existencia de un Dios, ¿podría darse otra mas palpable que la existencia misma del hombre? ¿No supone la organizacion de este ser inteligente una Inteligencia soberana.

(2) Tales han sido los preceptos de la sabiduría entre todas las naciones :

Γνωθι σεαυτόν; *conócete á ti mismo*

Quem te Deus esse

Jussit et humana qua parte locatus es in re

Disce.

PERSIO, *sat. iii. v. 70.*

The proper study of mankind is man.

POPE, *Essay on man.*

Que suis-je, ou suis-jé, ou vais-je, et d'ou suis-je tiré?

VOLTAIRE.

DISCURSO PRELIMINAR

DE LAS CAUSAS QUE EN LA NATURALEZA DAN A NUESTRA ESPECIE,
LA SUPERIORIDAD SOBRE TODAS LAS OTRAS.

Si consideramos al jénero humano tal como se halla sobre la faz de la tierra, no podemos menos de examinar las causas que le colocaron á la cumbre de los aéres, y hasta que punto estas mismas causas dimanen especialmente de la civilizacion, del desarrollo de nuestra intelijencia en el estado social, esto es, de la CIENCIA, maravilloso patrimonio de nuestra jerarquía.

En efecto, ¿qué seria del hombre en este globo, si, cerrando voluntariosamente los ojos á la luz del cielo, despreciase el estudio que le enriquece con los tesoros de la verdad; si desdeñase la contemplacion de esos magníficos fenómenos que constituyen su herencia y su poderío! No vendria á ser entonces mas que un irracional, paciendo como el toro en la dehesa, encenagándose en sus torpes apetitos, no pensando mas que en saciar sus vergonzosos anhelos, y muriendo despues, cual un cuadrúpedo, indigno de haber vivido, y sin conocer las obras del Sér escelso que lo entronizó en su soberanía. ¿Nacímos acaso para rendir la cerviz al yugo inde-

coroso de la ignorancia, acompañado de sus terrores, de sus desvarios, de su necia credulidad; para yacer en perpetua infancia, al par de los animales inmundos que pueblan las rocas y las selvas?

¿Porqué nos deparó naturaleza esas manos industriosas, ese cerebro pensador y esa urgencia incontrastable de saber, ese anhelo insaciable de felicidad, todos esos medios de perfeccion, de que echamos mano con ansia desde el primer asomo hasta la despedida del mundo? La ciencia es un medro de pujanza, pues la invencion de los instrumentos somete á nuestra disposicion, así los vegetales como los animales, el océano y casi la naturaleza entera, para encumbrarnos al último grado de perfeccion. La ignorancia, embotando nuestros alcances, trae siempre consigo el desvalimiento y el desamparo.

Contemplemos un instante al hombre idiota, y á pesar de la halagüeña pintura que de él hizo la elocuencia, veamos lo que realmente viene á ser. ¿Quién podrá persuadirnos que el fruto leñoso y áspero del árbol bravío sea preferible al del árbol cultivado en nuestros verjeles, donde el arte supo enternecer y azucarar su carne, comunicándole esquisito aroma? ¿Quién pospondrá Fenelon y Montesquieu al estúpido Iroques y al incapaz Omagua, por mas virtuosos que se suponga á estos últimos?

Lejos de nosotros el intento de menospreciar á aquel á quien el infortunio postra hasta el último punto, negándole toda instruccion; pues no cabe en el hombre el derecho de humillar á su semejan-

te. Pregunto ahora ¿es cierto que el vicio acompañe necesariamente á la ciencia, y que la virtud se abrigue siempre bajo el manto de la ignorancia? ¡Otra fue en verdad la opinion de los sabios mas esclarecidos de la tierra! Sócrates demostró, con su ejemplo y con sus virtudes, que la ignorancia es el manantial de todos los vicios, como lo es la ciencia de toda nuestra verdadera grandeza. ¿Como podrémos, sin el conocimiento de la moral, distinguir la virtud del vicio; para desviarnos de este y seguir el rumbo de aquella? Desengañémonos; el hombre que no conoce la fealdad del vicio, á quien una feliz educacion no enseñó á contrastar las violentas y vergonzosas inclinaciones que en él escita una índole irracional y selvática, nunca será virtuoso, como puede serlo el alumno de las ciencias y de la filosofía, empapado en su íntimo señorío, y ajeno de mancillar la nobleza de su carácter con desbarros afrentosos.

Scilicet ingenuas didicisse fideliter artes

Emollit mores, nec sinit esse feros.

¡Cuan justa y enérgica era la opinion que en orden al sumo predominio del saber concibieran los antiguos, representando á los tigres y leones sañudos amansados por los divinos cantos de Orfeo que civilizaron á los primeros mortales? Y ¿quién ignora que, encumbrando nuestro espíritu hasta los cielos, y recordándole su descendencia sublime del Ser supremo, ennoblecieron al hombre las ideas relijiosas, levantándole del cieno de las pasiones ruines, y ofreciéndole, en pago de sus dolorosos sa-

crificios en esta vida, celestial recompensa? Vemos á los animales domésticos amaestrados por la mano del hombre, adquirir cualidades preciosas, valor, intrepidez, destreza y astucia, que nunca hubiera perfeccionado en ellos la anchurosa morada en las selvas. No de otra suerte, el hombre engrandecido por el concepto soberano de la Divinidad, y brillando, por decirlo así, con la resplandeciente luz de las ciencias, destello de una Inteligencia suprema, se reconoce mas digno de ponerse al frente de todas las criaturas, de que con razon puede titularse rey; menosprecia las acciones viles que nos humillan; y esa alma, ufana con los tesoros del ingenio, es ya sobrado magnánima para encenagarse en el inculto suelo de la barbarie. ¡Cuántos sabios verdaderos antepusieron el amor del estudio á las coronas perecederas de la tierra!

Enmudezca pues la supersticion, cese ya el disparado fanatismo de calumniar á las ciencias que no puede alcanzar, tiznándolas con el soñado borron de ateismo. ¡Cómo pueden cerrar los ojos al luminar de la fantasía los hombres dotados de ingenio sublime! Sin embargo, Sócrates, aquel adorador entrañable de un solo Dios, fue perseguido como ateo! Pero la iniquidad miente á sabiendas; no ignora que el verdadero filósofo está convencido, como todos los pueblos de la tierra, de la necesidad de una causa peregrina que da el impulso á este grandioso universo: llevado de esta firme creencia en un Dios único, rechaza el sabio con horror la impostura y el fanatismo atroz que envilece al

pueblo ignorante. Los bárbaros adorarán siempre á sus muñequillos ; y los sabios, que se elevan por el estudio á la contemplacion del Sér necesario, se verán acusados en todos tiempos de impiedad por la torpe ignorancia , que no conoce cuan ajeno vive del ateismo el que contempla la majestad de la naturaleza.

¿Qué eran sino los mas sabios de su siglo los Agustinos, los Jerónimos, los Basilio, los Atanasios, los Clementes de Alejandria, etc., columnas que fueron de la primitiva Iglesia, que sostuvieron el edificio de la religion cristiana? El oristianismo avivó en el seno mismo de los claustros las ciencias destruidas en el Septentrion por los Godos, los Vándalos y los Hunos, y en el Oriente por los Saracenos y los Tártaros Oigures, en la edad media. ¡Qué rematado frenesí arrebató á los imitadores de los iconoclastos griegos, de los Omáres, de los feroces Califas, sucesores de Mahoma, que tratan de acabar con las mas nobles conquistas del ingenio, condenándolas á las llamas! La sabiduría, ó la ciencia, no es otra cosa que el reflejo del esplendor del mismo Dios, y solo mora en este luminoso origen de toda verdad. La ciencia, decia Platon, es la comprension de las cosas divinas, que solo podemos alcanzar separándonos del cuerpo, ese sepulcro del alma; y de ahí es que para adquirirla, mas necesario es el alumbramiento del alma que los sentidos del cuerpo. Ella es la única base de la felicidad pública, y la que deliciosamente nos embelesa y embriaga con sus maravillosas contemplaciones. ¡Feli-

ces mil veces las naciones gobernadas por filósofos verdaderos! y cuando los soberanos de la tierra amen la sabiduría, ¡cuanto mas dichosos no serán los pueblos dirigidos por Salomones y Antoninos, que por esos príncipes feroces y sanguinarios que solo idolatran los laureles conquistados con el acero, ó la brillantez del oro! Los Tiberios, los Calígulas, los Domicianos, enemigos de todo mérito, y furiosos contra toda clase de saber, dieron al través con la gloria, quebrantaron la pujanza de su imperio, y labraron con la barbarie y la ignorancia los funestos triunfos de los Jenséricos y de los Atilas.

Llegó la hora de soterrar ese sofisma que achaca á las ciencias la afeminacion, el lujo y las relajadas costumbres que socavan los estados. ¿Reinan acaso las buenas costumbres entre los bárbaros del mar del Sur y del continente americano, donde se mezclan ambos sexos sin distincion de parentesco, y se jactan los padres de corromper á sus propios hijos? ¿Son tan robustos y valientes esos salvajes, que no pueden luchar á fuerzas iguales con el último marinero francés ó inglés, ni levantar el mismo peso, segun los esmerados experimentos del dinamómetro?

Objetarás tal vez que el Turco ignorante impuso fácil coyunda á los Griegos, á pesar de su ingenio y de sus letras; que el feroz Tártaro sujetó á los Chinos civilizados y doctos; que el violento Mogol doblegó bajo su cimitarra la blanda cerviz del estu-dioso Bracman; que el Vándalo, por fin, saqueó Roma é Italia, centro entonces de la civilizacion

européa : guardaos sin embargo de tiznar las ciencias con el desdoro que abortó el despotismo que aja y envilece los corazones. ¿Cómo quereis que los hombres aventuren la vida en pro de un gobierno que odian y menosprecian? ¿Debia el valiente Heleno sacrificarse por la corte disoluta del Bajo Imperio? Y mientras los Césares despóticos desangraban con su cetro las desgraciadas provincias, teatro de sus incesantes lides, ¿era de esperar que los Romanos acudiesen todos á las armas para rechazar á sus libertadores, los Hérules y Ostrogodos? ¿Qué les importa á los Chinos y á los Hindos que yazcan sus campos asolados por sus rapaces mandarines ó por el enemigo? Quizás el nuevo vencedor sea para ellos mas jeneroso ; y aunque así no fuere, no podrá ser mas atroz y cruel que los monstruos pendientes del sudor de su rostro. ¿Diráse todavía que la ciencia envilece á los pueblos? No, no es la ciencia, nó : ¡ la opresion es la que los reduce á la triste alternativa de escojer un tirano !

Recorred toda la tierra y todas las edades conocidas, y ved cuales fueron las primeras naciones que por medio del cultivo de las ciencias se encumbraron á lo sumo de la civilizacion y del valor. ¿Son acaso los pueblos á quienes un cielo ingrato encapota con los hielos polares, obligándoles á arrancar á la naturaleza su escasa y costosísima subsistencia á fuerza de trabajo y privaciones? ¿Serán esos afortunados moradores de los trópicos, á quienes el plácido clima que les depara el cielo infunde ocio apacible, en el seno de la abundancia? En

efecto, ¿qué necesitan aquellas jentes para disfrutar la vida? Así es como yacen arrinconados y desidiados esos aduares de Africanos é Indios, hijos mimados de la naturaleza. La civilizacion y el amor á la gloria no se han visto florecer sino en los climas donde la alternacion del calor y el frio requiere un círculo perpetuo de tareas y ocupaciones, para mantener la reproduccion de las subsistencias por medio del cultivo de la tierra y el establecimiento de las propiedades. En estas rejiones intermedias brotan gobiernos moderados, leyes sabias é ilustradas, que franquean mayor ensanche al pensamiento y libre vuelo al empuje de la industria humana. Así pues, solo la barbarie ó el estado bravío se avienen con la frialdad estremada; al paso que el calor escesivo, postrando el espíritu y el cuerpo, aborta la pereza, con el despotismo y el estólido imperio de la superstición. La verdadera libertad, que realza el valor, desentraña las facultades del cuerpo y de la intelijencia, y solo arraiga en las rejiones donde se equilibran temples encontrados.

Así es como se fortalecen los móviles y la pujanza del hombre físico y moral; y descubiertas ya por las ciencias las verdaderas bases de los gobiernos y de la felicidad social, pueden estas trasladarse á los climas menos favorecidos por la naturaleza. De esta verdad nos presentan varios ejemplos los siglos modernos, puesto que ya vemos asomar la civilizacion en las soledades de entrambas Américas y de la Australasia; y algunos gobiernos protectores van quitando ya las trabas que por luengos si-

glos sujetaron la industria humana, la cual no florece en ningun suelo sin libertad y sin derechos civiles. Trasplantada la libertad en aquellas rejiones, vemos á las ciencias atajar los inconvenientes de los climas estremados, convidando á todos los pueblos con los ópimos frutos del ingenio que cultivan los moradores de las rejiones templadas. Engrandécese entonces el jénero humano, y mas que nunca se ven centellear ahora las luces intelectuales por todos los términos de la tierra.

Si deseamos ver cuánto pueden las ciencias entre las naciones, contemplad á Sésostris instruido por los sabios del antiguo Egipto; ó si esta historia os parece fabulosa de puro antigua, mirad la sabia Grecia luchando en Maraton y Salamina contra todas las fuerzas del Asia. ¡Qué brillante es el triunfo del saber y de la virtud sobre la ferocidad y el despotismo! ¡Cuán superior es la ciudad de Minerva, conducida por los Temístocles y Aristides, á la vana y opulenta Persépolis! Vemos mas tarde á un discípulo de Sócrates hacer rostro con solos diez mil hombres al gran Rey en el centro de sus estados; y al alumno de Aristóteles arrojarle cual águila impetuosa á la cabeza de treinta mil guerreros sobre el Asia y el Africa, devorándolas en breve tiempo. ¿Era un hombre ordinario el famoso Epaminondas, salido de la escuela pitagórica, y de quien es fama que nadie supo mas ni habló menos que él? ¿Parecieron indignos del trono Ciro y Mitridates, sabios entre los bárbaros? Luculo, Caton el antiguo, el segundo Bruto y Caton de Utica salian

del polvo de las bibliotecas para tomar el mando de los ejércitos, y volvian coronados de laureles; y nadie ignora que el grande César manejaba la pluma tan bien como la espada. Ciertamente que la ciencia no adulteró el alma de un Camoens ni de un Milton. La ciencia, que abre á nuestra consideracion los espacios de los climas y de los siglos, descorriendo los secretos del destino y amaestrándonos con la historia, ríjida consejera de los reyes, achica y humilla este prodijioso amor propio que nos envanece. Reduciéndonos á la justa medida que ocupamos en la inmensa escala del mundo, nos muestra lo poco que vale el hombre en la tierra; entonces sin embargo pisamos nuestro suelo con noble libertad, pues ya no hace mella en nuestros ánimos el terror de la muerte ó de la desgracia que nos disuadia de la virtud; no de otra suerte se disipan, á la repentina luz de las antorchas, las tinieblas de la noche tan terribles para la niñez.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.*

¿No se ha visto honrada en todos tiempos la filosofía con la tenaz persecucion de los tiranos? Harto entienden estos que un alma empapada en conceptos grandiosos jamas se doblegó á las cadenas de la servidumbre, y que salieron vengadores de la inocencia y de la humana dignidad ultrajada, no solo de las escuelas de los Estoicos, sino tambien de los plácidos jardines de Platon y Epicuro, y hasta de la secta de Pitágoras entre los antiguos.

El valor guerrero ha solicitado casi siempre el esplendor literario : base visto al bardo y al trovador contemporáneos y émulos de los héroes , cual si fuesen inseparables la gloria de las letras y la de las armas ; pues la docta Minerva es la misma belicosa Pálas. Los siglos que mas resplandecieron con el lustre de las ciencias y de las artes , bajo Péricles en Grecia , bajo Augusto en Roma , bajo Leon X en la moderna Italia , y bajo Luis XIV en Francia , fueron testigos de los altos hechos de sus Capitanes , que con el gallardo denuedo hermanaban el talento y la cortesanía.

Dirian que los pueblos , bien así como los individuos , alcanzan la edad varonil , plazo en que se esplayan el primor de la intelijencia y la pujanza del cuerpo. Los arranques del númen proceden de la trascendencia de la sensibilidad y del carácter ; el corazon magnánimo derrama esclarecidos pensamientos. Parece que el mismo afan de nombradía enardece al poeta y al conquistador ; el primero aspira á reinar sobre el entendimiento , el segundo sobre la voluntad. Aquiles colgaba la lira junto á su espada , y Alejandro pedia á la posteridad otro Homero , y escribia á Aristóteles que descaba esceder á todos los hombres en saber y conocimientos mas bien que en autoridad y poderío.

No cabe duda en que mas deslumbrará al vulgo el esplendoroso aparato que engalana á los conquistadores y á los tronos de los príncipes , que la modesta vida de un sabio estudiando en su retrete ó escudriñando la naturaleza con sus experimentos

en un laboratorio de química ó de física. Es muy cierto que la potestad ajigantada de que disponen los primeros sobre la fortuna y existencia de tantos hombres, los hace parecer cual terribles meteoros que tremolan el terror sobre las cabezas de las naciones. Pero esos dueños de los hombres perecen al tiempo señalado por el destino, y su ceniza permanece estéril sobre la tierra. ¡Cuántas estatuas de Césares y de emperadores yacen sumidas en el cieno! ¡Qué de escombros asoman sobre el solar de alcázares encumbrados por el orgullo, como las pirámides egipcias, con el sudor y el oro arrebatado á los pueblos! ¡Cuántos nombres de reyes yacen en eterno olvido! Sin embargo las poesias de Homero viven en su inalterable juventud, mas de veinte y seis siglos despues, sin haber perdido una sola sílaba; y florecen al par las obras de los bienhechores de la humanidad, de Hipócrates y de Platon; sus escritos, semejantes al fénix de la fábula, resucitan mil años despues de su ceniza, y regalan á otros pueblos, á otros paises del globo, los beneficios de la civilizacion, la salud, las luces, la cultura, el talento y la gloria. Si vitoreamos á las naves, que, surcando el anchuroso Océano, nos traen el oro, la plata y los diamantes, resplandecientes producciones de ambos mundos; ¡cómo no hemos de idolatrar esas obras del ingenio, que trasponiendo el Océano de los siglos y cargadas de tesoros descubiertos por la docta antigüedad, llegan para enriquecernos, para hacernos conversar con los varones sabios y los inventores de todas las naciones,

para entablar íntimo trato entre Arquímedes y Pascal, Demóstenes y Bossuet, Plutarco y Fenelon, Virjilio y Racine; como si todas esas almas eminentes, á pesar de las distancias y de los tiempos, no formasen mas que una sola república para la instruccion y civilizacion universal del jénero humano!

Si bien se considera, la virtud de un Tito y de un Marco Aurelio, el pujante imperio de un Carlomagno, ó las conquistas de un Tamerlan, se desploman y hunden casi siempre con ellos, sobreviniendo densas tinieblas al claro esplendor que esparcieron; pero los descubrimientos, humildes en su principio, de un sabio cuya existencia se ignora, paran á veces en volcar las sociedades florecientes y retumban hasta la última posteridad. ¿Quién creyera que la aguja de marear colocada sobre un eje descubriría un nuevo mundo, derribara reinos poderosos, y enriqueciera á nuestra Europa con mas oro y peregrinas preseas que recojieron los Romanos en las tres partes del antiguo universo? ¿Qué es una simple mezcla de salitre, azufre y carbon en el laboratorio de un franciscano, como Rojerio Bacon ó Bartoldo Schwartz? Sin embargo, con este humilde experimento químico, la Europa impuso la ley al resto del mundo, y lanzando rayos á entrambas Indias, dobló la cerviz á los reyes de las naciones mas poderosas. ¡Penétrense pues las jentes de la prepotencia del númen que surca y domina los mares, que traspasa y escudriña las entrañas de las rocas, y que se remonta

sobre las alas del gas hidrógeno á mayor altura aun que el águila y los rayos del antiguo Júpiter!

¿A quién deben la Europa y sus colonias su actual esplendor y la autoridad que ejercen sobre el globo? ¿á quien los deben sino es á los beneficios de las ciencias y de la civilizacion, á esas luces de que la docta antigüedad nos favoreció con tal cual destello, que soterró en sus cenizas la barbarie de la edad media, y que de nuevo exhaló el laborioso ambiente de los sabios de los siglos décimo quinto y décimo sexto? Así pues, la ciencia es el verdadero cetro del poderío del hombre, segun lo estan manifestando los maravillosos adelantamientos de la industria, del comercio y de las manufacturas, que desentrañan y se apropian el oro de la tierra, con el cual se conmueven los pueblos y compran ó sujetan los imperios.

¡Ponderen en buen hora la ignorancia ó la envidia la vida salvaje, los beneficios de la sencilla naturaleza en medio de las selvas, donde el hombre se sustenta con frutos montaraces, y desconoce el embeleso del estado social! Demos que sea feliz en su estado por no conocer otro mas envidiable. Pero ¿estaremos mas bien hallados en medio de un cenagal y al arrimo de un roble, espuestos á las intemperies de la atmósfera, que al resguardo de impenetrable techumbre y en una vivienda que burle el rigor del frio mas intenso? ¿No podemos, sin menoscabo de la templanza, anteponer alimentos saludables, cocidos y preparados con aseo, á las carnes crudas y hediondas, tales como las comen

los salvajes, que las pleitean con los lobos y los osos? ¿Gozaremos de mas cabal salud andando desnudos, espuestos á la crudeza del frio y á los abrasadores rayos del sol, que guareciéndonos de toda intemperie? ¿Quién ignora ya en el dia, segun el testimonio de los autores mas verídicos y segun la misma experiencia, que tales destemples menoscaban ejecutivamente la existencia; que es cortísima, por ejemplo, la de los bravos de la América septentrional, y que su anticipada caduquez no puede sobrellevar tan redoblados contratiempos? En efecto, hostigado el salvaje sin cesar por desapiadados elementos, debe sobreponerse ó postrarse á sus embates. De ahí aquella escasez de moradores, aquella menguada poblacion, aquellas endebles facultades multiplicadoras que se notan en los salvajes; de ahí su carácter melancólico, sus odios reconcentrados y sus atroces venganzas: porque la índole se encona y destempla con la desventura; y el hombre que ha de batallar sin descanso con una naturaleza esquivia, cierra su corazon á la blanda piedad.

¿Qué es un Indio bravo con sus débiles armas al lado de un Europeo bien vestido, alimentado, armado y equipado? Concedo que el salvaje tenga la vista mas perspicaz que nosotros, mas fino el oido, mas rápida la carrera; pero ¡cuán superiores no somos á estas mismas ventajas naturales del bravío, si echamos mano del antejo, de la trompetilla acústica y del caballo! Así pues, la ciencia ensancha nuestro imperio sobre la naturaleza, y el hom-

bre civilizado es mas poderoso que el bárbaro.

¿Quién sostiene esta incontrastable superioridad que ejerce el Europeo sobre el bárbaro Asiático y Africano, sino es la remontada intelijencia que nos conceden el Turco y el Oriental, el Tártaro y el Indio? No se les oculta á estos pueblos que solo pueden triunfar con nuestras armas y nuestra táctica y sobresalir con nuestras artes y nuestros inventos. Aniquilad esas artes victoriosas, y veréis desaparecer el fausto de los príncipes, la magnificencia de las naciones; solo subsistieran la hez de la barbarie y los vicios que dimanar de selvática ferocidad, como en tiempo del Bajo Imperio Romano, cuando decayeran las ciencias. Entonces llega la despoblacion; con la supersticion y el despotismo, para consumir la ruina de la sociedad; entronízase entonces la naturaleza bravía, como lo muestran los escombros de las antiguas maravillas de Babilonia, Palmira y Ménfis, tristes restos de florecientes imperios, vivificados en lo antiguo por las ciencias, el comercio y la industria del Oriente, y hollados en el dia por el Beduino errante.

No bien llega un Europeo entre los salvajes, los reúne, levanta ciudades, plantea mil artes ingeniosas, que multiplican las riquezas y recursos de aquel pueblo recién-establecido, y le encumbran al supremo alcázar labrado por su escelso númen.

Si posible fuese aniquilar nuestras ciencias y borrar la historia de lo pasado, tanto valdria que nos arrebatasen los recuerdos de nuestra mocedad y de nuestros yerros, para engolfarnos de nuevo en el

vergonzoso cerco de nuestros desbarros y torpezas. Si eternizásemos la inesperienza, condenando el espíritu humano á la niñez y á la incapacidad, reduciríamos nuestra especie á la desgraciada suerte de aquellos príncipes asiáticos, á quienes administran brevajes propios para embrutecerlos y quitarles la esperanza de reinar. El tártaro y el salvaje, que ignoran la historia de sus padres, no pueden aprovecharse de la experiencia que estos adquirieron, y se ven reducidos á intentarlo todo de nuevo; pues carecen de principios jenerales. Entonces el género humano, semejante á las razas de animales encenagados en su orijinal estolidez, iría reemplazándose en este globo, á la manera que las hormigas, cuyas jeneraciones destruyen las obras de las precedentes, y no sacaria ninguna ventaja de lo que antes se hiciera, cual, si condenado por la naturaleza al martirio de Sisifo, tuviese que levantar en todos tiempos el peñasco de la barbarie, que vuelve á caer continuamente para aniquilarle de una vez.

¡Y qué! ¿habrá la naturaleza dado al animal humano el cerebro mas capaz, la facultad de reflexionar, la ardiente curiosidad de saber, y manos aptas para ejecutar toda suerte de obras, con la mira de que yazca como las mas hediondas criaturas de la tierra? ¿No asomámos al mundo desnudos, endeblillos y sin armas para que nos inclinásemos á la vida social y á valernos de nuestra industria creadora de primorosos artefactos? ¿Vendrémos á ser depravados porque no vivimos como el orang-

utang? ¿Adolecemos de tantísimos quebrantos solo porque pensamos, segun supone Juan Jacobo Rousseau? Por cierto que tambien se desperéza el salvaje acometido de sus dolencias, oalenturas biliosas y pútridas, reumatismos, flegmasias cutaneas, etc., segun lo notó en la América septentrional Benjamin Rush. Nuestros ganados tienen tambien sus enfermedades, causadas por su jénero de vida mas bien que por sus reflexiones. La existencia intelectual y estudiosa está tan distante de ser enfermiza y enemiga de la naturaleza, como que se ha probado por los registros de mortandad, con los ejemplos de filósofos y hombres que se dedican á la vida contemplativa, como los bracmanes y anacoretas, que el estudio moderado dilata estraordinariamente la vida y la salud.

En efecto, las graves meditaciones que arrebatan el ánimo, alejándole de los sinsabores y pesadumbres diarias, atajan el vaiven de nuestras pasiones, embalsaman celestialmente las horas, y despiden todo deseo que no se dirija al descubrimiento de nuevas verdades y á los progresos de la ciencia y de la sabiduria. Aquel estado de moderacion trae necesariamente consigo la sobriedad, y desvia de los deleites acalorados: los verdaderos sabios, rarísima vez afectos á la fortuna, no dan cabida á los estragos del lujo ni de la relajacion; pues esta seria incompatible con el estudio: así pues, la vida retirada, la medianía, á veces la indijencia, el filosófico desapropio de toda sensualidad, proporcionan una existencia tranquila, virtuosa, templada con la

paz del alma y del cuerpo: de esta suerte llegaron á una edad avanzada Solon y Teofrasto, aprendiendo siempre, como en el siglo décimo octavo, Newton, Fontenelle, Cassini, etc. ¡Cuán grato es contemplar desde el puerto los naufrágios de la vida humana, y atesorar la sabiduría con la experiencia de ajenas locuras, bien así como desde nuestros abrigados aposentos escuchamos los ruidos del huracan que azota los campos!

*Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.*

Pocas palabras bastan para echar abajo el cúmulo de necias acusaciones de los interesados en declamar contra la civilizacion. Jamas pudo esta derramar el error y la supersticion sobre la tierra, puesto que los está de continuo acosando; no limitó la inteligencia humana á la escolástica de la edad media y del peripato, puesto que ella sola desencarceló el pensamiento. Muy lejos de solemnizar la autoridad de los maestros, las ciencias propenden á la duda y al examen de todas las opiniones; lejos de impugnar la religion y las leyes, derriban al contrario la supersticion y el despotismo, sus mas funestos enemigos. ¿Y á quién le ocurrió jamas que el estudio quebranta el espíritu, en vez de engrandecerlo y alimentarlo con los arranques sublimes y jenerosos que son el pan de los fuertes? El cultivo de nuestra razon no puede enjendrar la locura, ni el esceso del saber embotar el entendimiento ó trastornar el juicio; ¿y quién duda que la necedad que no se conoce es mas incurable que la que procura en-

frecuentan los estrados y que procuran zaherir con escarnios la ciencia que no poseen. Creen los tales que se puede gobernar á los pueblos ni mas ni menos como se obsequia á las damas de los príncipes: es cierto que con tan palaciegos consejeros juegan los soberanos sus reinos á la aventura, y siembran revoluciones para lo venidero. La historia severa contará algun dia á los hombres el castigo de la ignorancia que menosprecia sus lecciones, porque un Tácito no halaga el oido de los reyes con vergonzosas lisonjas.

Pero los verdaderos sabios se retraen de un mundo que los desconoce y al cual desprecian. Satisfechos con mandar á la inteligencia, que es la facultad del hombre mas noble y rebelde, levántanse un trono con el brio sobrehumano de la verdad y del ingenio. Los deleites mentales que disfrutan en sus contemplaciones son harto mas deliciosos, puros y sublimes que los logros corporeos; menos sujetos á la saciedad y á ser arrebatados, como con frecuencia lo son los honores, las riquezas, la hermosura; y permanentes é incorruptibles, dejan despues de la muerte esclarecido rastro de eterna nombradía. ¡Cuán superior no es el hombre que contribuyó á la civilizacion de sus semejantes á aquellos personajes arrojados al trono por la mera casualidad del nacimiento ó de los vaivenes políticos, para deshonrarse tal vez en él y bajar al sepulcro cargados con el odio de las naciones! ¡Cuánto mas fácil no es adquirir riquezas que ciencia y sabiduría! Desprecien el saber el vulgo ignorante y los pecheros

de los grandes , arrástrense en horabuena bajo el carro de la fortuna ; paladeen la humillacion que les halaga : los siglos ensalzan el verdadero mérito , y vuelcan y anonadan las vanidades temporales.

Solo á la ciencia será dable algun dia resolver los problemas mas importantes á la felicidad de la humana especie; cual seria el arte de prolongar la vida mas allá del término ordinario, con medios mas eficaces que los que hasta ahora nos ha prescrito la hijiene; y el de disminuir los dolores físicos y las penas morales, ó acrecer los placeres y logros puros durante el plazo de esta vida. ¿ No se ha logrado ya en cierto modo extinguir el azote de las viruelas por medio de la vacuna, y no podemos esperar tambien preservativos análogos contra otros jéneros de contagios ?

Si conseguimos perfeccionar ciertos animales domésticos en castas mas robustas, mas vividoras, mas inteligentes, como por ejemplo el perro; si podemos por otra parte deteriorar y disminuir algunas otras razas ; ¿ no podemos tambien ennoblecer la especie humana, crear jeneraciones mas vigorosas, mas bellas y magnánimas? Y ¿ porque no hemos de esperar que las edades venideras, ilustradas por tantas investigaciones , heredando los doctos estudios de las jeneraciones pasadas, y viendo los escollos donde nos estrellan nuestros yerros, se lanzarán al fin á la cumbre del glorioso destino que las ciencias les prometen? No dudamos que la posteridad, mas elevada que nosotros en esa gran pirámide de los conocimientos humanos, á la cual arrimamos

una piedra cada uno , alcanzará mas estenso horizonte , bien así como nosotros lo alcanzamos respecto de nuestros abuelos.

El jénero humano camina á la perfeccion ; civilízanse los pueblos hasta en los desiertos de América y de la Notasia , en otro tiempo desconocidos ; el hombre va estendiendo su imperio sobre toda la naturaleza ; y mientras que el salvaje dirige su frágil canoa sobre las livianas ondas , el Europeo , á la manera de un gigante , lanza al mar navios de alto bordo , móviles fortalezas que señorean el océano con los rayos que á millares disparan sus costados. Estremécense las ondas sojuzgadas cual callan las naciones ante nuestros ejércitos victoriosos. Así pues ; los peñascos derribados por la pólvora , las selvas cortadas , el océano contenido por recios diques , los aires traspuestos por el audaz aeronauta , los abismos de los mares sondeados por el buzo debajo la campana , las entrañas del globo sajas por el minero , que con la lámpara en la mano recorre sus simas para sacar á la luz del dia el oro y las piedras preciosas , y esa inmensa red de correspondencias debidas á la industria y á las ciencias , y que nos instruyen todos los dias de los acontecimientos de los antípodas ó de otro hemisferio ; todo en fin nos anuncia la grandeza y el alto señorío de nuestra especie.

Esta estension del sér humano no reconoce otro oríjen que el conjunto de inteligencias , con cuyo medio el opulento ciudadano de Paris ó de Lóndres , sin moverse de su delicado sofá de madera de las

Indias, bebe la infusion de una hoja de la China ó de una haba de Arabia, en un vaso del Japon, con el azúcar de las islas Antillas, revolviéndolo con el metal arrancado á las minas del Potosí por los malhadados descendientes de Motezuma ó de Atahualpa. El niño juega con una bola de marfil, ó un pedazo de ballena, para lo cual fue preciso traspasar un enorme cuadrúpedo en los ardientes arenales de África, ó lanzar el harpon á inmenso cetáceo en lo mas remoto de los hielos polares. Millares de negros estrujan en otro hemisferio los tallos de una caña-veja para que el mas pobre labrador europeo pueda azucarar sus alimentos, cual si fuesen aquellos infelices negras abejas humanas de quienes recojemos la miel. ¿No causa asombro ver al hombre imponer tributo con su industria y su saber á todos los entes criados, y hasta á la naturaleza inanimada? ¿No es admirable ver á un particular en su escritorio espidiendo órdenes á Surate, al Senegal, y hasta á los extremos del universo? Tal es sin embargo el negociante de Burdeos ó de Amsterdam. Leves signos negros delineados sobre papel llevan la muerte ó la vida á otro hemisferio, encienden las teas de la discordia y los furiosos de la guerra, derriban á los príncipes del solio, ó traen á su vuelta oro ú diamantes para adornar los palacios de las orillas del Támesis, del Danubio ú del Sena.

Tal es la vida humana, grande y prodijiosa á los ojos del naturalista. No basta ya conocer el cuerpo solo, esta mole que asalta á nuestros sentidos; otros elementos fermentan en el cerebro, espejo del uni-

verso, y en este corazon, ardiente foco de todas las pasiones: fuerza es ensanchar nuestra esfera siguiendo los pasos de las ciencias que dan al hombre la soberanía en todos los puntos del globo donde puede sacar la espada. Ahora mas que nunca todos somos miembros corresponsales de un cuerpo inmenso, cuyas fibras todas laten todavía despues de haber vibrado tan solo una.

HISTORIA NATURAL

DEL

JÉNERO HUMANO.

LIBRO PRIMERO.

SECCION PRIMERA.

DE LA CASTA HUMANA EN JENERAL, Y DE SUS RELACIONES CON
LOS DEMAS ENTES.

ENTRE la variedad de objetos que ojeamos sobre la faz de la tierra, sea cual fuere su importancia ó su grandeza, ninguno nos ofrece mayor interés que nuestra propia existencia. Sobrepuestos al reino animal, y dotados de supremo poder sobre cuanto respira, solo á nosotros compete calar hasta nuestro interior, escudriñar los móviles de la vida y sondear las honduras de nuestra propia naturaleza. Solo al *hombre*, entre todos los entes, fue dado contemplar su alma y pautar sus deberes y sus derechos en este globo; porque todo lo que vive se ignora á sí mismo, escepto tan solo nuestra especie. Así es que los animales dependen todos del hombre como esclavos de su señor, al paso que el hombre, rey y señor de la tierra, solo depende de

la Divinidad. Por esta razon el único objeto del bruto no puede ser otro que el cuerpo, ó su bien estar físico, puesto que ninguno sino el hombre se encumbra al conocimiento de su Hacedor, ni cala hasta su orijen con el pensamiento.

Si parangonamos nuestra estructura y nuestras cualidades puramente materiales con los otros vivientes, solo echarémos de ver levisimas diferencias que no bastan á desentendernos de su clase; mas si cotejamos toda la estension de nuestras facultades morales é intelectuales con la débil vislumbre que dirige al bruto, hallarémos entre él y nosotros un abismo inmenso. En cuanto al cuerpo, pertenecemos á la casta de los animales, y por lo que respecta á la razon y al alma emanamos de la Divinidad. Díjérase que el hombre forma la especie mas singular que haya en la tierra y quizás en el universo, y que mereceria por lo mismo un estudio peculiar, aun cuando no perteneciésemos á este linaje: el hombre seria inagotable asunto de pasmo para cualquier otra criatura intelijente, que, si posible fuese, llegara procedente de otra esfera á este globo terraqueo.

Debemos pues considerar al hombre bajo el doble aspecto del cuerpo y del ánimo, esto es, de lo físico y de lo moral que le franqueó el Sér Supremo; pero no son pocas las dificultades que ofrece este exámen.

Puesto que el hombre debe á la intelijencia toda su grandeza, y aun su modo de existir en la tierra (porque no obra como los brutos por mero instinto), debemos considerarle como *un animal eminente*.

temente filósofo. Todo, con efecto, manifiesta en él que está destinado á existir principalmente por el cerebro, mientras que el bruto no vive mas que por el cuerpo. El sistema nervioso es en nuestra especie, mas que en todos los demas vivientes, el origen del bien que gozamos y del mal que padecemos. Tal es la supremacia que nos concedió naturaleza : somos la cabeza ó la parte pensadora de los reinos organizados para arreglarlos y dirijirlos hasta cierto punto. El grande árbol de la vida, si consideramos toda la serie de criaturas organizadas, al darnos el sér, ha florecido, produciendo en nosotros los frutos mas esquisitos, y adquiriendo su total medro. Gozamos todos los privilejios que nos da este cetro, así como padecemos sus inconvenientes ; pues hallanse unos y otros tan equilibrados, que si conociesen el humano destino, no podrian los demas entes acusar á la naturaleza de habernos favorecido á costa suya.

Todo lo que sobre la tierra consideramos como obra del hombre, siendo, como es, producto de la razon que le cupo, pertenece al ámbito de su historia. Si describimos la industria del castor y de la abeja, por ser el resultado de su propio instinto, ¿porqué no debemos contemplar en toda su grandiosidad la intelijencia del linaje humano? ¿acaso reconoce esta otro origen que nosotros mismos? De qué mano estraña recibió el hombre su poderío intelectual y su cuerpo, si no de la del mismo Dios? Así pues, el hombre, con sus leyes, su civilizacion, sus conocimientos y su industria, no ha desobede-

cido á la naturaleza, porque todo es el resultado de su organizacion y de su alma. No puede desasirse de la naturaleza; nace y muere en su seno, susténtase y enjendra como los demas animales; y si quebranta las leyes, que como á todos los vivientes le fueron impuestas, lleva la pena merecida, porque nunca nos oponemos sin quebranto á lo que nos deslinda nuestro primitivo destino.

Si nos ceñimos á escudriñar el hombre puramente corporal, si estudiamos con ánimo despreocupado su disposicion interna y sus formas exteriores, nos parecerá ciertamente poco favorecido, si lo comparamos con los demas entes. En efecto, carece de las armas ofensivas y defensivas que la naturaleza concedió á todos los demas animales. Su piel desnuda está espuesta á los ardientes rayos del sol, al riguroso frio del invierno y á la intemperie de la atmósfera; cuando vemos que la naturaleza ha resguardado los árboles con dura defensa. La prolongada debilidad de nuestra infancia, la sujecion á un sin número de dolencias durante todo el curso de la vida, la insuficiencia individual del hombre, la destemplanza de sus apetitos y pasiones, el desconcierto de su razon y su ignorancia orijinal, le postran en sumo desamparo. El salvaje forcejea rastrera y adormecidamente sobre la tierra; en esta larga carrera de dolor y de tristeza, víctima de los elementos, vese precisado á costear todos sus logros con los vaivenes y contingencias de la suerte. ¿Qué supone su fuerza si se compara con la del leon, y la rapidez de su carrera con la del caballo? ¿Goza acaso

del remontado vuelo del ave , del nadar del pez , del olfato del perro , de la vista penetrante del águila y del finísimo oído de la liebre ? ¿Ensoberbeceráse de su estatura al par del elefante , de su destreza al lado del mono , de su rapidez cotejado con el corzo ? ¿Está dotado de la magnificencia del pavo real , de la melodiosa voz del cantor de las selvas ? Cada sér fué dotado de su instinto , y la sabia providencia ha acudido á las necesidades de todos ellos : dió uñas corvas , acerado pico y robustas alas al ave de rapiña ; armó al cuadrúpedo con dientes y cuernos amenazadores ; escudó á la tarda tortuga con duro broquel ; adornó á la mariposa con brillantes matices , y enseñó á los alados moradores de las selvas sus mas dulces gorjeos : solo el hombre nada sabe , nada puede sin la educacion ; fuerza es enseñarle á vivir , á hablar , á pensar bien ; se ha de sujetar á mil tareas y fatigas para contrastar sus necesidades ; la naturaleza no nos ha enseñado mas que á padecer el desamparo , y nuestra primera voz es el llanto. Miradle revolcándose por el suelo , desnudo , inmóvil de pies y manos , á ese animal soberbio nacido para mandar á los demas. Jime , y le fajan y encadenan ; principia su vida martirizado como si fuese un crimen el haber nacido. Los animales no emprenden su carrera bajo tan crueles auspicios ; ninguno de ellos recibe una existencia tan frágil como el hombre ; ninguno conserva tan desmedido orgullo en medio de su humillacion ; ninguno conoce la supersticion , la avaricia , la ambicion , la locura y todos los furores que desgarran el corazon del hom-

bre. A tantísima costa nos fué concedida la razón y el imperio del mundo, dones tan funestos á veces á nuestra felicidad y reposo, que imposible parece determinar si la naturaleza se ha mostrado respecto de nosotros, madre jenerosa con sus dádivas, ó madrastra desapiadada por el precio que les impuso.

Colocados á lo sumo de la escala de los reinos organizados, á nosotros vienen á parar todos los movimientos que en ellos se verifican, porque al impulso de sus vaivenes ceden siempre los extremos. Todos ellos se entroncan con la especie humana, la cual es la cabeza y la parte pensadora de los cuerpos organizados; es, en una palabra, la flor mas quebradiza y delicada. Estendemos nuestra vida sobre todo el globo, y dependiendo de todas las cosas por nuestras necesidades ó placeres, quedamos indefensos en todos los objetos de nuestros deseos; nada nos es indiferente; y verdaderos reyes de la tierra, vense nuestros tronos rodeados, cual los de los príncipes, de roedoras zozobras, sobresaltos y desconsuelos. Algunas piedras, un metal, unos cuantos palmos de tierra, tan poco basta para pegar fuego á los cuatro ángulos del mundo, y para regar la tierra con sangre humana. Si el hombre es el animal mas sensible, vese tambien espuesto á mayores infortunios, pues los brutos tan solo yacen accesibles al dolor físico. Cada sér no experimenta otro dolor sino el que le cupo, por manera que es mas desgraciado cuanto mas sensible; pero como disfruta felicidades en la misma proporcion, parécenos arduo determinar si su estado es mas en-

vidiable que digno de compasion. Con todo, está en el orden creer que ambos estados se equilibran, y que esos extremos de miseria y de felicidad son otras tantas oscilaciones que alternativamente agitan á los hombres; pero quizás trocaran de buena gana esta alborotada existencia por una suerte mas tranquila.

En efecto, contemplemos el linaje humano que cubre la faz de la tierra, y verémosle arrostrar igualmente los ardores de la zona tórrida y los hielos horrorosos de las rejiones polares. Surca el océano y sus esplayadas llanuras en frágiles bajeles; y ora se lanza por los aires á mayor altura que el águila, con sus globos aerostáticos; ora desciende bajo de las aguas y visita el imperio de los monstruos marinos bajo la campana del buzo, y cala hasta los abismos para arrancar los metales, preciosas vísceras del globo. Este ente cosmopólita, este señor de todos los animales se acomoda á todo por el hábito; puede sustentarse con casi todos los alimentos, paladear toda la naturaleza y multiplicarse por todas partes y en todos tiempos. Nació desnudo, y anda engalanado y pomposo como Salomon ó Sésotris, ceñido de púrpura, oro y seda; nació endeble, y domando luego el toro, el renjífero, el camello y el elefante, y unciendo fogosos corceles, vuela en dorado carro á los juegos olímpicos; nació sin armas, y ya aguza para la defensa ó el ataque la bayoneta y la espada, y retumba el cañon; no tenia albergue, y ya levanta muros y torres hasta las nubes, y la magnífica arquitectura, encumbrando atrevidas cúpulas, le prepara soberbias estancias; nació.

ignorante y estúpido, y hedle aquí robando al cielo sus secretos por medio del telescopio, calculando por minutos la vuelta de los astros y eclipses, sondeando las mas profundas maravillas de la naturaleza, y raciocinando cual filósofo con Sócrates y Platon, en los jardines de Academo, en el seno de la ingeniosa y sutil Aténas.

Así pues, toda nuestra grandeza dimana de nuestra endebles primitiva, la cual aguza tanto mas nuestra sensibilidad é intelijencia, cuanto es mayor nuestra privacion. El hombre seria el animal de mas escasos alcances, si la providencia, colmándole liberalmente con todos sus dones, no le hubiese dejado nada que apetecer; esto es, si no nos hubiese hecho el saludable presente del dolor y del desamparo, eternos manantiales de industria y actividad, sin los cuales hasta la misma continuacion de la dicha seria intolerable. Por último, si el hombre hubiese podido subsistir solo y sin necesidades desde su nacimiento, independiente y sin trabajo, jamas se hubiera reunido la sociedad humana; y este sér, aislado, indolente, hubiera llevado sobre la tierra una vida oscura é inútil, como el bruto satisfecho con pacer la yerba, ó como el ave solitaria de las selvas.

El hombre es un ente descompasado en todo; eslo por su colocacion suprema en el órden de los cuerpos animados; lo es por sus facultades corporeas que esceden en jeneral á las de los animales y plantas, y lo es sobre todo por sus fuerzas morales é intelectuales, con cuyo medio conquistó el cetro

de la tierra. El hombre reúne todas las cualidades estremadas de los reinos organizados; dijérase que es su cerebro, su parte pensadora y sensible por excelencia, al paso que las demas especies componen su cuerpo ú mole bruta. Así como fué el cerebro formado para entonar la economía viviente de cada individuo, el cerebro de los cuerpos organizados, que es el linaje humano, se planteó por la naturaleza como moderador supremo, para ajustar su equilibrio y subordinacion; siendo como un gran balancin que alternativamente acude y se sobrepone á cuanto traspasa los lindes naturales, y levanta á su nivel cuanto se hunde en demasia (1).

Ved esas rejiones cubiertas de plantas y animales de todas especies; el hombre atraído por la abundancia de sus producciones, establece allí su morada, sujeta y destruye los animales, reduce á la servidumbre á los mas mansos, mata ó ahuyenta á los mas indómitos, tala las selvas, ataja con el fuego, la segur y la hoz el rebosamiento de vida vegetal, purifica el aire, desagua los pantanos, pone corrientes las aguas estancadas, anima la naturaleza yerta, y la entona en perpetua armonía. Pero acrecentándose luego la especie humana por medio de las sociedades, los imperios, las leyes civiles y relijiosas y la civilizacion, vese de nuevo recargada; mirábase en otro tiempo acosada por la maleza y por animales de toda especie, y contéplase ahora ago-

(1) Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc et quod dominari in cætera posset;
Natus homo est. OVID., *Metam.* I.

biada y exhausta por huéspedes poderosos que talar las plantas y destruyen los animales. Entonces es cuando trata de descargarse de la pesada muchedumbre que la abrumba; derriba el poderío del hombre, convierte sus ciudades en yermos por medio del hambre y la peste, vuelca los imperios, pone la espada en la mano de los conquistadores, desaloja de las cavernas del norte rancherías asoladoras, renueva por medio de revoluciones políticas la masa de las generaciones humanas, provoca enfermedades que las han con la producción de la especie, y restablece con tan recios vaivenes el natural equilibrio entre los seres organizados.

La tierra está sujeta, cual el océano, á sus tempestades. No cabe duda en que la naturaleza tiene reservadas épocas tremendas de estragos y destrucción para el jénero humano, y que la divina Providencia ha señalado el término de los imperios y las renovaciones de la faz del mundo. Ved como sucesivamente se elevan los reinos de los Medos, de los Asirios, Escitas y Persas, y como destruidos estos por los conquistadores Macedonios, se soterran todos ante los Romanos. El romano poder se desploma poco tiempo despues á impulsos de los repetidos avances de los valientes hijos del Norte, que acorren cual hambrientos lobos para derrocar el gran cadáver. Los Imbrios, los Hunos, los Godos, los Vándalos, los Alanos, los Visigodos, y todas aquellas castas guerreras que se precipitaron cual torrentes devastadores, invadieron las dilatadas provincias del imperio romano, y conducidos despues por los Ala-

ricos, Atilas, Jensericos y otros azotes de la especie humana, se destrozaron mutuamente para arrebatarse de las manos los sangrientos despojos de Roma. Vemos levantarse en Asia el imperio de los Saracenos á la voz de Mahoma; Carlomagno funda en Europa otra potencia formidable; los Tártaros, acaudillados por los Tamerlanes y los Jenjiscanes, inundan el Asia; los Turcos acaban con el imperio del Oriente; los Españoles invaden el nuevo Mundo; sobreviene una destruccion tras otra; y en medio del redoblado estruendo de los imperios que unos sobre otros se encumbran y desploman, la naturaleza inmutable empuña la balanza, y preside sin conmoverse á tan espantosos trastornos.

Estas mareas ó reflujos de la especie humana, estas asolaciones, estas irrupciones, estas colonias, y por fin estas conquistas y todas estas revoluciones que se han atropellado por el largo discurso de los siglos, no son mas que el restablecimiento sucesivo de equilibrio en el sistema de los entes organizados; pues se ha notado que estas grandes catástrofes fueron casi siempre producidas por las naciones pobres ó sobrado numerosas con respecto á los productos del suelo que habitan. Hay, por consiguiente, un enlace necesario entre el número de los hombres y la cantidad de las sustancias organizadas que les sirven de alimento; y el desorden de esta relacion trae siempre consigo hambres, revueltas, convulsiones políticas, guerras, pestes y todos los estragos consiguientes. Así pues, los moradores de las estériles rejiones boreales se revienten siem-

pre con las armas en la mano á las fértiles llanuras de Asia; de suerte que no solo se establece el equilibrio de pueblo á pueblo, sino que tambien se coordina con el conjunto de los cuerpos organizados que sirven para su subsistencia. Los paises frios y de escasas producciones son por este motivo los menos poblados; las épocas de carestía disminuyen notablemente el número de nacimientos humanos; los movimientos políticos, las revoluciones son en todos tiempos obra de las clases desvalidas contra las pudientes. La política es por lo jeneral, y sin que nosotros lo advirtamos, un instrumento de la naturaleza; las vicisitudes de las naciones no dependen únicamente de los hombres; otra necesidad mas trascendental predomina en todo, determinándolo á veces por un aciago encuentro de circunstancias. Hasta los reyes yacen avasallados por esta potencia superior de la naturaleza, que impone sus leyes á los mismos que las dictan al jénero humano. Todo es perecedero en este mundo: los imperios tienen sus edades como los individuos, y solo permanecen en razon de los cuerpos organizados que sirven al sustento y á las necesidades de los miembros de la sociedad. El impulso primitivo emana por consiguiente del señorío del hombre sobre las sustancias naturales, y los vaivenes imperceptibles que conmueven los estados no reconocen otro oríjen.

Ese equilibrio jeneral que la especie humana mantiene en los reinos organizados, lo establece tambien cada clase de animales en los diversos distritos de la naturaleza; como las aves con sus emi-

graciones perpetuas del mediodia al norte y del norte al mediodia, y los peces con sus viajes anuales en el seno de los mares. Vense iguales avenidas entre los cuadrúpedos, y las habrá tambien sin duda en la clase de los insectos. Donde abunda el alimento, abundan los consumidores, de suerte que la materia organizada jamás se estanca en inaccion. Si sobre la tierra no existiese el hombre, introdujérase la anarquía entre las criaturas por falta de caudillo y gobierno: y si cada planeta tiene las suyas, es probable que haya tambien entre ellas un ente soberano que sea su centro de equilibrio y armonía, para que ninguna de ellas invada el dominio de sus vecinas.

Así pues, la especie humana existe, no solo para sí, sino tambien para el conjunto de los seres animados, de quienes viene á ser el contrapeso ó fuerza moderativa. Estamos colocados á la cumbre de los seres organizados para establecer con nuestra mole el equilibrio y el nivel por medio de la destruccion que en ellos ejercemos. Así como se constituyó el reino animal para reprimir la escesiva abundancia del vegetal, fueron tambien creadas las especies carnívoras para cercenar el exceso de las que se sustentan de vegetales, de que despojarían la tierra: la especie humana entona la armonía entre estos diversos entes, castigando igualmente á todos, y manteniéndolos en sus respectivos linderos. Que el desempeño de esta suprema funcion incumbe al hombre, pruébalo la facultad que le franqueó natu-

raleza de reinar en todos los climas y sustentarse igualmente de animales y vegetales.

Como no basta en los trópicos el número de especies herbívoras para cercenar la abundancia de vegetales, vemos que la naturaleza hizo frujívoro al hombre de aquellas rejiones; cuando, al contrario, lo hizo principalmente carnívoro en las zonas frias, por ser allí harto considerable la proporcion de los animales respecto á las plantas, á cuya multiplicacion y medro se opone el frio escésivo. El frujívoro no hallara con que sustentarse en el norte, y el carnívoro, destruyendo en el mediodia los animales herbívoros para alimentarse, no hubiera refrenado la demasiada multiplicacion de las sustancias vegetales, que pronto acosaran la tierra. Por último, cuando el poderío despótico del hombre dejenera en gravoso para los cuerpos organizados, vemos que la naturaleza enjendra enfermedades epidémicas, mas contagiosas y funestas en las grandes sociedades humanas; próvoca súbitas catástrofes políticas, tanto mas violentas cuanto mas numerosa y apiñada la poblacion; suscita discordias, guerras y lides, que son otros tantos derrames ó sangrías que disminuyen la plétora de la especie humana, manteniendo siempre por uno ú otro medio una suerte de igualdad entre las fuerzas vitales de la materia organizada.

Síguese de lo dicho, que la naturaleza jamás acata á los individuos; que mantiene la perpetuidad de las especies por medio de crecidos cercenos en las castas que destruyen á las otras; y que lejos

de haberlo ordenado todo para la felicidad del hombre físico, sirvese de él á sus costas para mantener el equilibrio del sistema de los cuerpos organizados, y le vuelca, ó mas bien, le desmenuza, cual frágil caña, cuando se opone á sus sabios fines. La naturaleza, que hizo tan poco por el hombre físico individual, ha favorecido en extremo al hombre intelectual y social. Los tiempos mas desgraciados para el jénero humano son para los reinos de la naturaleza felices épocas de crecimiento y desarrollo; nuestra multiplicacion y prosperidad son para ellos un período de malogro ó menosvaler; porque no nos enriquecemos sino defraudando á la naturaleza, y no enjendramos sino á costa de los vivientes que destruimos: de suerte que de todos modos se establece entre nosotros y los reinos organizados un contraresto perpetuo, un vaiven mas ó menos cercano al equilibrio.

Así como se instituyeron los soberanos para labrar la felicidad de los pueblos, no de otra suerte fue constituido el hombre caudillo de todos los entes para su felicidad jeneral; y seria tan falso el suponer los súbditos formados terminantemente para su soberano, como el pretender que todo el universo haya sido esclusivamente creado para el hombre. La mosca que le insulta, el gusano que roe sus entrañas, el vil arador que le devora, no nacieron ciertamente para servirle. ¿Obedecen acaso los astros, las estaciones y los vientos á este dios de la tierra, pasto de un débil gusanillo? Las pestes, el hambre, las enfermedades, las guerras, las

pasiones de los hombres, sus infortunios y sus pesares, prueban que, en cuanto á lo físico, no somos mas favorecidos que los demas entes ; que la naturaleza se ha mostrado equitativa para con todos , y que, si bien ocupamos el primer puesto, no estamos al abrigo de sus leyes : el supremo Hacedor no deslindó distincion entre los individuos ; y así los reyes de la tierra como los pastores nacen y mueren lo mismo que las flores y los animales.

El hombre físico no es para la naturaleza sino una porcion de materia organizada, que cambia ó trasforma á su antojo, y que sucesivamente hace crecer, enjendrar y perecer. No es el hombre quien reina sobre la tierra, son sí las leyes de la Divinidad , de las cuales es intérprete y depositario ; solo á ella debe el imperio de vida y muerte que ejerce sobre el animal y la planta ; pero vese él tambien sujeto á sus leyes terribles é irrevocables ; y todo el poder de la tierra , toda la fuerza del jénero humano, enmudece ante el Eterno Señor de los mundos (1).

El hombre debe pues considerarse, respecto á las criaturas vivientes, como su moderador y como instrumento de equilibrio y nivelacion ; motivo porque ensancha sus relaciones físicas y morales en el grandioso seno de la naturaleza ; y estando en relacion con todas las cosas, viene á ser la cadena que

(1) *Animalia fecit Deus propter hominem, hominem propter seipsum ; si ergo animalibus ministrat propter hominem, quomodo hominibus non ministrabit propter seipsum ? Sanctus Chrysostomus, in Matth.*

une todo cuanto existe. El animal y la planta permanecen ceñidos á su esfera, pero la nuestra abarca el universo entero, por nuestras necesidades, ya naturales, ya postizas, de nacion á nacion, por nuestros conocimientos y por el comercio; siendo, por decirlo así, el alma del mundo físico. A sus facultades y á su número debe el hombre la preponderancia que se se granjeó sobre la tierra, el señorío que ejerce en los continentes y en los mares, y hasta en las castas mas terribles de animales que logró domar ó destruir. A él solo pertenece por su númen y sus facultades el derecho de vencer y de reinar. ¿Qué animales pueden disputarle el trono? El hombre ha fundado sus prerogativas, no solo en la fuerza, sino tambien en su mérito y en sus cualidades. Si el imperio perteneciese únicamente á la fuerza, veríamos al leon y al tigre pelear por el cetro del mundo, y á la ballena y al tiburón lidiar por el dominio del océano; pero todos ellos reconocen la superioridad del hombre: su mano, que amasa el salitre, aguza el hierro y derroca los peñascos, sabe sojuzgar al cocodrilo, domar al toro y lanzar el harpon á la enorme ballena; la bala que arroja hiere al águila en medio de los aires; los animales mas montaraces, los tiranos de la tierra, los monstruos del océano, huyen de su presencia y tiemblan al oír su voz. ¡Un viviente de cinco pies impone la ley á la poderosa ballena, y hace arrodillar á sus plantas al corpulento elefante! Es tal su superioridad sobre los animales, que mas ventajoso les fuera verse de él olvidados, como el insecto, que hacerle

rostro, como el leon y el rinoceronte. Solo viven en cuanto el hombre les permite existir, y mientras se ocultan á sus ojos. Por último, si comparamos el hombre con las criaturas, escitan nuestra admiracion el prodijioso señorío y la desmedida grandeza del primero, no menos que la servidumbre y el sumo apocamiento de las últimas.

SECCION SEGUNDA.

DEL HOMBRE CONSIDERADO EN SU CONSTITUCION FÍSICA Y ORGANIZACION, CON RESPECTO A LOS DEMAS VIVIENTES.

SIENDO el hombre el único, entre todos los animales, que está principalmente creado para el ejercicio del pensamiento y de la industria, debió concedérsele una postura erguida ó perfectamente vertical. Este era el único arbitrio para poderle dar un cerebro voluminoso y franquicia en las manos, instrumentos indispensables para ejecutar los actos é invenciones de la inteligencia. Es el único *bimano* y *bipedo*.

El hombre es un animal desnudo, con dos manos y dos pies, que camina en situacion erguida, que es capaz de raciocinar, de un lenguaje articulado, y que es susceptible de civilizacion; atributos característicos, y que en su totalidad solo están vinculados en su especie. Por su conformacion física, pertenece á los animales de doble sistema nervioso y vertebrales; y por su clase, á las especies de sangre caliente y con dos ventrículos y otras tantas aurículas en el corazon. Siendo la mujer vivípara y amamantando á sus hijos, corresponde, como el

hombre, á la gran familia de los animales tetudos ó mamíferos.

Efectivamente, si esceptuamos el hombre, ningun animal simétrico (ó formado de dos mitades iguales y unidas en el sentido de su eje longitudinal) se mantiene naturalmente en pie; los animales tienen siempre el cuerpo situado casi horizontalmente, hasta la girafa ó los camellos, y diversas aves que miran tambien al cielo levantando su largo cuello; y además, sus miembros anteriores no estan libres cual nuestros brazos y manos.

El hombre, al contrario, lleva una cabeza erguida y arrogante, que contempla los cielos y mide con sus miradas la anchurosa estension del universo; su postura es erecta, cual si dijésemos de mando y superioridad; el animal se encorva y arrástrase temblando en su presencia, no atreviéndose á dirigir su vista hácia aquella majestuosa frente que lleva estampado el sello de su celeste oríjen. El hombre está destinado para caminar en pie: toca el polvo solamente por sus extremos, cual si quisiese alejarse de él, en ademan de encumbrarse al cielo, herencia eterna y patria comun del linaje humano; al paso que el bruto, inclinado al suelo, clava sus miradas, á la par de sus anhelos, hácia ese cieno de donde brotó, y en el cual han de convertirse un dia por entero sus ruines despojos.

Pero la situacion horizontal no da cabida en los animales á una cabeza muy voluminosa, ni por consiguiente á un gran cerebro ni estensa intelijencia. En primer lugar, esta cabeza, harto pesada para

sostenérse, encorvaríase hácia el suelo, ó volcaría el animal por delante; y luego la sangre, por precision abundante que á ella debiera afluir, se dispararía al punto en funestas apoplejías. La naturaleza debió prever pues tales inconvenientes en los cuadrúpedos; y así es que en los mas ha suspendido su cráneo, por medio de un ligamento cervical ú occípito-vertebral, para obviar el que la cabeza se descolgase de continuo hácia delante; tal ligamento no se halla en el hombre, segun ha demostrado Stenon. Galeno habia supuesto tambien en nosotros el panículo carnoso subcutáneo, por cuanto no habia podido disecar mas que monos, en quienes se halla ya, porque tienen una especie de hocico mas ó menos prolongado; y por esta razon se encuentra en la parte media de su mandíbula superior un hueso intermaxilar que se echa menos en el hombre. Nuestra cabeza está de consiguiente mejor equilibrada sobre la columna vertebral que en los demas vivientes.

Para precaver el agolpamiento ejecutivo de la sangre al cerebro de los cuadrúpedos, ha dividido la naturaleza sus arterias carótidas internas en muchas arterillas, que forman aquella *admirable red arterial*, descrita por Galeno como correspondiente al hombre; pero escusada era en nuestra posicion erguida; así es que no la hay en nosotros, segun lo probó Vesalio; tambien falta absolutamente en el caballo y el elefante, pero se halla en los demas mamíferos. Al contrario, la sangre con su recio empuje por nuestras arterias carótidas y vertebrales,

si bien nos predispone para peligrosas congestiones cerebrales, nutre en efecto mucho mas, desarrolla y abulta nuestro cerebro, ó sea el instrumento de nuestra inteligencia. El hombre es tambien el único entre los vivientes que al nacer tiene fontanelas ó fuentes en la cabeza, sintiéndose la palpitacion de su cerebro en el punto de reunion de las suturas del coronal con los parietales en el sincipucio, á causa de ser el cerebro humano muy abultado, y de convenir sin duda que pudiese ceder levemente á la compresion en el acto del parto.

Por otra parte, Falopio fué el primero que demostró que el hombre carecia del séptimo músculo ocular que se ve en los cuadrúpedos, llamado bulboso ó suspensor del globo del ojo, por cuanto nosotros no tenemos la cabeza inclinada para ir pacienciando la hierba.

Los cuadrúpedos, en virtud de su situacion horizontal, no podian tener el cráneo inserto en la columna vertebral sino por el extremo de la cabeza, casi diametralmente opuesto á la cara ó á las mandíbulas; pero cuanto mas se acercan los animales á la situacion perpendicular, menos tirado atrás debia estar el agujero occipital, para no empinar demasiado la cara hácia el cielo; cual estaria el perro erguido en ereccion sobre sus pies traseros. Así, el agujero occipital en los monos ya no está directamente opuesto á las mandíbulas; y en el hombre blanco, sobre todo el Europeo, el agujero occipital está directamente situado debajo del cráneo, de suerte que la cabeza se mantiene en equi-

librio sobre el atlas ; posicion única y necesaria para la situacion vertical, conforme ha demostrado Daubenton (1).

Dicen algunos que se han encontrado hombres salvajes que andaban á gatas, lo cual es poco probable ; pues la niña salvaje de Champaña, el tierno infante de Hanover, los dos hombres bravíos de los Pirineos, y el del Aveyron, caminaban en dos pies ; y si Camerario, Connor y Tulpio han pretendido que los salvajes encontrados, ya hácia Bamberg, ya en el Hese, ya en Islandia ó en Polonia, se arrastraban sobre sus cuatro miembros, tal modo de andar parece muy poco adecuado á nuestra formacion.

Ridículo fuera en efecto sostener, con Moscati y otros autores, que el hombre está constituido para andar á gatas, supuesto que en tal posicion, su rostro se hallaria necesariamente situado frente por frente del suelo ; su cabeza mal sostenida, cayera de frente sobre la tierra ; y la sangre, agolpándose al cerebro, le causara mortal apoplejía. Hay además otras muchas razones de estructura anatómica para victoriosamente impugnar esa paradoja acerca de nuestra estacion, que no puede cerciorarse ni por el ejemplo de las criaturas que reptan momentáneamente sobre sus miembros, ni por el de algunos infelices salvajes abandonados en las selvas, y que, segun se dice, caminan habitualmente á gatas. Este último aserto en general no es verdadero, segun vamos á demostrar.

(1) *Mém. ac. scienc.*, 1764, páj. 569.

En primer lugar el infante propende siempre á levantarse luego que encuentra el menor apoyo , siéndole sumamente fatigosa la andadura cuadrúpeda , para la cual ni los mismos monos están formados. Nuestros brazos no tienen una longitud ni una fuerza proporcionadas á las de los muslos y piernas ; de consiguiente mas bien deberíamos arastrarnos sobre las rodillas. La capacidad de nuestro pecho y la posicion de los omóplatos no sostienen bien el cuerpo sobre los brazos ; y el músculo gran serrato , que en los cuadrúpedos sirve como de ceñidor para suspender el pecho entre los pies anteriores , no es en nosotros bastante robusto. Además , nuestros muslos son sobrado largos , y nuestra planta es de suyo tan ajena de sentarse en aquella situacion cuadrúpeda , que no estribaríamos mas que sobre los dedos de los pies , levantando mucho mas los cuartos traseros que los anteriores. Así que , con esta desusada situacion , hasta en los cuadrúpedos , la sangre y demas humores afluyeran todos en demasía á la cabeza.

Por último , en los cuadrúpedos , el corazon está situado de manera que su punta descansa cerca del esternon , y su base mira hácia las vértebras dorsales ; en el hombre , al contrario , el pericardio está adherido al mediastino , de suerte que la punta del corazon baja oblicuamente hácia el diafragma del lado izquierdo , y la base de este órgano mira hácia la parte superior del pecho , resultando de ahí una corvadura de la aorta algo diferente de la de los cuadrúpedos ; y tal vez una mayor disposicion á las

●

palpitaciones, á las aneurismas y á las concreciones poliposas del aparato circulatorio, de las que estan exentos los cuadrúpedos.

El hombre, á la par que los mas perfectos monos, no tiene prolongacion coccijea ó rabo, mas ó menos necesaria para preservar de la lluvia, del frio, etc., el ano y partes contiguas de los cuadrúpedos. La espalda del hombre está desnuda, ó á lo menos no es tan velluda como su pecho y púbis, al contrario de los cuadrúpedos, quienes necesitan tener las espaldas mas resguardadas para resistir las intemperies (1).

Todo esto no solo prueba que el hombre, absolutamente hablando, no puede haber sido ni ser cuadrúpedo, sino que aun carece de muchas de las ventajas de los animales. Así, su cabeza, por sobrado abultada, y el agujero occipital, demasiado vuelto hácia delante, son tambien obstáculos para que pueda naturalmente nadar, sin haber aprendido antes, cual lo verifican los cuadrúpedos, y hasta los cachorros y gatitos arrojados al agua. Ellos nadan inmediatamente, al paso que el infante se

(1) Solo el hombre puede acostarse naturalmente sobre sus espaldas, á causa de la anchura de su pecho aplanado de atras adelante. A ese decúbito ó tendimiento dorsal ó supino atribuye Aristóteles el calentamiento de los riñones y esa disposicion á las poluciones nocturnas que no experimentan los demas animales. Véase Chr. Rud. Jaenich, *De pollutione nocturna*, Goting., 1795, en 4º.; y Blumenbach, *Inst. physiolog.*, secc. xxxvi. Puédese creer tambien que la viva imajinacion y estensa memoria del hombre le recuerdan en sueños ideas voluptuosas mas escitantes y poderosas que las de los demas vivientes.

iria desde luego al fondo , empezando por la cabeza , bien que bregando venceria el peso de la misma ; y el hombre nada tambien de espaldas con mas soltura y facilidad que sobre el vientre , porque no ha de levantar tanto la cabeza para respirar. Así que, no cupo á nuestra especie le vida anfibia ó acuática, cual han querido afirmar algunos ; y los supuestos hombres marinos son focas ó manatíes (1). Demostremos ahora que el hombre es esencialmente bípedo.

La cara aplanada del hombre , y sus dos ojos situados en un mismo plano, debajo de la comba de una frente que sobresale , no colocan naturalmente su cabeza mas que en nuestra situacion erguida , y no en la postura horizontal, en la que apenas veríamos á la distancia de cuatro pasos (2).

(1) Seligmann, *Diss. de hominibus inopaciis*, Rostok, 1681. Bien que la natacion sea para nosotros un arte , acércase á la naturaleza mas que los otros ejercicios ; pues una vez aprendida, nunca se olvida, aun cuando no se practique. Así que, es muy cierto que *cuanto mas naturales son los hábitos, menos fácilmente se pierden*.

(2) Muy bien dijo Ovidio

Pronaque cum spectent animalia cætera terram
Os homini sublime dedit, cælumque tuéri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Preténdese sin embargo que el pingüino, *alca torda*, y otras aves, como el avestruz, el alcaravan, etc. , caminan erectos y miran tambien al cielo ; atribúyese igualmente al pez uranoscopo la facultad de contemplar los cielos mejor que el hombre, á la rana, los peces planos, etc. Brown, *Pseudodoxia epidémica*,

No tenemos el hocico aguzado de los cuadrúpedos , ni un pico cual las aves , para tomar nuestro alimento ; esnos pues necesario el uso de las manos.

Estas se hallan evidentemente organizadas para la prension ó asimiento, mas bien que para apoyar sobre el suelo ; pues su piel blanda y sensible no es naturalmente densa ó callosa. Unos dedos largos, divididos y flexibles, y un pulgar bastante largo y opuesto á los demas dedos , hacen de la mano del hombre el instrumento por escelencia, y el que ha creado los demas instrumentos. La mano de los monos , aunque muy propia para cojer , es menos perfecta que la nuestra : primeramente tienen un pulgar en extremo pequeño , ó casi ridículo, como dice Eustachi ; en segundo lugar , sus demas dedos no tienen ningun movimiento separado é independiente uno de otro como los nuestros , pues todos sus tendones están unidos , lo cual no se ve en nuestra mano, escepto en el anular y meñique, que tienen tendones comunes. Así los monos, bien que muy mañosos , nunca podrán escribir, ni gozar de la variedad y facilidad de los movimientos simples ó combinados que nos atribuye nuestra mano. Además, en nosotros, el radio se articula con el húmero , de suerte que podemos volver el brazo en mayor descenso y ascenso que los monos. Seriales imposible á estos animales blandir tanta diversidad de movimientos como nosotros.

or enquiries, etc., lib. V, cap. 1) ; pero esas frívolas objeciones no prueban que haya en estos animales una analogía con la constitucion del hombre.

Pero lo que nos da una incalculable ventaja de destreza, aun sobre ellos, es el no tener en manera alguna necesidad de las manos y de los brazos para andar, y el ser perfectamente libres de los extremos superiores en la andadura, lo cual no sucede en los monos que necesitan de sus manos para trepar ó andar. Estos, y hasta los orangutanes, que son los mas afines de la especie humana, no pueden andar manteniéndose constantemente en pie como nosotros, segun demostró ya Galeno; pues los músculos que sirven para formar la aponeurosis tibial se insertan en los monos mas abajo que los cóndilos de la tibia, lo cual dificulta mucho la perfecta extension de sus piernas; además, la estrechez de sus músculos glúteos hace vacilante su situacion. En el dedo grueso de sus pies hay un extensor propio y un largo abductor ó recojedor, que, junto con un músculo plantar muy carnososo, da á esos dedos de los pies grandes medios de asimiento, conforme ha probado Vicq d'Azyr. Efectivamente, sus pies vienen á ser una especie de manos oblicuamente situadas. Tienen un hueso calcáneo muy corto, y el talon un poco arremangado, por manera que si quisiesen apoyarlo bien de plano sobre el suelo caerian infaliblemente hácia atrás; no estriban pues principalmente mas que sobre el metatarso, y tambien sobre la orilla esterna del pie, pero no por la parte del dedo grueso, que está enderezado y es muy corto, pudiendo igualmente oponerse á los dedos largos de los pies, como si fuesen manos. Toda esta estructura hace que los monos casi no andan; tie-

nen cuatro manos, ó son *cuadrímanos*, lo cual convenia á su destino, pues todos están conformados para trepar los árboles y vivir continuamente de sus frutos, en los climas ardientes donde nacen tantos árboles frutales y palmeras. La estacion del orangutan (*simia satyrus*, L.), del chimpanzé (*s. troglodytes*, L.) y de los monos mas perfectos sin cola del antiguo continente, no puede menos de ser oblicua ó transversal. Así estos animales, y sobre todo los gibones (*simia lar*, y los *pithecus syndactylus* y *agilis*) tienen, al revés del hombre, los brazos á proporcion mas largos que las piernas, lo cual es útil para empuñar de lejos las ramas de los árboles, y se observa tambien en los maquis (*lemures*) y los perezosos ó pericos lijeros.

Lo que además separa evidentemente la especie del hombre de la de los monos, es la conformacion de nuestros extremos inferiores. Nuestro bacinete es ancho, dando al tronco una base de sólida sustentacion; la articulacion del fémur con los huesos de las caderas se hace por medio de una cabeza ó cóndilo situado oblicuamente, lo cual contribuye á ensanchar la base de sustentacion del tronco, teniendo además músculos nalgares compactos y robustos que con facilidad mantienen rectos los huesos de los muslos: de aquí resulta aquella sobresalencia de las nalgas, que nunca se observa en los cuadrúpedos, ni aun en los monos; así es que estos pueden agacharse, pero no estar sentados sin fatiga, cual nosotros. En estos músculos nalgares, espesos como almohadas, Adriano Spigel ve una

causa de la facilidad con que nos dedicamos por largo tiempo á la reflexion ; lo cual no se da en los demas animales.

Fuera de esto, el hombre es el único que tiene pantorrillas, ó sea, unos músculos gastronemios mas pujantes y robustos que todos los demas animales, afin de mantener las piernas rectas ó en perfecta estension ; pues teniendo los monos estos músculos mas delgados é insertos menos arriba sobre el fémur, sus rodillas están en semiflexion, y no apoyan tan sólidamente sobre el piso. El hombre además descansa su pie de llano, su calcáneo está tirado hácia atrás para sostener el peso del cuerpo, y tiene dedos cortos, igualmente que nuestro dedo grueso que no se opone á los demas, como en los monos : de aquí viene que estando mejor conformados que ellos para andar y correr, no podemos trepar con tanta facilidad.

Como en el negro el agujero occipital está ya mas retirado que en el blanco, la cabeza, que no está ya tan en equilibrio sobre el atlas, propende hácia delante, porque las mandíbulas se alargan á manera de jeta ú hocico ; y así es que el negro habitualmente no se mantiene tan recto como el Europeo ; aquel tiene los riñones mas hácia atrás, á fin de establecer una especie de contrapeso á su cara que se adelanta, y pantorrillas menos gruesas. En los monos esta conformacion se halla todavía mas señalada ; pues al paso que se alarga el hocico, la cabeza se inclina mas hácia delante ; de donde se sigue que las caderas y las nalgas forman proporcionalmente

mas resalto hácia atrás, lo cual da al cuerpo una actitud transversal y una andadura deslomada. El hombre blanco se mantiene perfectamente recto; el negro empieza á inclinarse hácia delante; el mono se mantiene en posicion transversal; y por último, el cuadrúpedo tiene el cuerpo en situacion paralela al suelo.

Esa prolongacion del hocico en los monos y cuadrúpedos procede en parte de un hueso intermaxilar superior ó incisivo, situado como una cuña en medio de la mandíbula superior, y que muchas veces lleva dientes incisivos: encuéntanse ya en los monos vestijios de este hueso. Tienen tambien una vértebra lumbar mas que el hombre, y sus proporciones de estatura no son las mismas que las nuestras. La cabeza del mono forma la sexta parte de la altura total del cuerpo, pero en el hombre la cabeza no es mas que la octava parte, porque nuestros extremos inferiores tienen mayor longitud.

Otro resultado importante de nuestra situacion erguida es relativo al bacinete. La posicion de este es mas oblicua en los monos y cuadrúpedos que en el hombre y la mujer; síguese de aquí que el cocix y el sacro, que en nosotros se tiran hácia dentro, sobresalen al contrario en los monos, y hasta se prolongan para la formacion de la cola de los cuadrúpedos. La direccion de la vagina en las hembras de animales es paralela al eje de las vértebras sacras; esas hembras paren y orinan por detrás; los machos cohabitan con ellas tambien por detrás (*venus*).

præpostera) (1); pero no así los monos, y sobre todo la mujer, cuya postura mas ó menos arrimada á la perpendicular, tira hácia delante la abertura de la vagina. La direccion del canal útero-vajinal es en este caso oblicua de delante atrás, de donde se sigue que la espulsion de las orinas y de los menstruos se verifica por delante, lo mismo que la cópula (*venus antica*), y el parto es mas laborioso, pues para facilitarlo se aconseja á la mujer que se agache á la manera de los mamíferos. A buen seguro que no ocurriria tal inconveniente si la especie humana tuviese cola y anduviese á gatas, cual han sentado algunos viajeros fundados en mentirosas relaciones.

Efectivamente, en los cuadrúpedos, siguiendo el canal de la vagina la direccion de las vértebras sacras, y formando un resalto al exterior la cola ó la prolongacion coccijea, dejan libre toda la extension del bacinete para la salida del feto; pero como á la mujer le cupo la situacion erguida, no debió ser aquella su conformacion. Si el canal útero-vajinal no se hubiese situado oblicuamente, por medio de las vértebras coccijeas entrantes, cargando el feto harto directamente sobre dicha abertura, á cada paso hubiera propendido al aborto; pero á favor de aquel sesgo, su peso empuja mas bien hácia el sacro cuando la mujer está en pie.

Este soslayo y entrada del coccix son otras tantas

(1) Guill. Ten Rhyne asegura que los Hotentotes usan de ésta *venus præpostera*, al modo de los cuadrúpedos y de algunos babuinos de Africa.

causas de la dificultad del parto, que deben tomarse en consideracion, además del bulto de la cabeza del feto humano. Por otra parte, al efecto de evitar un peso escesivo, la naturaleza no ha formado la mujer mas que para ser unípara, ó raras veces jemelípara, al paso que la mayor parte de los cuadrúpedos, sobre todo los unguiculados, son multiparos.

El número de dos tetas en nuestra especie y en los monos, particulariza ya el corto número de fetos; la situacion de estas tetas sobre el pecho se nota especialmente en los animales provistos de manos y que pueden llevar sus pequeñuelos en los brazos, como la mujer, los monos, los maquis (*lemur*, L.), y hasta diversos murciélagos (*vespertilio*, *noctilio*, etc.) cuyos hijuelos se mantienen aferrados sobre la madre. Ya no se encuentran en seguida tetas pectorales hasta el elefante, que es un animal casi tan inteligente como la mayor parte de los anteriores, de suerte que esta posicion de los órganos mamarios parece coincidir con una grande capacidad intelectual. Digno es de notar que todos los machos de esas especies de mamíferos adquieren á veces el vicioso hábito de la mansturbacion (1).

(1) Así hemos observado que el elefante macho se apretaba el miembro entre las piernas traseras, y escitaba la evacuacion del esperma cuando estaba en ereccion. Geoffroy ha visto que los encarnadillos (*pteropus* de Brisson, grandes murciélagos de las Indias) se lamian el pene con igual objeto (*Annal. mus.*, tom. VII, páj. 227); y por último, bien conocidas de todos son las asquerosas costumbres de los monos sobre el particular. Débese

Además, la situación erguida dispone á diversas congestiones de humores en el escroto, y á hernias inguinales que no padecen los otros vivientes. En efecto, siendo considerable la compresión de los intestinos en la cavidad del abdomen, hace que en ciertos casos una asa de intestino se deslice por el anillo inguinal que ha dado paso al testículo, lo que no sucedería si la postura fuese horizontal como en los cuadrúpedos. Por último, la congestión de sangre que vuelve varicosos los vasos venosos y otros de los testículos, y la acumulación de diversos humores serosos ó albuminosos en las cápsulas de las bolsas, dan lugar al varicocele, al hidrocele, al sarcocoele, y á otras muchas afecciones análogas.

No hablaremos de algunas otras particularidades de estructura que se notan en el hombre, diferentes de las de los cuadrúpedos; así es, por ejemplo, que no tenemos el páncreas de Asellio, que encontró este anatómico en los perros, ni el cuerpo de Highmor, ni los conductos hepato-císticos, como diversos rumiantes, etc., ni la membrana nictitante del ángulo mayor del ojo, ni el hueso intermaxilar, etc.

En orden á la membrana del hímen y á las carúnculas mirtiformes, que Haller, Blumenbach y otros anatómicos consideraban como únicamente particulares de la mujer, pero que mas adelante probaremos ser los análogos del frenillo del miem-

notar tambien que todos estos entes con tetas pectorales tienen el miembro naturalmente libre, colgante, ó no adherido al vientre por vaina ó estuche.

bro en los machos, sabido es que existen evidentes rastros de tales órganos en las hembras de los cuadrúpedos, y que Cuvier los ha observado en la del elefante. Todas tienen tambien su clítoris, y las ballenas presentan uno de enorme volúmen. La membrana alantoides, especie de vejiga que comunica con la del feto de los cuadrúpedos, tampoco es extraña al feto humano, cual se habia afirmado.

ARTICULO PRIMERO.

DEL SISTEMA NERVIOSO PROPIO DEL HOMBRE, Y RESULTADOS DE SU ESTACION ERGUIDA COMPARADA CON LA DE LOS ANIMALES.

Puesto que el hombre nació destinado para andar en pie sobre la tierra, dirijiendo sus miradas al cielo; y supuesto que, como dice Buffon, su gallarda actitud es la del mando sobre todos los animales, vamos á inferir de esta grande diferencia algunos efectos especiales que, á mi entender, no han merecido á los fisiólogos la debida atencion (1).

(1) Si la intelijencia humana aventaja á la de los animales, débese tambien en parte tal preeminencia á nuestra estacion erecta, que nos permite estender la vista sobre todo el universo mejor que otros animales (la palabra ἀνθρῳπος significa *mirando arriba*). Además, esa elevacion de la cabeza sobre todo el cuerpo la libra de un agolpamiento de sangre y humores que se opondria en gran manera á las funciones del pensamiento. Como en los cuadrúpedos su cabeza casi no pasa del nivel de su cuerpo horizontalmente situado, no pueden lograr igual libertad que el hombre en el ejercicio de las funciones cerebrales.

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes!

En el cuadrúpedo de situacion horizontal, las facultades de la vida hállanse en su cuerpo casi uniformemente distribuidas y equilibradas; el canal medular vertebral es el primer manantial de la pujanza motriz y sensitiva, y hasta de la accion del corazon, segun ha demostrado Legallois. En el hombre, al contrario, las facultades vitales se ejercen principalmente en el cerebro, entronque predominante, y en los extremos exteriores, de suyo sensibles. Nuestra vida de relacion es mucho mas estensa que la de los brutos; y somos preponderantemente nerviosos entre todos los animales.

Por otra parte la situacion erguida hace necesariamente refluir mas la sangre venosa hácia el bacinete, en el hombre y la mujer, que en los cuadrúpedos. Morgagni, que tanto reflexionó sobre este

Si algunas aves de cuello largo y erguido, como el avestruz, el cisne, el ánsar, etc., llevan la cabeza alzada, y apesar de esto son muy estúpidas, debe atribuirse á que su cerebro es demasiado pequeño y harto remoto del corazon, órgano que le envia muy poca sangre. No así el hombre, cuyo cuello es corto; tiene comunmente el espíritu vivo y pronto, y sus ideas participan mucho del calor é impetuosidad de la sangre, especialmente en los individuos de corta estatura.

Esta marcha erguida nos inclina á la contemplacion, á los grandes y sublimes pensamientos que infunde el espectáculo del universo. Así que, el hombre sale de esta clase vil y rasertera en que se sumen los brutos por sus ojos vueltos hácia la tierra; todo nos anuncia que la naturaleza destinaba nuestro espíritu á lanzarse hácia los astros y rejiones celestes, obras inmortales del Criador. Los negros, cuya postura es menos alzada, tienen el agujero occipital mas tirado atrás que nosotros, siendo tambien mas dados á los afectos bajos y materiales.

punto, hubiera inferido que los flujos menstrual y hemorroidal eran en nuestra especie resultado necesario de la estacion, si hubiese atendido á que ningun cuadrúpedo estaba sujeto á tales conjestiones sanguineas en los órganos del bacinete; los monos más perfectos, como los orangutanes hembras, hállause sujetos igualmente á un flujo uterino, á causa de su postura casi erguida.

Todos los monos son tambien libidinosos, y la especie humana es capaz de enjendrar en cualquier estacion, no solo porque tomamos alimentos siempre harto abundantes (pues nuestros ganados mejor apacentados todo el año tienen sin embargo épocas de sosiego y de calor venereo), sino tambien porque el agolpamiento de los humores en el bacinete da continuo pábulo á la secrecion del esperma, lo que en general no se verifica en los cuadrúpedos.

Ahora pues, esos deseos venereos sostenidos aun durante la gestacion en la mujer, lo cual tampoco se observa en la mayor parte de cuadrúpedos; la facultad de satisfacerlos harto habitualmente, y la igualdad casi universal del número de entrambos sexos, establecen naturalmente la monogamia, ya entre los monos, ya en el hombre mas salvaje. De aquí veremos nacer en seguida la necesidad de asociacion en familia, robustecida además por la dilatada debilidad de la infancia; y así es que el establecimiento de la sociedad, bosquejada apenas entre los monos, hácese mas ó menos perfecta en el hombre.

Al paso que se elevan los animales en la escala progresiva de la organizacion, su sistema nerveo se

vuelve mas voluminoso, á la par que mas anchuroso y complicado su cerebro. El sistema nervioso se desarrolla desde los zoófitos, en quienes no hay aun mas que moléculas nerviosas, subiendo primero á los gusanos y á los insectos, en los cuales se encuentran cordones nerviosos con ganglios, elevándose en seguida á los crustáceos y moluscos, entre los cuales se hallan muchos conjuntos gangliónicos nerviosos, hasta los animales dotados de una columna vertebral, huesosa y articulada: en estas especies, desde los peces, remontándose por las clases de los reptiles, aves y cuadrúpedos vivíparos, hasta el hombre, obsérvase una gradacion bien manifiesta de robustecimiento del sistema nervioso espino-cerebral. La intelijencia de los animales aumenta siguiendo en jeneral la misma progresion; de suerte que se llega al hombre por transiciones casi sucesivas, segun se echa de ver pasando del perro á los monos, al orangutan, al negro hotentote, y de este al hombre blanco, al europeo, ó sea, al mas industrioso é ilustrado. Acabamos de ver al mismo tiempo que los animales se dirijen á proporcion hácia la situacion bípeda, por manera que la actitud mas directa coincide con el cerebro mas completamente desenvuelto. De este modo la naturaleza, á nuestro ver, alcanzó la perfeccion orgánica creando el hombre sobre la tierra.

La proporcion de la masa cerebral con el volumen del cuerpo es efectivamente mas considerable en el hombre que en la mayor parte de mamífe-

ros (1). Aunque un cachalote (*physeter macrocephalus*, L.) tenga quizá la cabeza mas enorme entre todos los animales, su cerebro y cerebelo no guardan con su cuerpo la relacion que se nota en el hombre,

(1) Sæmmerring, tom. IV, cap. XLII, de su *Anatomia* (en 1798), dijo: *Homo autem ratione habita nervorum omnia huc usque animalia nota magnitudine cerebri, ergo etiam animi vi atque ingenio superat*. Esta idea, que espuso, ya en 1798, ha sido confirmada posteriormente por Blumenbach, Alej. Monro y Vicq d'Azyr. Sæmmerring infiere tambien de ahí la mayor reaccion sobre nosotros de todas las impresiones nerviosas, cap. XLIII y XLIV, al paso que en los animales las mismas impresiones causan menores reacciones. Véanse tambien sus cap. XCV y XCVI: *Majus ratione totius corporis habita, cerebrum majorem vim exserat necesse est quam minus*. De donde concluye que haciéndose el cerebro tanto mas preponderante en la economia, cuanto mas flaco está el cuerpo, despliega fuerzas nerviosas mas considerables. En el marasmo no senil, segun Desmoulins, el volumen y peso del cerebro se mantienen los mismos, aun cuando disminuye mucho el cuerpo; y así es que el sistema nervioso conserva una escitabilidad considerable, debida al predominio de sus fuerzas (Véase la Mem. de Desmoulins, *Journal de physique*, 1820, junio).

Por último, Sæmmerring establece que, en todos los animales, la superioridad de la inteligencia depende de la del mayor volumen del cerebro, proporcionalmente á los nervios y á la mole del cuerpo.

Gall, al proponer la localizacion de las facultades intelectuales en diferentes partes del cerebro, sigue tambien la hipótesis de que cuanto mas abultado es el cerebro, relativamente al cuerpo de los animales, mas estensas son las facultades; y que cuanto mas desarrollado está cada asiento de dichas facultades intelectuales, mas considerables son estas; por manera que una cabeza que tuviese todas aquellas partes muy desenvueltas seria en extremo voluminosa. Tal era, segun Gall, la de Napoleon,

porque su encéfalo nada, como dice Anderson, en ondas de aceite concrescible en blanco ú. espermade ballena, de suerte que no llena completamente la cavidad del cráneo ni el canal de la medula ob-

cuyo volúmen dice que habia aumentado despues de su elevacion al trono.

La doctrina de Gall hace pues depender el grado de cada facultad intelectual del volúmen proporcional del cerebro. Conforme es tambien en este punto la opinion de Cuvier, quien en 1817, art. *Cerveau* (cerebro) del *Dictionnaire des sciences naturelles*, consignó las siguientes palabras: « Nótase en jeneral que las funciones del entendimiento son tanto mas perfectas, quanto mas crecido es el cerebro. Obsérvase tambien que se las comparte tanto mas con el resto del sistema nervioso, en cuanto se achica á proporcion de la mole de este sistema. Los reptiles, por ejemplo, que á penas tienen el cerebro mayor que la medula espinal, conservan aun voluntad y sensacion despues de haber totalmente perdido el primero de dichos órganos; al parecer, porque entonces toda la sustancia medular puede ejercer sus facultades, y porque el cerebro no goza respecto de ella una preponderancia tan señalada en el hombre y animales de clase superior, sino á causa de su tamaño ó volúmen. »

Sin embargo, animales hay, como el delfin y la marsopa, cuyo cerebro presenta mucha mas estension que en el hombre, sin que por esto sean los mas inteligentes.

Acerca de la diferencia del cerebro con el volúmen de los nervios que del mismo emanan, véase J. G. Ebel (*obs. neurologicae ex anatomia comparata*, Francof. ad Viadr., 1788), lo que ha confirmado tambien Sæmmerring (*Diss. de basi encephali*, páj. 17), y lo mismo que habia traslucido Monro (*on the nervous system*. Edimb., cap. viii).

Por lo jeneral, en los mas de los mamíferos, comparados al hombre en su sistema nervioso cerebral, el cuerpo calloso está menos desarrollado; tienen menos circunvoluciones en el cerebro (sobre todo el perro, el zorro y el castor, especies inteli-

longada. Los delfines y marsopas tienen tambien un gran cerebro aceitoso.

Mas para graduar con acierto las proporciones del cerebro al peso del cuerpo, y deducir de ellas algunas reglas fijas con respecto al grado de intelijencia, débese considerar que estando los fetos, los infantes y todos los animales jóvenes dotados de un cerebro muy blando y aguanoso, es proporcionalmente mas abultado que en los individuos adultos que se han puesto recios, sobre todo en lo restante del cuerpo. En jeneral los cuadrúpedos de pequeña estatura ofrecen á proporcion mas sesos que los animales de crecida corpulencia.

Así, un elefante de cinco mil libras de peso, no tiene, segun Allen Moulins, mas que siete libras de cerebro, ó dos veces mas que el hombre, aunque su cabeza parezca enorme; pero entre las láminas de su cráneo hay espaciosas cavidades que sirven de senos olfatorios. Un buey de ocho ú novecientas libras no tiene casi mas allá de diez y seis á veinte onzas de sesos, y un caballo de setecientas libras de peso tiene veinte onzas y mas de cerebro, lo cual sin embargo no forma mas allá de la quinjentésima parte del peso del cuerpo.

En los carnívoros, como el gato, la proporcion

jentes), y láminas menos numerosas y menores en el cerebelo. En cualquiera especie en que se encuentren pares de nervios de notable volúmen, es infalible que otros nervios y algunas partes del cerebro habrán proporcionalmente menguado en razon del mayor volúmen ó desarrollo que hayan tomado los primeros nervios (TREVIRANO).

del célebro es de la 100^a á la 150^a parte del cuerpo, siendo menor en el perro y en el lobo, en quienes varia de la 150^a á la 250^a.

En los roedores ó frujívoros es mas abultado, pues casi forma la 200^a parte en la liebre, ó $\frac{1}{11}$ en el conejo. Es considerable sobre todo en las pequeñas especies de ratones y ratas. Estas tienen el célebro igual á $\frac{1}{4}$, y el raton á $\frac{1}{11}$, poco mas ó menos del peso de su cuerpo. Así, cuanto menores vienen á ser las especies, mas aumenta al parecer la cantidad de sesos.

Entre los monos, la proporcion del celebro es bastante considerable; un mono grande de la misma talla que un zorro tiene muchos mas sesos que este, segun Willis; aunque ambos parezcan igualmente taimados y ladinos. El pigmeo (*simia troglodytes*), jóven joco, disecado por Edward Tyson, animal que solo alcanzaba la altura de veinte y seis pulgadas inglesas, tenia once onzas y siete dracmas de sesos, lo cual llega á proporcion á tanto y aun mas que en el hombre adulto, segun advierte Buffon; pero en tal caso debiérase haber comparado con el infante, y entonces se hubiera visto que nuestra especie conserva la superioridad de masa cerebral.

El celebro, que pesa cerca de 13 onzas en el infante, segun Sæmmerring, pesa 23 onzas á dos años, 36 y media á seis, y 3 libras ó 50 onzas en el adulto. En el niño el cerebelo es proporcionalmente mas abultado que en el adulto, aun hasta la pubertad: entonces predomina por todas partes la sustancia gris.

En un niño de seis años he notado que el cerebro pesaba $\frac{1}{16}$, y en otros $\frac{1}{16}$ ó $\frac{1}{12}$ de todo el cuerpo. Un hombre adulto flaco, de 140 libras de peso, puede tener un cerebro que pese de tres á cuatro libras y media, lo cual equivale á cerca de la vigésima séptima ó trigésima quinta parte. Pero el estado grueso ú flaco de los individuos, los diversos ensanches que recibe la cavidad cerebral humana, y la mayor ó menor consistencia, humedad ó sequedad del encéfalo en los ancianos, niños, etc., hacen variar estas proporciones; sin embargo, en jeneral y á igualdad de circunstancias, aventajan á los de los cuadrúpedos. (1).

(1) En el hombre, término medio de sus edades, el cerebro forma la vijésima octava parte de su cuerpo. El cerebro es al cerebelo :: 9 : 1, segun Cuvier; ó :: 6 ó 7 : 1, segun Sæmerring.

En el saimiri (*simia sciurea*, L.), segun Daubenton, el cerebro ofrece la vijésima segunda parte del cuerpo. Su cerebro, segun Cuvier, es al cerebelo :: 14 : 1; y, segun Daubenton, :: 17 : 1.

En el sai (*sim. capucina*), el cerebro forma la vijésima quinta parte del cuerpo, y es al cerebelo :: 6 : 1.

En el uistiti (*sim. jacchus*), el cerebro forma la vijésima octava parte del cuerpo, y segun Daubenton :: 6,66 : 1; segun Desmoulins, :: 8 : 1.

En un canario, segun Haller, el cerebro es al volúmen del cuerpo :: 14 : 1.

Segun estos cálculos y algunos otros, el saimiri y el canario debieran, á primera vista, tener tanta mas intelijencia que el hombre, en cuanto tienen un cerebro proporcionalmente mas considerable; sin embargo, nada hay que autorice esta conclusion. De consiguiente, no puede establecerse que el volúmen del

Puede objetarse que algunas aves y pequeños cuadrúpedos tienen á proporcion mas sesos que el hombre ó que el niño, y que cualquier otro animal. Si la grulla y el pato tienen muy poco, y si el emperador Heliogábalo no pudo hacer mas que un plato mediano de muchos centenares de sesos de avestruz, que apenas pesan una onza, segun Va-

celebro sea la medida exacta de la inteligencia en el hombre y en los animales.

Ebel ha buscado otra ley, ó sea, la de la anchura de la medula oblongada hácia su base, comparada con la mayor anchura del cerebro.

En el hombre, esta relacion es :: 1 : 7

En el delfin. :: 1 : 13

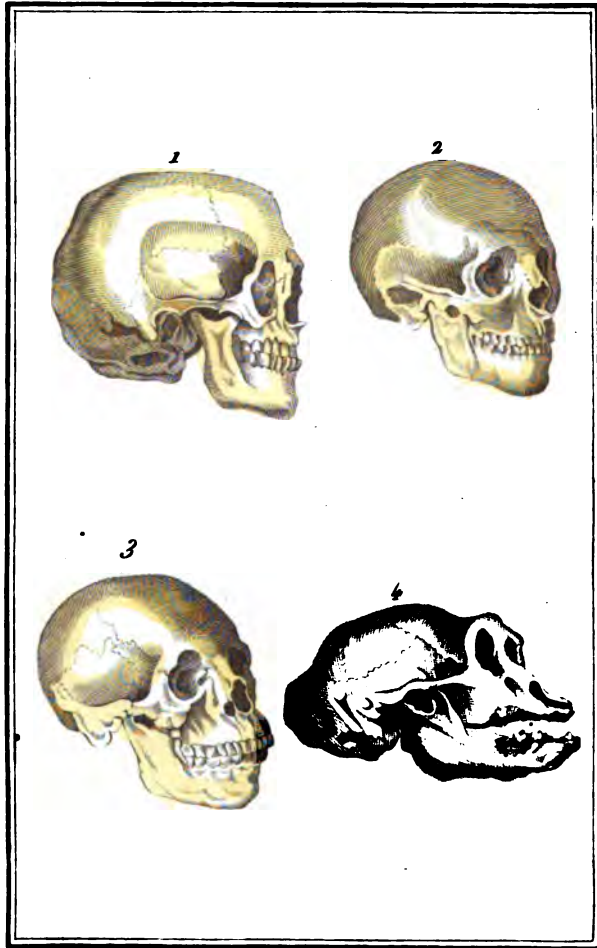
En el macaco. :: 1 : 5

Siguiérase de esta regla que el delfin tendria mucha mas inteligencia que el hombre, puesto que su cerebro parece proporcionalmente mas considerable (con respecto á su medula oblongada) que el del hombre.

El hombre tiene mas y mas profundas circunvoluciones que los otros animales, en los hemisferios de su cerebro; y las superficies de este son mucho mas considerables que en otro animal alguno. Esta relacion con los grados de la inteligencia, segun Desmoulins, al parecer esplica mejor que las demas consideraciones la superioridad moral del hombre. (*Journal complémentaire del Dictionnaire des scienc. medic.*, tom. XIII, páj. 213).

En los mamíferos y demas animales, cuanto mas mengua el ámbito del cerebro, mas considerable parece el cerebello, porque disminuye menos de volúmen, y aun en los animales inferiores, queda á descubierto de los hemisferios que lo rodean en el hombre y la mayor parte de los demas mamíferos (Wenzel, *De penitiora structura cerebri.*)





*1.Cranio segun el Apolo. 2.Cranio de Georgia.
3.Cranio de Negro. 4.Cranio de Pongo mono.*

lisnieri, los papagayos presentan mas; pero sobre todo los gorriones, los pinzones, los jilgueros y canarios tienen, los unos la trijésima segunda, otros la vijésima quinta, otros hasta la décima cuarta parte de su peso de sesos, segun las investigaciones de José Pozzi: debemos advertir al propio tiempo que, entre todas las especies creadas, las aves son los animales mas vivos, mas calientes (pues tienen un órgano anchuroso de respiracion), mas aficionados á la Vénus, mas vividores y mas robustos. Sus pequeñas especies parecen tambien muy inteligentes, y se domestican con bastante facilidad.

Resulta sin embargo de esta consideracion que no debe atribuirse únicamente la esclarecida inteligencia del hombre á la estension de su cerebro, pues que en esta parte queda igual con la rata, y aventajado por el gorrion. Aun entre los cuadrúpedos la inteligencia no está siempre en puntual relacion con el desarrollo cerebral; pues el asno, tenido por tan negado, ofrece no obstante á proporcion mas sesos que el caballo, ó la 150^a parte del peso del cuerpo. El castor, tan industrioso en la construccion de sus cabañas, tiene un cerebro muy pequeño, formando la 290^a parte del peso del cuerpo, proporcion mas baja que en las liebres y otros roedores mucho menos inteligentes que él.

De consiguiente, si en el dia no es del caso repetir con Aristóteles, Plinio, Galeno, y casi todos los fisiólogos modernos, que el hombre es entre todos los animales el que presenta mayor porcion de sesos, ¿no deberiamos atribuir la despejada razon que

ángulo facial indicada por P Camper. Este ángulo se halla formado por una línea tirada de los arcos superciliares á la raiz de los dientes superiores, y que corta la línea que va del agujero occipital á dichos dientes. En el Europeo, el ángulo facial es de 80 á 85°; en el negro, que presenta ya una jeta salida, el ángulo casi no es mas que de 75°; en el orangutan no tiene mas que una abertura de 65°, y en el perro tan solo de 45°. Entonces, retirándose el cerebro en proporcion á aquel avance de las mandíbulas, indica que el animal se vincula en los instintos materiales, anteponiendo el gusto de comer al de pensar.

Así las partes mas propias para el gran desarrollo de la intelijencia humana, τὸ πρῶτον αἰσθητήριον el *sensorium commune*, parece que abultan en especial hácia la parte anterior de la cabeza y la frente, al paso que el cerebelo y las partes posteriores del cerebro que forman la medula oblongada, parecen mas bien propios para el ejercicio de las funciones vitales y animales. Así, en los cretines, la depresion de la frente y el encojimiento de los hemisferios coinciden con su estupidez. Tales son tambien la mayor parte de los idiotas é ineultos salvajes.

Algunos médicos alemanes han observado que el vicioso hábito, contraído desde la infancia por muchos trabajadores del pueblo, de llevar fardos sobre la cabeza, hunde insensiblemente su cráneo, atontando con frecuencia aquellos individuos (1), al paso

(1) J. Rud. Camerario, *Memorabil.*, cent. II, art. xxxv; y G. Grasecc., *Theatr. microcosmicum*, clas. II, secc. II.

que en Flandes, Italia y otras partes, donde los pesos ó fardos se suelen poner sobre las espaldas, esta precaucion franqueaba mayor ensanche intelectual á los hombres de fatiga. Efectivamente, en la juventud, los huesos del cráneo ceden á la compresion; pues la existencia de la fontanela, en el nacimiento, prueba que su osificacion se labra con mas lentitud en nosotros que en los irracionales. Habiéndonos naturaleza dedicado un cerebro voluminoso y una cabeza esférica, ó de la forma que presenta mayor capacidad, todas las compresiones que trastornan aquella forma se oponen al despejo del encéfalo.

Stemmerring y Ebel han establecido además entre el sistema nervioso del hombre y su encéfalo otra relacion que lo diferencia de los cuadrúpedos. Estos anatómicos han visto que cuanto mayor cerebro tenian los animales, mas delgados y endebles quedaban los nervios que se entroncaban en él, igualmente que en su medula oblongada y espinal. Asi es que los peces y los reptiles, cuyo cerebro es muy pequeño, pues consiste apenas en cinco tubérculos, tienen una medula espinal, á proporcion, muy crecida; y en los cuadrúpedos y las aves, es tambien la medula espinal mas considerable, con los nervios que de ella proceden, que en el hombre.

Preséntase aquí obvia la consideracion de que el hombre reasume en cierto modo en su cerebro, para la funcion del pensamiento, casi toda la potencia sensitiva; al paso que los irracionales la difunden y reparten por su cuerpo. Así que, el hombre está destinado á vivir mucho por la cabeza, y los demas

animales por lo restante del cuerpo. El hombre es de consiguiente el animal intelectual por excelencia, y las demas especies son entes sensuales destinados para la vida irracional ó enteramente física.

Otra consecuencia de esta estructura es que el hombre decapitado muere al instante; todos sus miembros quedan de golpe casi sin movimiento; al paso que un cuadrúpedo, y con mayor razon un ave, un reptil sobre todo, un pez, ú otras especies inferiores, continuan todavía estremeciéndose, y hasta viven por mas ó menos rato sin cabeza. Esplicase fácilmente este fenómeno, atendiendo á que en el hombre la cabeza es, por decirlo así, el entronque de toda la existencia; pero en los animales vertebrados, la columna de la espina es la que disfruta de aquella preponderancia vital.

Hase dado por último como carácter propio del hombre el esplayamiento del nervio trispláncnico, ó gran simpático (1), el cual va menguando gradualmente (2), conforme se descende en la escala de los animales vertebrados, que se alejan de nuestra especie (3). Puédese atribuir tambien á esta causa una sensibilidad moral mas intensa en nuestra especie que en todos los demas animales, y de ahí todas las enfermedades resultantes de esa

(1) Meckel, *Deutches archiv. fur die physiolog.*, I band, páj. 10 y 11.

(2) Weber, *Anatomia comparata nervi sympathetici*, páj. 73.

(3) J. Fed. Lobstein. *De nervi sympathetici humani fabrica*, etc. Paris, 1823, en 4º, páj. 90.

impresionabilidad del corazon, la disposicion febril, etc.

La naturaleza franqueó al hombre tres ventajas , de las cuales pende toda su superioridad sobre la tierra ; á saber : *talento* para inventar , *lenguaje* para asociarse, y *manos* para poner en obra los proyectos formados por el concurso del pensamiento y de la sociedad.

ARTICULO SEGUNDO.

DE LOS SENTIDOS DEL HOMBRE Y DE SU INSTINTO , COMPARADOS
CON LOS DE LOS ANIMALES. NECESIDAD DE NUESTRA SOCIABILIDAD.

El hombre , tan descollantemente privilegiado por lo que toca á la facultad intelectual, tiene la mayor parte de las sensaciones menos intensas, pero mas finas y variadas que las de los cuadrúpedos y demas animales (1), poseyendo tanto menos instinto natural , cuanto mayor es la dosis de razon que le cupo.

En primer lugar su vista es mucho menos estensa que la de las aves y de muchos cuadrúpedos , especialmente nocturnos. No tiene, cual estos, la facultad habitual de ver de noche ; y aun cuando los

(1) Nos aper auditu præcellit , aranea tactu ,
Vultur odoratu , lynx visu , simia gustu.

Demócrito decia que los dioses y las bestias tenian sentidos mas perfectos que el hombre , quien está colocado entre ellos cual en un piso medio.

viejos se vuelvan mas ó menos présbites, nunca alcanza el hombre á la vista en extremo perspicaz del águila en lo alto de la atmósfera (1) : no tiene la membrana nictitante ó tercer párpado de muchos animales ; mas en compensacion considera mejor los objetos, observa con mas perfeccion sus atributos, sus relaciones de belleza y simetría ; y salpica un tanto de moral aquella sensacion, que se convierte para él en fecundo manantial de conceptos sublimes y de muchas artes liberales, como la pintura, la escultura, la arquitectura, la mímica ó pantomima, etc.

El oido parece igualmente menos sutil en el hombre que en la liebre, el topo, los murciélagos, las aves nocturnas sobre todo, especies medrosas ó que viven en la lobreguez. Efectivamente, tenían necesidad de estar siempre acechando, ya para estar advertidas de las cercanías de sus enemigos, ya á fin de oir de lejos los movimientos de su presa en medio de las tinieblas. Las aves cantadoras han recibido tambien un oido finísimo para graduar las diversas entonaciones de los sonidos; sin embargo, si el hombre no puede oir de tan lejos los escasos ruidos que oyen la mayor parte de estos animales, no hay otro sér alguno mas sensible que él á la armonía musical, á las relaciones de las consonancias y disonancias, á la espresion agradable ó ingrata de los acentos, y por último á la voz articulada : de ahí

(1) El agujero ó pliegue de Scæmmerring no se halla mas que en los ojos del hombre y de los monos, y segun Rub. Knox, tambien en algunos lagartos.

viene que hermana tantas especies y arranques con los ecos alcanzados por su oído ; de ahí el imperio que incontrastablemente pregonan sobre su corazón la elocuencia y el embeleso de la melodía ; y de ahí tantos prodijios arrolladores de sus impulsos y un manantial inagotable de perfección para su inteligencia : así es que los sordos parecen aun menos inteligentes que los ciegos.

En el olfato observamos la misma diferencia entre su intension y delicadeza. Efectivamente, el perro olfatea la liebre de lejos, y acosándola, la sigue por el rastro ; el jabalí descubre al través de una espesa capa de terreno los hálitos de las criadillas de tierra ; el olfato equivale en otras muchas especies á los sentidos mas esquisitos de la vista y del oído, y hasta atrae los buitres á distancia de muchas leguas (cual se dice que fueron de Africa á Farsalia para devorar los cadáveres de los Romanos sacrificados á la ambición de César). En el hombre, este sentido, aunque mucho menos estenso, es sumamente mas delicado que en dichos animales. El salvaje tiene el sentido del olfato muy fino ; sabido es que los Brasileños y Peruleros distinguian por la huella un español de un francés (1) ; y que los salvajes del Canadá tienen los cornetes olfatorios muy abultados (2), distinguiendo de muy lejos á los extranjeros, segun afirman Charlevoix, Laudonnière y otros viajeros (3). Sin embargo, en los cli-

(1) Rochefort, *Antill.*, páj. 457.

(2) Segun Blumenbach, *Decas* 1^a. *Cranior*, fig. 9.

(3) El olfato influye mucho en las costumbres de los salvajes.

mas mas rigurosos el olfato viene á ser casi nulo (1). Nos impresionamos vivamente del olor y el hedor, al paso que el cuadrúpedo no los siente sino con respecto al gusto (como la carne podrida, los esccrementos, etc.); ó relativamente á la jeneracion, como cuando el perro olfatea una hembra por detrás, ó cuando la cabra se siente escitada por el olor del macho, etc.: así tambien un buey, puesto en una dehesa, no entresaca determinadamente las yerbas con respecto á su buen ó mal olor, sino con relacion á su gusto; mientras que el hombre solo busca el recreo en la fragante rosa ó en el matizado clavel. En los irracionales, de consiguiente, el olfato es todo material y relativo á los sabores ó á la jeneracion (2); en el hombre ofrece relaciones morales; los perfumes enardecen su imaginacion, ó embriáganle de placer; y la hediondez irrita ó encrespa el sistema nervioso de una señora melindrosa é histérica.

Con respecto al gusto tambien manifiesta el hom-

Rush, *Medic. enquir.*, tom. II, páj. 34. Los salvajes lo tienen muy fino. Dieréville, *Hist. acad. sc.*, 1708, p. 120. Lecat, *Physiolog. Traité des sens.*, páj. 156. *Journ. des Savants*, 1667, páj. 60.

(1) Los Kamtschadales no sienten en manera alguna nuestras aguas olorosas (Cook, *viaje 3º.*, tomo II; y otros muchos viajeros). La debilidad del sol y la falta de calor hacen que en el norte no puedan desarrollarse las sustancias odoríferas. Petr. Servius, *de Odoribus*, páj. 40.

(2) Por igual razon, no todos los animales carnívoros se muestran sensibles á los olores vegetales; por otra parte no viven de plantas. Buffon.

bre mayor delicadeza que los irracionales. En los carnívoros, por ejemplo, la sangre y la carne cruda que nos parecen sosas y repugnantes, muevenles un apetito desalado y atroz, una glotonería voraz; las ovejas encuentran sabor en el heno que nos parecería desabrido; y su gusto es de consiguiente mas intenso y fuerte que el nuestro, el cual, á causa de esta misma delicadeza, se hace mas esmerado y descontentadizo. Los catadores adquieren una finura increíble, llegando á adivinar el terruño ó la patria de un vino, y el agua en que se ha criado un pez cualquiera. Verémos por otra parte que el hombre es omnívoro, circunstancia que le comunica gustos muy varios y en estremo autojadizos.

Pero sobre todo con respecto al tacto aventaja el hombre en delicadeza á todos los vivientes. No hablarémos de los zoófitos y moluscos desnudos, quienes gozan sin duda del sentido del tacto en esquisito grado; pero tienen poco ó ningun cerebro para comparar sus sensaciones. Los insectos, como de ordinario tienen una piel muy córnea, casi no manifiestan el sentido del tacto mas que en sus antenas y en sus pulpejos maxilares. Los peces escamosos, los reptiles de piel correosa, las aves revestidas de pluma; y los mamíferos velludos tienen mucha menos sensibilidad exterior que el hombre con su piel lisa y en todos sus puntos impresionable. A la verdad, el elefante casi no tiene pelos, y su trompa blanda y flexible le da casi todas las ventajas de una mano; y así es que el elefante muestra mucho ingenio é inteligencia. El castor tiene patas en forma

de mano ; el perro es muy sensible y capaz de instruccion ; y los murciélagos , desplegando sus anchurosas membranas en forma de alas , sus largas orejas y diversos resaltos sobre-nasales , etc. , tienen grandes arbitrios de tacto. Así es que habiendo Spallanzani cegado algunos murciélagos , vió que continuaban sin embargo revoloteando sin estrellarse contra las paredes ú otros tropiezos , porque sus membranas sienten , por los mas leves movimientos del aire , la cercanía de los cuerpos ; pero tan esquisita delicadeza no va acompañada de los medios de asimiento , como la mano en los monos , y sobre todo en el hombre. En realidad , los monos , sobre ser en gran parte velludos , no tienen una mano tan perfecta como la nuestra , segun ya llevamos dicho.

Siendo nuestro cuerpo mucho menos velludo que el de los brutos , nuestra desnudez natural patetiza que nos cupo el vivir principalmente en los paises cálidos , como los monos , ó que tenemos que arroparnos. Los pelos menudean y alargan mas en la espalda que en la parte inferior del cuerpo en los cuadrúpedos ; y en el hombre , al contrario , el pecho y el empeine están mas poblados que la espalda. Las crines de ciertos animales se hallan contrapuestas en la especie humana por la cabellera. Por lo demas , encuéntranse individuos mas velludos unos que otros ; tales son los de temperamento bilioso ú seco , y los varones mas robustos , y hasta hay castas de hombres muy velludos en las islas.

del mar del Sur (1), como en Mallicolo, en Tanna, en la Nueva Caledonia y en Sumatra. Las mujeres, los eunucos, y los temperamentos blandos y flexibles ofrecen mucho menos pelo que los demas. El gran desarrollo de los órganos genitales aumenta la cantidad de pelos en el cuerpo.

Así que, la mano del hombre, despoblada, ofrece tantas ventajas para la finura y perfeccion del tacto, dando sensaciones tan atinadas de los objetos, que el filósofo Anaxágoras, y en seguida Helvecio, no han titubeado en atribuirle la causa de nuestra supremacia entre todos los animales. Y en verdad, la mano ejecuta todo lo que premedita nuestra inteligencia, y vemos que las personas de piel fina y delicada tienen en jeneral mas soltura y talento que los individuos de cuero denso, calloso y muy velludo. Síguese de aquí que somos deudores á esta esquisita delicadeza de una debilidad mayor, ya porque experimentamos placeres mas vivos, ya porque padecemos dolores mas agudos que los otros vivientes.

Varios de estos ofrecen por otra parte sentidos mucho mas despejados que el hombre; pero en jeneral, ni tan trascendentales, ni tan bien equilibra-

(2) Hanse notado hombres naturalmente mas velludos que los monos, en las islas del mar del Sur, como en las Kuriles (latitud 43°. 50') yendo del Japon á Kamtschatká: Spanberg encontró allí una raza de hombres cuajada de pelos (Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, tom. III, p. 174); F. Reynold Forster vió en Mallicolo y en la Nueva Caledonia hombres sumamente velludos (*observat. au 2º voyage de Cook*): y lo mismo encontró Marsden en una raza del interior de Sumatra (*History of Sumatra*, páj. 35, nota).

dos entre sí como en nuestra especie. A la verdad, ese poderoso olfato del perro ú del cerdo, esos desalados paladares de las otras especies, no sirven mas que para mover sus apetitos y brutales deseos: el oído de la liebre la hace vivir en continuo susto; y la prósbita y perspicaz vista de las águilas ó del lince no les sirve mas que para divisar su presa á larguísima distancia. Los demás sentidos de estos animales permanecen relativamente escasos, notándose entre ellos suma desigualdad. Nuestros sentidos, al contrario, todos se hallan en armonía, y siendo mas adecuadamente comparables las impresiones que de los mismos recibimos, dan á nuestra inteligencia conceptos de los objetos mas deslindados y terminantes que las de los animales. De aquí es que damos cabida á la moral y al atinado ejercicio de nuestras facultades. Enseñamos nuestros ojos y nuestro oído á deslindar la hermosura de la fealdad, la armonía de la disonancia; y afinamos el gusto, y sobre todo el tacto, por impresiones mas delicadas y mas diversas de lo que pueden alcanzar los brutos. No nos domina un sentido á costa de los otros; ni tampoco nos arrebatamos, como al tigre, la sed de sangre ó la rabia del hambre; ni nos agita de continuo cuanto nos rodea, como al ave. Nuestra inteligencia ase comunmente las riendas, al paso que el animal se halla tiranizado por sentidos incontrastables; y así hemos visto que el hombre tenia el cerebro mas abultado, y los nervios de los sentidos ó del cuerpo á proporcion mas delgados que los cuadrúpedos. Piensa mas, porque siente

menos brutalmente, ó sus sensaciones alcanzan menos intensidad, por cuanto interviene en ellas la reflexion.

Resulta además de aquí que el hombre es corporalmente mas delicado que el bruto. Los carnívoros sobre todo adquieren suma robustez ; y aunque el hombre salvaje que se alimenta de carne puede arreciar mas ó menos su vigor, y se ven atletas de extraordinario brio ; siendo el destino del hombre mas bien el sentir y reflexionar que vivir tan solo físicamente, arrostra en general los males del cuerpo con menos denuedo que los demás vivientes de la misma estatura. Sin embargo, de esta inferioridad relativa saca toda su superioridad y dominio sobre ellos. Espliquemos esta especie de paradoja.

El hombre es entre todos los entes el que mas diversas necesidades experimenta para subsistir ; y á fin de que aprendiese á producirlo todo por su industria, la naturaleza lo ha criado desprovisto de todo en el universo. Un insecto, desde su nacimiento, se ve armado y equipado de todas las piezas suficientes para conservar su existencia, y además guíale interiormente un especial y maravilloso instinto. Un ave, un cuadrúpedo, pueden prescindir de su madre al cabo de algunas semanas y vivir solos ; un lagarto, un pez, jamás reciben el menor auxilio de sus padres ; todo lo sufraga para ellos la naturaleza ; los protege con pelos ó plumas, con escamas ó conchas y otros tegumentos ; fortalece al pronto sus pasos, dirige sus instintos y sus gustos ; da al uno ligerísimas alas ; al otro, aletas, vejiga nada-

dora, ó armas ofensivas y defensivas, etc.; cambia y trasforma á tal otro, segun deba subsistir en el aire ó en el agua, ya de las hojas de las plantas, ya del néctar de las flores, ó de los despojos de las otras especies; y vela en pro de la conservacion de esas criaturas animales, y aun de los vejetales, con una ternura, por decirlo así, tanto mas maternal, en cuanto menos podian librarse de la destruccion por medio de su propia industria. Mas no así en el hombre: arrojado al nacer desnudo sobre la tierra, presenta el viviente mas baladí del mundo. Un cabritillo sabe levantarse desde luego sobre sus patitas y buscar la teta de su madre; un pollito al salir del huevo corre ya á picar los granos de trigo; y el niño recién nacido es el único en toda la naturaleza que quedaria yaciendo en tierra sin poder hacer uso de sentido alguno. El mas infimo de los cuadrúpedos alcanza su pubertad y perfectos medros en pocos años, y á veces en pocas semanas en las especies pequeñuelas; pero el niño pasa á lo menos de quince á veinte años para llegar á ser hombre completo. Parece que los individuos que se han encontrado errantes y bravios, como los que nos describieron Tulpio, Connor, Camerario, Rzaczynski, La Condamine, etc., y otros muchos, eran niños abandonados en edad que les permitia ya buscarse el alimento necesario.

Mas, por recursos que quieran suponerse al *instinto*, es indudable que una criatura no pudiera subsistir por sí sola, á lo menos durante sus cinco ó seis años primeros. Ahora bien, esta suma desven-

taja se convierte en estremado beneficio de la naturaleza, pues obliga á los padres y parientes á que cuiden por precision de aquel inocente, cuyo desvalimiento promueve un interés tan entrañable; y ya hemos dicho que la facultad procreadora del hombre en todo tiempo le vinculaba á una esposa. De esta suerte la existencia en familia se hace indispensable en la especie humana. Tal es el fundamento natural de toda sociedad y de toda perfeccion, segun confiesan Aristóteles, Locke y otros filósofos; refutándose incontrastablemente con él las elocuentes sofisterías de Juan Jacobo Rousseau, y de cuantos pretenden sostener que el hombre no está naturalmente dispuesto para la sociedad. Los monos y todos los animales unguiculados monógamos, ó que se limitan á una sola hembra, viven de suyo en parejas: en muchos de los mamíferos y de las aves, el macho ayuda á criar los hijuelos; y todo esto se hace mas absolutamente obligatorio en la especie humana, si consideramos el dilatado desvalimiento de los niños para subsistir solos.

Debemos esponer los resultados de este hecho con tanto mas esmero, en cuanto son la fuente de la civilizacion humana, del desarrollo de nuestra inteligencia y de un sin número de enfermedades peculiares á nuestra especie.

La criatura recién-nacida es mas sensible, mas nerviosa y mas delicada que todos los demás vivientes al salir del seno maternal ó de un huevo. Sus primeros lloros son alaridos de dolor y de urgencia. Sus ojos, cerrados todavia y obstruidos por una leve

pielecilla, apenas pueden hacer frente á la luz; sus oídos y narices se hallan embarrados de mucosidades, y su blandísima piel se escoria al menor roce. La viva impresion del aire le hace estornudar; y su gusto hállase preparado tan solo para paladear la dulce leche de su madre. Las fontanelas de su cráneo no estan aun osificadas; su abultada cabeza no le deja enderezarse; y aun cuando sus endebles piernas pudiesen sostenerla, caidas inevitables la espon-drian á mortales contusiones de cabeza. Su completa desnudez requiere el abrigo del regazo materno, y la naturaleza puso ya las tetas de la mujer en el pecho, á fin de que pudiese tener al hijo en sus brazos. Lo mismo sucede en los monjes, cuyos hijuelos saben aferrarse muy luego á su madre, á favor de sus pies en forma de manos y de sus largos brazos: así es que las monas no tienen necesidad de asir á sus hijuelos; trepan por los árboles, mientras que los ternezuelos hijos se engarabatan sólidamente en su espalda ó riñones. Fáltale al niño esta industria instintiva; la inocente criatura no tiene uñas corvas, ni dientes, ni armas y defensas naturales; encuéntrase á merced de todo el mundo: fuerza es pues que el padre y la madre se desvelen sobre su cuna; y hé aquí la familia mas y mas hermanada por el vínculo mas suave, mas sagrado y respetable que podia haber formado la naturaleza.

Como los primeros dientes no asoman hasta los seis ú ocho meses, era necesario á lo menos una lactancia de esta duracion; y mientras tanto, la mujer no está en el caso de proveer por sí sola á su

subsistencia; y así es que hasta entre las bestias feroces el macho trae una presa á su hembra é hijuelos. Avanzando el infante en edad, tal vez exija de sus padres menos esmero y desvelos; sobrevienen empero ordinariamente otros hijos, y mantiénese forzosamente la familia, tanto mas, en cuanto se granjea la complacencia de los hábitos mas entrañables, y en cuanto esta union de la vida, que identifica los intereses y comparte los logros y los quebrantos, labra la íntima sociedad con estrechez indisoluble.

Careciendo pues el niño de arbitrios naturales para existir, y de un instinto tan pujante como el de los irracionales, debe unirse á sus padres por necesidad, y por los mas tiernos vínculos de la gratitud. Los padres, conforme á una maravillosa disposicion del corazon humano, quieren tanto mas á un sér, en quanto es mas débil, en quanto mas fatigas y padecimientos les ha costado. Las entrañas maternales conmuevense sobre todo por el fruto que han llevado y dado á luz con tantos dolores; por manera que las penalidades de la maternidad se convierten también en nuevos eslabones de amor; y si las madres pariesen con tan poca dificultad como los cuadrúpedos, estimarian mucho menos á sus hijos: bien así como el bienhechor, por su beneficio, queda todavía mas afecto que el que lo ha recibido; pues lejos de suponer, con Hobbes ó Mandeville, que el hombre sea esencialmente malo, creemos que la naturaleza estampó en su corazon un rico caudal de nobleza y jenerosidad, bien que,

si vale decirlo, se estraga á menudo con el roce del mundo.

Esta infancia del hombre, mas larga y apocada que la de todos los vivientes, se constituye precisamente causa de nuestra perfeccion. En primer lugar, la estremada blandura de nuestra constitucion nos avasalla mas á todos los hábitos sin cotejo de ningun otro animal; la delicadeza de las fibras y la desnudez de la piel nos predisponen para sensaciones incesantes, vivas é intensas; pues es bien sabido que las criaturas todo lo quieren ver, todo lo quieren palpar. Nuestro voluminoso sistema cerebral apetece crecido número de conceptos; y así es que casi todas las criaturas dan indicios de ansiosa curiosidad y tenaz memoria. Esta predisposicion nos iguala con la clase de los monos.

Supongamos que la naturaleza, escuchando las indiscretas quejas del hombre, le hiciese fuerte y robusto desde su nacimiento, como á la mayor parte de los vivientes; que le poblase de vello, le armase de garras y dientes como al leon; que le depacara la velocidad del caballo en su carrera, las alas del águila, ó las retozonas piernas del kangaró: digo que nos fuera imposible ser hombres y hacer uso de la razon; pues si fuésemos pujantes desde nuestros tiernos años, ningun deseo tendríamos de estudiar, ni interés alguno en afinarnos y descollar; ninguna tarea nos empeñaria en sobresalir, asemejándonos al cuadrúpedo, que á los pocos dias de haber visto la luz, se enbosca, llega á la pubertad, y procrea y muere en breve espacio, sin dejar rastro

alguno de su existencia sobre la tierra. Nuestro dilatado desvalimiento es de consiguiente el que nos avasalla á todo jénero de instruccion (1), y el que alejando á la pubertad, dilata nuestros años, y reasume en nosotros todos los tesoros de una industriosa educacion. Si naciésemos velludos, jamás adquiriríamos el arte de hacer vestidos y construir edificios; si nuestras manos se trasformasen en ganchudas garras, estimularáranos el feroz apetito de sangre y carne cruda; tampoco pudiéramos percibir con delicadeza, ni ejercer las artes; por último, si tuviésemos alas y la constitucion necesariamente liviana, ardiente y movediza del ave, mucho mas distaríamos aun de toda vida social arreglada, de todo ejercicio de una intelijencia laboriosa y reflexiva. Y además, cual vemos que todos los individuos que descuellan sobre todo por la pujanza de sus funciones musculares y puramente animales, como los atletas, lidiadores, volatines, etc., están por lo comun faltos de intelijencia y nobles facultades; así tambien no podemos aspirar á la posesion de las cualidades animales, sin menoscabarnos y envilecernos por el mismo hecho á los actos de la naturaleza bestial. Si la perfeccion del hombre consiste pues principalmente en el pensar y en los nervios del inje-

(2) *Mollities cutis et carnis prodest ad benè intelligendum, undè pueri sensibus vigent; et inter viros, molliori carne præditos, et inter membra cerebrum molle.* Cardano, *de Subtilit.*, y Aristóteles, *Physiogn.* Como los negros llegan mas pronto á púberes, y siendo sus huesos mas macizos, igualmente que sus tejidos, son ya menos capaces de educacion que los blancos.

nio, resultará sin duda de una constitucion mas delicada, de sentidos mas primorosos ó capaces de franquear impresiones mas intelectuales que á los brutos, á fin de remontar en nosotros el talento, á proporcion de la mengua que nos ha cabido de los torpes arbitrios reservados al irracional.

Lejos pues de quejarse, debe el hombre dár gracias á la naturaleza de haberle constituido el sér mas inteligente, y por lo mismo superior á las demas criaturas; prerogativa tal que todos los irracionales debieran codiciarla á costa de su vida. Nuestras armas alcanzan el águila en los aires, ó tal vez hemos aprendido á aventajarla en el encumbramiento del vuelo. Ningun quebranto padecemos en el carecer del brio del caballo; pues este cuadrúpedo nos está subordinado y nos subministra rendidamente su velocidad. No podemos nadar como el pez, pero nuestras embarcaciones vuelan por las ondas, atraviesan el Océano, tráennos el azúcar y el oro de otro hemisferio. Un cerebro, pues, para dirigir, y manos libres para emprenderlo todo en la tierra, son las dádivas mas magníficas que depararnos pudiera próspera naturaleza. Supuesto que el hombre cuenta con inteligencia y manos, afirmo que es el dueño de la tierra.

Para ser mas capaz de pensar, debiera pues mostrarse menos propenso que los brutos á las acciones violentas: correspóndele á ese rey del mundo nacer inerme, cual únicamente destinado al culto de la sabiduría, de la paz y de la blandura en la sociedad; pues las defensas naturales reservadas sean

para los entes feroces y selváticos; osen empero insultarle los animales, por mas arrogantes que aparezcan, y pronto caerán agobiados por el peso de sus golpes. ¡Cuántas armas mortíferas y formidables sabe labrar esa ingeniosa mano! ¿No ha sabido amasar ese terrible salitre que desquicia montañas y derroca peñascos en horrísono estallido, á favor de la esplosion de las minas? ¡Feliz el hombre, si jamas hubiese empleado su temible industria sino contra los monstruos que talan la tierra, ó los tiranos que la oprimen, y para conquistar el lejítimo imperio que le franqueó la naturaleza! Efectivamente, el hombre ha recibido solo el imperio por un elemento terrible, por el *fuego*, por este instrumento universal de dominio, que nos da el hierro y los metales, agentes de produccion y destruccion en este globo. Solo el sér inteligente podia alcanzar tan incontrastable medio, y apropiarse su uso, como el don de la autoridad soberana, deparado por la misma Divinidad al rey de la creacion.

Lo que mejor prueba aun que estamos esencialmente destinados para la vida social, es que la naturaleza nos proporciona un lenguaje articulado, imposibilitándolo á los otros mamíferos, en términos de quitar hasta su posibilidad, á favor de una estructura particular de la larinje, al orangutan.

En realidad, mediante este lenguaje articulado, podemos aumentar sin límites los signos de todos nuestros conceptos, y enriquecer nuestra inteligencia con el mas grandioso diccionario de cuanto existe. Verdad es que todos los animales dotados de

pulmones, que dan voces y gritos diversos, se valen de ellos para manifestar sus afectos de amor, de cólera, de terror, de alegría, etc. (1); pero esta especie de lenguaje, muy limitado, casi no espresa mas que acciones enteramente fisicas; no puede decirse que esas palabras articuladas que se enseñan á pronunciar á los papagayos y otras aves, tengan para ellos el menor significado; como nada comprenden de ellas, jamás las usan entre sí, ni para con su familia; vienen á ser lo mismo que serian para nosotros unos términos estrambóticos y de lengua desconocida: así es que en manera alguna los trasladan á su familia. A ningun cuadrúpedo le es dado pronunciar con despejo palabras articuladas, á causa

(1) Se ha dicho que entre todos los animales solo el hombre es capaz de reir; y esta es en verdad otra de sus prerogativas. Siendo, añaden, el único que conoce la oportunidad ó contraposicion de las cosas, juzga lo ridículo, lo gracioso, lo absurdo, y manifiéstalo por medio de la risa. Este fenómeno depende del vaiven comunicado por los nervios neumo-gástricos al diafragma, el cual comprime espasmódicamente los pulmones, como sucede en el cosquilleo, ó en las irritaciones causadas por ciertos venenos, como en la risa sardónica (por el *apium risus* ó el renúnculo malvado y diversos hongos venenosos). Mas, ¿porqué los animales dejan de experimentar esa excitacion espasmódica del diafragma que produce la risa? Berghen (*de nervo intercostali*, §. 42) da por razon que como el animal anda en cuatro patas, su diafragma está mas oprimido por la compresion de las vísceras que en el hombre, cuya estacion es erecta, y opina que un hombre que caminase á gatas con dificultad pudiera reir. Esta explicacion nos parece insuficiente, asi como la propuesta por Willis (*De cerebro*, cap. xxvi) y por otros autores. Véase Roy, *Traité medico philosophique sur le rire*, etc. Paris, 1812, en 8º.

sin duda de la prolongacion de sus mandíbulas. Verdad es que el orangutan, atendida la forma de su boca, pudiera articular sonidos casi como el hombre; mas la naturaleza, por un efecto de su extraordinaria prevision, no ha querido que un animal viniese á desviar la conversacion humana, y que los disparos del irracional pudiesen alternar con el raciocinio de los séres inteligentes. Sin que enmudezcan los monos mayores, ofrece su larinje la particularidad de tener un agujero puesto entre el cartilago tiroides y el hueso hioides, de modo que el aire, saliendo de la traquearteria, penetra por aquella abertura en dos grandes sacos membranosos, situados encima de la glótis á cada lado; así en vano quisiera hablar el orangutan, pues el aire, al salir, se ve obligado, por la concavidad del ventrículo de encima de la glótis, á recojerse hácia los sacos membranosos de su larinje, donde la voz queda necesariamente sumida y ahogada (1).

Hé aquí pues el hombre solo, condecorado con la inmensa ventaja de fijar un signo á cada concepto, y de poder así conservarlos todos, comunicarlos á su semejante, y trasladarlos á la posteridad. Hé aquí el nuevo vínculo que estrecha los miembros de la familia, y luego los de la nacion; pues merced á esas conexiones intelectuales y morales que nacieron en el seno de las primeras asociaciones humanas, fórmase una comunidad de especies, de arranques, y un asociamiento necesario de intereses.

(1) Esta observacion fue hecha por P. Camper, *Diss. de or-gano loquelæ simiarum*, en sus obras.

El hombre sabe entonces concebir planes , combinar y acometer empresas mucho mas arduas y diversas que las de los castores ó de las hormigas , especies reducidas sin duda á cierto lenguaje de signos ó de jestos , para entenderse ó comunicarse los intereses comunes de su destino , durante el escaso período de su existencia.

Así la naturaleza nos ha confiado el libre arbitrio de la independencia , al paso que el bruto es esclavo de su instinto. Nuestra ilustre prerogativa era forzoso resultado de la superioridad de razon y de la preeminencia que se nos dió sobre todas las criaturas ; estas necesitaban de un guía interior que les dictase lo que era indispensable para su subsistencia. Cuanto mas desvalidos , menguados y de corta existencia son los entes , como los insectos , mas necesario les era un instinto pujante y peregrino , una especie de inspiracion y de luz de la Divinidad que les dirijiese en la vida ; mas habiendo el hombre recibido un destello de intelijencia , quedó abandonado á su propia independencia ; él ha sido el único libertado , cual primojénito , entre todas las criaturas. Su Autor , en cierto modo , ha confiado en él. Cuanto mas cultiva el fértil campo de su razon , mas engrandece las miras de la naturaleza , la cual le inspiró la curiosidad , el deseo de instruirse , y le abrió las puertas de sus santuarios. La libertad de accion que nos fue deparada hácenos susceptibles de elogio y de repension , ó capaces de bien y de mal ; mientras que la conducta del animal , encadenado por sus necesidades , y subordinado á su instinto ,

le quita toda pretension á merecer ó á desmerecer, y destitúyete de todo derecho á la verdadera alabanza y real aprecio. De ahí puede inferirse cuan indispensables son los vínculos de las creencias y el freno de las leyes para que el hombre cumpla con sus deberes recíprocos en el estado de sociedad; esas sagradas instituciones dimanar de nuestra naturaleza libre; pues, por lo mismo que es independiente ó voluntariosa, solo á ella compete el fijar sus límites. A no ser así, permaneciera eternamente inculta y salvaje.

De este modo, irguiendo el hombre su cabeza, y descollando hasta la cumbre de toda la creacion, estiende sus miradas á la par de sus pensamientos, y abarca dilatadísimo horizonte intelectual. Logra la inspeccion de un señor sobre sus posesiones y esclavos; nacido para gobernar, compete la inmensidad de los intentos de un rey en su trono. Puede muy bien que ese afan de señorío, que tan esclarecidamente le diferencia entre todo lo creado, espresese el nativo impulso de su superioridad, y el predominio que le inspira su dignidad, su verdadero poderío en este globo. Puede tambien que al ver pendiente debajo de sí toda la cadena de los entes, mirando hácia lo alto, se encumbre hasta la contemplacion de un Sér soberano y creador, del cual se reconoce ministro; pensamiento sublime, destello radiante, que revela su augusto orijen é inmortales destinos. Entonces ya no se considera tan solo como el primer eslabon de la cadena de los vivientes, sino que se ostenta depositario del poder supremo sobre

todos los entes de la creacion, dispensador de las altas leyes de la naturaleza, y árbitro de las eternas voluntades de un Dios. De este modo pronto considera el hombre que su cuerpo no es mas que un quebrado diminuto de sí mismo; y que en su interior abriga un poder secreto de intelijencia, de razon, de talento, orijen de todo su imperio sobre la tierra, para gobernar en cierto modo el sistema de los cuerpos organizados: bien así como la pólvora da al arma de fuego su terrible pujanza, del mismo modo el poder espiritual del cerebro carga, por decirlo así, en el hombre con toda su prepotencia.

A no ser el hombre y la armonía que el mismo establece en la naturaleza, las fieras usurparan un desapiadado señorío, y destruirian las pacíficas castas de los herbívoros, las cuales por su parte mantienen el equilibrio entre los vejetales. Sí, cual demuestran todas las analogías, hay en los demás planetas un sistema de cuerpos organizados, fuerza es que haya tambien en ellos un caudillo y un centro, al cual se dirija la potencia de equilibrio y de gobierno; y de esta manera queda encontrado el complemento, la llave maestra de las criaturas organizadas y vivas en cada globo de los que majestuosamente jiran por los etéreos espacios (1).

(1) Las consideraciones acerca del orijen y eslabonamiento de los seres animados en la naturaleza no pertenecen ya de un modo especial á la historia del hombre, sino que deben precederla. Efectivamente, nuestra especie ha debido ser la última en aparecer sobre la tierra, conforme dejamos espuesto en la obra *De la puissance vitale*, etc. Paris, 1823, en 6º. páj. 134 y sig.

SECCION TERCERA.

DE LAS EDADES Y DE LAS MODIFICACIONES QUE CAUSAN AL HOMBRE.

Dos impulsos principales producen las diferentes edades de los animales ; en primer lugar, el del medro, dilatacion y desarrollo ; y en segundo lugar, el de descomposicion, concentracion y mengua ; el primero es la prepotencia de la vida, y el segundo el predominio de la muerte. Traemos al nacer el jérmen ó arranque de nuestra destruccion, el cual fomentamos y esplayamos incesantemente hasta que acaba con nosotros. En la juventud, prepondera el impulso del medro y dilatacion ; en la edad varonil, ~~mantiénese~~ en equilibrio con el empuje del menoscabo ; y este último predomina por fin en la decrepitud. Estos dos impulsos se dan siempre la mano ; cuando el uno prevalece, mengua el otro, y viceversa. Las edades no son más que el deterioro sucesivo de ciertas propiedades, ó el aumento gradual y proporcionado de las propiedades opuestas : así pues, el medro es tanto más tardío, cuanto más distante del nacimiento. El cuerpo, húmedo y jelatinoso al principio, se desjuga y consolida por suce-

sivos tránsitos. Los movimientos, que en la mocedad eran obvios y ejecutivos, se van luego entorpeciendo y dificultando por grados. El pulso, que en la época del nacimiento, daba ciento y treinta latidos en un minuto, se va minorando gradualmente, hasta no dar mas que cincuenta pulsaciones por minuto en la decrepitud. La necesidad de alimento, casi continua en la infancia, se modera gradualmente, y acaba con la abstinencia en la edad avanzada. El sueño, tan frecuente y profundo durante la juventud, se convierte en largo y triste desvelo al fin de la vida. La memoria mengua progresivamente desde la edad de razon hasta la vejez: otro tanto sucede con las pasiones; así es que el amor y la alegría, tan ardientes en la juventud, amainan, se entibian y desaparecen enteramente con el vigor y la vida. La actividad se convierte en languidez; el buen humor en profunda y seria melancolía; el atolondramiento en reflexion y cordura; la temeridad en zozobra; la franqueza y sencillez de la infancia paran en retraimiento y recelo en la senectud; la liviandad del mozo en la gravedad del viejo; la prodigalidad del primero va estrechándose poco á poco en economía, y por último en avaricia; la sensibilidad del corazon dejenera en indiferencia, y finalmente en dureza de alma; la emulacion jenerosa se aja y hunde en maligna envidia; sucede la desconfianza á la sencillez estremada, y la doblez á la inocencia. El jóven aspira á empresas grandiosas; el anciano se encierra en lo presente; el primero lanza su vida á lo venidero; el segundo se conceu-

tra en lo presente. Así es como todas las cualidades del cuerpo y del espíritu pasan de la dilatación á la concentración, desde la mocedad á la vejez, por pasos intermedios.

En la primavera de la vida nos complacemos con la actualidad, porque todo halaga en derredor nuestro; todo es regocijo, todo es deleite, todo es ameno: la movilidad de nuestros órganos produce la de nuestros conceptos, de nuestro carácter y de nuestros anhelos. Agrádannos el movimiento y los ejercicios del cuerpo; somos ardientes, impetuosos, ágiles, robustos; nos aficionamos al baile, á la caza, á las peleas; nada nos importa el dinero para nuestros placeres; pensamos en satisfacer nuestros gustos, prescindiendo de la sólida utilidad; indóciles á los consejos prudentes, nos inclinamos á todos los vicios: pero en la edad varonil, contraemos conexiones útiles, formamos establecimientos, y procuramos hacer fortuna, corriendo tras los honores y los bienes duraderos. En la senectud, nos quejamos sin cesar de lo presente, porque nuestros órganos ejercen sus funciones con trabajo y dolor; no pudiendo ya gozar de los placeres actuales, alabamos los de los tiempos que fueron, y nos imaginamos que el mundo va deteriorándose, cuando el menoscabo está en nosotros. No de otra suerte cree el barquero que se mueve le ribera, y que él permanece inmóvil.

Los cuatro temperamentos principales coinciden también con las edades. El linfático corresponde á la infancia; y es como ella húmedo, pastoso, sueño-

liento, pesado, voraz, de espíritu torpe, atontado, de carácter frío, incapaz de largas y profundas impresiones. La mocedad es de un temperamento análogo al sanguíneo; este se muestra siempre vivo, ágil, inconstante, desinteresado, inclinado al deleite y á los apetitos sensuales, alegre, decidor, desalado, curioso y pródigo. Refiérese la edad varonil al temperamento bilioso, que se muestra ardiente, robusto, nervioso, colérico, arrebatado, emprendedor, apasionado y abrasado de amor; sus arranques son nobles y elevados. En la edad madura y la vejez, adquirimos un temperamento melancólico; todos nuestros movimientos se dificultan; los músculos son secos y duros, el apetito escaso, los deseos lentos y reflexivos, el carácter prudente y aun engañoso, el espíritu triste, angustiado, oculto, circunspecto, pródigo y receloso; así es como los temperamentos nos ofrecen progresiones análogas á las de las edades. El linfático tiene el cuerpo denso, el sistema celular hinchado, blando, esponjoso, lleno de grasa y de linfa. El sanguíneo es bien conformado, gracioso; su cutis florido y delicado, su carácter sensible, pero inconstante. El bilioso es mas seco; su cutis fuerte y atezado, sus formas ásperas y señaladas, su estructura sólida, recia, llena de fuego y vigor. El melancólico está dotado de una constitucion flaca, árida, estirada, de tez cárdena, de carácter tenaz y avariento, que subordina sus pasiones á la razon en beneficio propio.

Obsérvase tambien que cada edad influye sobre alguna parte del cuerpo vivo. En la infancia, el apa-

rato visceral, el tejido celular y el cerebro preponderan sobre todos los demás órganos: así es que los niños están espuestos á las enfermedades de la cabeza, á las obstrucciones de las glándulas, etc. La mocedad tiene el sistema vascular arterial superior al de las demás funciones; por cuyo motivo es propensa á las hemorragias, á las enfermedades pletóricas é inflamatorias, á las perineumonias, á las esquinancias y á las dolencias dependientes de los órganos de lo alto del cuerpo. La virilidad manifiesta los sistemas muscular, hepático y sexual preponderantes sobre las demás partes del cuerpo, y vese espuesta por lo mismo á calenturas ardientes, al cólera-morbo, al cólico y á todas las demás enfermedades que derivan de un exceso de estímulo en los intestinos y partes sexuales. Encontramos en la vejez una mengua de actividad en las vísceras del bajo vientre y en el sistema venoso hepático, de donde nacen achaques crónicos, fiebres intermitentes, el escorbuto, las úlceras, la hipocondría, etc.

Manifiéstanse por otra parte en la primavera de la vida un movimiento de dilatacion y un impulso hácia el exterior; al paso que en la vejez se verifica un movimiento inverso, ó de concentracion, y un empuje á lo interior. El cuerpo y el espíritu del jóven procuran estenderse á lo exterior y en todas dimensiones; pero en el anciano estréchase el cuerpo, encójese el espíritu, y todo va á parar al interior. El primero propende á esplayarse, y el segundo á contraerse. Las edades intermedias participan mas ó

menos de estos dos impulsos contrarios, y cuando estan colocadas en un justo medio miran los objetos bajo su verdadero punto de vista, pues en la edad primera vense las cosas mas allá de la verdad, y mas acá en la postrera; siendo esta sin duda una de las causas de nuestros falsos juicios y preocupaciones.

Si ahora comparamos las edades con los climas y los caracteres físicos y morales de sus habitantes, verémos que el septentrional tiene mucha analogía con el temperamento y las costumbres de la mocedad; que es voraz, fogoso, impaciente, belicoso, de bella complexion, de carácter móvil, alegre, jeneroso, aficionado á los placeres sensuales, emprendedor, sincero, cómodo, buen amigo, amante de la novedad y de la independenciam. El habitante de los trópicos es, como el anciano, flaco, tibio, lento, tímido, sobrio y lánguido; su complexion es árida y fibrosa; su carácter tenaz, triste, avariento y circunspecto; su espíritu aprensivo, suspicaz, meditador, escabroso en los negocios, engañoso, propenso á dominar, ó dispuesto á servir, pues estas dos cualidades tienen mas analogía de lo que parece. Los habitantes de las rejiones intermedias participan mas ó menos de estos dos extremos; pero fuera de eso, son activos, industriosos, hábiles, laboriosos y moderados; hacen y elijen todas sus cosas con razon, apetecen la gloria y la compostura, cultivan su talento, ostentan su númen, y se parecen por lo mismo al hombre ya formado.

Los habitantes de los países frios representan el

jénero humano en su mocedad, los de los climas templados nos lo muestran en la edad varonil, y los de las rejiones cálidas lo ofrecen en su decrepitud.

A tres épocas principales pueden reducirse las edades del hombre y de todos los entes organizados: la primera es la del *medro*, la segunda la de la *reproduccion*, y la tercera la del *menoscabo* y *destruccion*. Es cierto que si establecemos cuatro edades, nos vemos obligados á dividir por el medio una época única, cual es la de la perfeccion y reproduccion; lo que de ningun modo concuerda con lo que se verifica en el hombre, los animales y las plantas, en los cuales solo se notan tres tiempos señalados.

De todos modos, parece mas natural y sencillo dividir las edades en tres épocas, á saber: 1º. la juventud, ó el tiempo del medro, desde el nacimiento hasta la edad adulta, hácia los treinta años; 2º. la edad varonil, desde los treinta hasta los sesenta años; y 3º. la vejez, desde los sesenta años hasta la muerte. Un hombre bien constituido puede emplear treinta años para crecer y adquirir toda su perfeccion, otros treinta viviendo en ese estado cabal, y otros treinta en una vejez lozana y vigorosa, lo que hace un total de noventa años. La decimatercia semana de años termina á la nonajésima prima; y si no abusásemos de nuestras fuerzas con nuestros excesos y un jénero de vida las mas veces mal sano; si siguiésemos con los animales la ley natural, no cabe duda que alcanzaríamos una vejez muy avanzada sin ningun accidente, segun lo prueban los muchos ejemplos que se notan entre los hombres

sobrios, los habitantes del Norte, varios pueblos bravíos y los bracmanes de la India, que solo viven de vegetales, son castos, parcos y moderados. La existencia del cuadrúpedo alcanza, segun la regla establecida por Buffon, comprobada por repetidas observaciones, el séptuplo del tiempo que media entre su nacimiento y la época de su pubertad. Así pues, cuanto mas pronto sea capaz el animal de enjendrar, mas corta será su vida. El hombre, apenas púber á la edad de catorce años, debería vivir unos ciento; y si á tanto no alcanzamos, segun nos prometió la naturaleza, no tiene esta la culpa, sino nuestro propio desvarío, ó nuestra débil constitucion, causada por la mala complexion de nuestros padres: así pues, todas nuestras dolencias traen su orígen de nuestro modo de vivir poquísimo conforme con las leyes naturales.

Nótanse tres términos en la época del medro; el de la infancia, el de la pubertad, y el de la edad varonil.

ARTICULO PRIMERO.

DE LA INFANCIA.

EL infante apenas salido de las entrañas maternas no tiene otra voz que el jemido, anunciando ya su desamparo, y dijérase que solo se presenta á la luz de la vida para sentir inmediatamente sus dolo-

res (1). Todos pasamos por ese estado de inocencia y desamparo, al vaiven de infinitos quebrantos, sin resguardo ni auxilio propio, puesto que nacemos mas desvalidos que los animales, y nuestra existencia se cifra en la de nuestra madre. El hombre nace entre la orina inmunda, vive en un estado continuo de dolor y zozobra, y se empoza luego en la tumba: ¡cierto que si no hubiese otra vida, mejor le fuera no haber nacido! Cuando el infante sale al mundo, lávanle en agua tibia con un poco de vino; enjúganle y átanle el cordon ombilical, cortándolo mas abajo de la ligadura. Las mujeres salvajes lo cortan con los dientes, y no siempre lo atan; pero, á pesar de esta falta de precaucion, son rarísimas entre ellas las hemorragias. Las Hotentotas no lavan nunca sus hijos para quitar la leve mucosidad que las aguas del amnios empapan en la piel. Muchas naciones del norte chapuzaban á los recién-nacidos en agua fria, y hasta los tendian sobre la nieve: tal era la costumbre de los Escoceses, Irlandeses, Helvecios y Jermanos, de quienes dijo un poeta:

Durum é stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus sævoque gelu duramus et undis.

(1) Tum porro, puer, ut sævis projectus ab undis,
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitæ auxilio, cum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit:
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est
Quo tantum in vita restet transire malorum.

LUCREC, *Rer. nat.*, lib. v

Vide Plinio, lib. vii, *De imbecillitate naturæ humanæ*, y Lactancio, lib. *De opificio Dei*, cap. iiii.

Los Morlacos, los Islandeses, los Siberianos, y otros muchos, conservan aun en el dia esta práctica, la cual acostumbra al hombre desde su nacimiento al rigor del frio; no obstante ofrece el inconveniente de endurecer á veces el tejido celular, y amaratándose la piel, fallecen muchos niños. Juan Jacobo Rousseau, que vitoreó esta práctica, hollando la medicina, se hubiera guardado de hacerlo, si hubiese estudiado mejor los alcances de nuestra organizacion.

Estrechando á los niños con redobladas fajas, apriétaseles el pecho, y se les da cierta propension á la tisis. La compresion de las vísceras del bajo vientre contraresta por otra parte la digestion, de donde resultan los infartos y la cacoquimia, primera causa del raquitismo. La sangre oprimida en el cuerpo refluye al cerebro, produciendo en él graves convulsiones y paroxismos epilépticos. Las mantillas nos causan tormento y nos afean; toda posicion violenta es fatigosa, entorpece los órganos, causa dolor, precisa al niño á agitarse, y produce hernias y desenganaje de articulaciones. ¡Ojalá se persuadan las madres de la insensatez y crueldad de las fajas y envolturas, que ningun bien producen y causan tantos males! ¿Son acaso mas lisiados que nosotros los salvajes y los animales, que no conocen ni fajas ni mantillas? ¿Encuéntrense entre los perros, los gatos, las ovejas, los caballos, los canarios, etc., individuos jorobados, cojos, mal conformados, raquíticos, como en las jeneraciones de los hombres. aprensados desde su niñez con envolturas? ¿No es

probable que este encarcelamiento de todos los miembros, esta dolorosa opresion encone el carácter para toda la vida, puesto que principia con actos de violencia y preceptos de servidumbre?

Sobreviene con el nacimiento una mudanza en la circulación de la sangre : los estornudos levantan el pecho, despiden la mucosidad de las narices, y dejan entrar el aire en los pulmones ; la sangre que penetra en estas vísceras se impregna en ellas de aire, vuelve al corazón por la vena arteriosa, y se distribuye en seguida á todo el cuerpo por la arteria aorta y sus ramas. Antes de esta época, la sangre pasaba inmediatamente del ventrículo derecho del corazón á su ventrículo izquierdo. Con todo, este cambio de circulación no se verifica repentinamente, sino que ya se prepara en el feto por gradaciones sucesivas.

El infante tiene los huesos cartilajinosos, las extremidades pequeñas, las carnes blandas, jelatinosas y húmedas ; sus vasos son grandes y anchos, sus nervios parecen gruesos, su cerebro es considerable, su vientre dilatado ; el tejido celular que envuelve sus órganos es flojo, esponjoso, y está lleno de linfa ; sus glándulas están henchidas y rebosantes de humores dulces y sosos ; y hasta se puede exprimir de sus tetillas un licor lechoso durante los primeros dias de su nacimiento. Sus ojos estan empañados, arrugados, y cubiertos de una telilla (túnica de Haller) que neutraliza la impresion aguda de la luz sobre sus órganos delicados. Los oidos estan cerrados por una mucosidad que contiene los

sonidos demasiado fuertes ; los senos pituitarios, barnizados de un humor pegajoso, son insensibles á los olores ; la piel demasiado floja no puede dar aun ningun concepto del tacto, y la lengua sabe á penas paladear los sabores. Fuerza es que por grados aprendamos á valernos de nuestros sentidos ; solo estamos dotados de un instinto escaso que nos inclina maquinalmente hácia el seno materno para chuparlo.

El recién-nacido tiene ordinariamente de diez y ocho á veinte y una pulgadas de largo , y pesa de seis á diez libras. Sus primeros lloros anuncian la impresion desconocida que recibe del aire ; descárgase pronto de algunas mucosidades de la garganta, y orina. La coronilla, ó la fontanela, es la parte de su cráneo que aun no ha adquirido solidez, y está situada entre el hueso frontal y la reunion de los huesos parietales, sintiéndose latir si se le aplica la mano. Parece que esta abertura, que no se observa en ningun viviente, se halla en la especie humana á causa de la compresion que debe experimentar el cerebro en la matriz, y para que pueda achicarse ó avenirse mas fácilmente al parto ; pues los animales, no teniendo la cabeza tan abultada como el hombre, no necesitan esta sabia precaucion de la naturaleza.

Algunos dias despues de nacido, experimenta el infante una tiricia pasajera, por entrar ya en sus funciones la biliar y el aparato hepático. Ordinariamente, al primer dia arroja el meconio, materia negruzca de los intestinos del feto. La primera leche

de la madre, ó el colostro, que es seroso y laxante, le ayuda á descargarse de esta materia escrementicia; sin embargo, ordinariamente no se deja mamar al niño hasta doce horas despues de su nacimiento. La sabia naturaleza ha proporcionado las cualidades de la leche materna á las necesidades de la criatura; así que, la leche de las amas le es mucho menos adecuada, por sobrado añeja y espesa, puesto que en la madre es mas serosa cuanto mas cercana al parto. Por otra parte, la leche de una mujer estraña no es tan idéntica con la complexion del recién-nacido como la de su propia madre; y lo será aun mucho menos la leche de un animal: lo mejor es seguir la naturaleza.

El recién-nacido duerme casi todo el dia, y pide de mamar cuantas veces despierta. Los negritos se cuelgan á las largas tetas de su madre, y se asen tan bien de sus riñones, que se las ve trabajar y acudir á sus tareas sin sostenerlos. El mecimiento ocasiona á veces el vómito, y es jeneralmente perjudicial; los violentos gritos que dan los infantes pueden producir hernias; el desaseo en que los tienen las amas descuidadas produce escoriaciones, que se curan con el polvo de madera apolillada; los cólicos que les atormentan pueden mitigarse con emolientes oleosos y leves laxantes; y los ácidos que se forman en las primeras vias se corrijén fácilmente por los mismos medios.

Unos cuarenta dias despues de nacido, empieza el infante á reir y á conocer á los que le rodean, *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*; pero

no empieza á tartamudear sino al décimo ó duodécimo mes. Las palabras mas naturales son las labiales, como *baba*, *papa*, *mama*; y así es que se encuentran casi en todas las lenguas del globo, y espresan los nombres de *padre* y *madre*.

Durante los tres primeros meses debe alimentarse al niño con solo la leche materna; aunque al cabo de un mes y medio puede dársele agua panada; pero téngase entendido que las papas son muy perjudiciales, pues engrasan el estómago de la criatura, recargan y obstruyen sus intestinos, y por último causan á veces la muerte. El agua panada es preferible á las papas por ser de mas fácil digestión.

La lactancia debe durar naturalmente hasta la época de la dentición. Los incisivos, que son ocho, cuatro en la parte anterior de cada mandíbula, despuntan á los ocho ú diez meses. Su asomo es doloroso y va acompañado de calentura é inflamación. En esta época debe reducirse el alimento por no esponerle á perecer. Los cuatro dientes caninos ó colmillos salen al décimo mes, y al duodécimo ó decimocuarto, los molares ó las muelas despuntan en número de diez y seis, lo que forma un total de veinte y ocho dientes. A la edad de veinte y seis ú treinta años, y aun mucho antes, salen cuatro muelas, dos al fondo de cada mandíbula, lo que completa el número de treinta y dos dientes: estas últimas muelas se llaman *del juicio*. Hacia la edad de seis ó siete años, se verifica un nuevo desarrollo en el sistema nutritivo del niño; se robustece; los incisivos, que llaman *dientes de leche*, se caen y re-

nuevan con otros mas anchos y resistentes. Otro tanto sucede, hácia los diez ó doce años, con los cuatro laniarios ó caninos, y las cuatro primeras muelas. Vese por lo dicho que de los treinta y dos dientes, se renuevan los diez y seis anteriores, permaneciendo intactos los diez y seis posteriores. No todas las mujeres tienen el número completo de treinta y dos dientes. Cítanse algunos niños que nacieron con los dientes incisivos, como Luis XIV; pero estos ejemplos son muy raros.

El cabello de los recién-nacidos es siempre mas ó menos rubio en la casta europea; pero en las demás es ya enteramente negro. Lo mismo sucede con el iris. El matiz del cabello y de los ojos se va ennegreciendo con los medros, y se destiñe cuando, pasada la madurez, descendemos á la senectud. Los hijos de los negros y Mogoles, cuya piel es de color subido, nacen todos mas ó menos blancos; pero se van atezando por grados, aunque no se les esponga al sol.

Cuanto mas joven es el individuo, mas rápido es el medro; y lo mismo sucede en la especie humana que en los animales y las plantas. Hase observado que este crecimiento es mas considerable en verano que en invierno, porque el calor lo favorece mas que el frio. La nutricion es comunmente proporcionada al aumento del cuerpo. En efecto, el feto en el útero se sustenta á todas horas con la sangre materna; así es que su volúmen aumenta en corto tiempo en todas dimensiones. El niño come á menudo, y crece por lo mismo con mas prontitud que

el mozo, porque este come proporcionalmente menos. Por otra parte, al paso que los órganos se van desjugando y endureciendo, se engruesan mas lentamente, las fibras se ponen menos estensibles, los canales se obstruyen por grados, cuájanse las mallas, el alimento pasa con mas dificultad, y no empleándose ya en la composicion de los órganos, para en grasa, ó se trasforma en sémén para producir otro sér.

Niños hay que crecen con mayor rapidez que otros, y cuya economía es mas temprana. Las niñas estan formadas mucho tiempo antes que los niños, ya sea porque su organizacion necesite menos solidez y nutrimento, ya sea porque la sensibilidad de su sistema nervioso comunique mayor rapidez á sus medros, ó porque siendo su cuerpo naturalmente mas delicado, mas ténues sus fibras, y menos cerrado y resistente el tejido de sus órganos, adquieran mas presto su última perfeccion.

Tal es sobre la tierra la carrera del hombre; tiene ya al nacer la cuarta parte de su estatura verdadera, y la mitad á los dos años y medio (pues todos los séres crecen prontamente en la edad primera, á causa de la flojedad de los órganos y el impulso del movimiento vital); á los diez años alcanza las tres cuartas partes de su estatura, qué completa á los diez y ocho: pasada esta época se va abultando hasta la edad de veinte y siete años, y si cuadra con su complexion, ensancha todavía su corpulencia hácia los cuarenta años, plazo en que la vida se va apocando en el desempeño de sus incumbencias.

La estatura humana es por toda la tierra entre cinco y seis pies, esceptuando los pueblos hiperbóreos, que no llegan á cinco. La mujer es siempre menor que el hombre; la duracion comun de su vida es, en nuestros tiempos y con nuestros hábitos sociales, bajo los diversos climas de la tierra, de unos setenta años.

ARTICULO SEGUNDO.

DE LA PUBERTAD, DEL AMOR, Y DE LA MENSTRUACION EN LAS MUJERES.

HASTA ahora solo hemos visto en el hombre un ente individual propenso á la dependencia, á las escaseces; pronto le veremos sobreponerse á la tutela, robusteciéndose, y llevando consigo el semillero de nuevas vidas. El infante solo existe para sí; no es, propiamente hablando, de ningun sexo; y no pertenece sino á la actualidad. El ente, ya mozo, no yace aislado en la naturaleza, forma parte de la especie entera, y es en cierto modo ciudadano de la posteridad: su existencia pertenece á las edades venideras; es un vástago cuyas ramas se perderán en la eternidad de los siglos. Ya no vive para sí; crece para la especie humana; siendo, como es, miembro integrante de esta familia inmensa, no pertenece ya á sí solo sino á todos.

En esta época brillante de la vida pierde el niño

su nulidad , y se convierte en *hombre* ó en *mujer* ; el sexo que en él se abulta le revela el secreto de su poder : levántase en lo íntimo de su corazon un impulso nuevo que le dice no es ya indiferente en la tierra, que su cuerpo está dotado de mas vida de la que necesita, y que esta propende á esplayarse.

Propiamente hablando, existimos para nuestra especie, y no para nosotros mismos ; pues en la infancia vivimos apenas, no poseemos mas que la mitad de la vida ; y en la vejez arrastramos desconsoladamente los escombros y ruinas de nuestra existencia. Pero cuando gozamos de una vitalidad rebosante, ya no nos pertenece , y desvíase de nosotros para formar nuevos entes. La edad de la produccion es la única importante , segun el órden de la naturaleza ; para ella sola fueron creados la fuerza, la salud, el deleite, la hermosura y el amor ; en esta época única asoman y descuellan el despejo y la pujanza del espíritu : cuando perdemos la facultad jenerativa , despídense de nosotros todas esas ventajas : desaparece el amor, marchítase la hermosura, mengua el vigor, apágase el númen, y huyen al vuelo placeres y sanidad ; el tiempo nos arrebatata todas nuestras ilusiones y deleites, no dejando en la copa de la vida mas que la amargura de la hez. Parece que solo para la reproduccion fuimos arrojados á la tierra ; fuera de esta época, todo es apocamiento, quebranto, desamparo y desvalimiento. Ambos extremos de nuestra existencia se hunden en dos rios eternos, el del nacimiento y el de la destruccion ; solo el medio pertenece á la espe-

cie, porque á ella únicamente debemos nuestro vigor, y á ella sola hemos de restituirlo.

En efecto, este destello de vida que llevamos con nosotros es un don de nuestros padres, que lo recibieron de sus mayores, y estos de otros que les precedieron en la dilatada carrera de los siglos. Así pues, la existencia no es mas que un traspaso, un eslabonamiento de las mismas facultades, desde el origen de la especie humana hasta nosotros, ó, en otros términos, no vivimos para nosotros, sino para la especie que nos da el sér, puesto que sin ella no existiéramos. Puede decirse que los individuos no existen realmente por sí mismos; viven de prestado, no son mas que usufructuarios efimeros de un caudal de vida elemental que reside en el conjunto de los entes organizados. La jeneracion no es mas que el paso del movimiento vital de un cuerpo organizado á una materia dispuesta á organizarse, y la naturaleza solo conoce el acto de la jeneracion, objeto único de todos sus desvelos. Lo que llamamos *amor* no es otra cosa que la manifestacion esterna de este movimiento vital que propende á esplayarse por otros entes para comunicarles la vida. El amor lo anima todo; á él debemos las semillas de nuestra existencia.

La potestad creadora, ó el ímpetu vital que recibimos por el acto de la jeneracion, obra de dos modos: 1º. en el interior de los individuos de ambos sexos, haciéndoles crecer, nutrirse y fortalecer; 2º. al exterior, por los órganos sexuales, comunicándose con una materia adecuada para herma-

narse. Mientras esta potestad del amor obra únicamente en el individuo, permanece en él concentrada; pero cuando eleva el cuerpo á un estado de pujanza y perfeccion incapaz de mayor aumento, vese obligada á esplayarse. Cuanto mas se traslada al exterior, obra menos en el interior del individuo; en efecto, se ha observado que la jeneracion apoca sumamente el cuerpo, y que desmerecemos al paso que la vamos ejerciendo. Esta ley es análoga á la del impulso de los cuerpos inertes, los cuales se menguan en razon del movimiento que comunican á los obstáculos inmediatos.

Además de estas comunicaciones vitales entre ambos sexos para la reproduccion de un nuevo sér, nótanse de un individuo á otro ciertas simpatías y antipatías que traen el mismo oríjen. La simpatía mas poderosa es la del amor. Esta propagacion de las propensiones animales entre dos sexos se verifica segun ciertas leyes que es del caso desentrañar, porque no se efectua indistintamente entre toda mujer y todo hombre, puesto que amamos ciertas personas mas que á otras, y existen secretas relaciones que obran en unos individuos, y en otros no.

Vamos á esplicar lo que entendemos por estas simpatías. Sabido es que si se hace vibrar un cuerpo sonoro cerca de otro cuerpo semejante, tambien sonoro y en estado de reposo, pronto vibrará este último al uníson; así pues, una cuerda tendida cerca de otra cuerda ajitada, una campana cerca de otra que se toque, entrarán en vibracion.

El cuerpo humano y su sistema nervioso pueden

adquirir cierto estado de sensibilidad y movilidad, no porque los nervios estén jamás tendidos como cuerdas, segun equivocadamente se ha creido, pues vemos que están flojos en el mismo cuerpo vivo; sino porque prueba la experiencia que su actividad aumenta ó disminuye, escitándola con espíritus y aromas, minorándola con narcóticos, y porque vemos además ciertos hombres mas vivos, mas fogosos y mas airables que otros.

Supongamos pues un cuerpo humano en un estado determinado de escitabilidad, y comparémoslo con un cuerpo sonoro en estado de vibracion. Si le acercamos otro cuerpo humano de naturaleza análoga, deberá éste ponerse acorde con el primero. Este requisito de semejanza es indispensable para producir la simpatía, y sin esto no tiene cabida. Póngase en conexión á dos jóvenes de ambos sexos, y hallándose su constitucion física y moral en una situacion casi semejante, tanto con respecto á la edad como al grado de sensibilidad, veráse que los vaivenes nerviosos del uno se comunicarán al otro; por donde habrá simpatía, concordancia, amor: pues siendo los cuerpos organizados una armonía, están siempre buscando sus consonancias.

Pero si de los dos individuos, está el uno dotado de diferente complexion; si el uno es viejo, y joven el otro, ya no puede haber consonancia ni armonía en la agitacion de los nervios; ya no hay simpatía, sino indiferencia ó inaccion. Así pues, los verdaderos concientos del amor nacen de la igualdad de dos desigualdades.

Por último, si las dos complexiones se hallan en condiciones opuestas; si la una es muy irritable, y muy apática la otra, estallará la disonancia, y habrá mútua antipatía. Esta es, á mi entender, la razon porque los hombres de índole disparada y fogosa no pueden avenirse con los de carácter flojo y apático, ni estos con aquellos.

De la semejanza que hay entre dos complexiones nacen el amor, la simpatía, la amistad, la compasion; y finalmente todo lo que deriva de las relaciones jeniales: de la discordancia de los sistemas nerviosos traen su orijen la antipatía y el odio; y de su inaccion nace la indiferencia.

Esta relacion de los sistemas nerviosos ó de las complexiones se manifiesta en todos los estados de la vida; así es que vemos al niño ir en busca de otro, al mozo del que lo es, y al anciano de otro anciano, pues todo el mundo anhela la consonancia de su complexion.

Y verificándose tambien esta armonía de un modo dependiente del hábito, de ahí es que amamos sobre todo á las personas en quienes esta conformidad de impulsos y de pensamientos va por el mismo rumbo que los nuestros.

Por esta misma razon nos halaga mas la compañía de nuestros amigos que la de los estraños; pues dos amigos no son mas que dos órganos nerviosos, cuyos sacudimientos simultáneos siguen el mismo rumbo, en circunstancias semejantes, produciendo cabal armonía. Los arranques de entrambos son los mismos, así como lo son los de los dos ojos, ó de

las dos mitades del cuerpo que sienten del mismo modo; porque nuestro cuerpo consta de dos mitades íntimas, esto es, de dos mitades activas y sensibles en sumo grado. Si de los dos ojos es mas poderoso el uno que el otro, miramos bizco; otro tanto sucede en la amistad; si los dos amigos son desiguales, será deslayada su union, no siendo ya ni tan cabales ni tan acordes su intimidad y correspondencia.

¿Porqué en la mocedad propendemos tan intensamente al amor? ¿Porqué necesitamos amigos, queridas y placeres? Porque el sistema nervioso se halla en un punto de estremada sensibilidad, y anda buscando por todas partes su consonancia; como que, cuando solo, no es mas que una mitad. Nuestra doble organizacion, formada de dos mitades apareadas, provoca en nosotros el deseo de dobles sensaciones. Así como tenemos dos ojos y dos oídos que nos franquean acordes una misma sensacion, anhelamos por semejanza los impulsos dobles que acarrea la mútua correspondencia, y experimentamos en este caso fruiciones parecidas á las consonancias armónicas.

Cuanto mas cabal es el temple de dos sistemas nerviosos, mas entrañable es el deleite, porque entonces recibimos hasta cierto punto doble vida; ensanchamos otro tanto nuestra esfera, apropiándonos, por decirlo así, otro sistema nervioso, el cual se incorpora con el nuestro por su misma conformidad, tanto mas íntima cuanto mas adecuada.

Las personas mas despejadas y escitables son tam-

bien las mas propensas al efecto de las simpatías y antipatías, segun lo estamos viendo de continuo, porque su sistema nervioso entra en un estado de escitacion, ó muy análogo, ó muy opuesto, al de las personas impresionadas. Esta hermandad íntima de dos sistemas nerviosos es la que constituye el mas entrañable embeleso del cariño. Así es que, en medio del deleite, es tanto mas intenso el placer, cuanto mas correspondido el embebecimiento; de suerte que el hombre no tan solo disfruta lo que siente, sino tambien lo que percibe el objeto amado.

El logro entonces viene á ser doble, porque cada cual se va apropiando las sensaciones que corresponden á entrambos. Si nos fuese dable mirar á un mismo tiempo con nuestros ojos y los ajenos, no dudo que nos resultara suma complacencia; y es tan intenso nuestro apego á este jénero de consonancias, que anhelamos ser correspondidos, y nos halaga sobre manera la aprobacion de los demás.

Preguntarásenos tal vez porque un hombre se encariña menos con otro hombre que con una mujer: á esto responderemos que las simpatías son de dos jéneros; la una relativa á los individuos, la otra al sexo. Dos hombres se aficionan por la simpatía sencilla é individual que procede de la correspondencia de su organizacion; pero un hombre y una mujer se atraen, no solo por esta primera y sencilla simpatía, sino tambien por la que corresponde á los séres encontrados. Un estado particular del órgano sexual masculino produce otro semejante en el correspondiente órgano sexual femenino. Esta simpatía

es poderosísima, pues todo es conforme entre dos órganos correspondientes, cuando adquieren el mismo grado de escitacion. En efecto, todas las partes de nuestro cuerpo dotadas de cierta vitalidad peculiar, prorumpen igualmente en simpatías particulares; nuestros órganos obran unos sobre otros, comunicanse entre sí todos sus vaivenes, y cada uno de ellos se esplaya por su esfera de sensibilidad, la cual se engrana en las esferas de los órganos inmediatos.

Pero, ¿de donde dimana esta necesidad de impulsos semejantes en otro cuerpo? Nace, á mi entender, de nuestra conformacion orgánica doble: échase de ver fácilmente que el cuerpo del hombre y de la mayor parte de los animales se compone de dos mitades unidas en su longitud, por donde tenemos dos ojos, dos oídos, dos ventanas de la nariz, dos hemisferios en el cerebro, dos pies, dos manos, dos testículos, etc. Las partes del medio del cuerpo, tales como la lengua, el pene, etc., están asimismo formadas de dos mitades simétricas reunidas y soldadas por el medio. Esta doble conformacion en los órganos de los sentidos nos da dobles sensaciones físicas; pero como obran en un mismo instante, parécennos únicas y sencillas, porque se interpolan y confunden en un mismo cuerpo como nuestros órganos dobles.

Es así que percibimos por medio de órganos dobles dotados de fuerzas próximamente iguales ó acordes; y de ahí es que nuestros conceptos y nuestro entendimiento brotan de estas impresiones do-

bles y simultáneas, á las cuales estamos acostumbrados desde nuestro nacimiento. Por consecuencia de este hábito y de la doble conformacion de los hemisferios del cerebro, andamos al exterior en pos de sensaciones dobles al tenor de dicha hermandad. Por esta causa apetecemos la simetría en los objetos, nos halagan las correspondencias, nos complacen las comparaciones, y nos deleitan las conformidades, las armonías y las consonancias. Todo lo inconexo nos aparece como apeado de la gran trama de los entes: la unidad que nos embelesa es la correspondencia adecuada de dos objetos semejantes, pues todos son relativos; todo en el universo tiene sus enlaces y armonías, y tampoco carece de ellas la misma desavenencia.

Este principio de union y correspondencia que advertimos en nosotros es parto al parecer de nuestra doble conformacion, y hallamos pruebas incontestables de esta realidad en todos los vivientes cuyo cuerpo se compone de dos mitades iguales; al paso que los mariscos univalvos y bivalvos (1), los zoófitos, que no están formados de dos mitades igualmente simétricas, y las especies cuyo cuerpo blando no presenta una figura constante y proporcionada, carecen de este principio de simpatía y consonancia.

La historia natural ha reconocido que todos los animales simétricos, tales como los cuadrúpedos, las aves, los reptiles, los peces, los crustáceos y los

(1) Aunque estos animales parezcan dobles, su organizacion á cada lado no es ni igual ni simétrica.

insectos, tienen siempre separados los sexos en dos individuos diferentes; al paso que los mariscos, los zoófitos, los gusanos, dotados de un cuerpo no simétrico, ó de naturaleza blanda y capaz por lo mismo de revestirse momentáneamente de formas desarregladas, son todos hermafreditas ó andróginas. En efecto, careciendo de órganos simétricos, nunca pueden sentir doble é instantáneamente, como las demás especies; no experimentan sensacion alguna consonante; y ajenos por lo mismo de toda relacion simpática y antipática, no pueden ni amarse ni aborrecerse: esta es la causa porque no pudieron separarse los sexos en estos entes, pues no siendo propensos á unirse, no pudiera perpetuarse su especie. Una ostra se deshermana completamente de las demás, pues sus relaciones se ciñen á sí misma, porque consigo misma se basta. Los caracoles, aunque andróginas, se juntan, pero sin amarse ni agradarse mutuamente, porque siendo cada uno de ellos macho y hembra, da y recibe cada cual al mismo tiempo; verificándose entre ellos un trueque ó permuta, con lo cual se pagan recíprocamente, pues solo andan solícitos de lo que puede halagarles, sin curarse jamás de su vecino. Cuanto mas sencilla es la organizacion de los animales, menor es su correspondencia. El hombre, dotado de la constitucion mas complicada, se esplaya en mayor número de relaciones entre los diversos individuos de su especie, y de ahí nace la multitud de sus simpatías sociales.

Necesitando los animales de sexos separados un

deseo, un afecto recíproco, y siendo forzoso que se agraden, que se busquen, que se soliciten, para producir, fuerza es también que su sensibilidad exterior y las facultades de sus correspondencias simpáticas sean mucho mayores que en las demás especies: es preciso que se establezcan entre los sexos relaciones nerviosas más íntimas. Es así que hallamos estas simpatías en los animales dobles, y no las echamos de ver en las especies no simétricas y hermafroditas, luego queda demostrado que estas correspondencias nerviosas se vinculan en la doble organización y separación de los sexos.

En efecto, á medida que se acabalan las correspondencias sexuales, cesa en todos los entes la indiferencia; y cuando yacen sumidas por la vejez desaparecen todas las simpatías de amor. Aquel arrebatamiento de la vida á los órganos exteriores, al efecto de ponerse en contacto con otro cuerpo, aquellas relaciones sexuales, origen de simpatías peregrinas, son lo que constituye la pubertad.

En la especie humana de nuestros climas, los asomos de la pubertad aparecen por lo común á la edad de doce á catorce años en las doncellas, y de quince á diez y siete en los mozos; pero estas épocas varían en toda la tierra, 1°. según el grado de temperatura del clima; 2°. según la cantidad y calidad de los alimentos; 3°. según el medro de las facultades morales; 4°. según el temple del individuo; 5°. según la complexión de las castas humanas.

En primer lugar, el calor, que acrecienta el empuje vital en todos los cuerpos organizados, arre-

bata los medros y desgasta mas porcion de vida en menor plazo , debe por precision estrechar la época de la pubertad con la del nacimiento. Con esta verdad nos da en rostro el jénero humano desde los polos hasta la zona tórrida. Un Finlandes, un Dannes, son apenas púberes á los diez y ocho, ó aun á los veinte y dos años, porque el frio atrasa sus medros; las muchachas de aquellos climas no son casaderas hasta la edad de diez y siete ó diez y nueve años. Al contrario, un Hindo, un Persa, un Árabe, se hallan en disposicion de enjendrar á los trece ó catorce años, y vense entre aquellos pueblos muchachas que ya son madres á la edad de diez á doce años. Las rejiones templadas é intermedias ven anticipar ó rezagar la pubertad de sus moradores segun su grado de calor. En Italia aparecen las mujeres jeneralmente ya formadas á la edad de catorce años; al paso que en la Francia septentrional, no lo estan por lo comun hasta los quince ó diez y seis; pero en todos los paises necesitan los hombres mas tiempo para asomar á la pubertad, pues siendo su cuerpo mas robusto, mas compacto, y jeneralmente hablando, mayor y mas sólido que el del sexo femenino, requiere mayor espacio de tiempo para redondear el mismo grado de perfeccion.

Lo prematuro del medro en las partes jenitales no es por cierto una ventaja para el hombre; al contrario, los pueblos que son anticipadamente mozos envejecen y se imposibilitan muy pronto; al paso que los hombres cuya pubertad va en competente pausa, conservan su pujanza, su mocedad, y sus al-

cances reproductivos hasta una edad muy avanzada. Entre los Orientales, que son púberes á los trece ó catorce años, la facultad propagadora mengua ya á los treinta; á esta edad aparecen ya quebrantados, necesitan específicos estimulantes y afrodisíacos para desempeñar el cargo conyugal; por esta misma época desaparece el menstuo en las mujeres; toda su hermosura se aja y marchita desde sus mas tiernos años, cual una flor peregrina, cuya raíz adolece de languidez mortal. Los pueblos septentrionales medran tardiamente, y logrando su corpulencia el plazo adecuado para fortalecerse, conservan por mas tiempo la potestad reproductiva. Así es que se ven entre ellos mujeres que conciben pasados los cuarenta y cinco, y aun los cincuenta años, y hombres capaces de enjendrar á la edad de mas de setenta.

Hase notado que los climas cálidos avivan el ardor amoroso en el sexo femenino, abultando mas sus órganos sexuales; que los logros tempranos, ó que preceden al medro cabal, achican su estatura en la India oriental como en todas partes; otras observaciones pudieran citarse hechas en Otaiti, en Sumatra (1), etc.; y un médico (2) atribuye á los casamientos anticipados y al estrago en las costumbres germánicas la disminucion de la alta estatura que alcanzaban en lo antiguo los pueblos alemanes, cuando vivian en su primitiva inocencia (3).

(1) Marsden, *Hist. de Sumatra*, tomo II.

(2) Herman Conringio, *De habitu Germanorum*, cap. IX.

(3) Cesar, *Bell. gall.*, lib. V; y Tácito, *Mor. Germanorum*, cap. VIII.

Repetidas observaciones demuestran que si el calor del clima no es la única causa de lo anticipado del flujo menstrual, no por eso deja de ejercer en él un influjo especialísimo. Efectivamente, las mujeres de casta europea que viven en las regiones septentrionales adolecen del flujo mas tarde que las del mediodía. En Sajonia, Turinjinia y la alta Alemania, no empieza el menstruo sino á los quince años, aun en las ciudades (1); es mas tardío en las regiones septentrionales (2), y en los territorios elevados no asoma hasta los veinte ó veinte y cuatro años (3); así es que las mujeres son aun secundas á una edad muy avanzada, segun Martine (4), en las islas del Norte, las Orcadas y las Hébridas, y vense en Irlanda mujeres que paren á la edad de sesenta años (5). En Francia aparece por lo comun el menstruo á los catorce años, y á los trece en los departamentos meridionales y en las ciudades populosas, en donde descuellan antes el entendimiento, los alimentos son mas cuantiosos, y mas acaloradas las pasiones. En el Langüedoque aparece el menstruo en las mujeres mas pronto que en Paris (6). En Italia estan ya for-

(1) Blumenbach, *Instit. physiol.*, Gotinga, 1798, en 8º, páj. 427 y 506.

(2) Burgravia. *Aer., loc. et aq. Francof.*, páj. 145; Klein, *Hist. nat. Erpac.*, paj 183,

(3) *Satir. Silesiac*, nº. 5

(4) *Western Island*, páj. 368.

(5) Boate, *Of Ireland*, páj. 178; Plot, *Oxfordshire*, páj. 199, *Breslauer Sammlung*, año 1724, enero.

(6) Fitzgerald, *Mem.*, páj. 3.

madras las mujeres á la edad de doce años (1); lo mismo sucede en España, y en Cádiz las casan á veces á esta edad (2). En Menorca asoma la pubertad de las mujeres á los once años (3); en Esmirna se han visto madres á la tierna edad de once á doce años (4). Las mujeres de Persia padecen jeneralmente el menstuo á los nueve ó diez años, segun Chardino (5). Lo mismo á poca diferencia sucede en el Cairo (6); las Berberiscas son madres comunmente á los once años (7), así como las de Agows en Abisinia, segun Bruce (8). En las muchachas del Senegal se notan asomos de pubertad á los nueve ó diez años (9). Parece que la edad de diez años es la mas jeneral para el menstuo, no solamente en Arabia (10), sino tambien en diversas partes de África (11). La edad casadera para las Hebreas estaba fijada por la ley á los doce años, y á catorce para los hombres.

(1) Ulmo, *De utero*, paj. 130.

(2) Osbeck, *Reise Ostind*, paj. 20; Hayman, *Ruise*, tomo 1, paj. 16.

(3) Cleghorn, *Nat. Hist. of Minorca*, paj. 53.

(4) Timeo, *Cas medic.*; Solingen, *Embryolog.*, paj. 8.

(5) *Voyages*, tomo VII, paj. 163.

(6) Renati, *Hist. méd. de l'armée d'Orient* de Desgenettes, Paris, 1802, parte II, paj. 44.

(7) Shaw, *Viaje á Berbería*, 1743, tomo I, paj. 595.

(8) *Viaje á las fuentes del Nilo*, tomo III, paj. 849.

(9) Adanson, *Viaje al Senegal*, paj. 44.

(10) Niebuhr, *Descr. de la Arabia*, paj. 101.

(11) Demanet, *Afr. franc.*, tomo. II, paj. 60; Labarthe, *Côte de Guinée*, paj. 128: *Hist. génér. des voyages*, tomo IV, paj. 112.

Hay todavía ejemplares de mayor anticipacion, y cítanse en Arabia, en Arjel (1), en la costa de Malabar (2), casos de mujeres casadas ya á la edad de ocho á nueve años, y que fueron madres poco tiempo despues. En el Decan, segun Thevenot (3), se ven madres de edad de ocho años. Paxman (4) ha visto niñas casadas á los cuatro y seis años, aunque no es creible que fuesen casaderas; constando por otra parte que es bastante comun en las Indias apalabrar y aun desposar á niños de tierna edad (5); motivo porque se encuentran en Java (6), lo mismo que en el Indostan (7), madres de edad de diez años. Sin embargo estos hechos no son jenerales, pues aun en las comarcas frias de Europa se advierten algunas escepciones á esta jeneralidad; así es que Haller habla de unas Suizas que tuvieron el menstuo á los doce años (8), y Esnelio (9) cita algunas Inglesas casadas á la misma edad. Tambien se han visto en Béljica y Suiza (10) niñas de

(1) Prideaux, *Vie de Mahomet*, páj. 78; Laugier de Tassy, *Hist. d' Alger*, páj. 68.

(2) Dellon, *Voyage aux Indes*, tomo. 1, páj. 277.

(3) *Voyages*, parte v, lib. 1, cap. XLVIII.

(4) *Medicina Indor*, páj. 17.

(5) Sonnerat, *Voyage aux Indes*, tomo 1, páj. 118; *Collect. de Thevenot*, tomo 1; Methold, *Relat. de Goconde*, páj. 7.

(6) *Philos. Transact*, n.º. 243. y Raffles, *Hist. of Java*.

(7) Thevenot, tomo III, lib. 1, cap. XXIX; y Grose, *Voyage*, páj. 343.

(8) *Physiol. elem.*, lib. XXVII, tomo VII, páj. 140.

(9) *On midwifry*, páj. 107.

(10) Joubert, *Err. popul.*, lib. II, cap. II, y *Acta helvetica*, tom. IV, páj. 107.

nueve años embarazadas ; pero ya se deja discurrir que estos ejemplos particulares no alcanzan á constituir una regla jeneral. Por otra parte, los habitantes de Guinea escitan pronto el menstuo en las muchachas por medio del coito. En Puerto Real y en Ardea, las negrillas determinan el flujo introduciendo repetidas veces en la vajina un canuto de madera tierna, hueco y cuajado de hornigas ; y el escozor causado por aquellos insectos acarrea el agolpamiento de la sangre á las partes sexuales (1). Los lavatorios estimulantes aromáticos de que se valen las Ejipcias y muchas Asiáticas, al intento de inflamar los deseos y la voluptuosidad, no pueden menos de anticipar la evacuacion del menstuo desde su mas tierna juventud ; otro efecto análogo producen los alimentos sustanciosos que dan los Banianos á sus hijas (2).

De la confirmacion de esta ley jeneral resulta que cuanto mas ejecutiva es la mocedad en las mujeres bajo el cielo de los trópicos, mas anticipada es por lo comun su vejez : *citius pubescunt, citius senescunt* : semejantes á las flores de los mismos climas, que apenas descuellan al amanecer, ya se marchitan por el ardor del sol. Así es que las mujeres se dedican á las tareas caseras y á la educacion de sus hijos cuando se ven defraudadas del atractivo de su sexo. Sin embargo, como su vejez es mas temprana, es menos vejez que la nuestra ; las mujeres no encanecen tan pronto como nosotros ; por maravilla.

(1) *Coutumes et cérémonies relig.* de Picart, tomo VII, p. 229.

(2) Ovington, *Voyage aux Indes*, tomo II, páj 28, trad. fr.

encalvecen, y su vida se va consumiendo con mas pausa que la de los ancianos; pues, jeneralmente hablando, las mujeres alcanzan una edad muy avanzada con menos tropiezos que el otro sexo. ¿Serian acaso mas vividoras, porque su constitucion naturalmente blanda adquiere menos tesura, sequedad y aridez?

Se ha observado que los individuos de casta negra trasladados del África á climas bonancibles, como la América septentrional y la Europa, alcanzan en ellos la pubertad mucho antes que los blancos, mediando en esta particularidad un año ó mas de diferencia; lo que acredita que la casta negra es naturalmente mas temprana que la nuestra. Otro tanto se advierte con evidencia en la casta mogola. No solamente se ha notado que en Siam (1), en Golconda, segun Methold, en la China, y en el Japon, segun diversos viajeros, asoma la pubertad del sexo femenino hácia los once ó doce años, sino que tambien se ha evidenciado ser mas temprana que por nuestros climas en rejiones mucho mas frias que las nuestras. Una Calmuca, una Mogola ó Siberiana, bajo un cielo tan ríjido como el de Suecia, son casaderas ya á la edad de trece años, al paso que la Sueca no lo es á menos de quince ó diez y seis. Mas al norte, y hasta los confines del mar Glacial, las mujeres samojedas padecen el menstuo á la edad de once años, y muchas de ellas son madres á los doce (2). Aunque su regla es escasa, las Laponas

(1) La Loubere, *Descript. du royaume de Siam.*, t. 1, pág. 155.

(2) Klingstedt, *Mem. sobre los Samojedos*, pág. 41-43.

bles y simultáneas, á las cuales estamos acostumbrados desde nuestro nacimiento. Por consecuencia de este hábito y de la doble conformacion de los hemisferios del cerebro, andamos al exterior en pos de sensaciones dobles al tenor de dicha hermandad. Por esta causa apetecemos la simetría en los objetos, nos halagan las correspondencias, nos complacen las comparaciones, y nos deleitan las conformidades, las armonías y las consonancias. Todo lo inconexo nos aparece como apeado de la gran trama de los entes: la unidad que nos embelesa es la correspondencia adecuada de dos objetos semejantes, pues todos son relativos; todo en el universo tiene sus enlaces y armonías, y tampoco carece de ellas la misma desavenencia.

Este principio de union y correspondencia que advertimos en nosotros es parto al parecer de nuestra doble conformacion, y hallamos pruebas incontrastables de esta realidad en todos los vivientes cuyo cuerpo se compone de dos mitades iguales; al paso que los mariscos univalvos y bivalvos (1), los zoófitos, que no están formados de dos mitades igualmente simétricas, y las especies cuyo cuerpo blando no presenta una figura constante y proporcionada, carecen de este principio de simpatía y consonancia.

La historia natural ha reconocido que todos los animales simétricos, tales como los cuadrúpedos, las aves, los reptiles, los peces, los crustáceos y los.

(1) Aunque estos animales parezcan dobles, su organizacion á cada lado no es ni igual ni simétrica.

insectos, tienen siempre separados los sexos en dos individuos diferentes; al paso que los mariscos, los zoófitos, los gusanos, dotados de un cuerpo no simétrico, ó de naturaleza blanda y capaz por lo mismo de revestirse momentáneamente de formas desarregladas, son todos hermafreditas ó andróginas. En efecto, careciendo de órganos simétricos, nunca pueden sentir doble é instantáneamente, como las demás especies; no experimentan sensacion alguna consonante; y ajenos por lo mismo de toda relacion simpática y antipática, no pueden ni amarse ni aborrecerse: esta es la causa porque no pudieron separarse los sexos en estos entes, pues no siendo propensos á unirse, no pudiera perpetuarse su especie. Una ostra se deshermana completamente de las demás, pues sus relaciones se ciñen á sí misma, porque consigo misma se basta. Los caracoles, aunque andróginas, se juntan, pero sin amarse ni agradarse mutuamente, porque siendo cada uno de ellos macho y hembra, da y recibe cada cual al mismo tiempo; verificándose entre ellos un trueque ó permuta, con lo cual se pagan recíprocamente, pues solo andan solícitos de lo que puede halagarles, sin curarse jamás de su vecino. Cuanto mas sencilla es la organizacion de los animales, menor es su correspondencia. El hombre, dotado de la constitucion mas complicada, se esplaya en mayor número de relaciones entre los diversos individuos de su especie, y de ahí nace la multitud de sus simpatías sociales.

Necesitando los animales de sexos separados un

bles y simultáneas, á las cuales estamos acostumbrados desde nuestro nacimiento. Por consecuencia de este hábito y de la doble conformacion de los hemisferios del cerebro, andamos al exterior en pos de sensaciones dobles al tenor de dicha hermandad. Por esta causa apetecemos la simetría en los objetos, nos halagan las correspondencias, nos complacen las comparaciones, y nos deleitan las conformidades, las armonías y las consonancias. Todo lo inconexo nos aparece como apeado de la gran trama de los entes: la unidad que nos embelesa es la correspondencia adecuada de dos objetos semejantes, pues todos son relativos; todo en el universo tiene sus enlaces y armonías, y tampoco carece de ellas la misma desavenencia.

Este principio de union y correspondencia que advertimos en nosotros es parto al parecer de nuestra doble conformacion, y hallamos pruebas incontestables de esta realidad en todos los vivientes cuyo cuerpo se compone de dos mitades iguales; al paso que los mariscos univalvos y bivalvos (1), los zoófitos, que no están formados de dos mitades igualmente simétricas, y las especies cuyo cuerpo blando no presenta una figura constante y proporcionada, carecen de este principio de simpatía y consonancia.

La historia natural ha reconocido que todos los animales simétricos, tales como los cuadrúpedos, las aves, los reptiles, los peces, los crustáceos y los

(1) Aunque estos animales parezcan dobles, su organizacion á cada lado no es ni igual ni simétrica.

insectos, tienen siempre separados los sexos en dos individuos diferentes; al paso que los mariscos, los zoófitos, los gusanos, dotados de un cuerpo no simétrico, ó de naturaleza blanda y capaz por lo mismo de revestirse momentáneamente de formas desarregladas, son todos hermafreditas ó andróginas. En efecto, careciendo de órganos simétricos, nunca pueden sentir doble é instantáneamente, como las demás especies; no experimentan sensacion alguna consonante; y ajenos por lo mismo de toda relacion simpática y antipática, no pueden ni amarse ni aborrecerse: esta es la causa porque no pudieron separarse los sexos en estos entes, pues no siendo propensos á unirse, no pudiera perpetuarse su especie. Una ostra se deshermana completamente de las demás, pues sus relaciones se ciñen á sí misma, porque consigo misma se basta. Los caracoles, aunque andróginas, se juntan, pero sin amarse ni agradarse mutuamente, porque siendo cada uno de ellos macho y hembra, da y recibe cada cual al mismo tiempo; verificándose entre ellos un trueque ó permuta, con lo cual se pagan recíprocamente, pues solo andan solícitos de lo que puede halagarles, sin curarse jamás de su vecino. Cuanto mas sencilla es la organizacion de los animales, menor es su correspondencia. El hombre, dotado de la constitucion mas complicada, se esplaya en mayor número de relaciones entre los diversos individuos de su especie, y de ahí nace la multitud de sus simpatías sociales.

Necesitando los animales de sexos separados un

bles y simultáneas, á las cuales estamos acostumbrados desde nuestro nacimiento. Por consecuencia de este hábito y de la doble conformacion de los hemisferios del cerebro, andamos al exterior en pos de sensaciones dobles al tenor de dicha hermandad. Por esta causa apetecemos la simetría en los objetos, nos halagan las correspondencias, nos complacen las comparaciones, y nos deleitan las conformidades, las armonías y las consonancias. Todo lo inconexo nos aparece como apeado de la gran trama de los entes: la unidad que nos embelesa es la correspondencia adecuada de dos objetos semejantes, pues todos son relativos; todo en el universo tiene sus enlaces y armonías, y tampoco carece de ellas la misma desavenencia.

Este principio de union y correspondencia que advertimos en nosotros es parto al parecer de nuestra doble conformacion, y hallamos pruebas incontestables de esta realidad en todos los vivientes cuyo cuerpo se compone de dos mitades iguales; al paso que los mariscos univalvos y bivalvos (1), los zoófitos, que no están formados de dos mitades igualmente simétricas, y las especies cuyo cuerpo blando no presenta una figura constante y proporcionada, carecen de este principio de simpatía y consonancia.

La historia natural ha reconocido que todos los animales simétricos, tales como los cuadrúpedos, las aves, los reptiles, los peces, los crustáceos y los.

(1) Aunque estos animales parezcan dobles, su organizacion á cada lado no es ni igual ni simétrica.

insectos, tienen siempre separados los sexos en dos individuos diferentes; al paso que los mariscos, los zoófitos, los gusanos, dotados de un cuerpo no simétrico, ó de naturaleza blanda y capaz por lo mismo de revestirse momentáneamente de formas desarregladas, son todos hermafreditas ó andróginas. En efecto, careciendo de órganos simétricos, nunca pueden sentir doble é instantáneamente, como las demás especies; no experimentan sensacion alguna consonante; y ajenos por lo mismo de toda relacion simpática y antipática, no pueden ni amarse ni aborrecerse: esta es la causa porque no pudieron separarse los sexos en estos entes, pues no siendo propensos á unirse, no pudiera perpetuarse su especie. Una ostra se deshermana completamente de las demás, pues sus relaciones se ciñen á sí misma, porque consigo misma se basta. Los caracoles, aunque andróginas, se juntan, pero sin amarse ni agradarse mutuamente, porque siendo cada uno de ellos macho y hembra, da y recibe cada cual al mismo tiempo; verificándose entre ellos un trueque ó permuta, con lo cual se pagan recíprocamente, pues solo andan solícitos de lo que puede halagarles, sin curarse jamás de su vecino. Cuanto mas sencilla es la organizacion de los animales, menor es su correspondencia. El hombre, dotado de la constitucion mas complicada, se esplaya en mayor número de relaciones entre los diversos individuos de su especie, y de ahí nace la multitud de sus simpatías sociales.

Necesitando los animales de sexos separados un

nos desalado, cuanto menos tempranas son las compleciones. Siendo el flemático propio del niño, el sanguíneo del mozo, el bilioso del varón, y el melancólico del anciano, claro está que las compleciones análogas á la vejez deben desarrollarse antes que las otras.

En quinto y último lugar, vemos que las castas humanas tienen compleciones y modos de vida que les son peculiares. Así es que el negro joven, aunque naturalizado en Francia desde su nacimiento, en igualdad de circunstancias, es púber antes que un Francés, y pudiendo enjendrar antes que nosotros, vive jeneralmente menos. El Calmuco, el Siberiano de casta mogola, aunque de climas aun mas frios que la Suecia, son con todo púberes ó mozos á la edad de trece á catorce años, cuando el Sueco lo es apenas á los diez y seis ó diez y ocho. Estos hechos constan por las relaciones de todos los viajeros que visitaron aquellos paises. Las Samojedas y Laponas ven fluir su menstruó desde la edad de doce á trece años, al paso que las de otra casta situadas mas cerca del ecuador, como las Francesas, las Alemanas, las Inglesas, etc., no son casaderas hasta mas tarde. De lo dicho resulta que cada casta humana tiene una naturaleza que le es peculiar, que la una puede quedar cabal antes que la otra, prescindiendo de las influencias comunes á cada una de ellas, tales como el clima, los alimentos, los temples, etc. Además de las espresadas diferencias, advertiránse otras en el contexto de esta historia de nuestra especie.

ARTICULO TERCERO.

DIFERENCIA ENTRE EL SEXO MASCULINO Y EL FEMENINO.

Aunque la pubertad no esté completa entre nosotros sino hacia la edad de diez y seis ó diez y siete años, prepárase ya al trasponer la infancia el medro de los órganos sexuales. Hacia la primera semana de años, ó á los siete, cuando la mutacion de los dientes de leche, empiezan á marcarse las facciones en ambos sexos. Los niños manifiestan afición á los juegos varoniles; apetecen el ruido y el movimiento; son ya desde entonces pendencieros; quieren ser mas forzudos, mas osados y valientes que sus compañeros; hacen armas de madera, corren, saltan y se ejercitan; pero las niñas anteponen ya desde aquella época las tareas sosegadas á que las destinó la naturaleza; visten sus muñecas, las arrullan, las atavian, preparándose de esta suerte y muy de antemano para la época del casamiento. Desde su edad ternezuela se encariñan afectadamente, se atienen al dictámen de los hombres, y aspiran ya á mostrarse amables. Los niños, al contrario, anhelan el aprecio de su pujanza y denuedo; tienen ya desde entonces presencia mas varonil, carácter mas arrojado, la tez mas empañada y el mirar mas intenso que las niñas. Tambien empieza á despuntar el instinto sexual, aunque en corto grado, y como mera curiosidad; los niños de ambos sexos,

á la edad de ocho ú nueve años, se particularizan y examinan á veces entre sí, y se ocultan para disfrutar ciertas intimidades que, si bien inocentes todavía y sin objeto fijo, les parecen ya reprehensibles. Al mismo tiempo que la naturaleza provoca de esta suerte en el hombre el impulso sexual, dale por moral contrapeso el preciosísimo rubor, virtud que no se echa de ver en los animales, y que ciertamente no es efecto de los convenios sociales de nuestra especie; puesto que en toda la tierra, así entre los salvajes, como entre los hombres civilizados, acompaña constantemente el acto de la jeneracion, y por lo comun no puede realizarse el coito en presencia de testigos.

Hácia la segunda semana de años, apunta interiormente en los jóvenes de ambos sexos cierto desasosiego; sus conceptos reciben un baño desconocido de sensibilidad; su alma, arrebatada por un impulso de dolor y de afectuoso placer, se enajena en desvariado embeleso; su cabeza se puebla de ilusiones, y sus tareas diarias les son indiferentes y aun odiosas; pronto les acongoja la sociedad humana; intérnaseles triste y apacible melancolía que los atrae á la soledad, á la sombra de los bosques, en donde pueden vagar sus deseos por toda la naturaleza sin acertar á fijarse en objeto alguno; entonces corren muchos á emparedarse en los monasterios, en donde encuentran en breve tiempo el arrepentimiento y el desencanto. Las doncellas especialmente experimentan estos íntimos vaivenes, y aspiran á los delirios solitarios y al sosiego de los desiertos.

Las peleas de la naturaleza y del rubor, la melancolía de los corazones tiernos, las especies religiosas confundidas con todo lo que constituye el embeleso de la vida, y por último el desvarío de la razón en las almas tiernas é inocentes, han poblado en todos tiempos los monasterios de novicios que se dedican al servicio de los altares. Esta época borrascosa es aun mas señalada y duradera en las doncellas que en los mozos, por estar dotadas de un sistema nervioso mas movedizo y sensible.

El primer efecto de la pubertad ó del delirio del amor es el deseo de vivir en la castidad; contradicción singular, y de donde nace sin embargo el cariño moral. Los jóvenes se imaginan amar con tanto desinterés, que darian su sangre y su vida por el objeto que adoran; jamás les ocurre el logro, que es el paradero, aunque oculto, del primer amor. Quisieran no existir sino por el objeto amado; basta su nombre para conmoverles el corazón; su presencia sola turba el entendimiento y altera la voz; el mero contacto de sus vestidos les hace hervir la sangre en las venas; y se han visto jóvenes que en estos casos fueron repentinamente acometidos de hemorragias. El afán del logro parece que va á mancillar al dueño de nuestra existencia; en efecto, pasado el deleite, desvanécense todas las ilusiones; no experimentamos ya el mismo cariño; no amamos ya sino por un placer brutal, por un instinto enteramente físico; disipado el embeleso, no miramos las mujeres sino como instrumentos de placer sensual; una vez desvanecido el hechizo, no vuelve ya jamás con el mis-

mo incentivo; nunca el segundo cariño iguala al primero, y con el desengaño, miramos este último como soñada demencia. Los jóvenes que gozan desde muy temprano y antes de experimentar este amor moral, no conocen del deleite mas que la hez, y casi siempre estragan su corazon y su alma. Lo mismo sucede con las doncellas; aunque al principio son mucho mas reservadas que los mozos; y cuanto mas sensibles, mas se recatan, dejando con todo aparecer algunas señales de su amor.

Este momento de la vida ofrece en lo moral una gradacion singular que no se nota en ninguna otra época de la existencia humana. El efebo ú adolescente es á un mismo tiempo desaforado como el niño, y poco despues medroso y vergonzante como la delicada vírjen; tiene la osadía de un criaduelo y la ternura de una fervorosa novicia. Ora es un *querubin* retozon, ora un Hipólito delirante y selvático; no es hombre todavía, pero ya no es niño. Hierven por lo íntimo de su corazon mil anhelos inconexos, una urjencia indefinible de felicidad, sorda fermentacion, anuncio de las tormentas de las pasiones; lloros sin causa, alegrones disparados, mil proyectos á bulto, suspiros todavía sin objeto; todo revela el íntimo alboroto y la revolucion fundamental de los órganos, manantial de las mas deliciosas, al par que de las mas funestas sensaciones de la vida.

Cuando este período queda descabalado, ó cuando una organizacion endeble y pausada encoje los asomos de la mocedad, el efebo ú adolescente se opila

y desfallece, cayendo en la clorosis, y vejetando durante algun tiempo en triste apatía. En este caso, conviene entonar los órganos, y principalmente los del bacinete, con los vaivenes de un ejercicio mas ó menos violento, de los viajes, de la caza y de la esgrima; los alimentos estimulantes y corroborantes abultan de suyo los órganos sexuales: para acabar el nuedo, hay autores que se empeñan en escitar el prurito venéreo con la union sexual: sin embargo, este medio nos parece sobrado espuesto, y lo consideramos como un destronque en los arranques de tan tierna edad; y pruébalo el que la naturaleza, al predisponer el efebo al amor, le infunde sumo encojimiento junto al sexo encontrado. Fuera de esto, es constante que toda mujer desaforada que se arroja á desflorar una juventud ardiente é inconsiderada; todas aquellas, digo, que se desalan por los asomos de la mocedad, quedan luego justísimamente aborrecidas y despreciadas por el mismo á quien dieron la primera leccion de amor.

Aristóteles, que ya en su tiempo habia observado este hecho (1), procura esplicarlo, diciendo, que los mozos las han por lo comun con mujeres públicas ó de edad algo avanzada. Una vez consumado el acto, se les retrata con toda su fealdad y torpeza, y no se acuerdan sino con asco de tan grosero deleite. Sin embargo dicho filósofo anda, á nuestro ver, mas acertado, cuando para esplicar este hecho, espone que, estando el cuerpo imperfectamente formado en aquella época, debe sumirse despues del

(1) *Problemas*, secc. 17, probl. 11.

coito en la debilidad y abatimiento; y de ahí es que el efebo mira con horror á la persona que le redujo á tan triste estado.

Por lo que hace á la muchacha, tampoco es sensual su amor, pues siempre empieza con el platonismo; pero se aficiona mas al hombre á quien dió su primera flor que el hombre á la mujer. Tal es el órden de la naturaleza; el mas débil, que necesita amparo, debe arrimarse al mas fuerte para que se lo dé.

Segun Julio César, no podian los mozos, entre los Germanos y demas bárbaros, entregarse á la inclinacion de los sexos antes de haber llegado á la edad de veinte años, so pena de infamia. Con razon atribuye aquel gran Capitan á esta continencia la robustez y alta estatura de aquellos pueblos sencillos; al paso que las naciones civilizadas y disolutas bastardean palpablemente por el roce anticipado de los sexos. Así es como la naturaleza por sí sola infunde leyes de moral, porque propende á la perfeccion de los séres.

Admirable es por cierto el instinto de la naturaleza, que ofrece los arranques del cariño embozados en aversion y enemistad: la muchacha huye para que la estrechen, y retrocede cuando el jóven se retira; aparenta aborrecer al que ama y encariñarse con el que desvía; cuanto mas contrasta su propension, tanto mas se dispara su ímpetu; nunca ama tan intensamente como cuando desdeña: en efecto, el cariño fallece cuando se franquea sin reparo, y solo alcanzan á inflamarlo los tropiezos del rubor. Tal

sistema era absolutamente indispensable para la conservacion de la especie humana; pues como el hombre no puede enjendrar sino en ciertos momentos, y la mujer está dispuesta á todas horas, fuerza es que el primero solicite, y que la segunda aparente desvíos para aguijar mas y mas el deseo. Si, mediante una disposicion contrapuesta, hubiese solicitado la mujer, y no hubiese el hombre podido desentenderse, pronto hubiera quedado exhausto y desainado, y no hubiera el jénero humano subsistido largo tiempo. Entre los irracionales, parece que la hembra se rinde al macho á pesar suyo, especialmente en las especies polígamas, para avivar su ardor. En la especie del gato, la hembra es quien solicita al macho, pero como este no siempre accede á los deseos de aquella, resulta que la correspondencia entre sus sexos es la misma que entre los de la especie humana, aunque en órden inverso.

Las mudanzas que se verifican en lo moral de los individuos en la época de la pubertad son forzosa consecuencia de las que se entroncan con la constitucion física. En el infante, las funciones vitales distribuidas en los órganos de la nutrieion y en los sistemas celular y linfático, se dirijen todás al medio jeneral; esta propension vital se desvía al asomo de la pubertad; los conatos de la vida se agolpan al sistema glanduloso, y con especialidad á los órganos sexuales que le competen. Este traspaso de impulso vital se ejecuta por medio de undulaciones nerviosas, que al principio vagan al parecer por toda la economía animal, y propenden á entroncarse

en un centro comun. De ahí nacen aquellos frecuentes desbarros del entendimiento, aquellos antojos, aquellas manías tan reparables en aquella época, particularmente en las doncellas. Las fuerzas sensitivas trasladadas á las partes jenitales las despiertan de su dilatado letargo y las arrebatan violentamente. Entonces es cuando sentimos pesadez en los lomos, jeneral entorpecimiento; confuso desconcierto enajena toda la máquina; puéblase el empeine, crece el pene, y abúltanse rápidamente los testículos. En algunos individuos se hallaban estos internados durante la niñez por la cavidad del bajo vientre; pero siempre salen repentinamente en la época de la pubertad. En las muchachas se hinchan las ninfas, las cuales se ponen encarnadas y muy sensíbles; asoma el clitoris, estiéndese la membrana del himen, el canal de la vagina se hace dilatable y adquiere vivísima sensibilidad; por fin la matriz recibe suma actividad, con la sangre que se le agolpa, la cual determina una plétora particular, que se desahoga una vez al mes. Los órganos sexuales machos y hembras descuellan á la vez; entran jeneralmente en estado de ereccion, y experimentan el asan venéreo. Durante la niñez, se hallaban en un *mínimo* de vida, y llegados á la pubertad, reciben un *máximo* de la misma: desde entonces se sobreponen á todo, é influyendo jeneralmente en la economía animal, se convierten en foco pereenne de vital actividad, que echa profundas raíces en todo el cuerpo.

En efecto, el agolpamiento de la sangre á las partes jenitales, recargado con el aumento de pujanza,

produce en ellas un estado de irritacion y calor, que promueve la secrecion del sémen, y este humor embebido en la economía animal la refuerza sobremanera. Á veces se ven jóvenes que crecen repentinamente algunas pulgadas, abultándose sus formas musculares, por decaer su tejido celular, á causa de la disminucion de su propia actividad; ensánchase su pecho, y su respiracion se dilata (1). Los órganos de la voz experimentan una mudanza notable, porque los músculos de la glótis reciben un recargo particular, que vuelve el doble mas graves los sonidos, los cuales bajan una octava.

En esta misma edad asoman pelos en los sobacos y en el pecho, y cúbrese el cuerpo de una velloidad mas ó menos densa, segun las complexiones. Despues crece la barba en los hombres, hácia los veinte y un años, y aun antes. En la mujer se abultan crecidamente los pechos, y se endurecen y casi macizan; el pezon se pone mas grueso y encarnado, y adquiere delicada sensibilidad.

De resultas de la pubertad recrecen tambien ciertas funciones vitales, y menguan otras en proporcion, verificándose un traspaso de vitalidad de un sistema de órganos á otro aparato orgánico. Goza-

(1) A veces no puede verificarse esta dilatacion del pecho, especialmente en los individuos débiles, ó en aquellos que desde muy temprano abusan de sus facultades jenerativas. Tal es el origen de aquellas enfermedades del pecho, tan comunes en esta época, especialmente en las ciudades, en donde las buenas costumbres ejercen desgraciadamente poco imperio sobre los jóvenes.

mos dos especies de vida: 1º. la de nutrimento ú vejetacion, que jamás se interrumpe, y que subsiste en medio del sueño; 2º. la de relacion esterna, ó de las facultades motrices y sensitivas, que solo obra durante el desvelo, y se suspende periódicamente con el sueño. La primera es la vida interior, y la exterior la segunda.

En la infancia es mas activa la vida interior, pero al asomo de la pubertad prepondera luego la vida exterior. Siendo muy activos en los niños los órganos de la vida nutritiva, como son las vísceras del bajo vientre, el estómago, el hígado, el tejido celular, el sistema linfático, opéranse en ellos con rapidez el nutrimento y asimilacion; casi siempre tienen apetito, su vientre se hincha y redondea; su constitucion es pastosa, gorda y linfática; pero los órganos de la vida exterior permanecen flojos é imperfectos; de ahí es que sus músculos son aun sobrado endebles, y muy delicadas sus fibras; sus brazos y piernas permanecen cortos á proporcion del tronco; su voz es aguda; sus sentidos escasean de alcances y de impresiones profundas; duermen mucho, y su razon tarda en despejarse. En la época de la pubertad se vigorizan y abultan los músculos; las fibras se cuajan con mayor consistencia; los brazos y las piernas crecen con sus músculos; la voz embronquece; los sentidos se dilatan, se despejan y sensibilizan; el sueño mengua, el ingenio se enardece y esplaya repentinamente.

Cuando la vida trasciende así á los órganos motores y sensitivos, se apoca en los órganos asimila-

dores y nutritivos: en efecto, el tejido celular y el sistema linfático ú absorvente amainan en su pujanza cuando llega la mocedad; allánase el vientre, el hígado y el timo se desabultan, la dijestion se entorpece, mengua el apetito; las muchachas experimentan entonces dolores de estómago y acedios, de donde traen su oríjen el color de opilada y los antojos, enfermedades en las cuales el gusto estragado apetece extravagancias. La mayor parte de las muchachas opiladas ó de color amarillento se abalanzan á mascar sal, yeso, pelos, carbon, lacre, etc., ó tragan vinagre y otras muchas materias ajenas de todo nutrimento. Este descarrío del gusto procede de endebles del estómago y de las entrañas nutricias, puesto que se ataja con específicos entonadores ó corroborantes, como los óxidos de hierro, (*æthiops martial*), la quina, los amargos, etc.

Así pues, la vida de nutrimento y asimilacion mengua en la época de la pubertad, tanto como recrece en los órganos motores y sensitivos. El púber, paraugonado con el impúber, tiene la voz alta, el mirar altivo, el andar firme, los músculos cuadrados, los miembros robustos, las mejillas encarnadas, la barba poblada, el cutis atezado, el entendimiento despejado y trascendental, el aspecto brioso, y arranques ardientes y generosos; al paso que el impúber despide una voz aguda, tiene el mirar bonancible, el andar caído, formas cuajadas, miembros flexibles, mejillas abotagadas, barba lampiña, tez blanca y tierna, espíritu liviano y débil, aspecto afeminado, é impulsos apocados. Vese por lo es-

puesto hasta qué punto truecan la economía animal el medro de los órganos sexuales y la secreción del semen.

Los órganos genitales ejercen en ciertas partes un influjo particular; así es que cuanto mas poderosamente medra la pubertad, tanto mas se entona y robustece la voz, mayor pujanza adquieren los miembros, mas se ajusta el tejido celular, descarnándose y ostentando toda la tirantez de las formas musculares, y mas se ateza el cutis, y se puebla, especialmente en el pubis, en la barba, pecho y sobacos. Los hombres de anchas espaldas, de voz alta y sonora, como la de Stentor, de pecho cuadrado, de carne desjugada y dura, como la de Hércules; de piel velluda, como la del oso, son muy ardientes en amor. La secreción de su semen es muy abundante, sus pasiones iracundas, y son en alto grado coléricos, denodados, y aun jenerosos. Poseen los tales todas las prendas del hombre por excelencia; y las mujeres que llamamos *marimachos* (*viragines*) son las que mas se acercan á esta constitución; aunque por otra parte se desvían de las costumbres é incumbencias propias de su sexo, para remedar descarriadamente las que la naturaleza vincula en los hombres.

El carácter particular al sexo varonil descuella por su pujanza, así corporal como intelectual. En la época de la pubertad es cuando el espíritu se encumbra. Los individuos mas irracionales asoman entonces con travesura de ingenio y de carácter, tanto mas descollante, cuanto es mas briosa la mo-

edad. Hase notado tambien que nadie enloquece antes de esta época, y que por lo comun podia entonces curarse la mentecatez de nacimiento. Los sujetos de ingenio sobresaliente adolecen de pubertad precoz y de suma sensibilidad; los dotes mas sublimes del entendimiento solo se manifiestan en la época de la mayor pujanza de la facultad jenerativa, cuando el sémen se halla reabsorvido con abundancia en la economía animal. En este tiempo es tambien cuando el cuerpo está dotado de mas vigor. El empuje interno infunde al individuo disparos encumbrados, conceptos grandiosos, y aquella magnanimidad que le sobrepone á todos los entes que le rodean. El hombre, que á treinta años es un cero sobre la tierra, jamás será nada en su vida. ¿Por qué causa es el hombre el mas enamorado entre todos los entes de la creacion? No cabe duda en que un alimento arreglado y sustancioso proporciona diariamente á su secrecion espermática materiales mas abundantes que á la de los demás vivientes, reducidos á vivir de yerbas ó de una presa inasequible á todas horas; fuera de esto, nuestra situacion, de suyo erguida, debe contribuir á que la sangre se agolpe en los órganos jenitales con mayor abundancia que en los brutos, cuya posicion es horizontal: esta es la causa porque la mujer paga todos los meses un tributo de sangre por el útero; y el hombre, además de su frecuente disposicion hemorroidal, recibe en los vasos de la cavidad del bacinete y de las partes sexuales un recargo de flúidos nutritivos; de ahí trae su origen la propension á los sarcoces.

y á los hidroceles, enormes á veces; de ahí el estado varicoso con frecuencia, las congestiones de los mismos órganos y la irritacion consiguiente.

Además de las causas locales que promueven la aficion de la Vénus, está el hombre dotado de una potestad suma para percibir é imaginar el deleite, así como el dolor, y para sobreabultar uno y otro. La estension, la delicadeza del sistema nervioso, la gran capacidad del cerebro, esplayan en el hombre una sensibilidad intensa para todo jénero de impresiones, y proporcionan mayores manantiales á la prepotencia del amor. En efecto, el cuadrúpedo no tiene con su hembra mas que una relacion momentánea; no goza ni la toca sino por un órgano; conoce apenas la transcendencia de los halagos y caricias, pues su piel está erizada de pelo; no le cabe mas que la hez de un deleite grosero, y fuelga breves instantes. El hombre y la mujer experimentan al contrario en el alma mil delicados logros; respiran el amor por todos los sentidos, por los ojos, por el oido, por la fragancia de una flor, ó el hábito; muchas veces solo el contacto del vestido del objeto amado enajena disparadamente el alma del amante.

Si el hombre es pues tan por escelencia enamorado, débelo sobre todo á la potestad nerviosa y á la finura del tacto que le cupo. Las aves son muy ardientes en amor, á causa de su anchurosa respiracion, que arroja tanto ímpetu sobre su circulacion, tanto vigor á sus músculos, y tanta movilidad á su sistema nervioso; en prueba de ello citarénos

el gallo, el palomo, el gorrion, y otros granívoros, que esceden á los cuadrúpedos bajo este respecto; y vense tambien tísicos, que, devorados de la calentura del aparato respiratorio, se abandonan á desenfrenados escesos, que son casi siempre mortales en amor. Entre los mamíferos, los que encierran un sistema nervioso cerebral mas acabado son tambien mas salaces; tales como los monos, que manifiestan el mas escandaloso abuso de su perpetua lascivia; al paso que otras especies de escaso cerebro no enjendran sino una ó dos veces al año. Los ratones y las ratas, que, relativamente á su menguado cuerpo, tienen mucho cerebro, son sumamente prolíficos; y el asno, mas ardiente para el coito que el caballo, posee tambien un cerebro proporcionalmente mas abultado que este último. En efecto, la gran potencia cerebral, si no se espense en la meditacion y el estudio, robustece en extremo la facultad jénital, así como el escasear la potencia jenerativa acrecienta la pujanza de la cerebral. Á esto podemos añadir que los bastardos y primojénitos, producidos por ardoroso y vehemente amor, estan dotados por lo comun de mayores fuerzas y de inteligencia mas transcendental que los otros.

Es tal la actividad de la potencia nerviosa del hombre sobre sus órganos jénitales, que con frecuencia le embelesa en medio de la ilusion de los sueños, presentando á su fantasía la copa abrasadora del deleite, y produciendo á veces el efecto de la realidad. Esta intension de la fantasía no aparece entre los cuadrúpedos, aunque tengan tambien sus

sueños; pues cuando se ven absolutamente separados de sus hembras se abandonan á amorosos arrebatos, ó procuran por medio de diversos roces desembarazarse de un flúido sobrado estimulante. Los monos, y el hombre especialmente, abusan muchas veces de la facilidad de estos logros ilícitos y contrarios á la naturaleza; lo que prueba que la secrecion del licor seminal es en ellos mas abundante que en los otros mamíferos. El hombre queda tambien mas abatido despues del coito que los demás vivientes, quizás porque derrama proporcionalmente mayor cantidad de esperma que los últimos; pues el gallo, el gorrion, y otros, cuyas cópulas son tan frecuentes, no espenden cada vez mas que una cortísima porcion de este flúido, y no hay en ellos intromision.

Aunque la duracion de la vida del hombre sea naturalmente larga, cuando no abusa de sus fuerzas, vive por lo jeneral menos tiempo que la mujer: este hecho se observa igualmente en todos los séres del sexo masculino comparados con sus hembras. Así es que en los vegetales dioicos, como el cáñamo, la vidarria, etc., aunque florezca primero la hembra, marchítase el macho despues de haber arrojado su pólen fecundante; entre los insectos, como por ejemplo las mariposas, perecen á veces los machos en el mismo acto, y sobre sus hembras, *animas in vulnere ponunt*; parece que deban toda su vida á su posteridad, en términos que los machos de las abejas, ó zánganos, abandonan en el coito sus órganos jenitales, que vienen á quedar

embebidos en la reina abeja. La pródiga naturaleza quiso, y con razon, que el sexo femenino sobreviviase al masculino, para que zelase los productos de la jeneracion, hasta que acierten á subsistir por sí solos. Así es que las plantas hembras sazonan las semillas hasta que llega el tiempo de aventarlas, y los insectos y demás animales hembras mullen el lecho y suelen acopiar los primeros alimentos de su prole. Parece que el amor materno suple las fuerzas de todas estas hembras; bien que por otra parte, su constitucion mas blanda y húmeda, patrimonio de su sexo, no alcanza tan pronto como la complexion mas maciza de los machos, el último término de extrema aridez y dureza de órganos. Esta, en la decrepitud, entorpece, y finalmente atasca las ruedas de la vida; y este es el motivo porque se ven mas mujeres viejas que hombres ancianos.

¿Quién no admirará las sabias precauciones de la naturaleza, al ver que refuerza el ánimo y la razon del hombre en la época en que mas freno necesitan sus pasiones? En la infancia, permaneciendo aquellas prendas embozadas, sigue adormecida nuestra razon; y en la vejez, yertos ya nuestros impulsos, abandónanos la razon con la fuerza jenerativa. La pujanza de las pasiones es la que mas contribuye á acabalar nuestra razon, ejercitando y esplayando con mil vaivenes sus facultades; y por una conexion asombrosa, los hombres mas arrebatados por sus pasiones vehementes son al propio tiempo los mas productivos de rasgos sublimes, cual partos de sus vaivenes, y como si la naturaleza quisiese contrares-

tar los descarríos con los aciertos. En efecto, en esta contraposición refinada, vemos de continuo que las pasiones mezquinas esclavizan mas al hombre menguado, por la inversa de los espíritus varoniles, encumbrados y magnánimos, cuyas pasiones todas se encaminan á objetos grandiosos.

Pero estas prendas eminentes del cuerpo y del alma, que dimanaban de la facultad jenerativa, se pierden y desvanecen cuando de ella abusamos, puesto que se orijinan principalmente de la reabsorción ó difusión del esperma en el cuerpo que lo formó; así es que los hombres que se abandonan á los excesos de Vénus, sienten muy pronto quebrantado el espíritu y desfallecido el cuerpo. El derrame excesivo de esperma ofusca la memoria, da casi al través con la esclarecida facultad del pensamiento, desdora los conceptos, comunica un carácter cobarde y pusilánime al corazón y á sus arranques, y destronca la pujanza corporal. He visto hombres de aquellos que el embeleso del deleite habia prostrado, macilentos, exánimes y casi inmóviles, azorarse con el negocio mas baladí, sin acertar con un pensamiento. Asustados con los acontecimientos mas obvios de la vida, causaban compasión, y su sensibilidad, traspasada por las causas mas fútiles, los constituia aun mas desgraciados por lo que recelaban que por lo que realmente padecian. Siempre acongojados y melancólicos, el menor contratiempo se les hacia intolerable, y era tal su pusilanimidad, que pendian de la asistencia ajena para todo. El mas leve esfuerzo les agobiaba; conti-

nuamente enfermos, su vida no era mas que una dilatada agonía ; y morian finalmente, despues de haber sido un gravámen para la sociedad, inservibles hasta para sí mismos , sin dejar tras sí ninguna señal de su paso por la tierra , y menospreciados por cuantos los conocian. Tal es la suerte desventurada de muchos jóvenes que he visto ajarse en la flor de sus años , pereciendo miserablemente por haberse abandonado al desenfreno de sus inclinaciones, ya con las mujeres, ya por su abominable ejercicio en defraudar la naturaleza y encenagarse en sus apetitos.

Todos esos jóvenes descarnados , macilentos, de mirar abatido, de voz cascada y bronca, de andar trabajoso, de pecho apocado, de miembros endeblillos y enjutos , que se encuentran en las ciudades , son otras tantas víctimas de aquellas lastimosas inclinaciones , que semejantes á la emponzoñadora Circe, vierten las enfermedades y la muerte en la copa del deleite. Estas fruiciones matadoras vuelcan el ánimo y ajan la fantasía. ¡Cuánto padecimiento labran estos deleites á los alcances del embeleso! ¡Con qué arrepentimiento y pesares no se pagan aquellas fermentidas delicias ! La salud ya desvalida sin término, toda la pujanza del alma destroncada, la estolidez y el oprobio que inutilizan los mas floridos años de la juventud , la imposibilidad de desempeñar ningun cargo, de disfrutar las ventajas de la existencia, y por fin una muerte desastrada ; tal es la suerte que aguarda á la imprudente juventud.

El esperma es efectivamente el bálsamo de la vida,

y fortalece el alma y el cuerpo. ¡ Qué enorme diferencia no media entre un eunuco y un hombre ! No es esta menor por cierto que la que deslinda al toro del buey, y al gallo del capon. ¡ Qué arrogancia, qué valor notamos en el primero, y qué cobardía y pavor en el otro ! ¿ Cómo es posible que un eunuco forme altos conceptos, partos del númen, cuando su flaqueza y su deleznable apocamiento para con los objetos mas despreciables le sujetan á un estrecho círculo (1) ?

Basta el mero olor para diferenciar un hombre vigoroso de otro afeminado; pues la reabsorcion del esperma comunica á la traspiracion, al sudor y á todas las partes del cuerpo un olor fuerte amoniacal, y á veces algo rñoso; al paso que las personas delicadas exhalan un vapor ácido ú soso como los niños y las mujercillas. Estos efluvios del hombre son un poderoso estimulante entre los sexos; las mujeres ó muchachas casaderas y sanas estan así mismo empapadas de un olor natural que influye sobremanera en los hombres que se les acercan, aunque generalmente no lo reparan. Estas exhalaciones mútuas son incitativos, ó como asideros recíprocos, dispues-

(1) En su *Viaje al Cáucaso*, Julio Klaproth notó entre los Tártaros Nogais, así como entre los antiguos Escitas de Hipócrates, muchos impotentes ó eunucos, estado enfermizo, que dimanaba de estremada debilidad de cuerpo, de resultas de dolencias graves. La piel se pone arrugada, cae el pelo de la barba, párese el individuo en todo á una mujer. Reducido el infeliz á tal estado, esclúyenle los hombres de su sociedad, y solo puede tratar con las mujeres: estos desgraciados son conocidos con el nombre de *chess*, que en lengua turca equivale á *barbúlampiño*.

tos por la naturaleza, no solamente en la especie humana, sino tambien entre los animales. Estos llevan ordinariamente glándulas olorosas cerca de los órganos de la jeneracion en la época del celo ; y así es que cada especie se husmea y atrae mutuamente.

SECCION CUARTA.

DÉ LA MUJER, Y DE SUS ATRIBUTOS FISICOS Y MORALES.

Las diferencias sexuales no se ciñen á los órganos solos de la jeneracion en ambos sexos; pues todas las partes de su cuerpo, y aun aquellas que parecen inconexas con su mútua diferencia, experimentan su influjo. Ya hemos dicho que la accion de la pubertad abultaba especificamente las formas de los miembros, y aumentaba la pujanza de la vida exterior; sin embargo este efecto es mas perceptible y señalado en el hombre que en la mujer.

Nótase por lo comun mas alta estatura, músculos mas forzudos, tez mas morena, cerebro mas anchuroso, huesos mas macizos, voz mas bronca, pecho mas dilatado, vello mas cerrado y oscurecido, en el hombre que en la mujer.

Esta ofrece, por lo mas, cabellos largos, finos y flexibles como sus fibras, una piel blanca y delicada, carnes tiernas y blandas, á causa del gran ensanche de su tejido celular y mantecoso, formas ovaladas, el torneio de sus miembros es agraciado, caderas muy anchas, los muslos gruesos, y peque-

fios los extremos. Las partes superiores del cuerpo del hombre, tales como el pecho, las espaldas y la cabeza, son robustas y poderosas; la capacidad de su cerebro es muy considerable, y contiene de tres á cuatro onzas mas (segun nuestros esperimentos) que el cráneo de la mujer; pero las caderas, las nalgas, y el bacinete son en el hombre mas estrechos y mas flacos que en la mujer. La estatura del hombre, á mas de ser comunmente mayor, es mas ancha en lo alto que en lo bajo, y se parece á una pirámide puesta al revés.

Lo contrario sucede en la mujer, pues tiene la cabeza, las espaldas y el pecho pequeños y delgados; al paso que el bacinete ó las caderas, las nalgas, los muslos y los demás órganos del bajo vientre son sumamente anchos; y de ahí es que su cuerpo viene á terminar en punta. Esta diferencia de conformacion corresponde con el desempeño peculiar de cada sexo. Al hombre le cupo de suyo el trabajo, el empleo de las fuerzas corporales, el ejercicio del pensamiento, la antorcha de la razon y del númen, para sostener la familia que ha de acaudillar; la mujer, á quien debió confiarse el depósito de la jeneracion, necesitaba un bacinete espacioso que cediese á la dilatacion del útero durante la preñez, y al paso del feto en el momento del parto. Por eso el tronco de la mujer es mas largo que el del hombre, en quien la mitad del cuerpo corresponde al pubis, al paso que en la mujer, la mitad viene á caer entre el pubis y el ombligo, y tiene los lomos mas estensos y el cuello mas largo.

y delgado ; pero las piernas, muslos y brazos son en ella mas cortos que en el hombre.

De ahí su talle cenceño, reparable con especialidad en las negras jóvenes, y aquella elegancia de miembros, la soltura desenvuelta de sus movimientos, la lijereza y el donaire, resultados naturales de la blanda flexibilidad de la organizacion femenina. Ya se deja entender que una estructura mas desenvuelta y mas endeble, que un tejido delicado facilita y da presteza, garbo y maña á todos los movimientos, así naturales como voluntarios y esternos. De ahí la causa del mas temprano medro y perfeccion del cuerpo en la hembra que en el varon, y de esto trae tambien su origen la precocidad fogosa en lo físico y lo moral ; pero por la misma causa se halla escluida la mujer del teson y del empuje denodado. Así pues, los dotes del sexo delicado serán mas bien el primor, el ardid y la flexibilidad, que el desembozo y la sencillez.

De ahí dimana tambien la intensa y afectuosa sensibilidad de la mujer, que la habilita para acudir á las urgencias de la infancia, haciéndole llevaras las congojas maternas, por el íntimo arranque del cariño, que le ameniza los desvelos y prolijidades caseras. Así es que la constitucion de la mujer es perfectamente adecuada para el desempeño de estas interioridades, obligándola á llevar una vida mas sedentaria y mas delicada que la nuestra. Cuando niña, se encariña con su muñeca ; casada, idolatra á sus hijos y á su esposo ; y en la vejez, no pudiendo ya embelesar á los hombres con su her-

mosura, se dedica á su Dios ; cura un cariño con otro ; su destino es amar incesantemente. Tal vez empiece á encariñarse con un amante, pero con el tiempo ama el cariño por lo que es en sí, esto es, por el placer. La naturaleza infunde á la mujer la urgencia de la maternidad, mas poderosa que la vida, y por la cual no hay sacrificio que costoso le sea. La palabra familia se formó de *fæmina* ; pues la mujer y sus hijos son una sola entidad.

En efecto, la mujer se acerca á la niñez en muchas circunstancias ; sus huesos son mas pequeños y delicados que los del hombre adulto ; su tejido celular, mas esponjoso y húmedo, abulta, redondea y agracia su contextura, y doblega y entona todos sus órganos. Su pulso no es tan lleno, pero es mas veloz ; su sangre se agolpa en mayor abundancia á la cavidad abdominal y pélvica, dándole aquella humedad y blandura tan propias para criar y amamantar á un nuevo sér, ya sea en el útero por medio de la sangre, ya en los pechos con la leche. El cuerpo de la mujer es lampiño en el pecho y en la barba (escepto cuando ya pasó la época de la menstruacion ; pues hácia este tiempo crece con mas abundancia el vello en su rostro). En los cuadrúpedos y las aves el pelo ó la pluma adquiere viso mas claro ó mas apagado, un entretejido mas blando en las hembras que en los machos adultos, conservando aquellas la librea de su mocedad, con la timidez, la delicadeza y la sensibilidad naturales á la edad primera. Hase notado que la mujer no tiene en algunos casos tantas muelas como el hombre ; de ahí

es que come menos, y prefiere alimentos vegetales, dulces y aun azucarados; al paso que el hombre, que ejercita toda su pujanza y se aferra en sus tareas, se ve en la precision de alimentarse mas sustanciosamente; por esto le inclina su instinto al uso de los alimentos sabrosos, calientes y de naturaleza animalizada.

El hombre vive mas fuera de si mismo por el vigor de sus miembros y lo estenso de sus relaciones y pensamientos; la mujer vive mas en su interior por sus afectos y su solícito desvelo. El uno es la cabeza y los brazos de la familia, la otra es su corazon y su seno. El hombre obra y piensa, la mujer ama, cuida y halaga. El primero fue dotado del númen y de la pujanza; cupiéronle á la segunda mas apacibles dotes, pues posee el donaire, el embeleso y el suave cariño. La mujer no puede alcanzar al hombre por lo que hace á la fuerza corporal y al encumbrado númen, pero tampoco puede el hombre igualar á la mujer en los blandos impulsos del corazon y en lo agraciado del cuerpo. La infancia se acerca á la mujer en cuanto á la complexion, y la mujer de edad madura se asemeja al hombre. Los arranques de este último estriban en la razon; el espíritu de la primera se cifra esencialmente en sus afectos, y franquea á todos sus pasos el embeleso de sus entrañas y su cariño; el hombre estampa en todos los actos su transcendencia filosófica; la mujer enamora, el hombre enajena; la una prenda el corazon é infunde ternura; el otro señorea la mente y lleva consigo el asombro.

Las causas de estas diferencias deben atribuirse

á la constitución sexual. El empuje vital acabala los órganos superiores del cuerpo del hombre y los inferiores del de la mujer. Nótese en el primero una propension al señorío y á la elevacion, y en la segunda un impulso inverso. Cuájase la vida en la cabeza del hombre, pero concéntrase en la matriz de la mujer. Todo en el primero encarece la potestad protectora; todo muestra en la segunda la delicadeza que hechiza; el uno da, y la otra acepta. Cupo pues á la mujer la sujecion al hombre; pero por esta admirable coordinacion, el mas fuerte quedó avasallado por el mas endeble, merced al predominio del cariño; y el mas leve ademan de una tierna mujer basta á desarmar al forajido mas desalmado.

Déjase pues comprender que la vida del hombre debe esencialmente cifrarse en los conatos y el desempeño de su pujanza. Entre los pueblos bárbaros que solo se prendan de las ventajas corporales, la sobresalencia apetecida es la del brio material, del valor guerrero y de la destreza en la caza; pero entre las naciones civilizadas que conocen el precio de la industria y del talento, se encumbran con razon hasta lo sumo el ingenio y los dotes de la intelijencia y de la habilidad. Así pues, el primer objeto á que aspira el hombre sobre toda la tierra es la superioridad, ya física, ya moral; y parece que esta universal competencia, manantial de lides y contrarestos, en armas ó en ingenio, es natural á la especie humana, como ya lo espresa Tácito con estas palabras: *Optumos mortalium semper altissima cupere*. Esta es una de las pruebas mas poderosas de su preeminencia.

cia moral sobre los animales ; es, por decirlo así, el instrumento precioso de toda civilizacion y perfeccion progresiva. (1)

No son pues nuestras instituciones las que de continuo nos estan clamando , *se el primero* ; antes al contrario, vemos que nos atajan muchas carreras para evitar los desórdenes que nacerian de las violentas refriegas de la ambicion ; pero el instinto natural del corazon humano propende al engrandecimiento del *ego*, sea cual fuere el camino por donde se abalanzare, porque el hombre está dotado de mas encumbrada capacidad moral, y de alma mas anchurosa que todas las demás criaturas de la tierra. César, dueño del mundo, anhelaba aun nuevos triunfos.

¿ Qué otra cosa puede llamarse el vivir tan intensamente, sino consumir y desperdiciar su existencia? Otro tanto sucede respecto de los deleites, pues Sardanápalo, en medio de sus mujeres y del embeleso que destella sobre el trono, ahito de todo, pero no satisfecho, proponia aun premios al que descubriera logros desconocidos. ¿ Adonde condujeran tales investigaciones, sino á torpezas horrosas, á as-

(1) Xenofonte (*in Hierone*) prueba que el hombre por excelencia es el que busca con mas ardor la gloria, y el que mas superior se muestra al instinto de los animales, menospreciando los peligros y la muerte (v. tambien Ciceron, *de Senectute*, y *Tusculan. quæst.*, lib. II, y el escéptico Sexto Empírico, *Hypotypos.*, lib. X. páj. 456, y S. Agustin, *Civit. Dei*, lib. V, cap. XII.) Tales fueron siempre los valientes pueblos celto-germánicos, segun Saxo, el gramático, lib. VII, y Tomas Bartolino, *Antiq. Danicæ*, lib. I, cap. II, etc.

querosos desvaríos que se estrellan con la naturaleza !

¿A qué peligros no se arrojan temerariamente la mayor parte de los hombres, arrebatados por la mocedad, el denuedo y la ignorancia del riesgo, y embriagados con el orgullo de sus propias fuerzas? Hanse visto filósofos, llevados del ansia del saber, engolfarse en las llamas y en las explosiones de los volcanes, como Empédocles, que se precipitó en el cráter del Etna, y Plinio el naturalista, que fue sufocado por la lluvia de fuego del Vesubio; y con todo, este incontrastable arrojo constituye el verdadero triunfo del hombre, porque, entre todos los vivientes, es el único que osa sobreponerse á la muerte y que ve en ella la inmortalidad.

Al contrario, la gloria de la mujer se ha cifrado en todos tiempos en sacrificarse por la felicidad y el mantenimiento de su familia; debiendo á ella principalmente la existencia, sus hijos acuden con razon á sus desvelos y á su tierna y solícita vijilancia. Mientras que el valiente Hector sale á defender los muros de Ilion, ciñese el deber de Andrómaca á cuidar del tierno Astianax. El incomparable Homero nos franquea con este ejemplo la estampa mas bella y natural de las relaciones del hombre con su familia.

En efecto, la constitucion blanda y delicada de la mujer, sujetándola á una existencia sedentaria en el recinto de sus tareas caseras, deberá su vida ser mas larga, mas uniforme y mas apacible que la del hombre, para quien tales hábitos serian justa-

DIFERENCIAS ENTRE LOS SEXOS.

conducto; y finalmente, Gisela, hermana del Emperador Enrique II, hizo abrazar la religion cristiana á su marido rey de Hungria, el año 1001. Las emperatrices Irene, viuda de Leon IV, y Teodora, viuda de Teófilo, restablecieron en Constantinopla el culto de las imágenes volcado por los iconoclastos; una princesa de Gales sostuvo en Inglaterra la doctrina de Wiclef, etc.

La mayor parte de las supuestas posesas son mujeres histéricas. Los antiguos Galos y Germanos creian que las mujeres merecian la inspiracion de los dioses, y las consultaban en todos sus negocios. En efecto, las mujeres se dedican mas que los hombres al ejercicio de adivinas, sibilas, pitonisas, hechiceras, etc. Cuanto mas endeble es el cuerpo, tanto mas pujante y activa descuella la fantasia.

Es tambien de notar que los hombres de mas osadas opiniones, y los que se titulan ateos, son todos de temperamento bilioso; pero ninguna mujer ha sido atea jamás. El fanatismo es casi natural en los hombres de constitucion recia, tales como los Turcos, los Tártaros, etc., y por eso se enamoraron de los desvaríos de Mahoma. Las opiniones austeras se arraigan de suyo en cuerpos esforzados, y las opiniones suaves se señorean de las índoles apacibles; de ahí es que divisamos los objetos, no tales como los creó naturaleza, sino tales como nos los dejan percibir nuestros órganos: cuando mozos todo nos parece ajustado; ancianos, todo asoma al través; en la edad pujante nos desmandamos por osados; en la descendente nos postramos por sobrado flojos;

y la verdad es para nosotros un punto tan ténue y sutil, que, ó bien no lo alcanzamos, ó lo traspasamos. La edad, el sexo, el temperamento, las pasiones, todo contribuye á torcer nuestra débil razon. Zozobrando en incesante vaiven desde uno á otro extremo, casi siempre salimos de esta vida sin atinar con el lecho de la verdad.

Hallamos tambien en los caracteres morales de ambos sexos otras diferencias que prueban ser estas facultades esenciales y orgánicas. El hombre está propenso al orgullo, la mujer á la vanidad; el uno muestra arrogancia y un carácter naturalmente bronco; la otra manifiesta índole blanda con accidentes de ardid y travesura. Si echamos en rostro á la mujer el capricho y la frivolidad, reconocerémos en el hombre un carácter tenaz y desabrido; si la una es demasiado crédula y tímida, es el otro sobradamente incrédulo y denodado. La primera anda en pos de lo bonito y agradable; el segundo se aferra en lo arduo y trabajoso; por último, la mujer adquiere aquel temple social, aquel donaire, aquel jenio festivo, aquel delicado tacto de que carece el hombre, el cual contrapone á estas prendas la solidez y estension de sus miras.

Si consideramos la delicadeza de las fibras, la blandura del tejido celular y sus medros, las formas suaves y agraciadas de esta preciosísima mitad del género humano, con razon debemos esperar de ella los tiernos afectos de humanidad, de compasion, de solícita intimidad y de conciliacion, que mantienen la sociedad, unen sus diversos miembros, estrechan

los vínculos de familia, y constituyen el mas delicioso dote de la maternidad. La mujer, por su cariño, se penetra de la necesidad de amar y agradar; diríjese y quejase al corazon; jamás la infancia implora en vano su piedad; arrostra por su hijo todos los sufrimientos y todos los riesgos; lánzase para salvarle á las llamas y á las olas; todos los desgraciados son suyos: consagrada al oprimido y al doliente, parte con él sus aflicciones y su dolor; vé-sela marchar al cadalso con una víctima, y satisfecha de tantos sacrificios, no pide mas grata recompensa que la de ser amada.

¡De qué pujanza no ha de estar dotado un sistema nervioso capaz de tan ardiente sensibilidad! ¡Cómo es posible que este sér tan fino y tan tierno pase repentinamente de la blandura tan natural á su sexo á las abominables exaltaciones del crimen y á los horrendos hechos de una Fredegunda! ¿Porqué se presenta unas veces cual atroz Cleopatra, ofreciendo envenenada copa á su rival y á su hijo; otras veces cual Emilia sacrilega que quiere inmolar á su bienhechor, ó cual celosa Hermíone pronta á desgarrar el corazon de un amante infiel? *Notumque furens quid fœmina possit.* Sanguinaria é implacable para satisfacer la sed de venganza que la devora, llevará la crueldad al delirio y á la rabia, porque tambien lleva la virtud á los escesos mas sublimes. Es Alceste muriendo por su esposo; es una Indiana precipitándose á la hoguera que consume á su marido; es una Lacedemonia clavando á su hijo el puñal en el corazon, porque volvió en una derrota la

espalda al enemigo; es Eponina abandonándose con Sabino á los prolongados horrores de la miseria y del destierro; es Arria mostrando á Peto la daga ensangrentada que se hundió en el pecho, diciéndole que no duele; son tambien aquellas magnánimas Francesas que acompañaban en la proscripción, á los calabozos, al cadalso, á sus padres, á sus esposos, hijos y hermanos, en medio de la tormenta revolucionaria.

El bien y el mal dimanen en la mujer de un mismo origen. Aquella Bacante desmelenada y furibunda, aquella Mesalina derramada y disoluta, no debían su vergonzosa brutalidad sino al esceso torcido de una sensibilidad estremada, la cual en sentido opuesto llevó á Lucrecia violada á hundirse el puñal en el pecho. La debilidad de lo moral, ó la del sistema nervioso, hace susceptible á la mujer de estas profundas agitaciones y de las soflamas mas estremadas. En efecto, todo ejerce poderoso imperio sobre esta organizacion tierna y delicada, y sobre unas fibras sutiles y sumamente irritables. La misma impresion que apenas puede conmover los recios músculos de un atleta, de un guerrero curtido en fatigas, reencuentros y batallas, volcará á una mujer delicada. El héroe, el hombre grande, el verdadero filósofo, sabe enfrenar sus pasiones, avasallar sus sentidos, vencerse, en una palabra, por la pujanza única de la cabeza; la mujer por lo comun (pues hay en este respecto muchas y honoríficas escepciones), tirapizada por la sensibilidad de su naturaleza, no es tan capaz de tener á raya sus impul-

sos. De allí es que se cuentan mayor número de mujeres que de hombres dementes; ¡hasta tal punto les desconcierta la fantasía su estremada sensibilidad! Algunas experimentan á veces, de resultados del estado del cuerpo, como, por ejemplo, al principio de la preñez, ó á causa del histérico, un sinúmero de antojos.

ARTICULO PRIMERO.

DIVERSIDADES DE CASTAS DE MUJERES EN EL GLOBO.

Aunque debamos considerar el sexo femenino derramado sobre toda la tierra como dividido en iguales castas que el hombre, echarémos de ver suma variedad en la hermosura de las mujeres. En el Norte son jeneralmente mas rubias que los hombres, y su nevada blancura dejenèra á veces en frialdad. Todas las mujeres meridionales son morenas, mas ó menos agraciadas; pero el sexo mas hermoso de la tierra habita en las rejiones templadas de Europa y Asia. Las Españolas mas bonitas se encuentran, segun dicen, en la Andalucía, y las Portuguesas mas lindas en la ciudad de Guimaraens. Vense hermosísimas mujeres en muchos lugares de Italia; las Sicilianas y Napolitanas, oriundas de las antiguas colonias griegas, logran la nombradía de beldades; las Albanesas estan bien formadas, y las mujeres de la isla de Escio parecen muy bonitas; las del Archipiélago del mar Ejeo son muy blancas, festivas y c

viñosas, y tienen, como todas las Griegas, ojos rasgados y espresivos.

Pero los modelos mas embelesantes que han salido de las manos de la naturaleza son las Circasianas, las Cachimirianas, las Jeorjianas, y jeneralmente hablando, las mujeres de todo el Gurjistan, de la Imeretia y de las faldas del Cáucaso; así es que estan esclusivamente reservadas en los países mahometanos para los únicos creyentes del profeta, y ni cristianos ni judíos pueden comprarlas en todo el imperio turco. Segun testimonio de los observadores mas recientes, parece que las Lesguias escenden en hermosura á todas las demás; pero no nos atrevemos á asegurar que sean muy recatadas. Algunos autores han afirmado que todos esos países poblados de hermosas mujeres venian á ser el gran *lupanar* del Asia. En las rejiones habitadas por este bellissimo sexo no se ve un solo rostro feo, ni aun entre los hombres; pero las mujeres son allí muy propensas al amor, y sus maridos poco celosos. Es muy estraño que tan bellos pueblos esten cabalmente rodeados de los mas feos habitantes de la tierra, de asquerosos Calmucos y Tártaros Nogais; chatos, juanetudos, de ojos desviados, de piel curtida y de color de hollin desleido. Sin embargo, es evidente que son idénticos el clima, el terreno, y aun los alimentos: á pesar de eso, la casta es muy diversa; pues las Calmucas no son menos horrosas que sus maridos, llevan los pechos pendientes y desmazalados, cual si fuesen de cuero curtido, con un pezon descomunal, negro como tinta; tie-

nen una boca desgarrada hasta debajo de las orejas; el cutis de color de hollín; ojos de cabra y colocados oblicuamente; una nariz tan escachada que solo se divisan sus ventanas; labios y mejillas abultadas y en resalto; cabello áspero y tieso como clin: son de muy baja estatura, y siempre estan flacas. Pero por la inversa, nada cabe mas agraciado que una muchacha circasiana; la piel mas alba y delicada, bellos ojos negros, cabellera rubia y ondeada, un pecho perfecto, un talle gallardo y flexible, el corte del rostro suavísimo, la voz mas halagüeña, el mirar mas voluptuoso, el andar garboso; todo embelusa y arrebatça en aquellas amables mujeres (1).

Pero, en balde buscaríamos en estas mujeres la acicalada educacion ni las decorosas costumbres de las naciones mas civilizadas. Si es verdad que la naturaleza derramó sobre ellas á manos llenas todos sus hechizos y primores, parece que por medio de la opresion y el latrocinio en que viven estos pueblos, se empeña en desdorar la parte moral de estas peregrinas criaturas. Arrebatadas ya de muchachas como otras tantas víctimas de la sensualidad de los bárbaros creyentes del islamismo, son esclavas en el alcázar de la grandeza. No se exige de ellas mas que

(1) Chardino, *Viaje á Persia*, tomo 1, páj. 171. Las familias persas mas opulentas son notables por la belleza de sus formas, y esto dimana de su union con las Cachupirianas, Circasianas y otras hermosas mujeres que habitan la antigua Cólquida. Los güebros ó parsis, antiguos Persas, secuaces de Zoroastro, que, á semejanza de los judíos, no toman mujer que no sea de su propia casta, son muy atezados y feos.

lo físico; ellas lo rinden, y muchas veces la que dió á luz un déspota de dilatadas rejiones, como la Persia y la Turquía, fallece desconocida en su encierro, cuando llega el término de su vida.

El trato suave, los modales elegantes, el estado venturoso de libertad social, contribuyen sin duda á la regularidad de las formas; pero tambien se requieren alimentos sanos y un ambiente puro, sin que la educacion ni los oficios desmoronen las lindas proporciones del cuerpo. En efecto, véanse aquellas infelices labradoras tostadas por el sol en el mismo suelo del cual arrancan su escasa y penosa subsistencia; obsérvense aquellos entes desventurados saliendo de los penosos talleres, ó de los vapores mefíticos de la estrecha vivienda en que yacen hacinados; su tez macilenta y sus desencajadas facciones muestran las tristes señales del dolor y el sello de los padecimientos; maldicen con razon su aciago destino; al paso que los halagüeños vaivenes del regocijo entrañable cuajan las sonrosadas y risueñas facciones de los felices del siglo.

Si es verdad que se afea la mujer, y proporcionalmente desmerece mas que el hombre en climas destemplados, vémosla tambien realzarse con todo su embeleso en las rejiones pingües y prósperas de las zonas templadas y bajo climas bonancibles.

La misma Vénus parecia haber establecido su imperio en Chipre, Páfos, Corinto y Amatonte. En Gnido, Mileto y Lesbos, hallaban los Praxiteles y los Fidias descollantes modelos de sus divinidades, objetos embelesantes de su admiracion; aun se halla-

rian en la Arjentaría, en Escio, en Ténedos y en otras islas del Archipiélago griego, Helenas y Aspasia capaces con su hermosura de encender entre los guerreros las teas de la discordia, á pesar de la extravagante fealdad de su traje (1). Estas isleñas son notables especialmente por sus ojos rasgados y expresivos.

El Corregio, el Albano y el Ticiano tomaron tambien el tipo de las beldades que pintaron de las Italianas de su tiempo. Roma y su territorio presentan todavía, segun Winckelmann, brillantes modelos de estas hermosas mujeres; pero las beldades mas peregrinas de Italia se ven en Sicilia, en Toscana, en Florencia, en Siena, y aun en Venecia; pues en la Lombardía y en las inmediaciones de los Alpes, sus formas, mas abultadas y macizas, no son con mucho tan elegantes. Las mas hermosas Francesas se ven especialmente en Aviñon, Marsella y la Provenza, poblada en lo antiguo por una colonia griega de Focenses. Mas al norte, la sangre de las Cauchesas, de las Picardas y de las Belgas es mas hermosa, y el cutis mas blanco; pero ciertamente sus formas y sus rostros son menos delicados. En Paris, se encuentra menos belleza que gracia en el andar y en los modales. Las Marsellesas y la mayor parte de las Lenguadocianas tienen menos pechos que las Normandas, las Belgas y las Suizas. En la Bretaña, ó la antigua Armórica, las mujeres presentan por lo je-

(1) Sonnini, *Voyage en Grèce*, tomo II, páj. 110; Gemelli Carreri, *Viajes*, tomo I, páj. 109; Jac. Spon, Choiseul-Gouffier, etc.

neral las extremidades demasiado abultadas. Las mas hermosas Portuguesas tienen comunmente pechos abultados, al paso que las Castellanas presentan apenas ninguno, en su pais elevado y combatido de los vientos.

Son de admirar la tez nevada, las espresivas facciones, la fisonomía fina y delicada de las Inglesas; muchas de ellas tienen los pechos y el talle elegante de las Normandas; casi todas son rubias, y á veces rojas. En Escocia, su tez es de una blancura fria y sosa, lo mismo que en Holanda: pero las de este último pais presentan jeneralmente mucha gordura, abultados pechos y un encarnado pálido y blando. Entre todas las Alemanas, las Sajonas son las que se llevan la palma de la hermosura; quizás no se encuentra un solo rostro feo en el territorio de Hildesheim; el delicado cutis de todos sus habitantes dió oríjen al proverbio de que crecen allí las hermosuras como las flores. Aunque las Austríacas no son jeneralmente feas, las Húngaras merecen comunmente el concepto de mas hermosas; pero en todas las naciones jermánicas pecan las mas veces por exceso de gordura.

Las Polacas, segun dicen, son blancas y frias como la nieve, y si hemos de dar crédito á un Italiano, su conversacion es todavía mas yerta. Sin embargo esta hipérbole dista mucho de la verdad, pues la mayor parte de estas mujeres de oríjen esclavo son al contrario traviesas, ojinegras y disparadas en sus pasiones, aunque su fisonomía carece de espresion. Las mujeres rusas tenian antiguamente la co s

tumbre de aderezarse con un aceite muy espeso; el abuso que hacen de los baños de vapor ablanda y afloja todas sus formas; debajo de sus calientes capotes forrados de pieles, abrigan pasiones vehementes; pero se les achiaca de anteponer siempre en amor lo físico á lo moral: presentan por lo comun estampa varonil, y estan dotadas de mucha travesura, como todas las esclavonas. Las Albanesas son mas bonitas que las Morlacas; estas tienen la piel curtida, pechos pendientes y el pezon tizado (1). En la estremidad septentrional de Europa, como en Dinamarca y Suecia, las mujeres son casi todas rubias, con ojos azules, y su cutis dejenera á veces en insulsa palidez, pero son muy fecundas, especialmente en las costas del mar Báltico (2).

En las rejiones del Asia situadas mas acá del Ganges, y pobladas, como la Europa, por la misma casta blanca, asoman preciosos modelos de hermosura femenina. Las Persas nacidas en un clima fértil y templado son jeneralmente lindas; Bernier pondera sobre todo la belleza de las Cachimirianas. Los Persas prefieren las pelinegras, pero los Turcos se pagan de las rojas y las rubias (3). Las Turcas son jeneralmente bonitas; y segun Belon (4), no se encuentra una sola mujer, ni aun entre la plebe, que

(1) Fortis, *Viagg. in Dalmaz*, tomo 1, páj. 81.

(2) Lineo, *Fauna Suecica*, páj. 1, y *Voyages historiques de l'Europe*, Paris, 1693, tomo VIII, páj. 279.

(3) Laboullaye Le Gouz, *Observ.*, páj. 110; Thevenot. *Voyages*, tomo 1, páj. 55.

(4) *Observ.*, páj. 198.

no tenga el cutis lozano como una rosa , y una piel blanca y suave como el terciopelo; sin duda á causa del uso frecuente de los baños. Arráncanse el pelo de todas las partes del cuerpo , menos las cejas y la cabellera, por medio del *rusma* (depilatorio compuesto de cal y oropimento), y se tiñen las uñas y los dedos de encarnado con el *henne* (*Lawsonia inermis*, L.); pero los baños, el reposo del serrallo y el esmero con que se afanan por engordar, ensanchan su rostro, segun dicen los mismos Turcos , al par de la luna llena, y sus caderas paran en almohadones; pues tal es á sus ojos la norma consumada de la hermosura, la cual al parecer justiprecian al peso (1). Déjase fácilmente entender qué efecto puede producir en las mujeres de los harenes su vida monótona, apoltronada y desidiosa; mantienenlas en la mas torpe ignorancia, y su existencia es una niñez perpétua. Como su hermosura es el único móvil de su predominio, suelen hacerse abortar para conservar su atractivo.

Todo aparece yerto en la fisonomía de las Musulmanas, veladas siempre hasta el extremo de que mas pronto enseñarian cualquier otra parte de su cuerpo que el rostro. En efecto, vense en Egipto mujeres sandias, que por velarse la cara dejan descubierto lo demás del cuerpo; de ahí es que, encubierta é inmoble, la fisonomía permanece nula , lo mismo que entre los Hindos, segun lo observó Solvyns (2).

(1) Volney , *Voyage en Syrie*, tomo 1 , páj. 99.

(2) *Les Hindous*, tomo IV , páj. 5.

Las mujeres árabes, aunque lindas en su mocedad, y apreciables por sus ojos rasgados, negros y brillantes como los de la gacela, se desfiguran con un enorme anillo que les atraviesa la ternilla del tabique nasal, y con unos dibujos de diversos colores que puntean sobre el cutis con una aguja (1). Las mujeres del Indostan se pasan un anillo semejante en la ventana izquierda de la nariz. El calor descarna y tizna igualmente las mujeres de los Beduinos y de los Hindos, las cuales se tiñen á veces la frente y las mejillas de azul, y las uñas de encarnado.

Lo mismo sucede á poca diferencia con las Moras y Berberiscas, que son oriundas de casta blanca; dicese que sus facciones son regulares; las que no salen del sombrío recinto del haren y de las ciudades conservan, segun Bruce y Poirer, un cutis blanquísimo; y á veces se opilan como las plantas ahiladas que se crían en la oscuridad; aunque no por eso pierden sus pasiones el ardor intenso del clima en que nacieron.

En Malabar, en Bengala, en Lahor, Benares, en todo el Indostan y el Mogol, ó la parte del Asia situada aquende el Gánjes, las mujeres parecen generalmente hermosas, aunque pequeñuelas y amarillentas, ya sea á causa del calor del clima que las quebranta, ya porque se casan á la tierna edad de diez ó doce años (2), y antes que su complexion se

(1) Niebuhr, Arvieux, Marmol, *Africa*, tomo 1, páj. 88; Laboullaye, páj. 318.

(2) V. Dellon, *Voyages*, tomo 1, páj. 177.

halla en sus cabales medros. La habitual traspiracion que experimentan hace parecer su tez lozana, y se esmeran en suavizarla, al par de la cabellera, con aceite de coco perfumado, desarraigándose el pelo del cuerpo con la atanquía. Dícese que las mujeres de Malabar tienen naturalmente estrechas las mandíbulas (1), muy largas las piernas proporcionalmente al cuerpo, y muy altas las orejas. Todas las mujeres del Oriente, segun diversos viajeros, tienen el bacinete naturalmente muy ancho; y los Armenios y Judíos que comercian con las mas hermosas en casi toda el Asia, ponen, segun dicen, especial ahinco en apretarles las caderas para estrecharles un poco los órganos sexuales; así es que paren con muchísima facilidad. Este ensanche, que Russel atribuye al uso de los baños calientes (2), nos parece mas bien causado por el hábito en que estan de sentarse con las piernas cruzadas sobre estereras ó almohadas, y es natural que este desencaje de los muslos dilate en gran manera el bacinete y los órganos sexuales (3).

Si consideramos las mujeres de la gran casta mogola, que se extiende desde la península de Malaca

(1) Raw, *Catalogus rarior. mus.*

(2) *Nat. History of Aleppo*, páj. 79.

(3) Camper, en la *Solucion de un problema propuesto por la sociedad de Rotterdam*, páj. 84, observa que la mayor parte de las mujeres de Levante paren con mucha facilidad, por tener muy separados los huesos del bacinete; y de ahí es que para estrechar la vajima, los tratantes de esclavas suelen apretarles las caderas. Pauw, *Rech. sur les Grecs*. Berlin, 1788, en 8º, tomo 1, etc.

hasta mas allá del Gánjes , al Pegú , Siam , Aracan , Ava , Laos , la Cochinchina , la China y el Japon; y desde el Tibet y el Butan hasta los dilatados desiertos de Cobi y de la Tartaria , entre las tribus tártaras , calmucas , manchues , eleutas , nodayas , bachinques , ostíacas; y finalmente hasta las estremidades mas remotas de Siberia , aun entre las naciones de los pigmeos polares , los Laponos , los Samojedos , los Jacutos , los Chubaches , los Kamtschadales , etc. , engolfándonos en las islas Kuriles , y aun en las soledades mas pavorosas de la América septentrional ; echarémos de ver variedades sin cuento. Limitándonos sin embargo á las mas esenciales , notaremos como carácter jeneral , una tez constantemente aceitunada , y el cabello negro , aun en las rejiones mas glaciales ; unos pechos naturalmente flojos y pendientes con pezones negros , y finalmente una pubertad mas anticipada en todos los climas que entre la casta blanca ó caucásica de Europa y Asia. Citanse en la casta mogola varios ejemplos de maridos que brindan con sus mujeres á los estranjeros para que las gocen , aun en los climas cálidos en donde reinan los celos , como en el Pegú , en Siam , en Tonquin , en Cambaya , en la Cochinchina (1) y en Yesso : entre los Chuchis y los Coríacos sedentarios , los mismos maridos se considerarian agraviados si los estranjeros no las aceptasen (2); igual costumbre se atribuye , aunque no jeneralmente , á las naciones laponas y samojedas. Es de advertir que en toda esta

(1) Dampier , *Viaje al rededor del mundo*.

(2) Billings , *Voyage au Nord* , tomo II.

casta se venden las mujeres como esclavas, lo mismo que entre los Orientales, y la poligamia es universalmente permitida por sus religiones.

El raimiento ú epilacion del cuerpo, el tizne de los dientes por el mascamiento del betel y del arec, los ojos colocados oblicuamente, largos cabellos negros untados con aceite, el talle cenceño, la tez aceitunada, un retal que apenas encubre las partes sexuales, flores olorosas colocadas con otros adornos en unos agujeros abiertos en los lóbulos de las orejas, las cuales son muy prolongadas; en eso consiste la hermosura de las Siamesas, de las Peguanas, y demás Mogolas del Asia oriental. Las Chinas mejor vestidas no permiten que se vea lo que debe quedar oculto; y la suma belleza consiste entre ellas en la pequeñez de los pies; Macartney probó que los Chinos para lograr este objeto doblaban á las niñas los dedos de los pies debajo de la planta, comprimiéndolos con vendas, de suerte que el gran mérito de estos pies consiste en poder escasamente andar, con la mira sin duda de obligar á las mujeres á una vida sedentaria. Los Chinos se esmeran en que sus mujeres esten flacas, aunque aprecian la gordura en los hombres, al contrario de los Egiptios, quienes apetecen que sus mujeres sean sedentarias, teniéndolas siempre descalzas. Entre los salvajes de las islas del mar del Sur, da se la preferencia, especialmente en las clases elevadas, á las mujeres mas gruesas y redondas; y por analogía son mas estimados los caudillos cuanto mas recios y altos: así las mujeres como los hombres son allí muy vora-

ces por su afán de engordar. Es tan vulgar la prostitucion en el Japon, que parece ser la primera necesidad de aquel pueblo. La superioridad numérica de los hombres en el Tibet y en el Butan ha establecido en aquellos países la poliandria, ó el casamiento de muchos hombres con una sola mujer, método extraño, y al cual, segun dicen, se aviene mejor la mujer que sus maridos.

Entre las rancherías de Tártaros mogoles, montan á veces las mujeres como amazonas, y llevan la vida andariega de sus maridos. Hase notado que aun despues de paridas, tienen la vagina muy estrecha (1). Las Calmucás de Casan se cubren el rostro como las demás musulmanas, aunque sea en menoscabo de lo restante del cuerpo. Esta costumbre es ventajosa sin duda para las mujeres de los Nogais, pues son, lo mismo que sus maridos, las criaturas mas feas de todo el jénero humano, á pesar de vivir en el mismo clima de las hermosas Jeorjianas.

Las mujeres kamtschadales llevan de ordinario en sus partes sexuales, que estan mondas, una especie de tarugo de corteza de abedul, y quizás deba atribuirse á esta costumbre la amplitud de su vagina (2). Los maridos en este país no brindan de buena gana con sus mujeres, y estas tampoco ceden á sus maridos sino despues de dilatadas porfias y como á la fuerza. Esta costumbre es harto comun en las islas Kuriles y en Groenlandia.

(1) Georgi, *Beschreibung aller Nation. des Russisch.*, Theil 11, s. 220.

(2) Steller, *Beschreib. von Kamtschatka*, páj. 299.

Son tambien muy apetecidas en Asia las mujeres de Galcunda y Visapur, por su travesura y su mirar intenso. Las de Guzarate son aceitunadas, pero mas blancas que los hombres, pues nunca se esponen al ardor del sol. Las mujeres son tambien muy hermosas en Ispahan, á causa de la mezcla con la sangre georjiana.

Las negras logran tambien su especie de hermosura, particularmente de muchachas. Las de las costas del mar Rojo son muy estimadas entre los Persas, quienes reciben muchísimas de aquellas comarcas. Los Indios tienen en mucho las muchachas cafres, enteramente negras, que les traen de Mozambique. Casi todas las Africanas consideran como un primor, segun dicen, los pechos largos y pendientes, y los hacen colgar desde su mas tierna mocedad. Parécenos con todo que el calor del clima es la principal y quizás la única causa de este desbarro. Sabido es que muchas Hotentotas traen los grandes labios de la vajina largos y pendientes como la papada de buey, y recortados á veces á modo de festones; pero no tienen aquel supuesto delantal de piel que se les atribuia; las Huzuanas tienen en las ancas un almohadin de gordura parecido á un trasero postizo. Las Malayas de las islas de Otaiti, de la Sociedad, de las Marquesas, de los Amigos, etc., no adolecen de pechos tan largos y caidos como las negras y las mujeres que habitan las islas situadas á poniente de la Nueva Zelandia. La longitud de los pechos, entre estas últimas, no dimana seguramente del modo con que dan de mamar á sus hijos, sino

antes bien de la flojedad de las partes, efecto del alimento y del clima; así es que la casta malaya no tiene la contextura tan blanda como la negra. Las Morlacas tienen tambien largos pechos; muchas Españolas carecen casi enteramente de ellos; las Irlandesas, segun dicen, tienen los muslos muy gruesos, y las Kamtschadalas y Samojedas presentan las partes de la jeneracion muy anchas.

Los tratantes de mujeres en Oriente aseguran que se echan menos hermosuras en los paises en donde las aguas son malas y estéril la tierra. El uso de alimentos vejetales y el emparedamiento en los harenes y serrallos contribuyen á que tengan la piel mas fina y nevada, al paso que el alimento animal es causa del atezado cutis de las Groenlandesas.

Algunos viajeros afirman que las Chinas mas bonitas son las de la provincia de Nanking y de Nancheu, su capital; vense tambien hermosas mujeres en muchas islas del mar del Sur.

En nuestra Europa, las mujeres del Norte son siempre blancas, rubias, gruesas y fecundas: las Parisienses son notables por su índole agraciada y festiva, las Normandas por su florida tez, las Provenzalas por su ardorosa travesura, las Italianas por su brioso despejo, las Alemanas por su gordura é injénua sencillez, las Españolas por su ardor y entereza, las Flamencas por su franca jovialidad, etc. Á pesar de la insalubridad de Marsella, la hermosura de sus mujeres ha sido celebrada en todos tiempos; pues conservan una tez de estremada blancura, facciones halagüeñas y cabello negro como el éba-

no: animan su rostro espresiva sonrisa, un mirar embelesante y un despejo agraciado; la lengua provenzal adquiere en sus labios suavidad indecible (1).

El salvaje mira á su esposa casi como una acémila (2); entre los Indios no es mas que un instrumento pasivo de deleite; en Rusia estan condenadas las mujeres entre la plebe á las faenas mas penosas; en Inglaterra y Francia son respetadas; en España son amadas, reinas y señoras.

Es muy cierto que los paises en donde las mujeres son libres y pueden aspirar á los mismos derechos que los hombres en la sociedad, son tambien mas civilizados y libres que los otros. El arranque de la esclavitud en todo pueblo viene á concentrarse en las mujeres; y el despotismo del príncipe recae necesariamente sobre los individuos mas indefen-

(1) Millin, *Voyage dans le Midi de la France*.

(2) Entre las naciones salvajes, las mujeres viven sujetas á las faenas mas penosas, y reciben muy malos tratamientos de sus maridos, los cuales no se dedican mas que á la guerra ó á la caza. Tales eran los antiguos Germanos, segun Estrabon, *Geogr.*, lib. III, páj. 114; Tácito, *De Morib. Germ.*, cap. xv. Tales son aun hoy dia los Californios, Gumilla, *Orinoco ilustrado*; y Venegas, *Hist. de la Californ.*, parte 1, secc. 1; los Esquimales, segun Curtis, *Philos. trans.*, tomo 64, parte 2, páj. 383; los Circasianos, segun Chardino; los Búlgaros, segun Boscovich, *Viaje á Constantinopla*, páj. 93 y 164; los Hotentotes, segun Lacaille y Kolbe, tomo 1, páj. 160; los habitantes de Sierra Leona, segun Keeling; los Giagues, segun lord Kaines, *Sketches of the History of man*, tomo 1, páj. 187; los Patagones, segun Falkner, *Descript. of Patagonia*, páj. 125; y en la Nueva-Zelandia, segun Forster, *Observ.*, tomo v del segundo Viaje de Cook, páj. 216, etc.

sos, como las mujeres y niños; y de ahí es que en todos los imperios despóticos de Europa y Asia, tales como la Turquía, la Rusia, la Persia, la China, el Mogol, Marruecos, las rancherías tártaras, etc., vemos que las mujeres viven esclavas y bajo la prepotencia civil del hombre. Cuando Pedro el Grande quiso civilizar la Rusia, dió predominio á las mujeres, y las llamó á su corte; introdujo enlaces de respeto y benevolencia entre ambos sexos; quiso que las mujeres alternasen en las sociedades que solo se franqueaban á los hombres; planteó modas, espectáculos, en donde pudiese mostrarse ventajosamente el sexo hermoso, y dióle por fin una existencia social. Emparedadas antes en sus casas, rendidas ante un dueño irracional, compradas aun en matrimonio á precio de oro y sin su consentimiento, privadas de todo mando, y sin voluntad propia, no eran nada las esposas. Sin embargo, en tan aciaga situacion yacen todavía las mujeres en los imperios despóticos; pues el hombre recarga sobre sus inferiores el yugo de la opresion que le imponen sus tiranos, y al mas débil viene siempre á parar la violencia de los poderosos.

Los Galos eran libres, puesto que eran pobres; pero pruébanlo aun mas que eso las grandes prerogativas de sus mujeres, quienes solian decidir en los negocios políticos, y servian de jueces en las contiendas y de árbitros en las lides. El galanteo caballeresco de los antiguos paladines conservó al sexo hermoso esta libertad, sosteniéndola con heroicos hechos. En aquellos tiempos guerreros, una dama,

ó una querida, hacian arrostrar las empresas mas arriesgadas. Entre los Hunos, los Godos, los Jermános, los Bretones y los Escandinavos, y finalmente entre todos los pueblos de casta blanca, veíanse las mujeres hacer parte del consejo de la nacion, teniendo en él voz deliberativa. En las repúblicas griega y romana, vivia el sexo tierno favorecido y respetado, y nadie ignora que las vestales y matronas romanas gozaban la mas alta consideracion. Los juegos y las fiestas de los antiguos Helenos se engalanaban y endiosaban con sus primorosas beldades. Despuéblase la sociedad sin mujeres; ya no tiene el trato de la vida el enlace y embeleso de antes. ¿Qué hombre osará ser tirano ante una mujer? Con ella amainan el desenfreno de las costumbres y los disparos de las pasiones. Para sojuzgar á un pueblo seria eficacísimo el medio de volcar el respeto que profesa á las mujeres; no teniendo ya entonces confianza en ellas, el hombre procura dominarlas á viva fuerza, inventa leyes para esclavizarlas, aléjalas del trato, las encierra y empareda; y de esta esclavitud nace el despotismo político.

En efecto, los hombres acostumbrados en sus propias familias al abuso del predominio estampan en todas las acciones civiles aquel espíritu tiránico que viene á ser en breve el carácter dominante del gobierno; pues todo réjimen político corresponde al de los particulares ó familias de una nacion, y es, propiamente hablando, su resultado. Síguese de lo dicho que la pérdida de las buenas costumbres, al paso que despoja á las mujeres del aprecio de los

hombres, propende á esclavizarlas y á convertir el gobierno en despotismo; y que cuanto más puras son las costumbres, mas estimadas y respetadas son las mujeres, y mas encaminado va el gobierno por el rumbo de la libertad. Cuando las costumbres se corrompieron en la antigua Roma, convirtiéndose la república en despotismo; y los abortos de crueldad, los Tiberios, los Nerones, los Calígulas, etc., fueron otros tantos monstruos de desenfreno.

Así pues, las buenas costumbres son una de las causas mas poderosas que influyen en la naturaleza de los gobiernos. El espíritu de libertad se sostiene en los lugares donde hay pureza de costumbres, y el rendimiento yace necesariamente vinculado en el menosprecio de las mujeres. Los Turcos suponen que una mujer no puede permanecer un instante sola con un hombre sin favorecerle con la suma fineza; y así la emparedan, y se esclavizan á sí mismos. Entre los pueblos sencillos y salvajes, báñanse juntos ambos sexos sin reparar en su desnudez. En los países donde reina la pureza de costumbres, parecen las doncellas libres y frágiles, como se observa en Suiza é Inglaterra, entre el pueblo, y las mujeres son fieles y desaladas por sus quehaceres: estos países disfrutan y merecen la libertad. En España, en Italia, y en las ciudades grandes de Europa, tales como Paris, Londres, etc., las doncellas son recatadas y viven fiscalizadas, porque predomina el desenfreno, y las mujeres son menos fieles y dedicadas al desempeño de sus incumbencias; de ahí es que estos países necesitan un gobierno mas severo

y coartador, para mantener el orden, y suplir con la fuerza lo que no alcanza lo moral pública. Hase observado que las mujeres mas fecundas y las madres mas tiernas son cabalmente las mas castas, al paso que las mujeres disolutas se esterilizan y desenfrenan.

Otra causa contribuye tambien á estas diferencias; porque en los paises donde reina la pureza de costumbres, se cuentan siempre menor número de mujeres que de hombres, sucediendo lo contrario en los paises relajados. Ahora pues, en este último caso, no tiene la mujer precision de ser tan reservada, porque no le queda eleccion; pero en los parajes donde se cuentan menos mujeres que hombres, es preciso que estos echen el resto de su ahinco para ser antepuestos; en cuyo caso se muestra tanto mas descontentadiza la mujer, cuanto es mayor el número de aspirantes. En los paises meridionales y en la zona tórrida, el número de mujeres escede en mucho al de los hombres, al paso que en las regiones septentrionales y en las zonas frias, es mas numeroso el sexo masculino. En las ciudades populosas, como Lóndres y Paris, el número de mujeres es proporcionalmente mayor que en los pueblos circunvecinos. Dedúcese pues de lo espuesto que en los paises donde reina la disolucion abunda mas el sexo tierno, y que prevalecen los hombres en aquellos donde reinan las buenas costumbres.

ARTICULO SEGUNDO.

RELACION NUMERICA DE LOS SEXOS EN LA TIERRA.

La causa de la superabundancia de mujeres en los países cálidos, y de la de los hombres en los fríos, corresponde á dos móviles principales : 1º. el descaecimiento de los hombres en el mediodía, y su pujanza en el norte; 2º. el uso de la poligamia y el de la monogamia.

Es muy cierto que los hombres robustos y de constitucion varonil enjendran comunmente mas niños que niñas, porque contribuyen con mayor brio á la formacion del nuevo ente, con especialidad cuando se les deparan mujeres menos poderosas. Síguese de lo dicho que, estando los hombres septentrionales dotados de complexion mas recia que los del mediodía, deben necesariamente influir mas que estos últimos en los productos de la jeneracion. Bajo la zona tórrida, yacen los hombres quebrantados por el calor; tienen la voz aguda, escasa barba y menos vello, músculos endebles, espaldas y pecho hundidos, y caderas un tanto anchurosas como las mujeres; tales hombres influyen muy poco en la descendencia. Otra causa contribuye tambien á la mayor multiplicacion de las hembras en los terrenos cálidos, la cual consiste en que el calor aviva en ellas el cariño, amortiguándolo en los hombres; pues se ha observado que las mujeres eran mas

amorasas en verano, y los hombres en invierno. De ahí es que los hombres, siendo mas vigorosos en el Norte y durante el invierno, producen mas varones; y las mujeres mas hembras en los paises cálidos y en verano.

La poligamia fomenta necesariamente la poligamia, segun se ve entre los animales, pues siempre nacen mas ovejas, cabras y terneras, que toros, machos de cabrió y carneros. Entre las aves polígamas, como la gallina, sobrevienen mas hembras que en las especies monógamas (1). Un hombre que se entrega á muchas mujeres se debilita con tan repetidos desfogues, al paso que la mujer que, propiamente hablando, no posee mas que un cuarto ó un tercio de hombre, debe predominar en el acto de la jeneracion; de donde resulta que da mayor porcion de su sexo, y produce mas hembras que varones. Esto sucede jeneralmente en los encuentros donde el marido es relativamente mas débil que la mujer (2). Forster cita varios ejemplos de estos hechos de las diversas naciones polígamas que visitó (3); y es bien sabido que los hombres de complexion linfática producen mas hembras que varones.

Al contrario, cuando los pueblos de costumbres sencillas viven sin guerras, sin emigraciones, sin

(1) Willughby, *Ornithol.*, páj. 93; y Harvey, *De generatione animalium*, páj. 84.

(2) V. á Hipócrates, *De genitura*.

(3) *Observaciones sobre la especie humana*, en el segundo Viaje de Cook.

oficios penosos, sin la marina y el comercio, que anonadan tantos hombres, debe por precision aumentar indefinidamente la abundancia de varones, harto comun entre los monógamos, especialmente en los climas frios. De esto resulta con el tiempo menor número de mujeres que de hombres, y pronto se establece la poliandria, como se ve entre los Tibetanos, los naturales del Butan y del reino de Nepaul, en el centro del Asia, y en Ceilan y entre algunos bravos de la América septentrional (1); los antiguos Bretones, segun cuenta César (2), se avenian á alternar muchos hombres con una sola mujer; y los Nairos de Calecut escasean tanto de mujeres, que se ven en la precision de irlas repartiendo entre sí. En los montes llamados Gates, en la India oriental, hay muchas tribus de pastores que toman una sola mujer entre muchos maridos. Prepondera en el dia el número de hombres en los Estados-Unidos (3), y aun en Nueva-España (4); pues solo se cuentan en aquellos paises noventa y cinco mujeres por cien hombres. Fuera de esto, los Europeos que emigran á aquellas rejiones, aumentan este desnivel, que hay naturalmente entre los Indios de la Puebla, Nueva-Valladolid, etc., á pesar de que no se halla establecida entre ellos la poliandria.

(1) Los Iroqueses Sonontuanos tienen cada dos maridos una mujer, segun Lafiteau, *Moeurs des Sauvages américains*, tom. 1, páj. 477.

(2) *De Bell. gallic.*, lib. V.

(3) Samuel Blodget, *Statistical manuel for the United States*, Philad., 1806, en 8º., páj. 75.

(4) Humboldt, *Essai polit.*, tomo 1, páj. 137.

Es un error creer que todos los pueblos, y aun los polígamos, sean celosos de sus mujeres; pues no parece debido exigir de ellas la fidelidad que respecto de las mismas se quebranta; si bien es verdad que las consecuencias no son iguales para ambos sexos. Vense en Italia muchos *chichisbeos*, que suelen hacer veces de marido, sin que este jamás se muestre quejoso. Muchos ejemplos podria citar de naciones, en las cuales son los maridos muy ahenables; tales son algunos pueblos de las Indias y de África (1). Tambien los hay entre los Tártaros (2), y habíalos antiguamente en Escocia y en Inglaterra (3). En el dia los naturales de Owhyhee, en las islas Sandwich, entregan sus mujeres á los navegantes por cortísimo precio; las madres brindan con sus hijas; los niños de ambos sexos se enlazan sin distincion, en términos que estan ya depravados desde su mas tierna juventud. Otro tanto sucedia en la isla de Otaiti, apellidada la moderna Citeres, entre las islas del Océano Pacífico; pero desde que los misioneros ingleses han convertido sus habitantes á la religion cristiana, desapareció la dissolution de costumbres, y con ella la poligamia y el infanticidio.

(1) V. Ludov. Cadamosto, *Navig.*, cap. 95; Pietro della Valle, parte 3, epístola 7; Marco Paulo Veneto, libro 11, cap. xxxviii; Dampier, *Voyage*, tomo 11, páj. 71; Ludov. di Barthema, parte 2, cap. xi.

(2) Busquebio, *epist.* 3.

(3) Buchanan, *Rerum scoticar.*, lib. 4; Polidoro Virjilio, *Hist. anglic.*, lib. 10; y Suetonio, in *Caligula*, cap. xl, etc.

En ciertos países reinan leyes muy singulares en orden al deber conyugal. La mayor parte de los pueblos de Asia y África exigen en la primera noche de la boda indicios palpables de virginidad. Sobre este asunto se esplican terminantemente las leyes de Moisés, en el *Deuteronomio*, cap. xxii; así es que los Judíos de Alemania exigen todavía de sus novias las sábanas ensangrentadas (1). Los Españoles tenían la misma costumbre (2); y es aun considerada como deber indispensable entre los Turcos, los Ejiptios (3), los Marroquíes y demás Africanos (4); segun Niebuhr, todavía subsiste este uso entre los Árabes y los Persas (5); y otro tanto sucede entre los Asiáticos, si hemos de dar crédito á Sonnerat, Legentil, y á otros muchos viajeros. En el Darfur, en Nubia, adoptan un medio muy eficaz, pues cosen la vagina á las niñas, dejando tan solo un pequeñísimo orificio para las evacuaciones naturales, y en la época del casamiento separan con el bisturí los labios soldados. En otras partes se contentan con aplicarles un anillo que coje ambos labios (6). Entre los Circasianos, llevan las doncellas un ceñidor ó justillo de cuero bien cosido, y que solo el esposo tiene el

(1) Valisneri, *Galer. di Minerv.*, tomo III, páj. 413, y Schlichting.

(2) Ranchin, *De morbis virgin.*, páj. 358; Joubert, *Err. popular.*, lib. v, cap. iv.

(3) Perry, *Travels*, páj. 250.

(4) Saint-Olon, *Voyage á Maroc*, páj. 86; Lemaire, *Voyage*, páj. 152; y en el rio Gambia, *Recueil de Voyages*, tomo VII

(5) Chardino, tomo VII, páj. 164.

(6) Pierre de Saintré, *Voyage en Guinée*, tomo I.

derecho de rasgar con la punta de su puñal. Los Cosacos, según Lambert (1), y los Rusos y Siberianos, según Chappé, tienen aun la costumbre de requerir testimonios sangrientos de desfloramiento, lo mismo que los Griegos del Archipiélago, según Sonnini.

En los países frios, en donde reina la monogamia, y son los hombres mas vigorosos que las mujeres, deben nacer mas varones que hembras, y de ahí es que la monogamia trae consigo mismo su fomento. La relacion numérica entre los sexos varía tambien según el estado de las costumbres, pues en los parajes donde llegan á desenfrenarse, quebrantándose los hombres, aumenta el número de las hembras; sucediendo lo contrario en los países en donde aquellas son puras, por conservar los hombres todo su vigor. Así pues, en las rejiones septentrionales y en los países de escasos haberes y temple contenido, como en las montañas de Escocia, de Suiza y de los Alpes, en Suecia, Dinamarca, en Rusia, y en las democracias, el número de varones escede al de las hembras en un décimo quinto, un décimo cuarto, y hasta en un duodécimo. Conforme los climas son mas cálidos, mas acomodados y menos independientes, y sus habitantes mas relajados, queda reducida aquella proporcion á un décimo séptimo, á un vijésimo, y aun á mehos. El número de ambos sexos es casi igual en el mediodía de la Francia, en España, en Italia, y especialmente

(1) *Rec. de Voyages au Nord*, tomo II, páj. 284.

en las ciudades populosas; pues no siendo en ellas tan puras las costumbres como en los lugares y aldeas, y adoleciendo por otra parte de mas frío y humedad, debe necesariamente aumentar el número de las hembras. En Lóndres y Paris, hay mas mujeres que hombres, pero lo contrario sucede en las aldeas distantes de las ciudades populosas. Los labriegos producen mas varones, y los ciudadanos enjendran mas hembras. Con frecuencia se establece la poligamia de hecho en las ciudades mas populosas; pero consérvase la monogamia en las chozas con la pureza de costumbres.

Fuerza es por tanto que en los climas cálidos tomen los hombres muchas mujeres á la vez, ya que estas preponderan segun veremos luego. En Benin y en Méjico, se han visto hombres que tenian mas de cien mujeres; en las islas Maldivas, no es lícito tener mas de tres mujeres á un tiempo (1). Entre los bravos de América, jactábanse los caudillos de tomar muchas mujeres, especialmente entre las prisioneras.

Si en aquellos parajes tiepe un solo hombre muchas mujeres, parece que en el Norte una misma mujer debiera tener muchos maridos, si á esto no se opusiesen el mantenimiento del orden social y el derecho de paternidad; pues ¿quién desempeñara las incumbencias de padre, cuando nadie pudiera cerciorarse de serlo? ¿cómo podria ser acatada y obedecida por su familia la mujer que alternativa-mente fuese poseida por muchos hombres?

(1) Franc. Pyrrard, *Voyages*, parte 1, cap. xii.

El Tibet, país montuoso y muy frío, debe naturalmente producir mas varones que hembras; su aislamiento de las demás naciones, á causa de las altísimas cordilleras que lo acorralan; la índole pacífica y sedentaria que la religión infunde á aquellos pueblos, y la falta de comercio, no arrebatan á los hombres como entre los pueblos guerreros, marinos, comerciantes y emprendedores de Europa. La demasía de hombres pudiera por lo mismo causar graves trastornos en el Tibet, si la sabiduría de las leyes no hubiese acudido á tamaño inconveniente. Así es que el gobierno teocrático de aquella rejion se compone absolutamente de hombres vinculados al celibato, y todo el país está cuajado de monasterios de hombres. No se desarraiga con todo el achaque, puesto que con la costumbre de dar una sola mujer á muchos maridos, escojiendo con preferencia los de una misma familia ó hermanos (1), deben necesariamente preponderar los varones en la jeneracion, por ejercer mayor pujanza el sexo masculino. Otra razon cita el viajero Turner (2), y es, que siendo muy estéril aquel país, la poliandria lo

(1) En las Nilghemis, ó montañas azules, al norte del Indostan, que son muy frías y elevadas, se ve una clase de pastores llamados *Todevis*, entre los cuales reina la costumbre de no tomar todos los hermanos juntos mas que una sola mujer, y esta elije para compañero de mesa y lecho al que mas le agrada. Los hombres de estos países son robustos, sus facciones toscas, la nariz aguileña, y su tez es parecida á la de los Europeos. Las mujeres de los Newares pueden tomar cuantos maridos se les antoja. Igual costumbre notó John Davy en la isla de Ceilán.

(2) *Embajada al Tibet*, tomo II.

puebla muy poco, y precave de esta suerte el nacimiento de una multitud de niños, á quienes las escaseces de aquellas rejiones pudieran causar la muerte, como desgraciadamente sucede en la China, donde los padres se ven muchas veces en la dura necesidad de abandonar sus hijos al desamparo ú al esterminio.

Adviértase no obstante que la poligamia se originó en los climas cálidos, porque su abastecimiento sumo proporciona la cria de muchos hijos á poquísima costa.

Si las mujeres son necesariamente esclavas cuando muchas de ellas pertenecen á un solo marido; lo contrario deberá suceder en el Tibet. Con efecto, refiere Turner «que una Tibetana es tan celosa de sus derechos de esposa como puede serlo un déspota indio de las hermosuras que atesora en su *zenana* ó haren». Siendo los hombres en aquel pais esclavos en cierto modo de la mujer, es natural que no sean propensos al matrimonio, y efectivamente, asegura aquel viajero que este yugo les parece odioso. ¿Cómo es posible que los celos y los odios enconados por la preferencia no apesadumbren las familias con desavenencias desesperadas? ¿Cómo puede el hombre vivir en perpétua contraposición con sus competidores, no poseyendo mas que una quinta ó sexta parte del corazón de su esposa? ¿Cómo puede apreciar á la que anhela ilimitados logros en los brazos de muchos maridos? La mujer esclava solloza en el haren de un sultan altanero, que requiere á viva fuerza los afectos de su corazón sin

añanarse á granjearlos, y que solo ve viles instrumentos de sensual deleite en las compañeras de su encierro; pero ¡cuánto mas desventurado ha de yacer el hombre rendido á los torpes desafueros de una Mesalina! Es verdad que con el predominio trascendental del hábito han debido amainar en parte tan graves inconvenientes: el carácter yerto y apocado de los Tibetanos, el imperio de una relijion entrañable, han bastado tambien por sí solos á sostener entre ellos la poliandria; costumbre contraria á las miras de la naturaleza, puesto que se opone á la multiplicacion de la especie, y usurpa la autoridad del marido para conferirla á la esposa.

Síguese de las diferencias numéricas de los sexos que, hallándose en las frias rejiones septentrionales muchos hombres sin mujer, deberán estos separarse de la sociedad y de su patria, ser mas propensos á emprender largos viajes y emigraciones, formar colonias lejanas, refluir con las armas en la mano en las rejiones meridionales, y ser finalmente mas audaces y belicosos que los otros pueblos: tal es efectivamente la pintura que nos hace la historia de los pueblos del Norte. En todos tiempos han bajado de sus heladas guaridas á las apacibles rejiones del mediodía. Ajenos de los vínculos de familia, dotados de cuerpo robusto, y no teniendo nada que perder, puesto que nada poseen, van á buscar con ansia en otros paises mas aventajados por la naturaleza la mujer y el pan que en el propio les falta. Al contrario, el habitante de la zona tórrida se ve ya jóven cargado de numerosa prole y del manteni-

miento de sus esposas : su endebles le ataja todo deseo y aun facultad de intentar semejantes empresas, y le vincula á una vida sedentaria.

El establecimiento del duelo ó desafío entre los septentrionales debe tambien atribuirse á la monogamia ; pues ni los Tártaros mogoles, ni los Turcos, ni los Asiáticos, ni los pueblos polígamos de las regiones del Norte, copocen tan bárbara y sangrienta costumbre, porque poseen un sinnúmero de mujeres. En efecto, el oríjen mas frecuente de las peleas particulares entre los hombres procede de su competencia tras una sola mujer, lo que no sucede entre las naciones polígamas. Tambien riñen los animales entre sí en la época del celo, por gozar á sus hembras ; tales son entre otros el perro, el lobo, el ciervo, el toro, el gallo, la codorniz, etc. Así pues, la costumbre del duelo trae su oríjen de los pueblos monógamos del Norte, porque escediendo entre ellos el número de varones al de hembras, debió la competencia abortar interminables reencontros y luchas en pos del anhelado logro. Aunque se suponga que el objeto de los desafíos sea el pundonor, dirémos que el mismo pundonor es en el galanteo un realce importante para alcanzar de la mujer la preferencia ante sus rivales ; pues ¿ qué mujer puede encariñarse con el hombre que no teme la deshonra (1) ? Esta aprension concuerda de suyo

(1) El uso del duelo ó monomaquia, tan comun entre los pueblos de la Europa moderna, es casi desconocido entre las demás naciones. Algunos autores atribuyen su oríjen á los bárbaros del Norte, allá cuando sus irrupciones de la edad media ;

con el raudal de los acontecimientos humanos, pues es muy cierto que propendiendo la naturaleza principalmente á la perfeccion de las especies, ha sembrado, por decirlo así, semillas de discordia en el campo del galanteo, para arrinconar á los individuos apocados, y para que preponderasen los mas valien-

sin embargo vese un ejemplo de esta costumbre en la *Sagrada Escritura*, entre David y Goliath, y otro en la *Iliada*, entre Menelao y Páris. Tampoco era desconocida de los Iberos (Tito Livio, *Anal.* xxviii, y Plutarco, *Vita Scipionis*). Corbis y Orsua, principes españoles, se retaron por el trono, y otro tanto hicieron Edmundo, rey de Inglaterra, y Canuto de Dinamarca, segun Polidoro Virjilio, *Hist. angl.*, lib. vii.; y Hunding y Rohé, reyes daneses (Crantz, *Descript. Danicæ*, lib. i, capitulo xxi). Los Mantiaeos no fueron inventores del duelo, como se ha supuesto (Alciat, *De Singuluri certamine*, cap. ii). Esta costumbre prevaleció desde la mas remota antigüedad entre los Españoles (Mariana, *Hist. de España*, título iv, parte 7), entre los Daneses (Saxo Gramático, lib. v), entre los Germanos (Lamberto Schafnaburg, *Hist.*), entre los Lombardos (*Lex longob.*, tit. de homicid., et qualiter se quisque defend. debet), entre los Francos (Guido Papæ, *Decis.*, 191, Hotoman, lib. iii, *Observe.*, cap. xv; Carondas, *Decis.*, 607): Gontrando, nieto de Clodoveo, permitió el duelo (Gregor. Turon., *Hist.*, lib. x, cap. x), y autorizólo en 501 Gundebaldo, rey de los Burguñones, considerándolo como verdadera manifestacion del juicio de Dios. Carlomagno introdujo en las causas criminales el desafío en vez del juramento (*Capitulares*, tit. 54), y posteriormente en las civiles (Lib. v. *Leg. franc.*, tit. iv). Oton iv, emperador de Alemania, estableció la misma ley en la Romanía, el año 988 (*Leg. antiquæ* y *L. ult.*, lib. ii; *leg. lomb.*, tit. 54); costumbre que tambien se estendió por la Moscovia, segun Olao Magno (*Gent. sept.*, lib. i, cap. x), y entre los Suecos, Noruegos, etc.

tes. De ahí es que en la época de la brama riñen desesperadamente los machos de los animales, bien así como los mozos competidores tras una misma belleza. El corazón de la mujer, lo mismo que el de las hembras de los animales, es naturalmente propenso á dar la preferencia á los varones de mayor pujanza y valía, ya porque prometan mas placer, ya porque ofrezcan á un ente tan delicado mas sólido arrimo y mas poderoso resguardo.

La naturaleza, tan pródiga en todas sus miras, resarce á la mujer el menoscabo de su hermosura con el don del ingenio. No cabe duda en que la mujer, pasado ya el tiempo crítico, es mas ingeniosa y atinada que los hombres de la misma edad. El redoblado vaiven de la juventud, el estudio del corazón humano y de la sociedad, dan entonces á la mujer aquel delicado tacto, aquel arte de acierto decoroso, aquel hábil tanteo, que ningun hom-

Entre los Romanos, no hubo jamás ley alguna que autorizase el duelo; este no es conocido en Asia, en la India, entre los negros, los bravos de América, etc. Entre los Japoneses, el agraviado se abre el vientre en canal de un navajazo, y el pundonor requiere que el contrincante haga lo propio. Hasta los Turcos nos gradúan de bárbaros en el duelo; sin embargo los Drusos del Libano tienen la misma costumbre, segun Niebuhr (*Descrip. de Arabia*). Vanos fueron siempre los decretos de los reyes para reprimir los duelos (Savaron, *Tratado contra los duelos*). Sobrado cierto es por desgracia que la opinion sostiene esta costumbre tan bárbara y absurda en sus efectos; pero el pundonor y el concepto de valentía que la acompaña eternizan entre nosotros la odiosa jurisprudencia de la espada. (Pasquier, *Recherches*, lib. IV, cap. I).

bre puede alcanzar, porque no clavó en los acontecimientos el abinco jenial de la mujer. En todos tiempos y por todos los pueblos, las mujeres ancianas merecieron el acatamiento de los hombres; y aun en los países donde son esclavas, como en Turquía, Persia, etc., se granjean las madres de familia el señorío á que son acreedoras por su perspicacia y larga experiencia. Acostumbradas por el estudio de la sociedad al conocimiento del corazón humano, saben gobernarlo y dirigirlo á su albedrío; de ahí es que en otro tiempo se las nombraba jueces en los altercados, y como los años se llevan consigo el amor, ya no se dejan seducir tan fácilmente por la mocedad y la hermosura. Los pueblos sencillos, reconociendo el tino de las mujeres ancianas, les atribuyeron con frecuencia un carácter divino, y viendo las mas veces comprobadas las predicciones de lo venidero, por la experiencia que adquirieran, las reputaron á ciegas inspiradas por los dioses ó las divinidades. Hé aquí la causa porqué en todas las religiones antiguas hicieron las mujeres tan descollante papel.

En lo antiguo, promulgaban las mujeres oráculos entre los Germanos, así como entre los Hebreos, los Griegos y los Romanos. Las sibilas, las pitonisas, las hechiceras (*sagæ*), las magas, las sacerdotisas, eran mujeres ancianas amaestradas en el arte de esclavizar los ánimos sencillos, dominándolos con el temor y la esperanza, eternos móviles del espíritu humano. Aun en el día, entre nuestros sencillos labriegos, las mujeres ancianas ejercen jeneralmente

mayor influjo que los hombres en los negocios de la vida; embelesan la niñez con sus cuentos y consejas, y en algunos lugares se las tiene á veces por hechiceras, bien así como en otro tiempo temian las jentes á los sabios mas hábiles que el vulgo, reputándolos por brujos ó magos.

Otra causa contribuia á dar pábulo á estas opiniones. Como las mujeres estan dotadas de prodijiosa movilidad de nervios, acrecentándose muchas veces sus achaques histéricos despues de la cesacion del flujo menstruo, los síntomas estrordinarios y las convulsiones de esta enfermedad persuadieron al vulgo que estas mujeres estaban hechizadas ó espiritoadas. Bajo esta suposicion se les atribuyen mil portentos; y ya se deja alcanzar el sumo predominio que las tales mujeres deben ejercer sobre el vulgo débil é ignorante. Hé aquí porque todavía se encuentran tantas decidoras de buena ventura y sorteadoras de naipes, etc., y tantas jentes que van á consultarlas, no solo en los lugares y aldeas, sino tambien en las ciudades mas famosas por la ilustracion de sus habitantes. Entre las naciones polares tan menguadas por la crudeza del frio, como los Lapones, los Samojedos, los Jucagres, los Chuchis, los Coríacos nómades, los Jacutos, etc., obsérvese, especialmente entre las mujeres, singular disposicion á los vaivenes espasmódicos (1). Las Laponas tienen rara vez el menstruo (2), como tampoco lo te-

(1) Pennant, *Arctic Zoology*, tomo 1, páj. 79.

(2) Van Swieten, *Comm. in Boerhaav*, tomo 1v, páj. 395, segun Lineo.

nian, segun Hipócrates, las Escitas de su tiempo; las Samojedas, aunque tienen el menstuo desde muy jóvenes, nunca lo presentan en abundancia (1). Tienen la fibra muy escitable; el menor contacto impensado, un ruidillo inesperado, el meneo de una hoja, tan poco basta para conmover el sistema nervioso de estas mujeres y de las Tongusas, Buretas, Jacutas, Kamstchadalas, y de las que viven derramadas en las rejiones del Oby y del Jenisea (2). Los olores hediondos empirreumáticos, como de pelo quemado, restablecen á veces la quietud en sus fibras delicadas, móviles y tirantes. De semejante constitucion nace una propension muy dominante á los vapores, á las creencias supersticiosas de hechicerías, majia, etc. De ahí es que las tales opiniones se ven jeneralmente arraigadas entre el sexo femenino de aquellas rejiones, causando mañas absurdas y mil estravagancias religiosas. Lo intenso del frio, la escasez suma de alimento, los sustos de la vida selvática, son, al parecer, las principales causas de esa tirantez nerviosa, cuya violencia se acrecienta en la época del menstuo. Pallas (3) asegura que los hechiceros ó sacerdotes chamanes y lamas de aquellas naciones pretenden curar esta especie de locura gozando aquellas muchachas, y esta receta ha venido á ser un derecho que se apropian.

Entre la numerosa familia de pueblos malayos, que desde la península de Malaca, asoman por todas

(1) Klingstœdt, *Mem. sobre los Samojedos*, páj. 43.

(2) Pallas, *Viajes*, etc.

(3) *Viajes*, tomo v, páj. 195.

las islas del vasto Océano y del mar Pacífico, desde Madagascar, las islas de la Sonda y las Filipinas, hasta Nueva Zelandia, las islas Marquesas, Sandwich, etc., nótese suma variedad en la fisonomía y costumbres de las mujeres. Échase de ver en ellas cuánto influye el alimento, pues las consortes de los caudillos, no solo en Otaiti, sino tambien en las demás islas del mar del Sur, alcanzan mayor estatura, y tienen facciones mas regulares que las del pueblo, las cuales por otra parte se abandonan generalmente desde muy temprano á todos los excesos de la prostitucion (1). Hase notado tambien que la ternura maternal mengua á proporcion que crece este desenfreno moral; pues las mujeres de Otaiti, que tenian hijos de un hombre de linaje inferior al propio, acudian al infanticidio en descargo de su liviandad, sin el menor viso de remordimiento (2). En Formosa, la excesiva poblacion ha sido causa de que se estableciese una ley cruel, por no entorpecer el deleite, que entre aquellos pueblos desmoralizados avasalla todas las consideraciones: ninguna mujer que no haya llegado á los treinta y cinco años, puede llevar en aquel pais á feliz término su fruto, y si antes queda embarazada, las sacerdotisas le pisan el vientre para hacerla abortar (3). En Nueva Holanda, si pare una mujer dos mellizos, sacrifican el mas débil, ó la hembra, matándolo á pedradas, y lo mismo hacen con los hijos que no pueden criar, á

(1) Hawkesworth, *Coleccion de viajes*, tomo II, páj. 448.

(2) *Bibl. britan.*, tomo XVI, páj. 367, *relac. de los mision.*

(3) *Annal. des Voyages*, tomo VIII, páj. 354.

llevar consigo en sus viajes dilatados, ó que pierden á su madre. Es verdad que tan atroz barbárie dimana del estremado desamparo de aquellos salvajes (1), é igual orijen traen los espósitos tan frecuentes entre los Chinos, y los abortos de las Japonesas (2).

Jeneralmente hablando, los pueblos malayos, celosos y feroces en amor, son estremadamente sensuales, y vense en Amboina ancianos decrepitos repudiar á sus añejas compañeras para arrojarle al regazo de lozanos pimpollos; y tambien hay países en donde los padres no reparan en gozar á sus hijas, con el bárbaro pretesto de que quien plantó el árbol puede paladear su fruto.

ARTICULO TERCERO.

DE LAS MONSTRUOSIDADES NATURALES OBSERVADAS EN LA MUJER ENTRE LAS CASTAS NEGRAS.

Mucho se ha hablado de una singular produccion de los órganos sexuales de varias Hotentotas, comparándola á un mandil de piel; pero no ciñéndose á esto solo las particularidades de la organizacion en los individuos de esta casta, vamos á esponer circunstanciadamente su historia, con presencia de una de estas mujeres que todo Paris ha visto viva durante largo tiempo.

(1) Collins, *Trav. New Holland*, apend., n.º. xi; Peron, *Voyages*, tomo 1, páj. 468.

(2) Gemelli Carreri, *Voyages*, tomo v, páj. 323.

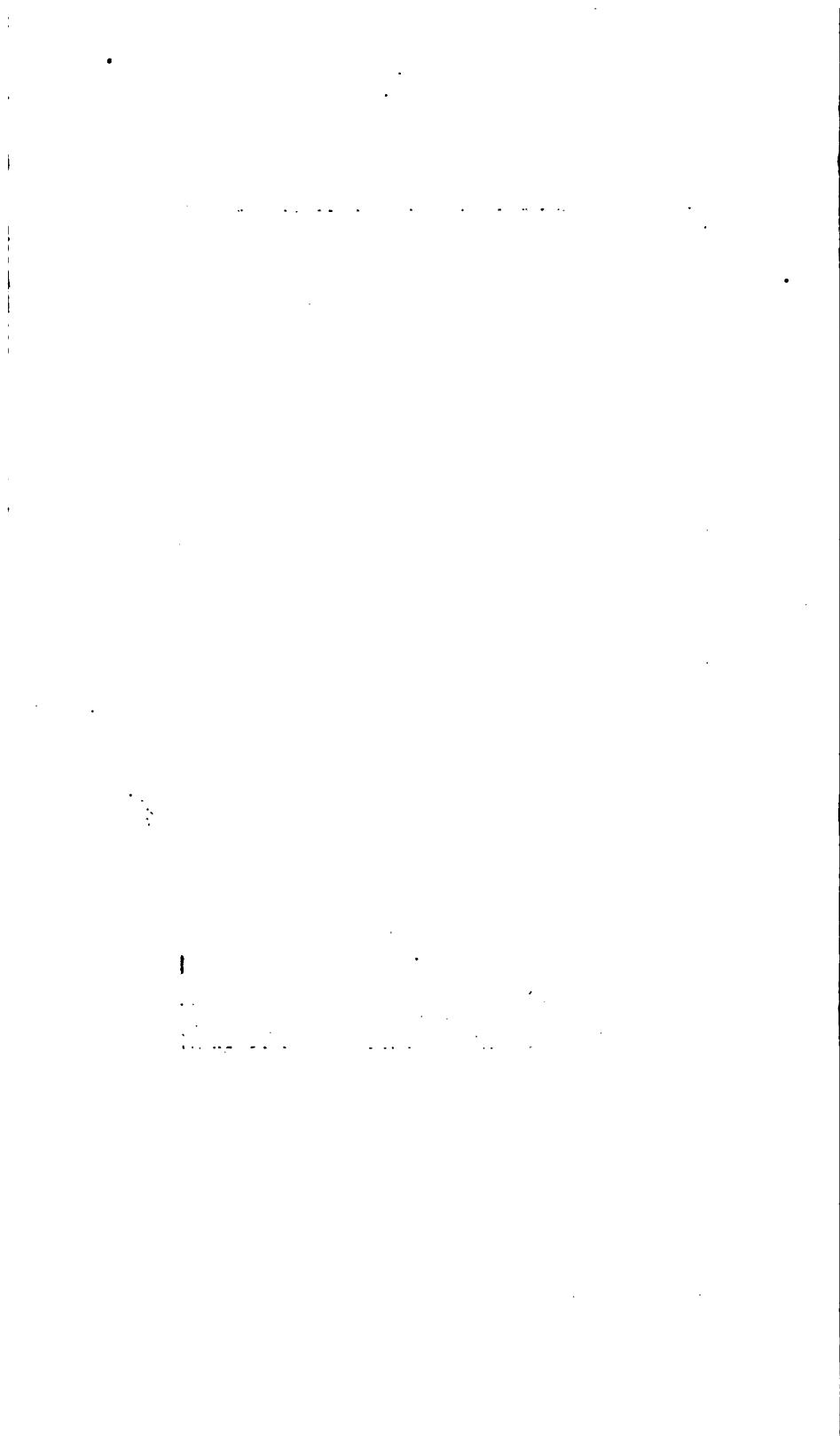
Sin embargo, estas singularidades no parecen generales en todas las Hotentotas, y menos entre aquellas que viven en una especie de civilizacion, imperfecta si se quiere, en las inmediaciones del Cabo; motivo porque Barrow y otros viajeros negaron su existencia en la conformacion de las mujeres de aquellos aduare: las estrañas particularidades de estructura de que estamos hablando deben escudriñarse principalmente entre las tribus selváticas mas miserables y adustas, ó entre los Bosjesmanes, casta feroz é indómita, que vive sin ley, sin domicilio, entre los peñascos y las breñas, subsistiendo de rapiñas y violencias, andando desnudos, asaltando de noche las viviendas aisladas, y tan irracionales, que los colonos les dan caza cual si fuesen alimañas.

El corte y organizacion de la cabeza y demás partes del cuerpo que aproximan estos Hotentotes bosjesmanes á la familia de los monos, y las analogías de costumbres y hábitos comunes á la casta negra y á los mamíferos cuadrúmanos, habian ya sido indicados por Lineo, en su disertacion intitulada *Anthropomorpha*, por P. Camper en su Disertacion sobre las facciones, y por otros autores (1); y así es que solo vamos á dedicarnos en este lugar á la causa particular de la conformacion de estas mujeres bosjesmanas, de quienes hemos poseido, por decirlo así, un individuo domesticado.

(1) « La mujer hotentota, dice el célebre Cuvier, tenia el aspecto brutal, movimientos atropellados y caprichosos, análogos á los del mono; labios tan gruesos y salidos como el orang-



Hotentota Borjermana.



De las lupias grasas del coccix de algunas Hotentotas.

Levaillant, que al parecer fué el primero que vió las Hotentotas de la tribu de las Huzuanas, cargadas, ó si se quiere, ataviadas con estas singulares almohadillas grasas, situadas mas arriba de cada nalgá, observó que vibraban y zarandeaban todas cuantas veces se agitaba el individuo; y vió además que

utan. Su asquerosa fisonomía se parecia á la del negro en lo salido de sus mandíbulas, lo sesgo de los incisivos, y lo breve y hundido de la barba; pareciase tambien al Mogol en lo abultado de los juanetes, en lo chato del arranque de la nariz y de la parte de la frente y de los arcos superciliares, y por las pequeñas hendiduras de las órbitas, aunque no colocadas oblicuamente. El cabello era negro y lanudo, el ojo vivo y negro, la tez muy tiznada, la oreja pequeña, análoga á la de muchos monos por su pequeño trago y su borde esterno casi nulo; la aréola del pezon era negruzca, ancha y surcada de arrugas á manera de radios; los pechos estaban colgantes; el vello del pubis era claro y lanoso, etc. No puede darse cabeza humana mas parecida á la del mono que la de esta mujer. El agujero occipital era mas ancho, y mas achicado el cerebro que en las otras cabezas humanas » V. *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, tomo 1, etc.

Los Gallas de Bruce ofrecen la estatura corta, el color ateizado, el rostro feo, y las costumbres feroces de los Bosjesmanes, pero tienen el pelo largo; tales fueron quizás los Etiopes salvajes de Agatárcides y de Herodoto, en órden á los cuales nos quedan escasas noticias.

Los antiguos Ejiptios no pertenecian á la casta cushita ó negra, de pelo lanudo, segun suponen Bruce, Blumenbach, etc.; pues los cráneos de las momias no ofrecen aquella forma tan hundida que constituye la inferioridad de las castas negras,

los Hotentotillos se afianzaban en estas sobresalencias, sin que la madre tuviese necesidad de aguantarlos (1). Las lupias coccijianas de la Hotentota Sarah experimentaban igual temblequeo. Esta mujer, que habia aprendido la lengua holandesa, aseguraba que los delantales se habian desarrollado en ella despues de haber dado á luz dos hijos; pues habia tenido dos del hombre con quien habia casado, y su edad no parecia pasar de los veinte y ocho años. En su tierna juventud, ni las mujeres ni los hombres (cuyo tejido celular es mas cerrado) presentan estas lupias, ó no abultan al menos tan monstruosamente. Sin embargo, jeneralmente hablando, la parte inferior del espinazo adquiere con la edad, en la casta hotentota, una hinchazon extraordinaria, segun ya lo observó Levaillant.

Hanse notado mas arriba de los grandes glúteos de esta Hotentota, enormes agolpamientos de una grasa casi líquida, ó difluente y trémula como la jelatina. Dicha grasa estaba contenida como lardo blando entre las láminas muy separadas del tejido celular ó lameloso subcutáneo de aquellas partes, y se extendia blandamente en torno de las caderas, aumentando su aparente grandiosidad. Los pechos largos y colgados de esta Hotentota contenian tambien abundante cantidad de la misma grasa casi flúida.

Parécenos que podemos esplicar fácilmente la formacion de estas lupias grasas y su situacion en la

(1) Levaillant, *Voyage* 2º, páj. 207 y siguientes, tomo II, en 4º.

mayor parte de las mujeres salvajes del África austral. Representémonos las infelices Bosjesmanas constantemente desnudas en su *Kraal* ó corrillo, acurrucadas y espuestas todo el día á un sol abrasador, casi al modo de los babuinos, de los mandriles, chuchumecos y otros monos de nalgas desnudas y callosas que se ven en el mismo país. El excesivo calor del clima mantiene flúida la grasa que se depone en las celdillas del tejido celular subcutáneo, y que por lo mismo deberá bajar y reunirse en la parte mas pendiente de aquel individuo agazapado, la cual no puede ser otra que la rejion del coccix : la grasa de las partes anteriores del pecho deberá tambien derramarse en el tejido celuloso de las tetas, cual si fuesen dos alforjas. Las mujeres sobre todo, cuyo tejido es menos tirante y sólido que el de los hombres ó de los jóvenes, en quienes gozan todavía los órganos toda la pujanza de sus propiedades contractiles, estarán mas espuestas á estas colecciones grasas que los varones, los cuales por otra parte hacen mas movimientos y ejercicio que las Hotentotas, sedentarias por los cuidados y desvelos de la maternidad.

Obsérvanse igualmente lobanillos grasos en el tejido celuloso subcutáneo de las nalgas desnudas y callosas de los mandriles, papiones y babuinos hembras, si bien en menor cantidad que entre las Huzuanas y las Bosjesmanas. En diversos cuadrúpedos y aves, vemos que la grasa se depone hácia el ovispillo ù el sacro; baja tambien en abundancia, como es bien sabido, á la cola de los carneros de Berbe-

ría y de África en jeneral, los cuales tienen el rabo tan abultado que necesitan un carretoncillo para sostenerlo. Este enorme agolpamiento de materia sebácea no puede ser causado sino por el derrame del sebo derretido del animal bajo tan ardientes climas.

Los demás animales que presentan al sol ciertas partes, en las cuales puede henchirse el tejido celular y dilatarse con menos esfuerzo, á causa del calor, ofrecen depósitos análogos de sebo. Así pues, las jorobas del camello y del dromedario traen su oríjen de estos rellenos sebáceos, de esteátomos naturales en el lomo, y no deben atribuirse, como equivocadamente pretende Buffon, al constante rozamiento que causa á dichos animales la pesada carga que llevan. En efecto, es obvio que el zebú no debe á semejante causa su joroba humeral, puesto que no lleva carga, y que desde la mas remota antigüedad se mantiene montaraz ó bravío.

De la estructura particular de los órganos sexuales de las Hotentotas bosjesmanas, é indagacion de las causas de esta conformacion.

Los primeros viajeros que visitaron el cabo de Buena Esperanza, y en especial Kolbe, describieron un supuesto mandil de piel, que bajando, segun ellos, del pubis de las Hotentotas, encubria los órganos que el pudor debe tener ocultos. Otros autores han repetido el mismo error hasta mediados del siglo XVIII, al paso que los viajeros mas recientes han negado que estas mujeres fuesen bajo este respecto de distinta conformacion que las Europeas.

Con todo, el médico Guillermo Ten Rhyne (1) había ya en el siglo XVII escudriñado con bastante pulso la conformacion de las Hotentotas, probando que este supuesto mandil no era mas que una prolongacion de las ninfas; pero creyó equivocadamente que dicha prolongacion era artificial, porque habia observado algunas de las ninfas recortadas ó festoneadas. José Banks, que dibujó en el Cabo estos órganos al natural, los considera cual si fuesen grandes labios prolongados, de seis pulgadas y media; tal fue tambien la opinion de Levaillant, que representó estos labios prolongados de hasta seis ó nueve pulgadas, creyéndolos artificiales. Prevaleció esta opinion sobre la de Querhoent y del capitán Cook, á quienes se les figuró ver ninfas mas bien que gruesos labios. Por último, Peron y Lesueur dibujaron los órganos sexuales de una muchacha hotentota bosjesmana, y representaron un apéndice triangular, carnudo, rugoso, pardusco, adherido por un pedículo á la comisura superior de los grandes lablos, ensanchándose y dividiéndose por lo bajo en dos ramas que cuelgan de ordinario y ocultan la vulva. Cuando se separan, propende esta parte á una figura triangular de cerca de cuatro pulgadas. Las niñas presentan ya al nacer este apéndice, el cual crece con la edad, y desaparece en los enlaces de los Hotentotes con otros linajes humanos, ó con los mismos Hotentotes ya civilizados.

En la Hotentota disecada en el *Museo de Historia*

(1) *De promontorio Bonæ Spei*, cap. x, páj. 33, Schaffouse, 1686.

natural, no es otra cosa el supuesto mandil que las dos ninfas prolongadas y salidas de cada lado de los grandes labios, que casi son nulos. Estas ninfas reunidas por lo alto forman en el clitoris una como cogulla ó ancho prepucio. Pardas en lo exterior, de un rojo negruzco en lo interior, y largas y anchas de mas de dos pulgadas, cubren dichas ninfas la entrada de la vulva y del tránsito urinario, y pueden alzarse mas arriba del pubis, al modo de dos orejas, pues estan menos asidas hácia la rejion inferior ó cerca del torillo.

Aunque la prolongacion ó arranque de las ninfas no escasea entre algunas mujeres blancas, es con todo mas frecuente en las negras, en términos que muchas de ellas se ven obligadas en algunos territorios de África á cortar el enorme arranque de estos órganos, ni mas ni menos como se cercena el largo prepucio entre varias naciones de los países cálidos.

En las rejiones cercanas al ecuador, se prolongan los lóbulos de las orejas, y se hinchan ó se dilatan los labios y el pezon, así en las mujeres como en los hombres. La constante humedad que reina en aquellos países promueve la dilatacion de todas aquellas partes empapadas y destituidas casi de contractilidad, y á las cuales la fuerza del medro comunica sobradísimo nutrimento (1). Iguales hechos se notan en los vegetales. Los jeranios del cabo de Buena Esperanza, distinguidos por los botánicos con el nombre de *pelargonium*, etc., presentan una flor irregu-

(1) No así en las monas, cuyas ninfas son muy pequeñas.

lar, porque los dos pétalos superiores, como que reciben mayor influjo de los rayos del sol, adquieren unos medros mas prontos y pujantes que los pétalos inferiores ó sombreados; y los tres estambres inferiores abortan con frecuencia por la misma causa, haciendo parecer heptándricas las flores naturalmente decándricas, como las mas regulares de Europa, porque siendo el calor menos intenso, se distribuye en ellas con mayor uniformidad. Las flores personadas, irregulares, ó enmascaradas, algunas bignonias, sésamos, labiadas, y otras mil, especialmente de los paises cálidos, deben quizás esta irregularidad primitiva al desigual medro de sus partes; puesto que las que se hinchan, dilatan y arquean, son siempre las partes superiores, ó las mas bañadas por el sol; al paso que las inferiores permanecen pequeñas, estrechas y aun ahiladas, y mas pálidas tambien, por falta de calórico y lumínico igual.

La misma causa que obra sobre los vegetales de África no puede ser forastera con la especie humana, tan espuesta como aquellos en el mismo clima á los perpétuos derrames de un sol ardiente. Los pétalos son las ninfas de la flor, segun ya dijo el ingenioso Lineo, y la prolongacion de los unos es análoga á la de las otras; flechando á entrambos el calor acrecentada pujanza y nutricion: tampoco seria difícil explicar, con el medro de los órganos sexuales, el oríjen de las arrebatadas pasiones que se encienden entre aquellos hombres, quienes compiten con

la impudente brutalidad de los monos y otros animales lascivos (1).

Este desarrollo de los órganos sexuales y de las pasiones que de él resultan contribuye tambien sin duda á apocar las facultades morales é intelectuales de los pueblos de aquellas rejiones; puede tambien esta circunstancia esplicarnos la inferioridad natural de la casta negra respecto de la blanca, por lo tocante al talento y todos los jéneros de industria. En la misma echarémos de ver la causa poderosa que avasalla al negro respecto del blanco, aunque sea nuestro igual á los ojos de la humanidad y de la naturaleza.

En efecto, si examinamos las mujeres de la casta negra, hallarémos en ellas jeneralmente suma disposicion á la lujuria, y una conformacion particular en los órganos sexuales. Como esta casta de hombres es menos adecuada al descollamiento de las facultades intelectuales, está asimismo mas dispuesta á las funciones puramente físicas. Las negras estan conformadas en la misma proporcion : todas tienen

(1) Segun las observaciones anatómicas de Cuvier, los caracteres del bacinete de las Bosjesmanas y de las negras son muy afines á los del de las monas : es mas pequeño y menos ensanchado que en los blancos ; la cresta anterior de los huesos ileos es mas abultada, mas cómbada hácia fuera ; la tuberosidad del isquion mas densa (lo que quizás facilita el parto) ; los fémures son robustos, los húmeros débiles y menguados ; vese un agujero en la fosita cubital anterior y en la posterior, como en el húmero de muchos monos (el pongo de Wurmb). Lo mismo se advierte en las mujeres guanchas de Canarias, á pesar de pertenecer á la stirpe caucásica.

los pechos muy abultados, flojos y pendientes, aun en los climas en que esto no puede achacarse al calor atmosférico, como en el norte de los Estados Unidos. Pero lo que, al parecer, las distingue, mas que otra particularidad, de la casta blanca, es aquella natural prolongacion de las ninfas, y aun á veces del clitoris, que no es de mucho tan frecuente entre las blancas como entre las negras.

De ahí ha dimanado en muchos paises la costumbre, ó por mejor decir, la necesidad de cercenar tan incómodas prolongaciones. Muchas mujeres de origen egipcio (1) ó copto, que descienden por mezcla de la casta negra, ofrecen, dice Sonnini, la extrañeza de tener en el pubis una escrescencia carnuda, espesa, floja y colgante, cubierta de pelo: el que no la haya visto podrá formarse de ella una idea bastante cabal, comparándola, en cuanto al tamaño y disposicion, á la carúncula pendiente del pico del pavo. Esta carúncula prolongada va creciendo con la edad; yo la he visto, dice el mismo viajero, larga de media pulgada en una muchacha de ocho años, cuando en una mujer de veinte á veinte y cinco tiene ya mas de cuatro pulgadas. La circuncision de las muchachas consiste en cortar esta especie de

(1) Los jesuitas portugueses que llevaron el cristianismo á Abisinia en el siglo *xvi*, quisieron abolir esta práctica, considerada como un resto de mahometismo; pero las doncellas no circuncidadas no hallaban marido, á causa de la molesta longitud de sus ninfas. El sumo Pontífice, conformándose con el parecer de los cirujanos que envió á aquel pais, autorizó esta especie de circuncision como necesaria.

fealdad molesta (1): verificase esta operacion á la edad de siete ú ocho años, y cuando empieza á crecer el Nilo. Encárganse jeneralmente de ella las mujeres del alto Egipto, las cuales recorren las calles del Cairo, gritando *ahí está la buena cercenadora*. Bastan al efecto una navaja y un polvo de cenizas. La misma costumbre se observa entre las Siríacas y las Árabes; y vese en Niebuhr (2) el dibujo al natural de una muchacha árabe de diez y ocho años circuncidada. Los naturales de aquellos paises creen que el objeto de esta operacion se reduce á impedir el cúmulo del esmegma blanco y hediondo que se segrega entre las ninfas de las mujeres como debajo del prepucio del hombre (3); con todo, Belon asegura (4) que todas las Coptas tienen las ninfas naturalmente muy largas; Thevenot (5) lo notó tambien entre las Moras; esta costumbre es jeneral en Benin (6) y en Etiopia, y tan conocida desde los siglos mas remotos, que casi todos los autores hablan de ella (7). Tambien la practican los naturales del

(1) *Voyage dans la haute et la basse Egypte*, Paris, 1799, en 8º., tomo 1.

(2) *Beschreibung von Arabien*, páj. 77 y siguientes.

(3) Osiander, tomo II, tab. VI, fig. 1ª.

(4) *Observaciones*, páj. 426.

(5) *Voyages*, tomo II, cap. XIV.

(6) Leon, *Afric.*, lib. III.

(7) Pablo de Ejina, *Medic.*, lib. VI; Aecio, *Tetrabibl.*, lib. IV., serm. IV, cap. CIII; Galeno, *Usu part.*; Mosquion, Suidas, *Lexic.*, páj. 81; y especialmente los médicos árabes, Albucaces, lib. II, cap. VII; y Aviceno, lib. III, fen. 21, tract. 4, cap. XXIV, en la palabra *Albathara*, esto es, el clitoris; pues pretende este

reino de Juida, aunque no son ni Judíos ni Mahometanos (1).

ARTICULO IV.

DE LA VIRGINIDAD.

Ya desde los tiempos mas remotos anda muy válida entre los hombres la opinion de ser la castidad una de las virtudes mas eminentes y la que mas nos acerca á la perfeccion. El acto de la jeneracion se hermana, en el concepto de todos los hombres, con la aprension de un desfogue inmundo y puramente animal, que, al parecer, desdora nuestra especie, humillándola al par de los irracionales. Casi todas las religiones han consagrado la pureza del cuerpo, exijiendo el sacrificio de los deleites sensuales; de ahí es que en casi todos los paises, los ministros del culto, las personas consagradas á los altares, hacen jeneralmente voto de castidad, comprometiéndose á desapropiarse de los impulsos mas halagüenos de la naturaleza. Este arranque de templanza y de virtud, que manifiesta el imperio del alma sobre los sentidos, se ha hecho siempre acreedor á la admiracion de los hombres, porque descuella como parto de naturaleza superior y de un carácter sublime,

autor que se ha de cortar cuando por su longitud pueden las mujeres abusar de él; fen. 21, tract. 1, cap. xxiii. V. Matias Zimmermann, *De Æthiopum circumcissione*; cap. ix.

(1) Deamarchais, *Voyages*, tomo 11, cap. vii, páj. 158.

que en cierto modo entronca el hombre con la Divinidad.

Es muy cierto que la castidad que conserva el desempeño de las funciones vitales, y lleva á todos los órganos aquella sobrepujanza de vida que se concentra en las partes jenitales, debe precisamente acrecentar el brio y desenvoltura de todas nuestras funciones. Al contrario, el abuso del deleite y la profusion del licor seminal producen efectos análogos á los de la castracion, tales como la debilidad, la postracion del ánimo, la impotencia, la pusilanimidad y el apocamiento de imaginacion, que abulta los menores peligros, y se aterra ante el anuncio mas frívolo. Los hombres mas célebres por la grandeza de su númen y por la elevacion de todas sus facultades morales é intelectuales son ordinariamente castos. El grande Newton murió virgen, segun aseguran; Kant, Will. Pitt, huian de las mujeres; los mas célebres filósofos de la antigüedad, los personajes mas esclarecidos por su talento y sus virtudes, son menos dados á los placeres del amor que los demás hombres, y muchos de entre ellos han vivido en el celibato, ó han producido hijos indignos de la grandeza de sus padres. Por la misma causa, cuanto mas depravadas son las costumbres de una nacion, menos puede gloriarse de producir hombres célebres. Los entes mas frívolos é incapaces son los que mas vida consumieron en el regazo del deleite. El vigor del cuerpo sigue la misma razon que el encumbramiento del ánimo; así es que los atletas vivian célibes para conservar su pu-

janza, y Moises prohibió á los Hebreos arrimarse á sus mujeres, cuando estaban para salir al encuentro del enemigo.

Ya dimane el aprecio con que se mira la virginidad de la observacion de sus efectos sobre el cuerpo humano; ya traiga su oríjen de las opiniones religiosas, aun en los climas en donde promueven la multiplicacion de la especie, hállase establecida en toda la tierra. Es verdad que no priva tanto entre los bozales, como por ejemplo, los negros, los Indios bravos, y los isleños del mar del Sur, que no conocen mas sistema religioso que la idolatría, ó la ley natural; pero á pesar de eso, á falta de leyes que prescriban la castidad, consévala en muchos casos la inocencia de las costumbres.

Á medida que el ardor de los climas acrecienta la jeneral depravacion, hermánanse mas y mas las instituciones religiosas y civiles para atajar sus funestos desbarros. En Asia prevalece todavía el derecho civil que exige en el casamiento el testimonio de la virginidad. Los Hebreos, los Ejiptios, los Persas, los Turcos, los Hindos, los Chinos, los Árabes, los Moros, y aun los Tártaros, etc., conceptuan como requisito forzoso del vínculo conyugal cierto indicio de desfloramiento, como son algunas gotas de sangre (1). Todavía se acostumbra en Oriente

(1) La virginidad fue siempre tenuta en mucho aprecio por los Orientales y Hebreos, *Deuteronom.*, cap. xxii; Pro-p. Alpino, *Ægypt.*, lib. ii, etc.; Belon, *Observ.*; Perry, *Travels*, páj. 250; Chardino, *Voyage en Perse*, tomo iii; Tavernier, Thevenot, Busbec, *epistol.*; Lemaire, *Voyag.*, páj. 152; Saint-Olon, *Mar-*

enseñar el día despues de las nupcias los paños sangrientos de la novia como prueba infalible de su virginidad. Igual costumbre subsiste aun en algunos territorios de Alemania, y mas que en otras partes en Moscovia. Con todo, puede muy bien suceder que una mujer casta no presente este dudoso testimonio, ya sea porque sus órganos esten naturalmente dilatados, ya porque se esponjen de resultas del menstuario que ablanda todas estas partes.

La presencia de la membrana del hímen no siempre es un testimonio terminante de virginidad; pues hay muchachas muy castas que la tienen muy poco aparente, y otras desfloradas que á veces la conservan intacta. El frenillo del pene es otra especie de membrana del hímen en el hombre. En efecto, ya hemos demostrado con numerosas pruebas deducidas de los enlaces anatómicos de este órgano en

ruecos, páj. 86; Leon, *Afric.*, lib. III, á la ribera del Gambia; *Collect. de Voyag.*, lib. VII; Savary, Niebuhr, Volney, Shaw, tomo I; Sonnerat, lib. IV; Legentil, *Voyage*, tomo I. El frenillo del pene es asimismo un signo de virginidad para el hombre, segun Valentino, *Pandectæ medicinæ legalis*, páj. 32.

Otras naciones tienen en poco la virginidad, segun Ulloa, *Relation*; Leguat, *Voyages*; Flaccourt, *Madag.*, cap. XXX. Lapeyrere asegura que los Islandeses prostituian sus hijas á los extranjeros. Los pueblos mogoles del norte aprecian tan poco á sus mujeres, que las ofrecen voluntariamente al primero que llega. V. Steller, Krascheniunicoff, Gmelin, Georgi, Pallas, etc. Lapeyrere, *Voyag.*, páj. 176; Egede, *Hist. Groenland.*, Copenhag., 1763, páj. 108; Ellis, *Hudson's Bay*; de Troil, *Lettres sur l'Islande*, 14; Lamotraie, tomo II, asegura lo contrario, cap. XV.

cada sexo, que la membrana del hímen no era mas que un corresponsal del frenillo del prepucio del pene en los hombres; pues presenta las mismas ataduras y los propios vasos, y recibe los idénticos filamentos nerviosos; solo hay la diferencia de que esta membrana himénica se divide ó abre en dos ramas hácia el orificio de la uretra. No es, á semejanza del frenillo del prepucio y de bajo la lengua, mas que una continuacion del rafe, ó de aquella especie de sutura de la piel que reúne las dos mitades del cuerpo humano en la línea media (1). Fuera de esto, todas las hembras de los mamíferos, especialmente de los monos, y aun de los cetáceos, manifiestan una membrana del hímen mas ó menos desarrollada; por consiguiente, no es la mujer la única que de ella está dotada, en testimonio de su primitiva inocencia, como suponía el célebre fisiólogo Haller.

La virginidad del cuerpo argüía pureza de alma entre la mayor parte de los antiguos, y de ahí es que las primicias de las doncellas estaban consagradas á los dioses (2). Pero lo mas singular es que, en-

(1) *Journal complémentaire du Dict des Sciences medíc.*, 1821. tomo ix, páj. 373.

(2) Las Armenias sacrificaban en lo antiguo su virginidad al ídolo Anaitis; Estrabon, *Geogr.*, y Agatias, lib. II. Los Romanos dedicaron un templo á Priapo, donde las vírgenes llevaban sus primicias, segun S. Agustin, *De civit. Dei*, lib. IV, cap. II; Arnobio, *adv. gent.*, lib. IV; G. Lactancio, lib. I, cap. XX. Lo mismo practican en el dia los Güebros ó Parsis, y los Canariños de Goa, *Rec. de Voy. de la Comp. des Indes*, tomo V, páj. 11. El lingam ó priapo es venerado en toda la India, V. Seldeno, *De diis syris*, Syntagma II; Jablouski, *Pantheon ægypt*, etc.

tre otros pueblos, como en Madagascar, en diversos parajes de África, en el Asia superior, y aun entre algunos bravos del Perú, segun refiere D. Antonio de Ulloa, tienen en tan poco la virginidad y la integridad de la membrana del hímen, que consideran como un trabajo el cojer la primera flor, y prefieren las muchachas ya espeditas. En Goa, los Canarinos ofrecen las primicias de sus hijas al ídolo *lingam* ó *falo*, ó á sus sacerdotes (1). Estos pueblos se imaginan que la mujer que permanece virgen es de poquísimo valor, y de ahí es que prefieren las mas disolutas.

Como la virginidad solo tiene un precio imaginario, y tanto mayor quanto mas escasea, los moradores de los paises cálidos, cuyas mujeres no son muy recatadas, no han perdonado medio al efecto de asegurarse de su castidad. Enciérranlas en sus harenes, y hasta les aplican unos cintos que las tienen aprisionadas. En algunos paises de Abisinia, reunen por medio de una costura, desde la edad mas tierna, las partes sexuales de la mujer, no dejando mas que un pequeño orificio para las evacuaciones naturales; y no dividen estas mismas partes sino despues de casadas. En la Nubia oriental subsiste todavía la circuncision de las mujeres, y los Bereberes que son sumamente celosos, han conservado la costumbre de coser la entrada de la vagina. Muchos pueblos, tales como los Ejiptios, los Etiopes, los Peguanos, etc., cortan las ninfas de las mujeres, que el

(1) Schouten, *Voyage aux Indes*, tomo 1, páj. 517, etc.

calor del clima foruenta en demasía, y muchos médicos árabes, tales como Aviceno, Albucaces, etc., pretenden que se les cercenaba el clítoris. Ya en tiempo de Semíramis mutilaban á los eunucos para complacer los bárbaros celos de los Asiáticos, haciéndoles guardianes de los deleites de sus amos.

La virginidad en los hombres no ha tenido mas objeto que las ventajas que proporcionaba. Los Romanos bozaban á sus histriones para conservar la delicadeza y flexibilidad de su voz. Practícase está operacion introduciendo un anillo (llamado *fibula*) en un agujero que se abre en el prepucio de los hombres para quitarles la libertad de gozar. En Asia, se ven santones, dervises, alfaquíes, morabitos, calendas y otros, que espontaneamente se condenan á llevar en sus prepucios enormes anillos; y algunos viajeros aseguran que las viejas devotas mahometanas besan respetuosamente aquellas veneradas señales de continencia. Los Nubienses envuelven en un saquito sus partes naturales, segun se ve en las estátuas de Mendes, ídolo ejipcio; son casi barbilampiños, y no tienen bigotes.

Si es una virtud la castidad, puede su abuso causar graves inconvenientes, en especial cuando el ardor del temperamento exige incontrastablemente la deuda que nos impuso naturaleza. De ahí es que las mujeres consagradas al celibato, ya sea por votos religiosos, ya por eleccion propia, suelen adolecér de cánceres en el pecho ú en la matriz. Tales eran las vestales entre los Romanos, tales fueron las vírgenes del sol en los templos de Cuzco, tales

son aun entre nosotros, aquellas santas mujeres, que en la sombra de los claustros se consagran por eternos votos á cargos devotos. En la víspera de los sacrificios, los Babilonios, Ejiptios, Árabes, Griegos y Romanos se abstienen de todo trato con las mujeres, y aun con las legítimas. Las mujeres célibes estan mas espuestas que las casadas á diversos achaques del útero y del pecho; muchas monjas mueren á los cuarenta y cinco ú oincuenta años, y hase notado que su vida es mucho mas corta que la de las mujeres que viven con el mundo (1), pues el celibato es por lo jeneral menos propicio que el matrimonio á la duracion de la vida. Tambien se ha observado que las que se niegan durante toda su vida á los lazos del amor, son desventuradas víctimas de dolencias nerviosas, tales como el furor uterino, el histericismo, los delirios eróticos, los espasmos, etc. Tambien estan sujetos á muchos y funestos achaques los hombres que se comprometen á una continencia absoluta; tales son, entre otros, la manía, la alferencia, etc. Con todo, mas terribles son todavía los peligros que dimanan del abuso del deleite. Por otra parte, la naturaleza sabe descargarse por sí sola en ambos sexos del humor seminal por medio de las ilusiones de los sueños. Esta evacuacion es solo propia á la especie humana, ya dependa de la actividad de nuestra imaginacion, segun llevamos apuntado, ya proceda de la abundancia de los alimentos y de una sensibilidad estremada de que carecen los demás vivientes.

(1) Déparcieux, *Tableaux*, páj. 85.

ARTICULO QUINTO.

DE LA CIRCUNCISION.

Supónese que la mayor parte de los Orientales tendrían naturalmente el prepucio sobrado largo y muy embarazoso para la union sexual, si no tuviesen la precaucion de cercenarlo, porque el calor dilata todas las partes del cuerpo, como se ve en los pechos de las mujeres que se descuelgan y se ablandan en los países mas cálidos. Este recrecimiento es análogo al de las plantas y las flores, segun ya hemos indicado al hablar de las Hotentotas (1).

Tambien se ha dicho que la prolongacion del prepucio podia oponerse á la libre salida del humor seminal; y algunos autores han atribuido á la circuncision la fecundidad de los Judíos y de otros pueblos circuncidados (2). Otro motivo pudo tam-

(1) Hállanse en las Hotentotas niñas dijitadas, Ten Rhyne, *Descript. du cap. de Bonne Espérance*, páj. 33; Schurig, *Gynæcol.*, páj. 135. Vense en las Hotentotas grandes niñas, Levaillant, *Voyages* 1, páj. 371.

La vagina de las Mogolas es hartó estrecha, segun Georgi, *Beschreib. aller Nation des russisch.*, parte 11, páj. 220; otro tanto se nota entre las Americanas, segun Riolan, *Anthropog.*, páj. 306; es muy ancha entre las Kamtschadals, segun Steller, *von Kamtschu.*, páj. 299. Sonnini, *Voyage en Egypte*, habla de la circuncision de las muchachas de este país.

(2) Bauer, *De causis fecunditatis gentis circumeisæ*, Lipsiæ, 1719, en 4º.

bien contribuir á que se introdujese esta costumbre; tal es el aseo tan necesario en los climas cálidos, para evitar la detencion en torno de la base del glande de la secrecion blanca y arrequesonada que derraman continuamente las glándulas, en especial cuando el calor aviva su actividad. En efecto, los Europeos que viajan en Oriente adolecen con frecuencia de inflamaciones y escoriaciones en esta parte, á causa de la acrimonia de dicha materia; siendo así que los Orientales circuncidados nunca se ven espuestos á tales achaques, porque el cercen del prepucio se opone á la acumulacion de este humor.

Sin embargo, es mas probable que las relijiones de Oriente introdujeron la circuncision con un objeto moral y provechoso al jénero humano; pues como el ardor del clima dispara ejecutivamente las pasiones, y enardece hasta lo sumo el impulso amoroso, es muy creible que los lejisladores ejipticos, hebreos y árabes quisieron enfrenar el abuso que el hombre puede hacer de sí mismo: hablamos de la mansturbacion, tan frecuente y mortífera en aquellos climas ardientes, y mas aun entre los jóvenes (1).

(1) Segun Pedro de Saintre, en su *Viaje á Guinea*, ponen aquellos naturales varios anillos en los labios de la vajina, y segun Odoardo Barbosa, los Peguanos cuelgan campanillas del miembro viril. Segun Linschot, todas estas precauciones se encaminan á precaver la sodomía. Ramusio, en su *Colecc.* II, asegura que tambien se aplican diamantes al miembro. Nicolas de Conti refiere que en el reino de Ava se le cuelgan muchas campanillas; y en la isla de Zubut, gruesos anillos de oro; Pigafetta, *Con-*

El aseo ha podido tambien hacer necesaria la circuncision de las mujeres, esto es, el cercen de las ninfas sobrado largas y embarazosas; pues tambien se agolpa en el clitoris de la mujer un humor acre y estimulante parecido al del glande del hombre, cubriéndolo en parte las ninfas. Este esmegma blanco, que tiene un olor muy subido, es uno de los escitativos mas poderosos de los órganos sexuales. De ahí es que las personas mas limpias y aseadas son ordinariamente menos propensas que las desaliñadas al acto de la jeneracion. En las rejiones frias, y aun en las templadas, esta secrecion es menos abundante, y menos activa su materia; así que, los órganos sexuales no experimentan en estos paises tanto estímulo como en los meridionales. Segun refieren varios viajeros, parece que en Oriente las mujeres anteponen los hombres cabales, porque les avivan mas el deleite (1).

go, 11. Segun Nicolai, los calendas turcos, para guardar su virginidad, llevan en el prepucio anillones de hierro. Labillardiere asegura que en las islas del mar del Sur, ciñen con mariscos esta parte, tales como la *bulla ovum*, L., y en América la envuelven en hojas aromáticas.

Entre los animales no es desconocido el abuso de sí mismo, segun se ve en los monos, que se encenagan con el descoco mas brutal y asqueroso. De este desbarro adolecen principalmente las especies que tienen manos, mamas pectorales y el pene libre ó pendiente, fuera de una vaina, como todos los *primates*, L.

(1) Los Coptos y Abisinios llaman injuriosamente *cofa*, esto es, *cerrado*, al entero ú no circunciso, y lo tienen por tan sucio, que no quieren comer con él, y rompen la vajilla de que se sirvió.

SECCION QUINTA.

DEL ESTADO DEL MATRIMONIO.

No es bueno que el hombre esté solo, dice el Génesis; *hagámosle ayuda y compañía semejante á él*. Aun cuando la perpetuidad de la especie no exijiese el concurso de ambos sexos, no seria conducente que el hombre permaneciese solo. Mirad á estos tristes célibes, privados de familia, y consumiendo su vida sin arrimo, sin posteridad y sin afectuosos vínculos. Si vivir es amar, ellos no viven, arrastran la pesada carga de su existencia, ajenos de toda íntima felicidad; no les cabe patria ni celo del bien público; estan desterrados de la sociedad humana; y reconcentrándose en sí mismos, yacen en profundo despego; en una palabra, son para el estado cual las piedras desprendidas de la bóveda de un edificio inmenso, que aceleran su ruina.

Fácil nos fuera demostrar cuánto importa el vínculo del matrimonio á la duracion y felicidad política de las sociedades humanas, y hasta qué punto arrebatan los imperios á su ruina el celibato y el quebrantamiento del vínculo de las familias. ¿Á qué

gobierno, á qué país pueden pertenecer aquellos hombres á quienes nada interesa en la tierra? Pudiendo el soltero vivir en completa independencia, ¿qué autoridad alcanzarán sobre él las leyes y las costumbres? ¿Cómo puede servir á la patria el que no se enlaza con ninguna?

En efecto, la historia nos enseña que la decadencia de los imperios se atropella al par de la preponderancia del celibato. Á medida que la República romana fue desmereciendo en virtudes adustas y costumbres austeras, aumentóse constantemente el número de los solterones. En vano promulgó el senado leyes rigurosas para promover los casamientos; la relajacion pública y la dificultad de mantener la familia, á causa del aumento del lujo, contrarrestaron mas y mas los conatos de los padres de la patria. En los países pobres y laboriosos, como en Suiza y en los Estados-Unidos, apenas se ven solteros, porque consiste la riqueza en tener hijos que cultiven la tierra, y porque puede fácilmente sustentarse la familia en aquellas tierras donde venturosamente reinan la frugalidad y la sencillez de costumbres. En las ciudades ricas, asoladas por el lujo y la ociosidad, escasean los casamientos por causas opuestas. En las mismas ciudades populosas se ha notado que los barrios mas miserables estan cuajados de niños y familias; cuando parecen casi desiertos los mas ostentosos y opulentos: Los estados comparativos de nacimientos prueban que proporcionalmente son mucho mas numerosos en los campos y aldeas que en las ciudades. Hase probado que

la poblacion de las ciudades grandes de Europa va disminuyendo cada dia, al paso que se acrecienta la del campo, como para reparar el menoscabo del vecindario que se empoza en aquellos sumideros de la especie humana.

Á medida que las naciones van caminando hácia su decadencia, disminuye el número de casamientos, y aumenta en razon inversa el de célibes; de ahí es que va constantemente menguando la poblacion, al paso que se multiplica entre los pueblos que estan aun en toda la pujanza y lozanía de sus instituciones (1). Contemplad á Roma gobernada por la sabiduría de sus cónsules, á la misma Roma avasallada y envilecida bajo el férreo despotismo de sus feroces emperadores. Contemplad la Grecia en tiempo de los Arístides y Leónidas, y miradla despues toda estragada en la época del Bajo Imperio. Los estados despóticos estan cuajados de monasterios, de mendigos, de relijiosos solitarios, de hombres que se retiraron del mundo; porque todos huyen de una sociedad sobre la cual se aferran la opresora mano de la tiranía y el yugo enmudecedor del despotismo. Los millares de monasterios que cubrian gran parte de Europa, y los que aun subsisten en el dia,

(1) Los pueblos castos son robustos, esforzados y de alta estatura. Tácito, *Mor. Germ.*, cap. 11; César, *Bell. gallic.*, lib. 11; Mallet, *Introd. á l' Hist. de Danemark*, páj. 202, citan á este efecto varios pueblos celtas. Véase tambien Hermann Conringio, *De habit. Germ.*, cap. 11; Pelloutier, *Hist. des Celtes*, etc. Erales vedado á los Hebreos entregarse durante la guerra á los deleites del amor.

fueron casi todos fundados cuando iba ya agonizando el Imperio romano. Comparad la España, el Portugal, la Italia, pobladas de monjes, frailes y célibes, con otros países de Europa, tales como la Inglaterra, la Suiza, la Holanda, la Suecia, etc., donde cada día se acrecienta la población, la cual sería escesiva sino se descargase por medio de continuas emigraciones.

Los hombres propenden al yugo del himeneo en los países libres y pobres, donde reinan las buenas costumbres, y apetecen el celibato en aquellos donde las costumbres son corrompidas, y predominan el lujo y todas las superfluidades de la vida. Los desventurados se hermanan; los poderosos y estragados que se desalan tras la sensualidad incesante, miran con susto las incumbencias sagradas y austeras del padre de familias. El matrimonio apadrina las costumbres, la sociedad y sus leyes; el celibato enjendra la disolución, quebranta la hermandad social, y se sobrepone á las leyes. Predomina el primero entre los pueblos pécios, laboriosos y poco civilizados; el segundo aumenta cuanto mas oprimen los gobiernos á los hombres, al tenor de la mengua en leyes y en moralidad, y descuellan por contraposición el lujo y la cultura. El celibato trae necesariamente consigo el adulterio y la prostitución, motivos harto poderosos para alejar mas y mas á los hombres de los sagrados vínculos del himeneo. El roce de ambos sexos hace perder á los hijos el respeto que deben á sus padres, y agrava el menoscabo de las costumbres hasta en la raíz de las

jeneraciones entrantes. La facilidad de los logros quebranta el cuerpo y embrutece el alma. La escasez de matrimonios yerma los países que fueron mas poblados; los hombres no buscan ya en el vínculo conyugal mas ventajas que las de la fortuna, ó desfuegos improductivos, porque temen dar á luz los hijos que pudieran, ya sea por los gastos que acarrea su educacion, ya para evitar la molestia y los desvelos que necesariamente causan. El espíritu de galanteo que entreteje las conexiones de ambos sexos, enjendra el lujo, el afeite, el desalado anhelo de espectáculos y reuniones de hombres y mujeres. El tedio, ordinaria consecuencia de la facilidad de los logros, anda en busca de la variedad; y abito por fin de todos los placeres, aspira el hombre á deleites desordenados y criminales. (1). En ninguna

(1) Segun Ovidio, fue Orfeo autor de un vicio abominable.

Ille etiam Thracum popolis fuit auctor, amorem
In teneros transferre mares, citraque juventam
Ætatis breve ver, et primos carpere flores.

Nadie ignora cuán antiguo es este vicio en Oriente y entre los mahometanos polígamos; hasta las mujeres emparedadas en los harenes son tambien *repicadas*; entre sí, á pesar del rigor con que las castigan los Turcos, cuando descubren esta maña. Este abuso es harto comun entre los bravos; así es que los Chactas de la América septentrional tienen hombrecillos vestidos de mujer y muy menospreciados por las hembras. (Bossu, *Nouv. Voyag. aux Ind. Occid.*, tomo 11, páj. 100.

Tambien es conocida la sodomía entre otros salvajes de América, segun Lopez de Gomara, *Hist.*, lib. 11, cap. 1, y lib. 111, cap. xiii; Steller, *Kamtsch.*, páj. 287; Garcilaso de la Vega

parte son tan comunes los vicios desenfrenados como en aquellas donde mas abundan las mujeres, y donde mas fáciles se muestran, segun se echa de ver en los paises cálidos, ó en los imperios despóticos (1). Ya se deja conocer hasta qué punto estas mismas causas debilitan las naciones, socavan los

Hist. de los Incas, lib. 11; Lamotraie, tomo 11, cap. 111; Charlevoix, *Nouv. Fr.*, lib. vi, páj. 4; Dumont, *Louisiane*, etc. Entre los Griegos y Romanos, Camerario, *Horæ subces.*, cent. 11, cap. XLII.

(1) Sobre el coito con los animales, véase J. Warton, *Note on Theocrit.*, idil. 1, verso 88, páj. 19: *Siculi caprarii cum capris; et sarracenus sanctus, cum asellis*. Baumgarten, *Peregrin. in Ægypt., Arabiam*, etc., páj. 73. De tan odioso arbitrio echan mano los Persas que adolecen de coxaljía, segun Pallas, *Neuen nordischen Beyträge*, parte 11, páj. 38; lo mismo las mujeres de Kamtschatká, que por motivos supersticiosos escitan á los animales, segun Steller, *Beschreibung vom Kamtschatka*, páj. 289; las mujeres de Mendes, con el cabron sagrado, véase d' Hancarville, *Recherch. sur l' origine des arts de la Grèce*, tomo 1, páj. 320. Hase recomendado este medio para la curacion de la gonorrea. Véase Obsonville, *Mœurs des anim. étrang.*, páj. 173 y 247; Foresto, *Observ.*, tomo 11, etc.; Oleario, lib. 111.

El *Levítico* habla de la bestialidad, y la prohíbe á las Hebreas, cap. XVII, XIX y XX.

La idolatria ejiptia no prohibió el trato de las mujeres con el cabron de Mendes, segun ya llevamos dicho. Herodoto refiere, lib. 11, cap. XLVI, que este acto de monstruosa supersticion fué consumado casi en su presencia y en público. Segun Plutarco, *in Gryll.*, páj. 989, A., en tiempo de Trajano y de Adriano, ofrecianse aun muchas mujeres á este animal tenido por sagrado; pero añade que este cuadrúpedo preferia su propia hembra, y daba claras muestras de abominar esta detestable union. Las mas fanáticas, segun Diodoro Sículo, se presentaban al buey Apis, desnudas y en estado de orgasmo venéreo; *Bibliot.*, lib. 1.

gobiernos y enervan á los hombres ; en esta época se efectuan los grandes vaivenes políticos y las revoluciones mas asoladoras.

Los salvajes no son enamoradizos, especialmente en los climas frios (1); pero al paso que se van ci-

Estrabon cita unos versos de Píndaro, segun los cuales, parece que se realizaba verdaderamente la cópula con el cabron :

. Mendetis ,
Quo talax capræ maritus ,
Humanam audet inire fœminam.

Los hombres practicaron tambien con las cabras lo que las mujeres con los machos de cabrio, á quienes consideraban como al dios Pan y principio de la vida. Por esta razon, eran venerados los cabreros como sacerdotes de Mendes, segun d' Hancarville, *Recherch.*, tomo 1, nota, páj. 321. Aun subsistia tan horrorosa supersticion en el siglo segundo de la era cristiana ; ya se dió antes de Moises, puesto que el *Levítico*, cap. xvii, vers. 7, prohibe sacrificar al *velus*. El pueblo hebreo adoró al cabron Pan, y las Israelitas danzaron desnudas en torno del buey Adonai. (*Véase* Bochart, *Hierozoic.*, páj. 643 y 842, etc.). Este horrendo fanatismo nació de la cosmogonia indiana, segun puede verse en Sonnerat, *Voyag. Ind.*, tomo 1. Muchas antiguas esculturas griegas representan estas mismas acciones obscenas. Así es que no todas las religiones han aspirado á la pureza de costumbres. Las de la India no se dirijen mas que á escitar el prurito venéreo ; y por esta causa es allí permitida la poligamia, y se tacha el celibato de criminal. Los misioneros aseguran que uno de los mayores obstáculos que se oponen á que estos pueblos abracen el cristianismo, es su invencible apego á la poligamia. El abate Richard, *Hist. du Tonquin*, asegura que los bonzos que observan el celibato son jeneralmente menospreciados, por la esterilidad á que viven voluntariamente sujetos.

(1) Los Americanos son poco propensos al coito, Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, páj. 32 ; Ramusio, *Colecc.*, tomo III,

vilizando los pueblos, se jeneraliza el galanteo. Hase notado tambien que las naciones mas prendadas del amor honesto son al mismo tiempo las mas robustas y belicosas. Aristóteles, que hizo esta observacion, la comprueba con los Griegos y los Galos. El amor verdadero solo se abriga en las almas nobles y jenerosas; aliméntase de esperanzas y de pesares, y espira en el regazo del deleite. La época en que este afecto enjendró los mas esplendorosos prodijios fué la de las cruzadas y de la caballería andante: fue aquella una edad de amor y de guerra, impulsos al parecer encontrados, y que sin embargo se hermanan á cada paso, como si la naturaleza se complaciese en contraponer la muerte y la vida, resarciendo con la una los estragos de la otra.

En las rejiones polares y templadas, la naturaleza no franquea mas que una sola mujer á cada hombre; pero en las ardientes, infundió la poligamia, criando mas mujeres que hombres. Ya se deja percibir el objeto de estas diferencias, en atendiendo á que los moradores del norte son mas pausados y tardíos en sus cariños, y fecundas por mas tiempo y menos abortadoras que en el mediodía sus mujeres. Fuera de esto, no deben los paises frios estar tan poblados como los climas cálidos, puesto que

páj. 309; Rochefort, *Antill.*, páj. 461; Chanvalloñ, *Martinica*, páj. 51; Correal, tomo 11, páj. 141; Dutertre, *Antill.*, tomo 11, páj. 337; Falkner, *Of Patagonia*, páj. 125; Venegas, *Orinoco*, tomo 1, páj. 81; lo que equivocadamente se atribuye á su débil constitucion. Buffon, Robertson, *América*, tomo 1, libro 14, páj. 301; Pauw, *Recherches*, tomo 1, etc.

ofrecen menos alimentos á sus moradores. Las rejiones ardientes avivan á lo sumo el impulso del amor; las mujeres se esterilizan desde muy temprano, y adolecen de abortos. Por otra parte, la riqueza y la fertilidad del suelo de aquellas rejiones abastecen á muchos hombres. En los temples frios, el amor es tardío, casto, moderado y duradero, pero en los países cálidos, asoma tempranamente, se inflama con violencia, y pronto se desgasta y anonada. Un meridional, mancebillo á doce años, está ya exánime á los treinta; pero un septentrional, mozo á los veinte años, puede enjendrar pasados los setenta. Una Indiana, que puede concebir á la tierna edad de diez años, aparece ya añeja y postrada á los veinte y cinco; al paso que una Islandesa, que apenas conoce el amor á los diez y ocho años, pare todavía á los cincuenta.

Si el amor es mas anticipado, mas violento y ejecutivo en el mediodía, es por otra parte mucho menos duradero que en el norte. Por esto cargan los meridionales con varias mujeres á un tiempo, puesto que basta un solo hombre para secundarlas en corto plazo, consumiendo en breve término todas sus facultades prolíficas. Por otra parte, las mujeres se ajan en breve entre los trópicos, y como se esterilizan, fuerza es compensar con su gran número la corta duracion de su fecundidad. Por esta misma causa se atropellan mas las jeneraciones en el mediodía que en el norte. La dejeneracion que se nota en los Indios debe atribuirse principalmente á sus enlaces tempranísimos, pues tienen la costum-

brevemente de casar á los mozos á los quince ó diez y siete años, y las muchachas á los trece. La juventud, la delicadeza de la tez, la hermosura de las formas y la pujanza del cuerpo acompañan á los habitantes del septentrion hasta una edad muy avanzada, porque su vida se desgasta con lentitud; al paso que se consume atropelladamente en las rejiones ecuatoriales, arrebatando consigo todos los halagos y deleites de la mocedad; así es que los meridionales parecen ya viejos, cuando todavía no han traspuesto la juventud, y jóvenes los septentrionales, cuando ya han entrado en la vejez (1).

Las Europeas que se casan en las Indias estan espuestas, como todas las mujeres de los paises cálidos, á perecer de menorrajas y hemorrajas uterinas (2), y abortan con frecuencia por esta misma causa. Como la actividad del útero está en parte neutralizada por el frio en las rejiones septentrionales, de ahí es que la preñez de las mujeres es allí mas feliz, y no está tan espuesta á riesgos; producen tambien con frecuencia mellizos, y sus partos

(1) Entre los bravos de la América septentrional, no son casaderas las muchachas hasta la edad de diez y ocho ú veinte años; y los hombres no se casan hasta los treinta. (B. Bush, *Medic. inquiries*, etc., Filadelfia, 1789, en 8º, tomo 1. Sin embargo, en la zona polar, son casaderas las Samojedas á la edad de diez años, y estériles ya, segun Klingstedt, á los treinta.

(2) Entre los Incas del Perú, segun Garcilaso. Véase Carli, *Lettr. améríc.*, tomo 1, páj. 142; así es que en las islas del mar del Sur está prohibido el trato con las mujeres cuando tienen el menstuo (Cook, *viaje* II.).

con los resaca, tantas enfermedades, á pesar de ser
mas saludables, á causa del natural estreñimiento
que produce el frío en las partes ventrales y en el
ojo. Ya hemos dicho hasta qué punto los climas ca-
lidos enardecen en la mujer la sensibilidad agone-
sa. Muéstrase esta tiranía en Patana, segun Pyrrard,
tañu que los hombres se ven obligados á ponerse
unos paños que los resguarden de los atentados del
otro sexo. Las mujeres frias, rubias y gruesas en
demasia, conciben mas fácilmente en verano ó en
la primavera (1); al paso que las mujeres lacivas,
pelinegras, enjutas, nerviosas, velludas, de voz
branca, necesitan para ser fecundas, el invierno ó
un clima frio. Las Jatas y las Bengalesas tienen fa-
ma de salaces en extremo, y prefieren los blancos
europeos á todos los Indios. (2). Todas estas mujeres
son ojinegras, pequeñas, velludas, y picoterías, y tie-
nen la voz muy desentonada. (3).

El sumo ardor de los meridionales es menos fa-
vorable á la multiplicacion de la especie que el casto
amor de los septentrionales. (4). Los primeros no
anhelan mas que saciar su ardiente pasion; los se-

El sumo ardor de los meridionales es menos fa-
vorable á la multiplicacion de la especie que el casto
amor de los septentrionales. (4). Los primeros no
anhelan mas que saciar su ardiente pasion; los se-

(1) Stein, *De causa sterilitatis*, pág. 58. (2) Er. Pyrrard, *Voyage*, pág. 353 y. parte II, tomo I, pág. 65.
(3) Georg. Forster, *Voyage du Bengale á Pétersbourg, par terre*, Paris, 1802, en 8^o, tomo I.

(4) La experiencia ha probado que la frialdad del clima per-
judica á la poblacion de los negros, que en el tropico son robustos,
están mas sanos y se multiplican mas bajo los climas en extremo
ardientes; adquiriendo un negro brillante de ebano, indicio de
salud, en vez de aquella tinta pardo-amarilla, que indica la

(4) La experiencia ha probado que la frialdad del clima per-
judica á la poblacion de los negros, que en el tropico son robustos,
están mas sanos y se multiplican mas bajo los climas en extremo
ardientes; adquiriendo un negro brillante de ebano, indicio de
salud, en vez de aquella tinta pardo-amarilla, que indica la

gundos solo desean satisfacer saciadamente una necesidad: de ahí es que aquellos centuplican sus logros y se destronan en breve tiempo, cuando estos no obedecen mas que al instinto, y hacen alto en sazón; por esta misma causa, enjendran los primeros mas hembras, y los segundos mas varones. Los pueblos pobres y castos, tales como los de los países frios y montañosos, acuden simplemente al impulso de la naturaleza; sin traspasarlo con ningún exceso, como las naciones ya estragadas que habitan los países cálidos. Así es que la población se acrecienta constantemente entre los primeros, y va menguando entre los últimos, porque nada puede darse mas contrario á la reproducción que el abuso del deleite. Hé aquí porque las prostitutas son por lo mas estériles, pues el sinnúmero de los actos embota su sensación y siembra el desapego en el campo de la intimidad, al paso que la castidad afila los flechazos del cariño.

Como el ardor de los climas de la zona tórrida provoca los excesos del amor y redobla sus logros mucho mas que en los países frios, síguese de ahí que la multiplicacion de la especie humana es proporcionalmente menor en las regiones cálidas que en las frias. Las zonas templadas y glaciales van re-cargándose de moradores, á causa de la esterilidad de la tierra, cuando estamos viendo que las zonas ardientes van despoblándose por grados; pero como mengua ó degradacion de sus fuerzas. Nichols, *Rem. sur la santé et la vie des nègres en Amérique*, tomo 1, páj. 268. Con todo, esta diferencia depende de su naturaleza innata.

ma las quimeras solo pueden sustentar un número limitado de habitantes, cuando las segundas abastecen de solida á todos sus moradores, vuelcase el equilibrio, y fuertísima es ya que los pueblos del norte se disputen con mano armada sobre las regiones meridionales. Lo mismo sucede con los serranos respecto de los habitantes de las llanuras. ¿Porqué derrama el septentrion de cuando en cuando sus abortos por las fértiles campañas de la India meridional? La historia habla ya de poco irrupciones de los pueblos septentrionales en los países del mediodía; pero hasta ahora ninguna menciona por el rumbo contrario. Los Árabes y Sarracenos, que se internaron en el corazón del Asia y en África, no pudieron traspasar la parte meridional de Europa, y ni aun los mismos Romanos llegaron á sojuzgar completamente los pueblos septentrionales; antes al contrario, vemos que de las guaridas del norte se derramaron aquellos gallardos guerreros que volcaron el Imperio romano, tales como los Gótos, los Hunos, los Vándalos, los Francos, los Sajones, los Normandos y los Turcos. Las invulsiones mongolas han arrollado varias veces la China y el Indostán, como los Toltecas á Méjico, y en Persia los Afganeses. Del seno de las estériles montañas de Aethia salieron en lo antiguo los Caldeos y los Asirios, que invadieron el Indo hasta el Mediterráneo. Las yerbas y ásperas montañas de Elimide fueron la patria de los Persas, que Ciro capitaneó en la conquista del Asia, y los Macedones salieron de las serranías Ródopes para seguir á Alejandro el Grande á la Persia.

al Oriente, al Egipto y á la India. Los paíscos de Suiza envían sus numerosos habitantes á las naciones vecinas mas opulentas y á mas fértiles territorios. Las montañas de Saboya, de los Alpes y de la Auvernia se descargan casi todos los años de una parte de su poblacion; la Escocia, la Islandia, Inglaterra y las diversas naciones septentrionales de Europa envían á América y á las colonias crecidos enjambres de moradores; pero nunca se ha visto á un Indio Asiático, ó meridional, emigrar á los países del septentrion; ¿Porqué rebosan de habitantes las comarcas frias y estériles, quando tanto escasean en las pingües regiones meridionales? ¿Porqué se ha considerado el norte en todos tiempos como semillero del jénero humano? Ya llevamos desentrañada la causa que asema como resaca.

Algunos autores han intentado computar la suma total de los moradores de la tierra; sin embargo, fuerza es confesar que todos sus cálculos se fundan en conjeturas hasta incógnitas. No varía con frecuencia la poblacion de retullas de las escaseces ó las sobras de la paz ó de la guerra, y con motivo de ciertas enfermedades, como la peste, las viruelas, la fiebre amarilla y choñla morbu, ó á causa de las revoluciones, inundaciones, terremotos. ¿Quién podrá calcular el número de los habitantes de tantos estados ó imperios situados en países apertamente espaciales, tales como el centro de África, la Nueva Holanda, las dilatadas regiones de América, el del interior del Asia, etc.? Hasa dicho á bulto que la tierra se podía dividir en monarcas y millonados.

habitantes, atribuyéndose quinientos ochenta millones a Asia; incluidas las tierras australes, la Nueva Holanda y demás islas; (y se supone que la China sola contiene la quinta parte de esta cantidad (b)). El Africa, según dicen, puede tener ochenta y tantos millones; la América con sus islas ochenta millones (2); y la Europa ciento y sesenta millones. ¡Qué noble de vivientes! ¡Qué mezcla de individuos blancos, amarillos, rojos, atezados, ó negros, altos ó achetunados; grandes ó chicos; muchachos idiotas, poquísimos instruidos; muchos bárbaros, pocos civilizados; muchos pobres, pocos enjagados; muchos rústicos, pocos virtuosos; muchos desventurados, pocos felices; adorando los unos manantiales y serpientes; esculpiendo estos dioses de metal ó madera, tributando aquellos sus rendimientos a los astros ó a divinidades imaginarias; este adorando a Mahoma, esotro al gran Lama, y aparejado para degollar a su vecino porque no opina como él; todos fraguando leyes y costumbres; los unos utilizándose dueños, y los otros complacidos con ser esclavos; todos apoltronados en sus rebaños, andando desnudos ó arreados en diversos trajes, aleandose cuando creen engalanarse; todos finalmente, así necios como cuerdos, arrastrándose por el carril de la

(1) Una noticia oficial publicada en Pekin la calcula en sesenta y cinco millones.

(2) Humboldt calcula la total población del continente americano, al principio del siglo decimonono, en 25.660.000, esto es, en la vigésima tercera parte de la del antiguo mundo, cuya superioridad está ya más que compensada por la de aquel.

costumbre, imaginándose ser los únicos dotados de
 razón, rechazando á sus hermanos, andando
 así los días sin odiarse ni conocerse, empapándose
 todos en vanidades, considerándose como reyes del
 universo, y sin embargo, todos desgraciados, todos
 igualmente arrebatados por la muerte, para fran-
 quear desdichadamente su sitio á otros entes tan
 balbucies y tan dignos de lástima como sus antec-
 esores. (b) En la vida de las naciones cierto grado
 de edificación y de postración por donde to-
 da la humanidad por refugio forzoso, gira por rumbo
 de contradicción, estas vaivanes no traspasan casi nunca
 los límites señalados, siendo las reacciones iguales
 á los empujes, á menos que abusos excesivos yuel-
 quen y aniquilen los estados, y destruyan todos
 los vínculos de la sociabilidad humana. Basta, para
 convencerse de esta verdad, leer la historia de Ro-
 ma y la de Europa desde la edad media hasta nues-
 tros días, según ya lo observaron Montesquieu,
 Robertson y Wallase (2).

(1) Dicho se está que el Autor habla en este lugar, al par
 que en toda la obra, como naturalista; y escusado será repetir
 esta advertencia en lo sucesivo. *Nota del Traductor.*

(2) Las causas de despoblación son, según Wallase, la diferen-
 cia de religiones, el desamparo de los pobres, las leyes de suce-
 sión desigual por derecho de primogenitura, los muchos ejérci-
 tos, las dilatadas propiedades y otras malidades en la agricultu-
 ra; la tiranía de los gobiernos; el estragamiento de costumbres,
 el dilatado celibato del clero, etc. *Investigaciones sobre la po-
 blación.* Los Romanos habitaron el mundo, según es, propio de
 toda potencia exorbitante, Wallase, *idem.* Así es que los esta-

El género humano cuenta sus épocas de despoblación, y contempla los temidos azotes que lo van diezmando. Precediendo de las pestes y de las hambres, podía haber en Europa tantos habitantes como en ella se ven actualmente, después de las sangrientas irrupciones de los pueblos septentrionales, que asaltaron el imperio romano desde el reinado de Neron hasta el de Teodosio; y en tomar en cuenta las sangrientas guerras civiles que trajeron el imperio dividido entre sus ambiciosos pretendientes, y los treinta y dos emperadores degollados en el corto espacio de un siglo, cuando el imperio se vendia en pública almoneda, quién ignora los espantosos estragos y trastornos que en todo el Occidente causaron los Teutones, los Sármatas, los Cuados y Marcomanos, los Francos, los Burgundiones, los Vándalos, los Godos, los Hunos, los Hérules, los Lombardos, y los Alemanos? Los Esclavos, los Partos, y los Persas saquean el Oriente; los Arabes y los Sarracenos y los Moros recorren espada en mano el África y el Asia. La China, según su propia historia, lleva ya veinte y dos revoluciones generales, y la América también vio sus campos teñidos con la sangre de sus naturales.

Los ejércitos son mas propicios que los guerras a la población, ¹⁶⁷
idem, idem.

La población de Hungría es menguada, porque como solamente magnates pueden poseer tierras, hay muchísimas que permanecen incultas ó adehesadas; otro tanto sucede en gran parte de España, lo que nos contribuyó á ser ocutar en Francia ¹⁶⁸
blación, á parir de la tormenta revolucionaria, fue la división de las grandes propiedades.

En el reinado de Justiniano, el Imperio Romano vio reducida su población a la mitad de la que contaba en tiempo de Augusto, y en estos mismos siglos de inseguridad naufragaron con las naciones los conocimientos humanos, condensándose las tinieblas de la barbarie que debían traer en breve plazo el pauroso anochecimiento de la edad media.

En estas épocas aciagas de vuelco y desamparo, en que los feroces guerreros reducían a la servidumbre de la labor a los desventurados que pudieron salvarse de la mortandad, viéronse no pocos huir a los desiertos y buscar un asilo contra la opresión en el regazo de una retijón apacible y consoladora; levantáronse entonces claustros y monasterios, que bajo el tosco sayal cenobítico ofrecían seguro techo contra la tiranía y la violencia, porque ya desde entonces viéronse favorecidos por el cristianismo la vida ascética y solitaria y el desapropio de todos los enlaces sociales (1). La continencia y la castidad privaban en tanto grado entre los primeros cristianos (2), que les atribuían una especie de santidad, y viéronse muchas vírgenes arrostrar los más atroces tormentos antes que amainar en este punto. Todo por consiguiente se dió la mano para minorar entonces el número de matrimonios. Durante los tres primeros siglos del cristianismo, aparecieron muchas sectas, tales como los docetas, los marció-

(1) San Pablo, 1^a Corintios, viii, 35.

(2) Justin, *Apolog.* lib. i, núm. 15; Atenógoras, *Legat. pro Christianis*, núm. 3; Tertuliano, San Jerónimo, San Cipriano, San Clemente de Alejandria.

nitias, los encratitas, los maniqueos, etc.; que reprobaban el matrimonio, y consideraban la procreacion como un crimen (1); en términos que los orijenistas se cercenaban los órganos de la jeneracion: todos estos hechos demuestran hasta qué punto debió yermarse el mundo civilizado en esta parte del globo, durante los primeros siglos de nuestra era.

ARTICULO PRIMERO.

DE LA FECUNDIDAD Y DEL NUMERO RELATIVO DE INDIVIDUOS EN CADA SEXO.

Fáltanos ahora considerar las relaciones del sexo femenino con el masculino en estado de matrimonio, tanto en la monogamia como en la poligamia y poliandria.

Parece á primera vista que el estado mas natural al hombre es la monogamia: en efecto, el número casi igual de los sexos, especialmente en nuestros climas, la paz interna, la felicidad social que de ella dimana, el auxilio mútuo tan preciso para la educacion de los hijos, el ejemplo mismo de los monos y otros animales semejantes, que no tienen mas que una sola hembra á la vez, y el de muchos hombres, que en diversos países se contentan con una sola mujer, cuando pudieran tener muchas; todo deota

(1) Beausobre, *Hist. du manichéisme*, lib. II, cap. VI, párrafo 2 y 7.

que el hombre y la mujer deban actuar en número según la constitución de la familia. Es verdad que por el solo derecho natural, y prescindiendo de las leyes sociales, pretenden algunos jurisconsultos (1) no ser ilícita y criminal á los ojos de la naturaleza el trástruque de los sexos. La comunidad de las mujeres prevaleció y subsiste todavía en muchos países (2); en el día, los Chinguleses, cuyas costumbres son muy depravadas, se muestran muy desviados de sus mujeres, y estas venden sus hijas á los extranjeros sin el menor miramiento (3). Entre los Tetrofagos, los Hifofagos, los Nómades, etc., según Diodoro Sículo (4); los Garamantos, según Plinio (5); los Trogloditas, según Agatárcides y Pomponio Mela (6); los Agalises, según Herodoto (7); los Sabeos y Masajetas, según Estrabon (8); los antiguos Ingleses, según César (9) y Xifilino (10); y por último, en Calcut, según Pietro della Valle (11), era común el sexo. Platon, que intentaba

- (1) Tomasio, *Jurisprud. divina*, lib. III, cap. II.
 (2) En lo antiguo, entre los Taprobános ó habitantes de Ceilan según Diodoro Sículo, lib. II, cap. LVIII.
 (3) *Reminisc.*, *Kayaga á Ceilan*, y John Davy *Account*, etc.
 (4) *Biblioth.*, lib. III, cap. XV, XXIV y XXXII.
 (5) *Hist. nat.*, lib. V, cap. VIII.
 (6) *De situ orb.*, lib. I, cap. VIII.
 (7) *Métop.*, páj. 161.
 (8) *Geogr.*, lib. XVI.
 (9) *De bell. Gall.*, lib. VI, cap. 117.
 (10) *In Nerva et Severo*.

- (11) Parte III, *epist.* 7, y Ludov. Roman, *Navegacion*, lib. V, cap. VIII.

plantear la comunidad en su República (1), suponía que resultaría de ella la ventaja de que cada uno miraría á los ancianos como á sus padres, á los niños y jóvenes como á sus hijos, y á los contemporáneos como á sus hermanos y hermanas; desterrando de esta suerte el adulterio, como en Esparta, donde el matrimonio tenía visos de raptó. Sin embargo, es fácil demostrar con muchas razones lo perjudicial que sería esta comunidad al género humano.

Sin casamiento, no podría haber ni parentesco ni familia; tampoco se darían haberes patrimoniales, ni heredamiento libre ni división de haciendas; como todo pertenecería á todos, aprovecharíase cada uno de la masa común, y nadie se afanaría para todos; de donde nacería el estado bárbaro de las naciones bravías, quedando destruida toda sociedad. Esta cabal comunidad de mujeres y de bienes, si es que en alguna parte haya existido, solo pudo reinar entre los pueblos salvajes que viven, en escaso número y en dilatados espacios, de los frutos selváticos de la naturaleza. Siendo común la mujer, ¿qué hombre quisiera encargarse de un niño de quien con seguridad no puede conceptuarse padre? Y no pudiendo la mujer criar por sí sola á su hijo, acabaríase por precisión el género humano; serían frecuentísimas las esposiciones y los infanticidios, como ya lo son entre los pueblos estragados que no ofrecen asilo al inocente fruto de la disolución. Por

(1) Libro v.

último, la comunidad de las mujeres fomentaria de continuo contiendas reñidas por alcanzar las mas aventajadas; pues si hasta los animales batallan desesperadamente entre sí por la posesion de las hembras, en tiempo de la brama, ¿cuántas mayores violencias no ejerceria el hombre, que puede enjendrar en todos tiempos, y que se empapa mucho mas que los animales en los atributos de la hermosura? Aun entre los pueblos polígamos que se zahieren por celosos, nótese suma facilidad en las mujeres. En Pulo-Condoro, dice Dampier, en el Pegú, en Siam, en la Cochinchina, en Tonquin, etc., son aquellos moradores tan dadivosos de sus mujeres, que las franquean á poquísima costa; lo mismo sucede en las costas de Guinea, donde las negras descubren á los blancos de quienes estan enamoradas, los pérfidos lazos que les tienden los naturales (1).

En muchos paises, ni siquiera se contrae el matrimonio, y mézclanse ambos sexos cuando les da la gana (2). En Camboja, las muchachas mas disolutas son las que mas fácilmente se casan, porque no conceptúan la prostitucion por vergonzosa. Entre los Pehuares del Brasil, en el reino de Calecut, y en algunas islas de las Canarias, podian las mujeres tomar muchos maridos á la vez; en Nicaragua, las muchachas escojian sus esposos en medio de los regocijos públicos, como lo verificaban en lo antiguo las doncellas de la isla de Candia. Entre los Ku-

(1) *Voyage autour du Monde*, tom. II, páj. 71 y 72.

(2) Entre los antiguos Peruanos, segun Garcilaso, *Hist. de los Incas*, lib. I, cap. XIV y XV, y lib. VII, cap. XVII.

basches, nacion del Cáucaso, las viudas se presentan cubiertas con un velo al primero que encuentran, y sus hijos son reputados por lejitimos; igual costumbre tenian los Gargareos, segun Estrabon. Muchos bravos del norte y del sur de América truecau aun sus mujeres entre sí, y se abandonan sin rubor al incesto (1).

No cabe duda en que esta confusion jeneral de individuos puede, andando el tiempo, destroncar el linaje humano con uniones incestuosas, segun se echa de ver en las naciones que no han acertado á atajar este abuso. Los esperimentos hechos en Bohemia, en yeguaerías, prueban que las castas sobresalientes de caballos, unidos en línea directa con sus padres, dejeneran en breve tiempo (2). Los casamientos antiguamente legales en Egipto entre hermanos y hermanas (3) no produjeron, al parecer, efectos muy ventajosos; pues el cariño fraterno disminuye necesariamente el amor físico, el cual es tanto mas agudo y vehemente, cuanto mas nuevos son los sexos el uno respecto del otro. Notóse tambien entre los Persas y los Partos (4) que el incesto,

(1) Hearne, *Voyage à la baie d' Hudson*, tom. 1, páj. 200 y 202, trad. fr. Lo mismo sucede entre los Indios de la Guayana.

(2) Michaelis, *Mosaische Recht.*, y John Sinclair, *Code of Agricult.*, segun ensayos hechos en Inglaterra con diversos ganados.

(3) Diodoro Sículo, lib. 1.

(4) Xenofonte, *Memorab.* iv, cap. iv; y Dion Pruseno, *Orat.* xx. En la tierra de Yeso cácase el hermano con la hermana, y hasta el padre con la hija. Dicese que esta costumbre trae su origen de un naufragio que arrojó á aquellas playas, desiertas á

permitido por Zoroastro, era siempre estéril, ó producía individuos de endeblísima complexion; pues la union de los padres con los hijos es comunmente harto desproporcionada por lo que respecta á la edad, y hasta los animales la soslayan, por mas que hayan dicho lo contrario Diógenes, Crísipo y otros filósofos. El caballo, el camello, etc., miran con horror el coito materno (1); pero no así los perros, por ser menor entre ellos la desproporcion de edad.

En Dobrota, pequeña ciudad situada entre las bocas del Cataro, tienen sus vecinos la costumbre de no casarse fuera de su comunidad, y de ahí es que todos son parientes cercanos y necesitan dispensa. Quizás á esta sangüinidad deba atribuirse su poca ó ninguna familia (2).

Vese por lo dicho que, aun prescindiendo de este rubor tan reconocido por casi todo el jénero humano, y que prohíbe todo enlace entre padres é hijos, la misma naturaleza los reprueba y condena (3). El

la sazon, á unos infelices que todos eran parientes, y que para perpetuarse tuvieron que entroncar unos con otros. Por lo demás, el cariño nunca retrocede, antes al contrario, desciende constantemente hácia los mas jóvenes.

(1) Aristot., *Hist. anim.*, ix, cap. XLVI; Opiano, *De venatione*, lib. I; Varron, *Re rust.*, lib. II, cap. VII; Plinio, *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. XLV; Antígono Caristio, *De mirabilibus*, cap. LIX.

(2) *Annales des Voyages*, tomo IV, páj. 201, París 1809.

(3) Ovidio, en las *Metamórfofes*, dice:

., Gentes tamen esse feruntur
In quibus et nato genitrix et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

Tales eran los Persas, Babilonios, etc. Otro tanto dijo Cátulo

único objeto de los legisladores que prohibieron todo enlace en la misma parentela, no fue, como se supone, reunir los diversos miembros de la especie humana, é incorporar las familias unas en otras (1), sino hermosear la especie con el cruzamiento de los linajes.

Ya estamparon esta verdad Vandermonde (2) y Buffon, y diariamente la comprueban repetidos ejemplos. La mezcla de los Tártaros Mogoles con los Rusos enjendra, segun Pallas, bellísimos individuos. El producto mulato del Negro y del Europeo es mas robusto y activo que el producto mestizo del de los Persas. Los Caribes se casan con sus primas hermanas, Rochefort, *Antill.*, páj. 488.

La ley que prohíbe los enlaces entre parientes cercanos no es una institucion natural, puesto que los mas de los salvajes la quebrantan á cada paso; es sí una institucion civil que propende á unir y enlazar las diversas familias del jénero humano. Sin esta sabia prevision, cada familia, aislada y sin ajenos vínculos de parentesco, subdividiria en breve la nacion, la cual, mediante los diversos entronques, se une y agrega en un haz, y distribuye con mayor igualdad las condiciones y fortunas.

Séneca, en su tragedia de *Hipólito*, pone estas palabras en boca de Teseo, v. 913.

Feræ quoque ipsæ veneris evitant nefas, generisque leges
Inscius servat pudor.

Sin embargo, segun Ovidio, pueden citarse ejemplos contrarios, *Metamórf.*, lib. x.

. Coeunt animalia nullo
Cætera delicto, nec habetur turpe juvenæ
Ferre patrem tergo, fit equo sua filia conjux.

(1) Plutarco, *Quæst. Roman.*, 107; San Agustin, *Civit. Dei*, lib. xv, cap. xvi.

(2) *Essai sur le perfect. de l'esp. hum.*, Paris 1756.

Blanco con el Americano (1); pues el único medio de borrar las impresiones enfermizas hereditarias, como son la gota, las escrófulas, la tísis, etc., consiste en mezclar los linajes, en compensar la escasez de un individuo con la sobra de otro, y distribuir de esta suerte en las constituciones una igualdad de fuerzas proporcionadas. Los Judíos, deshermanados de todos los demás pueblos, se traspasan varias disposiciones viciosas y enfermedades cutáneas; pero tambien conservan por este medio en todos los paises su *facies hebraica* ó estampa ajudiada harto conocida.

La monogamia parece una ley impuesta á la naturaleza humana en los paises frios y templados. En primer lugar, el número de mujeres es en ellos menor que el de varones en los nacimientos. En Francia, nacen cien varones para noventa y seis hembras, ó un décimo séptimo mas de varones, segun Pomelles y Messance: en Inglaterra, nacen diez y ocho varones por cada diez y siete hembras (2), y segun algunos, diez y siete varones por diez y seis hembras; aunque es menor la relacion en ciertas circunstancias; en Suecia, nacen veinte y cuatro varones para veinte y tres hembras; en San Petersburgo, veinte y un varones por veinte hembras; en Paris, veinte y siete varones por veinte y seis hembras, ó mas jeneralmente, veinte y dos varones y veinte y una hembras, resultado igual al de los da-

(1) Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv. Espagne*, tomo 1, páj. 130, edic. en 4º.

(2) Montmor, *Analyse des jeux de hasard*, 2ª. edic.

tos que se han recojido, en Nápoles y en Londres. En un empadronamiento de treinta departamentos de Francia, bajo el ministerio de Chaptal, resultaron veinte y un varones por veinte hembras (1). En Tolosa, se cuentan veinte y dos varones por veinte y una hembras (2); sin embargo en algunas ocasiones se han contado en Paris veinte y nueve varones por veinte y ocho hembras (3). Graunt sienta que en Europa nacen jeneralmente catorce varones por trece hembras (4). Sussmilch asegura que en la América septentrional nacen quince varones por catorce hembras (5). En Nueva España, se cuentan cien varones por noventa y siete hembras (6); y segun algunos autores, nacen en la India Oriental ciento veinte y nueve varones por ciento veinte y cuatro hembras (7). No nos ha sido dable adquirir datos ciertos en orden al número de nacimientos de ambos sexos entre los Indios y los Orientales, á quienes jamás les ha ocurrido llevar registro civil, á lo

(1) Peuchet, *Statist. elem. de la France*, páj. 132.

(2) *Mém. sav. étrangers*, tomo 1v, páj. 121.

(3) *Acad. des sciences*, 1752.

(4) En la monarquía prusiana, segun Hufeland, sobre diez millones de habitantes, nacen diariamente 587 varones y 556 hembras, ó la razon de 21 á 19. Si, segun Diodoro Siculo (lib. 1, cap. 1111), nacieron en Egipto, el dia del nacimiento de Sésotris, 1700 varones, puede creerse que nacieron otras tantas hembras, lo que supone una poblacion de 34 millones de habitantes.

(5) *Gottlich. ordnung*, tomo 11, páj. 257.

(6) Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv. Espagne*, tomo 1, páj. 137.

(7) Sussmilch, *idem*, páj. 156.

cual se agrega la imposibilidad de computar la poblacion de sus misteriosos harenes; ni aun los Franceses, cuando eran dueños de Egipto, pudieron lograr un alistamiento puntual sobre este particular.

Hase notado por otra parte que perecen mas hombres que mujeres, ya sea á causa de las guerras y de la marina, ya sea con motivo de las artes y oficios perjudiciales ó espuestos, ya de resultas de fracasos ó demasías de todas clases, mas frecuentes en el sexo masculino que en el femenino; y de ahí es que el número de mujeres es igual y á veces superior en nuestros climas. Fuera de esto, una porcion dada de mujeres vive mas largo tiempo que otra igual de hombres, en la razon de diez y ocho á diez y siete, segun Kerseboom y Deparcieux (1); y cuando traspasaron la edad crítica, son mas vividoras que nosotros. Si es verdad que perecen mas mujeres casadas que maridos desde la edad de veinte años hasta la de treinta y cinco, á causa de los accidentes del parto y de las enfermedades auejas, tambien lo es que mueren mas solteros que solteras, y próximamente diez hombres por nueve mujeres, en Paris, Lóndres y otras partes. En 1778, habia en Francia, segun Moheau (2), un décimo sexto mas de mujeres que de hombres. D'Expilly admite un décimo quinto, y lo mismo asegura Wargentin respecto de Suecia, en 1763. En Venecia, habia, en 1811, diez mujeres por nueve hombres; y parece que en Paris, se cuentan nueve por ocho. En los pai-

(1) *Tableaux*, páj. 97.

(2) *Rech. sur la pop. franc.* páj. 71.

ses cálidos, sube aun mas el número de mujeres; Kempfer refiere que en Meaco, ciudad populosa del Japon, se cuentan seis mujeres para cinco hombres, y lo propio sucede en Quito, segun Ulloa (1). Lavillardiere observó once mujeres por diez hombres, en la Nueva Holanda meridional (2); y entre los Guaranis, en América, se ven, segun Azara (3), catorce mujeres para trece hombres. Pike observó aun mayor diferencia en las tribus salvajes (4), pues en algunas de estas naciones notó siete mujeres para seis hombres, y aun doce mujeres para ocho hombres; y entre los Siúes, dos mujeres para cada hombre. En las ciudades grandes de Méjico, se cuentan cinco mujeres para cuatro hombres (5).

Pero esta demasía de mujeres es aun mas considerable en las costas de Guinea y en diversas islas de la India, como en Java (6) y en Bantam (7), en donde, hasta los mismos principes se hacen guardar por mujeres armadas; y en las costas de Malabar y de Bengala. Si consideramos con Chervino (8) que el tráfico de negros en África y el comercio y navegacion de la India arrebatan muchos hombres, no nos parecerá estraña esta demasía del sexo femenino.

(1) *Relac. hist. del Viaje*, tomo 1.

(2) *Voy. à la rech. de la Peyrouse*, tomo 11.

(3) *Voyage en Amérique méridionale*, tomo 11.

(4) *Voyage au Nouv. Mexique*, tomo 1, páj. 227.

(5) Humboldt, *Essai polit.*, lib. 11, etc.

(6) Macartney, *Vinje à la China*.

(7) Stavorino, *Voyage à Batavia*, tomo 111, páj. 59.

(8) *Rech. méd. philos. sur la polyg.*, Paris, 1812.

no; pero aun prescindiendo de todas estas causas, es muy probable que nacen en aquellos países mas mujeres que hombres, segun testimonio de todos los viajeros; aunque no es menos cierto por otra parte que sobre este punto nadie ha podido adquirir datos exactos. Segun algunos autores, hay en el Cairo un sexto mas de mujeres que de hombres, un quinto en la India (1), y un cuarto, ó aun un tercio mas en diversas rejiones del Asia meridional.

Parece pues que la poligamia depende bajo muchos respectos de la razon numérica en que estan los sexos, especialmente en los países cálidos, aunque las mujeres no esten allí con los hombres en la razon de tres á uno, como supone el caballero Bru-

(1) En la ciudad de Benares, que cuenta, segun dicen, un millon de habitantes, calcúlase en $\frac{2}{3}$ de la total la poblacion femenina, á causa del inmenso número de bracmanes y alfaquies saniasis que viven en el celibato, el desaseo y la mendigues. Sin embargo, en otros parajes de la India, nacen, como en Europa, mayor número de varones. Véanse *Trans. of. Bombay*, tomo III, en 4.^o, 1823; *Account of Lony*, etc. El P. Parnnin asegura que el número de nacidos hembras es igual en la China al de los varones, *Lettres edif.*, coleccion xxvi. En Calcuta, entre los Tamules, y en Batavia, entre los Malayos, nacen mas varones que hembras. Sin embargo los jurisconsultos chinos aprueban la poligamia, porque, segun ellos, nacen mas hembras que varones (*Mém. des missionn. sur les Chinois*, tomo VI, páj. 308); con todo podrian citarse otros testimonios que afirman ser igual el número de nacimientos de ambos sexos (*Mém. sur les Chinois*, tomo II, páj. 407). Segun el padron hecho en Bohemia en 1811, halláronse muchas mas hembras que varones; igual resultado dió el que se verificó en Lóndres en dicho año.

ce (1). Esta costumbre fué en lo antiguo comun á todas las naciones de la tierra (2); y todavía prevalece entre los Samojedos, los Kamtschadales, los Ostíacos, los Tongusos y otros Siberianos, lo mismo que entre los bravos de la América septentrional, á pesar de la suma frialdad de aquellas rejiones.

La monogamia no tuvo cabida en lo antiguo sino entre los pueblos civilizados de la Grecia y de Roma y entre los Galos y Jermanos, únicas naciones monógamas entre los bárbaros. Sin embargo la famosa Atenas toleró la bigamia; y Sócrates, con ser tan gran filósofo, tuvo dos mujeres.

Tambien es verdad que aun en los países en donde la poligamia está legalmente instituida, no es jeneral sino entre los acomodados y los principales, que pueden comprar y sustentar muchas mujeres; pues la plebe, cuyos medios no alcanzan á tanto, permanece monógama, y no carga con otra mujer sino euando la primera es inservible de puro vieja. Entre los antiguos Moscovitas de Europa, y aun en el dia entre los Tusches, pueblo polígamo del Cáucaso, el padre da á su hijo, cuando no tiene este mas que seis ó siete años, una esposa ya casadera, y entre tanto desempeña él mismo las funciones de marido, y los hijos que nacen de esta estravagante union son reputados propios del hijo. La causa principal porque el cristianismo no se equilibra en la India con

(1) *Voyage aux sources du Nil*, tomo 1, páj. 322.

(2) Seldeno, *De polygamia*; y Pierio Valeriano, bajo el pseudónimo Theophilus Aletheus, *Polygamia triumphatrix*, Lond., 1682, en 4º, edicion de Tolio.

el islamismo es la poligamia , con la cual tiene que lidiar , y que aun no ha podido desarraigar de entre los cristianos del Congo.

La poligamia es mas comun en los gobiernos despóticos que en los republicanos ; sin embargo todavía se halla entre los Araucanos, nacion aristocrática de Chile. En efecto, parece que esta costumbre dimana del abuso del despotismo, puesto que entre todos sus secuaces, las mujeres son necesariamente esclavas de sus maridos. Así es que en todo el Oriente, paga este el dote ó *calim* á los padres á quienes compra la hija; y esta no es nunca igual á un hombre, que por lo mismo que divide su corazon, ó mas bien sus placeres, entre muchas esposas, no merece el cariño de ninguna, porque se ven consideradas no cual compañeras, sino como serviles instrumentos de su torpe sensualidad (1). De ahí es que muchos historiadores , entre otros Amiano Marcelino , Procopio , etc., han observado y con razon, que las naciones polígamas manifiestan en todos sus hábitos y en todas sus acciones una insensibilidad feroz.

Esta costumbre se estrella con el sistema de las naciones civilizadas : sin embargo la poligamia no es enemiga de la naturaleza, la cual anhela constantemente la mayor reproduccion de los entes. En efecto, la mujer tiene sus épocas de menstruacion, de preñez y de lactancia, que se oponen por lo comun á nuevas concepciones; y se esteriliza antes que se imposibilita el hombre.

(1) Salustio , *Jugurta* , n.º. 82.

Las leyes de Mahoma, Zoroastro, Confucio y de todos los legisladores de Asia han dispuesto la pluralidad de las mujeres, constituyéndolas esclavas del hombre para conservar la paz de las familias (1).

Las naciones mas cultas y civilizadas son las monógamas, porque la poligamia mantiene á los pueblos en la servidumbre de la ignorancia, ó en la deplorable barbarie del estado bravío. La poligamia legal acarrea y supone el despotismo, porque de ella nace la servidumbre de la mujer, y porque la esclavitud casera trasciende de suyo al estado civil. « En las repúblicas, dice Montesquieu, son las mujeres libres por las leyes, cautivas por las costumbres..... En los estados despóticos, no son las mujeres quienes introducen el lujo, antes al contrario, ellas mismas son su objeto, y son por tanto desventuradas esclavas. Todos los hombres se amoldan á la corriente del gobierno, y plantean en su casa lo que

(1) En lo antiguo, ahorcábanse las Tártaras á la muerte de sus maridos, y las Indianas se arrojaban casi todas á la pira; pero en el dia no son tan frecuentes tales sacrificios, porque van perdiéndose las antiguas costumbres.

En el código hindu no asoma ley alguna que mande espresamente á las viudas fenecer con sus maridos; pero los libros de los brahmanes ponderan esta accion en términos que la mayor parte de las viudas toman la animosa resolución de morir en la hoguera.

Esta costumbre fue tambien conocida de las naciones del Norte, segun Herodoto, lib. v, cap. 1, §. 11; y notas de Brotier sobre Tácito, *Mor. Germ.*, cap. xix, nota 6; y tambien subsistia en la América septentrional, puesto que las viudas no podian vivir por sí solas. Carli, *Lettres américaines*, tomo 1, carta x.

fuera de ella ven acertado (1).» El mismo autor añade las observaciones siguientes. «Las mujeres tienen poco recato en las monarquías, porque como su nacimiento las llama á la corte, van á tomar allí aquella desenvoltura que es lo único que en ella se tolera..... y como su flaqueza no da cabida al orgullo sino á la vanidad, siempre reina con ellas el lujo.»

- Infírese de lo que llevamos dicho: 1º. que los países frios, pobres y toscos, y los estados republicanos son los mas favorables á la multiplicacion de la especie humana; 2º. que las monarquías, los climas templados, las sociedades civilizadas, los países medianamente fértiles, le son menos ventajosos; y 3º. y último, que los imperios despóticos, las rejiones cálidas, aun las mas fértiles, y la poligamia son sus mayores enemigos. En el primer caso, los hombres son laboriosos, activos y pundonorosos; en el segundo, son mañosos, atinados y cultos; y en el tercero, holgazanes y disolutos.

Vese pues por lo dicho que el estado de las mujeres coincide cabalmente con las formas de los gobiernos y la naturaleza de los climas; y hé aquí porque las alteraciones en las costumbres, ó en los enlaces de los sexos, propenden á producir efectos correspondientes á las constituciones políticas. Como los gobiernos favorables á la libertad son naturalmente fecundísimos, vense en la precision de ser ó conquistadores, ó guerreros, ó comerciantes, por-

(1) *Esp. des lois*, lib. VII, cap. IX.

que necesitan en cierto modo un derrame para descargarse de la plétora de su poblacion : de esta verdad nos ofrece la historia no pocos ejemplos en la antigua Grecia, Roma, y hoy dia en la Suiza y la Francia (1) para la guerra; y para el comercio, en la antigua Cartago, Venecia, Holanda é Inglaterra (2). Los imperios despóticos, que se muestran enemigos de la multiplicacion de la especie humana, flaquean y yacen á merced de todo conquistador: Roma república fué conquistadora; Roma imperio y esclava perdió todas sus conquistas. De ahí es que los imperios despóticos de Asia se han visto repetidas veces subyugados al primer asomo de guerreros tártaros. Las repúblicas, bien así como el hombre en su edad robusta y lozana, anhelan fortalecerse y ensancharse; los estados despóticos, á semejanza del anciano, se postran y se encojen. Así es que la mayor parte de los gobiernos establecidos sobre nuestro globo principiaron por un estado mas ó menos libre; y algunos agonizan á los ahincos de la opresion, que viene á ser la decrepitud y la muerte de las instituciones politicas, al propio tiempo que

(1) La Francia propenderá siempre á un gobierno templado, que no debe ser ni una república pura ó democrática, ni una monarquía demasiado cercana al despotismo. Meditense, en prueba de lo dicho, la historia de Francia y las revoluciones de este país; estúdiense las costumbres de sus pueblos y la suma libertad que en ella disfrutaban las mujeres.

(2) La Inglaterra es una república monárquica vigorizada por el comercio, á causa de su situacion insular; así es que la poblacion va diariamente acrecentándose en este país.

yerma la tierra y agota los manantiales de las generaciones.

Los hombres son mas rara vez impotentes que estériles las mujeres. Hase notado que el aborto dimana casi siempre de la demasiada irritacion del útero, y de ahí es que las mujeres de complexion en extremo ardiente paren á sazón rarísima vez. En las rejiones del mediodía, los órganos sexuales se inflaman con frecuencia, y las mujeres estan muy expuestas á hemorragias uterinas, que despegando la placenta, causan por lo mas el aborto. El ardor del clima desenfrena y prorumpe en aquellos monstruosos y criminales deleites que horrorizan á la naturaleza, y que proscribieron los legisladores, mandando espresamente á los hombres que procreen hijos y que cumplan con sus mujeres el deber conyugal (1).

Los padrones de nacimientos, en las diversas rejiones de Europa, han probado con evidencia: 1º. que los lugares y aldeas en donde vive poca jente rica son mas fecundos que las ciudades opulentas; 2º. que los años de escasez son funestos á la poblacion; y que en los abundantes son mas los nacimientos y menos los fallecidos; 3º. que los meses mas propios para la fecundacion de las mujeres son los del verano (2) y la primavera; 4º. que en nuestros paises

(1) V. el *alcoran* de Mahoma, el *zendavesta* de Zoroastro, las *leyes* de Moises, los *cinco kings* de los Chinos, y todos los códigos religiosos del Asia.

(2) Hase observado que en Paris el número de nacidos era mucho mayor en marzo, enero y abril, y mucho menor en ju-

se cuenta un nacimiento sobre veinte y cinco personas ó algo mas; de suerte que el número de nacimientos escede al de fallecidos, que es de un trigesimo quinto en los lugares y aldeas, y de un trigesimo segundo en las ciudades; y por último, los padrones recién publicados sobre la poblacion de Francia demuestran que la fecundidad fue proporcionalmente mayor durante la revolucion que antes de la misma, á causa de la subdivision de las grandes propiedades.

La señal mas cierta de la prosperidad de un pais es la multiplicacion de sus habitantes (1); puesto que trae consigo la prueba de que en él pueden subsistir muchos individuos, ya sea con el fruto de su trabajo, ya con el producto de sus propiedades. Tambien ha demostrado la esperiencia que las naciones, en el vaiven de sus conatos en pos de la independencia, como la Grecia y la antigua Roma, cuentan mayor poblacion que las naciones mas pacíficas: por eso se admira Tito Livio de que Roma república hubiese podido subministrar tantos soldados, cuando los producía en tan corto número bajo el domi-

nio, noviembre y diciembre. Dedúcese de este hecho que los meses mas favorables á la fecundidad de las mujeres son mayo, julio y agosto, y los menos octubre, marzo y abril. Buffon habia ya observado que en nuestro clima el calor del verano es favorable á la jeneracion. Stein, *Caus. sterilit.*, páj. 58; War-gentin, en Suecia, *Sw. Wetensk. acad.*, tom. xvi, 1754, y tomo xviii, 1767; *Act. Helvetic.*, tom. vi; y Buffon, Rabelais, *Pontagruet*, lib. v, cap. 29, etc., observaron que el número de nacidos es siempre mayor en invierno que en verano.

(1) Adam Smith, *Riqueza de las naciones*.

mo pacífico de Augusto. Dijérase que el espíritu guerrero y turbulento de los pueblos los hace mas prolíficos que á aquellas naciones mansas y afeminadas en el cieno de su dilatada servidumbre; de ahí es que los países mas conmovidos y libres estan mas cargados de poblacion que los otros, y los reinos mas absolutos son los mas yermos; en prueba de ello basta comparar la España con la Francia, la Suiza, la Holanda, etc. Los países pobres van creciendo en poblacion, como la Rusia, la Suecia, etc., y los países acaudalados y donde reina el lujo, van menoscabando mas y mas la muy escasa que tienen. Las ciudades opulentas soterran la poblacion, y las aldeas y lugares mas miserables la aumentan; pues se ha notado que los casamientos de la plebe son mucho mas prolíficos que los de las condiciones mas elevadas. Los negros, cuando libres, lo son tambien mas que los blancos. En Rusia, segun dicen, ascienden cada año los nacimientos al duodécimo ú al décimoquinto de la poblacion, y no muere mas que un cuadrajésimo quinto ó un quincuajésimo sobre el total de los vivos: así es que los nacimientos son mas del doble de los muertos. Este imperio ajigantado va acrecentándose diariamente con espantosa rapidez, y vendrá un dia en que, harto encajonado en el confin de su territorio, deramará de su seno pueblos enteros que inundarán el mediodía. La Rusia simará la Europa, y los toscos Cosacos poblarán nuestras rejiones civilizadas, como en la época del vuelco del Imperio romano.

El número de mellizos, segun Tenon, fué de uno,

por ciento en la casa de espósitos de Paris llamada *Hotel Dieu*; en Inglaterra se ha observado un embarazo doble sobre noventa y seis ordinarios, y en el hospicio de la *Maternidad*, en Paris, se ha notado un parto doble sobre noventa y uno y dos tercios ordinarios; sin embargo hay algunos paises en donde suelen ser mas frecuentes los nacimientos de mellizos; tales son, entre otros, Chile y la Pensilvania. El nacimiento de gemelos depende á veces del padre, segun se ha probado; y tambien hay hombres que solo enjendran hembras, y otros que solo producen varones (1).

Entre los primojénitos, se notan por lo comun mas varones que hembras; observándose cabalmente lo contrario entre los posteriores. De ahí es que los esposos entrados en dias enjendran mas hembras que varones, al paso que los recién-casados, que todavia estan en lo sumo de su pujanza, enjendran mas varones que hembras. En efecto, los hombres quebrantados por el deleite solo producen individuos del sexo mas delicado.

(1) Ya es bien sabido que hay muchas mujeres que, sin tener el menstuo, son tan fecundas como las otras. Sin embargo no anda Roussel muy acertado, cuando dice que las mujeres solo deben esta incomodidad periódica á la vida social y al uso de alimentos escitantes, puesto que las hembras de los monos evacuan tambien sangre por la vulva con mas ó menos constancia, y tampoco se ven libres del tributo mensil las salvajes mas miserables y bravias.

SECCION SEXTA.

DEL PARTO Y LA LACTANCIA ENTRE LOS DIFERENTES PUEBLOS DEL GLOBO.

El Génesis dice que Dios condenó á la mujer que habia probado el fruto del árbol de la ciencia del bien y del mal, á un parto doloroso. Esta alegoría, si es que lo sea, segun han creido muchos Padres de la Iglesia, entre otros san Jerónimo, es adecuada y hermosísima. La vida social ha sujetado la mujer á estos achaques, pues vemos á las Indianas bravas, las Negras, las Americanas, las Siberianas, las Kamtschadalas, las isleñas de la Polinesia, las Hottentotas, etc., parir casi sin dolor; mientras que las mujeres de las naciones civilizadas estan propensas en el parto á mil accidentes funestos. Cuanto mas nos acercamos á la naturaleza, mas nos favorece, y cuanto mas nos desviamos de su regazo, mas nos castiga. Las sencillas labriegas paren con facilidad y se restablecen en pocos dias. En Suiza y en Rusia, se han visto algunas al dia siguiente cargar el recién-nacido sobre sus espaldas (1), y acudir á las penosas

(1) Los salvajes no dan ningun auxilio á las parturientas, por-

tareas del campo. Las mujeres de los Indios bravos ni siquiera interrumpen para el parto sus faenas ordinarias. ¡Qué diferencia entre estas mujeres y nuestras damas delicadas! ¡Cuántas de estas últimas perecen en el parto! Una Hotentota se partea á sí misma en campo raso, corta de una dentellada la cuerda umbilical, y lleva el recién nacido á su choza á manera de lio. Nosotros necesitamos parteras y comadrones sin término; y no pocas veces su mismo desacierto y sus desaforadas operaciones agravan los dolores del parto; unas veces estropean las desventuradas mujeres, otras estraen el niño á pedazos, sajan el vientre, arrancan la matriz con la placenta, causan hemorragias uterinas mortales, inflamaciones de la matriz, etc., porque las mas veces violentan la naturaleza. Fuera de esto, el virus venéreo, las afecciones raquíticas y los vicios escrofulosos introducidos en la economía animal de la mujer desde su mas tierna juventud, atajan el completo desarrollo de su sistema huesoso, ó lo desencajan, y mantienen el bacinete en un estado de encojimiento funestísimo para el parto. Por otro lado, la estrechez de nuestros vestidos, la haraganería, el abuso de los deleites, la destemplanza en los manjares, el exceso de bebidas irritantes, como el café y los licores, el hábito perezoso de permanecer continuamente sentados, y otras mil causas, contrares-

que creen que es mas seguro dejar que obre la naturaleza, y que los individuos estropeados que entre nosotros se ven, lo fueron por la torpeza de comadres y nodrizas. (Sam. Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, tom. 1, páj. 144, trad. fr.)

tan el impulso de la naturaleza que propende á reunir todas sus fuerzas para esta escrescion. Por esta causa son tan fatales á las mujeres el estudio y la lectura, porque llevan al celebró todas sus fuerzas vitales, y quitan á los órganos sexuales su natural pujanza. De abí es que las mujeres eruditas son comunmente estériles, ó adolecen en el parto de los mas graves accidentes. Sin el hábito, tan jeneralizado en el dia entre las mujeres, de estar constantemente ociosas, ó de enardecer su fantasía con pinturas novelescas, á buen seguro que no serian sus partos tan trabajosos ni funestos. La salud solo puede fortalecerse con el ejercicio corporal, y el histericismo y todos los achaques consiguientes traen su orijen de un régimen contrapuesto.

La mujer pues pare con dolor por haber probado el fruto del árbol de la ciencia; díganlo sino nuestras pobres labradoras, que no viven sino del fruto de la ignorancia, y paren con la mayor facilidad. En el Oriente, las mujeres tienen el bacinete muy ancho, lo que hace sus partos menos costosos. Parece tambien que el frío comprime los órganos sexuales de las mujeres de nuestros paises, y que el calor los dilata, de donde resulta que los partos deben ser mas trabajosos en los paises frios, y mas fáciles en los cálidos (1).

Las mujeres de los Cáaiquis son tan feas, al pat de sus maridos, que algunos viajeros han compa-

(1) Chardino, *Voyage en Perse*, tom. VII, páj. 164; Paxman, *Med. Indor.*, páj. 43; Thevenot, Grose, *Voyage dans l'Indostan*; *Philosoph. Trans.*, etc., etc.

rado esta nacion con los monos (1). La mayor parte de las naturales americanas tienen los órganos sexuales muy comprimidos (2); y muchas de ellas crían á sus hijos hasta la edad de dos ó tres años. En Chile, son tan fecundas, que paren con frecuencia mellizos (3). Otro tanto sucede en Pensilvania (4), cuyo clima produce el mismo efecto en el ganado. Casi todas estas mujeres salvajes paren sin dolor ni penalidad, aun en las rejiones frias (5). Entre los Caribes de la Guayana, prevalece una costumbre estrañísima, pues cuando la mujer ha parido, se levanta para atender á sus quehaceres, y el marido se mete en cama, y recibe las visitas y parabienes. Pison advirtió esta misma costumbre en el Brasil; pero lo mas particular es que tambien la practicasen en la antigüedad los Tibarenos, pueblos inmediatos al Ponto Euxino, segun Apolonio de Rodas, y los Corzos, en tiempo de Diodoro Sículo: esta costumbre estravagante subsiste todavía en algunos territorios de Francia inmediatos á los Pirineos (6).

(1) Nicol. del Techo, *Relat. de Caaiguar. gent.*, páj. 34.

(2) Américo Vespucio, *Lett. á Lorenzo de Medici*, páj. 110; Riolan, *Anthrop.*, páj. 306.

(3) Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, páj. 333.

(4) Acrell, *Nye Sverige*, etc., citado por Haller.

(5) Lafiteau, *Mœurs des Sauvages*, tom. 1, páj. 590; las Canadenses, segun Charlevoix, *Nouv. Franc.*, tom. III, páj. 288; las Gaspesianas, segun Leclercq, *Hist. de la Gaspes.*, páj. 46; y aun en Groenlandia, segun Egede, *Gamle Groenland*, páj. 81; y tambien en el Misisipi, *Relation de Voyag. au Nord.*, páj. 297, etc.

(6) Las Iberas recién-paridas saltan de la cama, para que en

No cabe mas rematada desventura que la condicion de las casadas en la mayor parte de los pueblos americanos; de ahí es que las Orinoquesas miran con horror el matrimonio, á causa de la esclavitud é improbas faenas que trae consigo (1). Entre los hombres que solo aprecian el valor feroz y un desaforamiento ciego, el ente mas desvalido paga siempre el resguardo que se le franquea, con el sacrificio de toda su libertad y de toda su dicha. Así es que las mujeres hacen abortar muchas veces su fruto; y matan á sus hijas para libertarlas de tan desventurada existencia (2). En Groenlandia, entierran á la viuda junto á su marido, porque la infeliz se moriria de hambre (3) en tan rigurosos climas (4). Otras abandonan sus hijos lisiados, por considerarlos incapaces de ajenciarse el preciso sustento (5); por otra

en ella se eche su marido, á quien sirven (Estrabon, lib. 11); costumbre que al parecer subsiste todavía en el Bearne, parte de la antigua Vasconia, bajo el nombre de *Couvade*; este uso ridiculo fué introducido en Córcega por los Iberos (V. *Annales des Voyages*, tom. 11, cuad. vi; y Carli, *Lettres améríc.*, tom. 1, páj. 144.)

(1) Jos. Gumilla, *Orinoco ilustrado*, tom. 11, etc.

(2) Entre los Knistenaes, segun Mackenzie, *Voyage dans l'intér de l'Amérique*, tom. 1, páj. 242; los Esquimaes provocan el aborto de sus mujeres, Ellis, *Voyage d la baie d'Hudson*, tom. 11, parte 2ª, páj. 118; Denys, *Hist. de l'Amérique septent.*, tom. 11, páj. 365, etc.

(3) De Reste, *Hist. des péches*, tom. 11, páj. 441.

(4) Ellis, *Hudson's bay*, páj. 198; Herrera, *Décad.* 7.

(5) Gumilla, páj. 2 y 234; Techo, *Hist. of Paraguay*, en Churchill, *Colecc.*, tom. vi, páj. 106.

parte, es muy difícil que en aquellas incultas rejiones y con tan trabajosa vida alcancen los niños estropeados la edad madura (1). Todas estas causas nos esplican la buena constitucion de aquellos pueblos, y porqué no se ve entre ellos ningun hombre imperfecto (2). Sin embargo, desde que los Americanos estan sujetos á los Españoles, como el trabajo á que se dedican les afianza el sustento, no abandonan ya á sus hijos, y por esta causa se encuentran entre ellos muchos individuos lisiados (3).

Los salvajes no crían nunca familias tan numerosas como los pueblos civilizados (4); cuando nacen dos mellizos, no pudiendo la madre criar á entrambos, queda abandonado el mas débil (5). Los Peruanos reputan el nacimiento de los mellizos por de funesto agüero, y siempre desamparan el niño menos robusto (6). Si muere la madre cuando está criando á su hijo, lo entierran vivo con ella, por no poder conservarlo (7). Tambien se han visto muchos niños abandonados ó sacrificados por sus padres que no podian criarlos (8); de esta suerte nace la ferocidad de los apuros de la vida bravía, ahogando la voz de la naturaleza en los pechos pa-

(1) Creuxii, *Hist. Conadá*, páj. 57.

(2) Piso, *Med. brasil.*, lib. ix, cap. iv, páj. 6.

(3) Ulloa, *Viaj.*, tom. i, páj. 293.

(4) Maccleur, *Journal*, páj. 63.

(5) *Lettr. édif.*, tom. x, páj. 200.

(6) Ariaga, *Extirp. de la idolatría del Perú*, páj. 32-33.

(7) Charvevoix, tom. iii, páj. 368; el P. Melchor Hernandez, *Memorias de Chiriqui*; Colbert, *Collect. orig. papers*, tom. i.

(8) Venegas, *Hist. de California*, tom. i.

ternales. Sin embargo los salvajes aman tiernamente á sus hijos, y son naturalmente muy sensibles (1).

Los Americanos parecen por lo jeneral muy frios, porque la dificultad de subsistir sin agricultura, y con solo el producto de la caza ó de algunas raices agrestes, debilita extraordinariamente su comple-xion; y de ahí es que las mujerés, segun dicen, promueven el ardor de sus maridos, aplicando á sus órganos ajados y marchitos parches de insectos ó ve-jetales estimulantes. Los mas son poco celosos: los ajigantados Patagones dejan á los extranjeros en plena libertad con sus mujeres (2). Entre los salvajes peruanos, segun Ulloa, las muchachas desfloradas merecen mayor aprecio que las vírjenes: y ya lle-vamos dicho que los Americanos septentrionales se contentaban á veces con una sola mujer entre mu-chos hombres. Los Hurones, los Nachez y los bra-vos del istmo de Darien permiten á sus mujeres to-mar parte en el gobierno. En los parajes donde es descompasada la demasía de hombres, como entre los ribereños del Orinoco, segun Walther Raleigh, hacen frecuentes irrupciones en los paises inme-diatos para arrebatat mujeres.

Hanse visto algunas con cuatro pechos, en vez de dos (3), como sucede en algunas hembras de animales que los tienen supernumerarios; pero es-tos dan muy poca leche. Cuanto mas cercano está el

(1) Gumilla, *Orinoco*, tom. 1, páj. 211; Biet, *France équín.*, páj. 390.

(2) Pernetty, *Voyage aux Malouines*, tom. II, páj. 127.

(3) Percy, art. *Mamelle* del *Dictionnaire des Sciences médic.*

niño al nacimiento, mas inmediata al esternon está colocada la mitad de su longitud; pero este punto descende, conforme el niño va creciendo.

La especie humana, dotada de razon, es quizás inferior en ciertos casos á los animales guiados por su natural instinto; y mientras que la leona cruel acude gozosa á todos sus deberes maternos, la mujer descastada se muestra indiferente á los suyos entre los pueblos cultos, abandonando su hijo á brazos mercenarios. ¿En donde hallará el infeliz párvulo las entrañas maternas y los desvelos que requiere su desvalimiento, cuando la que le dió el sér le abandona á merced de estraños?

La secrecion de la leche parece proporcionada á la del menstuo; pues las Islandesas tienen muy poca, lo mismo que todas las mujeres de los paises frios. El Obispo de Troil (1) asegura que solo crian durante pocos dias, y que suplen con la leche de vaca la que á ellas les escasea. Pero en Egipto, en la isla de Ceilan, y en la mayor parte de los paises cálidos y húmedos, las mujeres pueden criar durante mucho tiempo, y tienen los pechos muy abultados (2). Lo contrario sucede en los paises secos, elevados y combatidos de los vientos, como en Castilla, la Provenza, etc. Dicen algunos viajeros que

(1) *Lettres sur l'Islande*, trad. fr., Paris, 1781, en 8º, página 274.

(2) La leche de las Europeas que pasan á Batavia es tan sabrosa, que no pueden criar á sus hijos; mas no sucede lo propio con la de las negras. *Mém. acad. des Sciences*, Paris 1707, hist. páj. 10.

se ven en Rusia algunos hombres que casi podrían criar como las mujeres (1).

La primera leche formada después del parto es muy serosa y algo laxante; lo que es muy conveniente al niño para descargar sus intestinos del meconio de que están barnizados. Nuestras comadres ignorantes desperdician esta primera leche de la madre so pretexto de que podría dañar al niño; pero esta precaución defrauda á la naturaleza, que nada hizo en vano, de sus atinados intentos.

De ahí es que los recién-nacidos, no pudiendo descargarse de aquellas materias negras que se agolpan en sus entrañas, se ven casi siempre acometidos de retortijones violentos que los ponen á pique de perecer. ¡Cuántos funestos accidentes se precavieran si siguiésemos los intentos de Aquel que ordenó todas las cosas con bondad y sabiduría! No es menos perjudicial la costumbre de dar á los recién-nacidos un poco de vino azucarado, porque estimula con demasiada las fibras y el estómago harto débiles en aquella época, y porque es de suma importancia no violentar entonces el temperamento, ya que toda la salud de la vida depende de aquellos primeros instantes.

Á medida que el niño va cobrando nuevos medios y fuerzas nuevas, pónese la leche de la madre

Las Singalesas crían á sus hijos hasta la edad de cuatro ú cinco años; y no suelen tener mas que tres ó cuatro. Estos crecen al principio con harta pausa; á los dos años apenas pueden sostenerse en pie; pero en breve se espigan y descuellan.

(1) *Comment. petropol.*, tom. III, páj. 278.

mas densa y sustanciosa. Al cabo de algun tiempo conviene darle algun alimento mas sólido, como, por ejemplo, la panatela; mas por ningun estilo debe subministrársele la papilla que se hace con harina y leche, porque forma una especie de cola ó masa pegajosa de ardua dijestion. En Suecia y en todos los climas ríjidos, perecen mayor número de niños que en Francia y en los paises meridionales. Se han visto Africanos polígamos que tenian hasta doscientos hijos, quando con dificultad pueden salvarse dos ó tres en las rejiones septentrionales, donde los inviernos duran nueve meses.

Por lo comun maman los niños hasta la edad de la denticion; pero como hay madres que andan escasas de leche, vense obligadas á quitarles el pecho antes de dicho tiempo. Algunos viajeros aseguran que las Laponas desmaman á sus hijos al tercer dia despues de nacidos. Algunas Indias salvajes de América y muchas negras crían á sus hijos hasta la edad de tres ó cuatro años, porque son amas escelentes y muy castas.

En las mas de las mujeres, la secrecion de la leche suspende el menstuo, porque los humores van á parar naturalmente á los pechos. Por lo comun tampoco conciben, ó si lo verifican, agótanse sus pezones, porque la economía viviente no puede acudir á dos secreciones simultáneas. Sin embargo, hay ejemplares de mujeres que, si bien en corta cantidad, tienen el menstuo mientras dura la lactancia.

Tambien hay ejemplares de doncellas muy reca-

tadas que, habiéndose hecho chupar los pechos por un niño, dieron bastante leche para criarlo tan bien como su propia madre; porque la succion habia escitado el órgano lactífero, promoviendo un flujo de humores. Tambien se citan algunos ejemplares de mujeres de cincuenta y cinco, sesenta, y hasta de setenta y seis años, que, habiendo por una casualidad hecho chupar por un niño sus pechos marchitos, produjeron leche por espacio de algunos dias: sin embargo estos casos son rarísimos. Algunos autores refieren que un marinero, habiendo enviudado, y hallándose embarcado con un hijo suyo de pechos, le presentó el pecho para acallarle, y que fue muy grande su admiracion, cuando al cabo de tres ó cuatro dias vió acudir la leche. Si esto es verdad, queda sincerada la naturaleza de la tacha que se le pone de haber dado á los hombres pezones inservibles.

El dilatado desvalimiento de los niños, la necesidad que tienen de su madre hasta una edad bastante avanzada, requiere una comunidad, una asociacion, que sin duda alguna es el cimiento primitivo de toda sociedad humana; pues ya se alcanza que deben establecerse mas relaciones entre una mujer y su hijo, durante siete ú ocho años, que entre una hembra de cualquiera animal y sus hijuelos, en las pocas semanas que dura la cria. De ahí es, que siendo mas prolongada nuestra educacion, mas íntimas nuestras sociedades, mas estensas nuestras conexiones, y mas cabales nuestros sentidos y entendimiento, debemos forzosamente descollar sobre los demás vivientes. Su estado insocial puede atribuirse á la ra-

pidez de sus medros, que los pone pronto en estado de pasar sin sus padres y de aislarse para toda la vida. Vese tambien por lo dicho lo muy perjudicial que es al estado social la costumbre de las amas, que quebranta uno de los vínculos mas sagrados, cual es el que une el niño á su madre; puesto que crea, en vez de hijos atentos y cariñosos, hombres indiferentes y desafectos á sus padres. Por otra parte, ¿es cierto que la leche de una mujer estraña les pruebe tan bien como la de su propia madre? ¿Estan por ventura connaturalizados con una complexion ajena y con unos humores diferentes de los que los criaron en el seno materno?

Algunos autores son de parecer que los niños heredan el carácter físico y moral de sus amas, y que hasta cierto punto chupan con la leche su alma: este aserto, aunque no sea cabal, tiene visos de verdadero, puesto que la leche de una mujer biliosa é iracunda debe necesariamente participar de las modificaciones de su temperamento y ejercer poderoso influjo sobre el de la tierna criatura. La leche de los animales, aunque poco análoga á nuestra naturaleza, fuera quizás mas sana que la de muchas nodrizas. El clima influye en el niño, no menos que el ama. Dos esposos ingleses, rubios ó rojos, tendrán en Lóndres un hijo rubio como ellos; pero si se trasladan á Jamaica, tendrán hijos criollos criados por una negra, los cuales nacerán con ojos negros y pelo negro y un cútis mas moreno que sus hermanas y hermanos europeos (1).

(1) Hawkesworth, *Collect. of Travels*, tomo III, páj. 374.

Cuando se quitan los pechos á los niños, es preciso poner sumo cuidado en moderar la cantidad del alimento, el cual ha de ser de fácil digestión, especialmente cuando empiezan á apuntarle los dientes, pues suelen perecer muchos de las diarreas y convulsiones que sobrevienen en dicha temporada.

Las mujeres de nuestros climas dejan de ser por lo comun buenas amas á la edad de cuarenta y cinco años poco mas ó menos, época en que tambien desaparece el menstuo. Por otra parte, cuanto mas temprana fué su pubertad, mas pronto pierden esta facultad, ya dimanase este efecto del calor del clima, ya dependa del linaje ó de la rapidez de los medros y de su pronta perfeccion. La muerte de los órganos sexuales produce en el cuerpo importantísimas mudanzas que hasta pueden traer consigo la muerte universal.

SECCION SEPTIMA.

DE LA DURACION DE LA VIDA HUMANA Y DE SUS PROBABILIDADES ENTRE DIVERSAS NACIONES.

Ya se deja entender que un ente compuesto de mayor número de órganos simples que complicados debe gozar, en igualdad de circunstancias, una vida mas fundamental y duradera; al paso que un ente compuesto de mas piezas complicadas que simples debe adolecer mas de trastornos y de esterminio.

Tal es el efecto que se observa en el hombre comparado con los animales; pues nadie ignora que estos no se ven acometidos de la gran diversidad de dolencias que nos acosan, y que su vida no desfallece como la nuestra por escesos inherentes á nuestra naturaleza; porque habiendo sido criados muy sensibles, somos capaces de arranques tan estremados en la ventaja como en el daño, los cuales demoronan casi en igual grado nuestra frajilísima máquina; no siendo menos fatales á la salud nuestros placeres, los gozos y logros inmoderados, que las escaseces y quebrantos de la vida. Por esto nos fué sin duda concedida la razon, puesto que sin ella

seríamos entre todos los vivientes los mas desvalidos.

Como la mujer y las hembras de los animales ofrecen por lo comun una complexion mas blanda y húmeda que el hombre y los irracionales machos, ó se parecen durante mas largo tiempo á la niñez, deberian necesariamente alcanzar mas tarde el mismo grado de endurecimiento, y vivir por consiguiente mas tiempo; pero, fuera de que el embarazo y las angustias de la maternidad atropellan en gran manera su vida, está probado que las hembras no alcanzan nunca la misma solidez de cuerpo que los varones. Sin embargo, cuando envejecen, su constitucion aññada adquiere los caracteres de la del varon; de ahí es que la mujer que ya traspasó la edad del menstuo propende jeneralmente á la complexion varonil; sus formas suaves y rollizas se hacen mas escabrosas y cuadradas; sus músculos son mas abultados; su voz, aunque cascada, adquiere mayor gravedad; y unos pelos leves le cubren la barba y el labio superior como entre los adultos. Tambien se han visto mujeres ancianas que tenian que afeitarse, y ya es sabido que la cesacion del menstuo acanala muchas veces en el sexo las raices del vello en el rostro. Tambien hay ejemplares de mujeres que en esta época tienen el pecho poblado de pelo como los hombres. La esperiencia ha demostrado que si bien es verdad que la juventud de las mujeres es mucho mas corta que la de los hombres, es su vejez comunmente mas larga. La cesacion del menstuo reparte por la economía el

empuje de las fuerzas vitales de la matriz, lo que trasforma, por decirlo así, la hembra en varón.

No es menor la modificación del espíritu que la que le cabe al cuerpo en las diferentes edades, porque como nuestra alma no puede obrar ni percibir sino por medio de nuestros órganos y sentidos, sus actos deben estar ceñidos á la naturaleza de los instrumentos que emplea; pero su constitucion íntima no varía jamás, y si aparece diferente en cada hombre, es porque obra por medio de órganos mas ó menos cabales. El alma está aprisionada en nuestro cuerpo, el cual le comunica todas sus ilusiones y todas sus urgencias : pero, cuando desembarazada ya de los vínculos de la carne y de la sangre, se encumbra al Autor de su existencia, desvaneceránse los prestijios de nuestros sentidos, y contemplará con toda libertad este anchuroso universo, el escelso Espíritu que lo anima, y todos los objetos que solo divisa á través de los visos de nuestras pasiones ó de la materia de nuestro cuerpo.

La duracion de la vida es casi siempre proporcionada á la cantidad que se recibió y á la que se gasta, y está especialmente aneja al tiempo que emplean los medros corporales. La esperiencia ha probado que el hombre, bien así como los cuadrúpedos, puede vivir el séptuplo del tiempo que emplea para crecer hasta la pubertad. Siendo mancebo el hombre á la edad de catorce años poco mas ó menos, sígnese de ahí que su vida puede estenderse hasta ciento y mas años; y si jeneralmente no alcanza esta edad avanzada, suya es la culpa, y no de la na-

turalaleza, puesto que sus pasiones, sus excesos y las dolencias consiguientes acortan en extremo su existencia.

Nuestra especie ofrece muchísimos ejemplares de ancianidad; y por cierto que nos quejamos sin fundamento del breve plazo de nuestra vida. ¿No hemos de morir un día? ¿Para qué retardar el término, si ya no podemos disfrutar la existencia, y porqué deseamos beber sin descanso la amarga hez de la edad caduca? Solo la mitad de la vida es útil y agradable, y aun está llena de impetuosos disparos y de sumas desdichas. Si supiésemos emplear mejor el tiempo, no nos pesara tanto su malogro. ¡Cuántos años vivimos ajenos de la felicidad! Si separamos de nuestra existencia todo el tiempo que dura el sueño, el de las enfermedades de la niñez y de la ancianidad, si cercenamos las dolencias, los males que hemos padecido, las horas que hemos pasado en el aburrimiento, el ocio, la tristeza y todas las pesadumbres del alma, apenas nos restan algunos días de complacencia.

Maupertuis calculó que una vida media daba á poca diferencia tres años de felicidad desleídos en sesenta ú ochenta de fatalidades ó insulsece; y sin embargo todos bebemos con ansia en la copa de los siglos, y la vaciamos hasta la hez. La existencia se parece á la caja de Pandora, de donde salen todos los bienes y todos los males que cubren la tierra; la esperanza sola permanece en el fondo de nuestra vida: bajo tan adecuada alegoría nos la presentaron los antiguos. Nuestra vida es aun sobrado larga para

lo que hacemos en este mundo. ¡Cuántos hombres se van desmoronando por el carril de la existencia inservibles á sí mismos y á sus semejantes! Déjanse arrebatar soñolientamente por los años al océano de la muerte; y para este viaje necesitan de algun recreo que burle el tedio que lo acompaña: los tales solo viven por casualidad. La tierra está cubierta de grey humana que no pidió á sus padres el nacimiento, y que en medio de su dolorosa existencia, por momentos echa menos la nada, que antepone á una vida desventurada y contingente.

En efecto, sobre novecientos millones de hombres que acaso contenga el globo, cuéntanse apenas algunos millares de acomodados y dichosos, cuando todo lo restante yace desconsoladamente en el infortunio, ó se sustenta con el pan de la amargura. Tantos cuitados salvajes vagarosos por el Nuevo Mundo (1), el África, la Nueva Holanda y las islas del mar Pacífico, tantos ajuares infelices en el septentrion de la tierra, tantos negros esclavos, tantos indios amarrados á la áspera coyunda del despotismo; tantas guerras, hambres y pestes; tantos trastornos políticos y religiosos; tantos odios, pasio-

(1) Vense entre los bravos americanos muchos hombres, cuyo semblante ajado ú marchito indica, al parecer, una edad muy avanzada; sin embargo, como la mayor parte de los salvajes ignoran el arte de contar, y echan tan fácilmente en olvido lo pasado como se curan poco de lo venidero, es de todo punto imposible averiguar su edad con certeza (Bankroft, *Nat. hist. of Guiana*, páj. 334). No obstante, no viven acosados de tantas dolencias como nosotros, porque no conocen el lujo y la afeminacion, de donde dimanen tantas enfermedades.

nes y crímenes; tanta opresion entre los hombres de todos los paises, nos persuaden que nuestra especie no vive en este suelo mas favorecida que la de los irracionales, y que sin razon nos ensoberbecemos de las prerogativas que nos franqueó naturaleza, ya que no nos guarecen de nuestra propia insensatez y desvarío. ¿De qué nos sirve esta sensibilidad tan profunda y estensa, que tanto ensancha nuestra intelijencia y nos encumbra sobre los brutos, si por otra parte nos avasalla á todo el extremo de nuestros quebrantos? ¿De qué ventaja son al hombre estos elementos de su prepotencia, si tambien lo son por otra parte de su afrenta? ¿Porqué temer la muerte cuando no es mas que el descargo de las humanas dolencias? y qué insensato quisiera alcanzar la inmortalidad al precio de todas las pesadumbres que brotan y se agolpan en el campo de la vida?

Afortunadamente para el hombre, todo en este mundo es sueño é ilusion: la vida es un sueño mas ó menos profundo, que la costumbre nos hace tolerable, y de que solo nos estrellamos con el desengaño en el disparador de su desvío. Un hombre que nunca se despertase, desde su niñez hasta su muerte, y que estuviese continuamente soñando, vendria á vivir tanto como otro despierto. Y ¿quién sabe si nuestra existencia se reduce solo á un somnambulismo, al lado de otros entes mas cabales y de naturaleza mas calificada? Vivir no es medrar, no es yacer en yerta inaccion cansadísimos dias, es percibir, es recapacitar, es obrar. ¡Cuántos hombres

alcanzan la edad de ochenta años, que ni aun han vivido diez! ¡Cuántas horas se desperdician para satisfacer el desvarío de la sensualidad, y cuántos mortales no vuelven en sí hasta la hora de la muerte!

Quizás no sea nuestra despertada mas que un sueño algo menos profundo, un estado perpétuo de entorpecimiento que solo difiere del mas al menos de los desvaríos de la noche, y que se nos aparece como realidad, en la carencia en que yacemos de un objeto comparativo y deseugañador de sus prestijios. Á la propartida de este mundo, cuando nuestra alma se deslia de la carne, descúbrenle á veces repentinas iluminaciones todos los bultos de este dilatado desvarío que llamamos vivir. ¿Porqué nos acosan en los últimos años de la vida tan amargos sinsabores, tan fieros desengaños, para descorrer el velo de la nada y de los vacíos de nuestra existencia? Entonces nos desaletargamos y empezamos á conocernos, disipándose finalmente las lóbregas ilusiones de los sentidos que ofuscaban la luz de la razon.

Pero ¿para qué fuimos criados? ¿donde está la utilidad de este universo? ¿porqué se desalojan sucesiva y perpétuamente una tras otra tantas jeneraciones? Quanto mas lo recapacito menos lo alcanzo: solo Aquel que todo lo crió todo lo sabe. Y nosotros endeblillos mortales, ¿porqué hemos de ceñir á las angosturas de nuestro alcance los recónditos ámbitos de todo un Dios y de la naturaleza? Fuerza es callar postrada y ansiosamente.

El hombre seria muy desventurado si el hábito

no embotase el filo agudísimo de sus desdichas. Aquel pastor vive contento que fuera desgraciado si hubiese nacido rey. El hombre se acostumbra á los mas ásperos climas, y vive en ellos dichoso. Solo la comparacion nos hace desventurados; pero en realidad no lo somos. En tanto que proporcionamos nuestros deseos y urjencias al alcance de nuestros medios y facultades, vivimos complacidos; pero apenas tramontamos la esfera de nuestra condicion para encumbrarnos mas allá de nuestros verdaderos lindes, nos contemplamos desgraciados, porque sentimos todo nuestro desvalimiento y el incontrastable yugo de la necesidad. En un estado muy inferior á la medianía, podemos ser tan felices como los que nacieron en la púrpura, á causa de este hábito benéfico que nos muestra la felicidad en nosotros mismos, sea cual fuere el estado en que nos colocare la fortuna. Así como la costumbre hace al principio tolerables los males por su misma duracion, é indiferentes despues, no de otra suerte aja con el tiempo el embeleso del deleite y las delicias del logro, en términos de hacerlos desabridos: así es como se plantea un equilibrio entre nosotros y los bienes y los males que nos cercan, equilibrio que compensa los unos con los otros. Para un hombre muy desventurado serán entrañables los menores logros, al paso que apenas asomarán para el que ha sido constantemente feliz. El que se está muriendo de hambre paladea con suma complacencia el tosco alimento que causa nauseas al que yace ahito de esquisitos manjares. El que sale de una larga y traba-

josa enfermedad conoce mas que otro cuánto vale la salud; así es que la privacion realza el placer; y la templanza puede hermanarse muy bien con la sensualidad, puesto que aumenta el deleite; de ahí es que el secreto de la felicidad consiste en ser oportunamente desgraciado. Por esta misma causa, los hombres á quienes consideramos tan desventurados en este mundo, no lo son tal vez mas que los otros; pues si bien el placer estremado acarrea sinsabores proporcionados, tambien las penas estremadas abren la puerta á embelesantes deleites. Ya que todo se compensa por medio de reacciones iguales, se hace positivamente muy extraño que sean los hombres tan insensatos, que deseen otro estado distinto del propio, quando este es tolerable. Ignoran los tales que no por esto serian mas venturosos, puesto que sus urjencias y pasiones crecerian al paso de su fortuna. Y no se crea que este sea un sistema inventado por los pudientes para contrarestar la envidia de los menesterosos, sino una observacion cierta y constante que confirma diariamente la experiencia.

Así pues, si podemos disfrutar en la existencia mas corta tanta dicha como en la mas dilatada, y si los bienes y los males estan próximamente interpolados para todos los hombres, ¿qué razén hay para quejarnos de la naturaleza? ¿porqué hemos de temer la muerte? ¿porqué deseamos una larga vida? ¿No emponzoñan acaso todos sus logros los crueles achaques de la ancianidad? Sin embargo, es tan jeneral entre los hombres este anhelo de vivir; son

tantos los que se lamentan y temen la muerte, que no nos parece ajeno del presente propósito el ventilar los medios que acierten á prolongar nuestra existencia (1).

No citaremos aquí los ejemplos que se leen en el Génesis, de la dilatada vida de los patriarcas y de los primeros hombres, puesto que mas bien pertenecen á la relijion que á la historia natural: los casos que vamos á citar serán por lo mismo mas recientes. Haller asegura haber reunido en sus investigaciones mas de mil casos de centenarios: tambien tuvo conocimiento de sesenta y dos personas que alcanzaron la edad de ciento y diez y de ciento y veinte años; de veinte y nueve que contaban de ciento y veinte á ciento y treinta, y de quince que tenian de ciento y treinta á ciento y cuarenta años. Para sobrepujar estas edades tan avanzadas, son menos averiguados y mas raros los ejemplares de ancianidad. Sin embargo, pueden citarse algunos casos de mayor edad; tales son, entre otros, el inglés *Eccleston*, que murió á ciento cuarenta y tres años; *Juan Effingham*, que feneció en 1757, de edad de ciento cuarenta y cuatro; un Noruego que alcanzó los ciento y cincuenta años; los Italianos que contaban un siglo y medio, segun Plinio el naturalista, y otros muchos casos, si bien no tan auténticos como los que acabamos de espresar. Na-

(1) Joh. Andr. Gottfried Schoteling, *De vita humana, inprimis ejus brevitate hodierna, hujusque causis, cogitationes*, Hamburgo, 1750, en 4º. Véase tambien nuestro *Traité de la puïssante vitale*, libro IV, Paris 1823, en 8º.

die ignora que *Tomas Parre* murió en 14 de noviembre de 1635, á la edad de ciento y cincuenta y dos años, y que fué disecado por el ilustre anatómico Harvey (el mismo que descubrió la circulacion de la sangre) (1). Quizás viviera aun mas años este hombre extraordinario si la pension que le concedió el rey Carlos I no le hubiese inducido á variar su jénero de vida sencillo y frugal. Este mismo hombre habia sido en extremo mujeriego durante su mocedad. Cítanse además varios labradores suecos que han alcanzado la edad de ciento y cincuenta y seis y ciento y cincuenta y siete años; pero su historia no es bastante auténtica.

Por último, el que ciertamente ha descollado en edad sobre todos los hombres de nuestros tiempos modernos es *Henrique Jenkins*, á quien todos los testimonios y pruebas mas auténticas conceden ciento sesenta y nueve años. Este hombre habia sido soldado, y se habia visto en muchos encuentros. No nos consta con certeza lo de aquellos Temesvarios, de quienes se dice que alcanzaron la edad de ciento setenta y cinco y ciento ochenta y cinco años; ni de *Pedro Czartan*, que dicen haber llegado á esta última edad; ni del obispo *Kentigern*, de la misma, citado por Cheyne; ni de aquellos ancianos de las Órcadas, de mas de ciento y ochenta años; ni de aquellos Indios, que, segun algunos viajeros, contaban mas de trescientos años. El *London Chronicle*

(1) El descubridor de la circulacion de la sangre fué Miguel Serveto de Villanueva de Sijena, muy anterior á Harvey.

Nota del Traductor.

del 5 de octubre de 1780 refiere que *Luisa Truxo*, negra esclava, murió en Tucuman, á la edad de ciento setenta y cinco años. Este caso es el que presenta mayor ancianidad en el sexo delicado, con especialidad en los climas cálidos (1).

Sussmilch asegura que sobre mil personas, solo una alcanza la edad de noventa y siete años, y que solo se ve un centenario sobre mil cuatrocientas personas. En 1751, murieron en Lóndres veinte y un mil veinte y ocho personas, entre las cuales se contaron cincuenta y ocho nonajenarios, mas de trece centenarios, y un solo individuo de ciento y nueve años, lo que da un centenario sobre mil seiscientas diez y siete personas. En 1762, murieron en Lóndres veinte y seis mil trescientos veinte y seis individuos, contándose entre ellos ochenta y cinco

(1) Juan Rovino, en Hungría, vivió ciento setenta y dos años; su mujer, ciento sesenta y cuatro; estaban casados desde ciento cuarenta y dos años; su hijo mas jóven contaba ciento y quince años. Sin embargo, estos hechos parecen exagerados.

De igual tacha adolecen probablemente las relaciones de muchos antiguos viajeros, que suponen que los naturales de las islas Molucas alcanzan jeneralmente la edad de ciento y treinta años (*Relat. des Hollandais*, parte 1, cap. xxiv); las de Vicente Leblanc, Lescarbot, etc., segun los cuales, los habitantes de Sumatra y Java llegan á ciento y cuarenta años; las de otros viajeros, que aseguran que los Canadenses y moradores del reino de Casubia no mueren antes de ciento y cincuenta años. Por último, Pyrrard y otros conceden hasta ciento y sesenta años á la mayor parte de los Brasileños y pueblos de la Florida y del Yucatan, cuando viven en estado salvaje (*Bergeron, Traité des navigat.*; De Laet, *Nor. Orbis*; Juan de Lery, *Voyage.*, cap. viii; Rochefort, *Antilles*, páj. 502, etc.

310 DE LA DURACION DE LA VIDA HUMANA.

monajenarios y solo dos centenarios; por donde se ve que este número es muy variable (1). En el padron de los moradores de Italia que se verificó en tiempo de Vespasiano, en el año 74 de J. C., contáronse cincuenta y cuatro centenarios, cincuenta y siete personas de ciento y diez años, dos hombres de ciento veinte y cinco, cuatro de ciento y treinta, otros tantos de ciento treinta y cinco á ciento treinta y siete, y tres de ciento y cuarenta. El emperador de la China Kien-Long mandó escudriñar en su imperio todos los individuos de mayor edad que él, y solo se encontraron cuatro personas que contaban mas de cien años; prueba de que la ancianidad escasea mucho en aquel imperio.

Los mas que alcanzaron una edad tan avanzada llevaron vida muy activa; y aun muchos centenarios han tenido una mocedad fogosa y traqueada, bien que es fuerza confesar que esta circunstancia acarrea pocas veces una vida dilatada.

(1) Segun Larrey, habia en el Cairo treinta y cinco centenarios. Lo que sigue no es tan auténtico: en España, en el siglo XVIII, viéronse en S. Juan de Polo, en Galicia, trece ancianos, entre los cuales los mas jóvenes tenian ciento y diez años, y el mas viejo ciento veinte y siete; segun el Obispo Sarmiento, formaban juntos mil cuatrocientos noventa y nueve años. En Inglaterra, se cuenta un centenario sobre tres mil y cien individuos. En Irlanda, sobre una poblacion de cuarenta y siete mil almas, habia cuarenta y un individuos de noventa y cinco á cien años. En Rusia, en el año 1814, entre ocho cientos noventa y un mil seis cientos cincuenta y un muertos, contáronse en los registros parroquiales tres mil quinientos treinta y un individuos de ciento á ciento treinta y dos años.

Parece que la vida filosófica prolonga jeneralmente la duracion de la existencia, y que esta no es incompatible con las intensas tareas del entendimiento; pues aun las complexiones endebles prometen larga carrera, á causa de la moderacion que requieren en la juventud (1); y quizás á esta última causa deba atribuirse la ancianidad de las mujeres. Se ha probado que en Suecia hay tres veces mas mujeres octojenarias que hombres de la misma edad. Con todo, fuerza es confesar que muchos hombres dotados de escelso númen, y cuya inteligencia se ha desarrollado desde muy temprano, han envejecido en breve tiempo y fallecido casi en la flor de la edad: tales son, entre los que pudiéramos citar, Pascal, que murió á los treinta y nueve años; Descartes, Baratier, P. Bayle, etc.

Al contrario, la mayor parte de los centenarios que citamos al principio (á escepcion de los filósofos), y otros muchos que omitimos, fueron hombres de entendimiento sencillo ú adocenado, labradores, artesanos y soldados que no descollaron sobre los demás hombres. Casi todos llevaron una vida trabajosa, se atuvieron á un régimen llano y frugal, y fueron viviendo en la escasez, y aun en el desamparo. De ahí es que los cenobitas de los monasterios del monte Sinaí alcanzan jeneralmente la edad de ciento á ciento veinte años; por esta misma causa llegan los Árabes á una edad muy avanzada, y conservan en la vejez toda su pujanza y ga-

(1) Fouquier de Maissemy, *Avantages d'une constitution foible*, Paris, 1862, en 8°.

llardía. Vense muchos Ejipocios, Etiopes y Beduinos, que con su vida parca llegan á una edad muy avanzada bajo un clima cálido y seco. Los Brasileños, los moradores de la Florida y otros muchos salvajes llegan á una vejez dilatada y forzada; pues vense entre estas naciones caudillos ágiles, robustos y animosos, cuando ya alcanzaron la edad decrepita. Sin embargo, siendo púberes los pueblos de los trópicos á la edad de diez ó doce años, entran en la vejez á los cincuenta, y en la decrepitud á los sesenta; al paso que las naciones septentrionales, brotándoles mas tarde la pubertad, conservan sus brios en la edad mas avanzada.

Tambien se ha observado que los locos, los mentecatos y los que viven sin desvelos y sin zozobra, disfrutan una vida mas dilatada que los demás hombres. Hanse visto sujetos, célebres por su ingenio y sus conocimientos, alcanzar una edad avanzada, porque los tales lograron la dicha de padecer pocos contratiempos y de conservar un carácter siempre alegre y uniforme. Los cartujos y otros que se alimentan constantemente de pescado y llevan una vida parca y sencilla, alcanzan jeneralmente una ancianidad mas estremada que todos los demás hombres. Dicese de uno que, no habiendo probado en su vida otro alimento que, la leche, llegó á la edad de ciento y veinte años. Los sobrios bracmanes alcanzan una vejez muy avanzada, lo mismo que los sencillos montañeses de los Alpes, de Escocia, etc.

Buffon, despues de haber comparado varias ta-

blas de mortalidad, se esplica en estos términos: «Así, la cuarta parte de los niños de un año muere antes de cumplir cinco años: el tercio, antes de diez años cumplidos: la mitad, antes de treinta y cinco años cumplidos: los dos tercios, antes de cincuenta y dos años cumplidos; y las tres cuartas partes, antes de haber cumplido sesenta y un años.

«De seis á siete niños de un año, solo hay uno que llegue á setenta años: de diez ú once niños, uno que llegue á setenta y cinco: de diez y siete, uno que llegue á setenta y ocho: de veinte y cinco ú veinte y seis, uno que llegue á ochenta: de setenta y tres, uno que llegue á ochenta y cinco: de doscientos cinco, uno que llegue á noventa: de setecientos treinta, uno que llegue á noventa y cinco: y finalmente, de ocho mil ciento setenta y nueve niños, solo hay uno que pueda llegar á cumplir cien años (1).»

Mas adelante añade el mismo autor: «La vida media de los niños de un año es de treinta y tres años: la de un hombre de veinte y un años es tambien de casi treinta y tres años: un padre que no haya llegado á veinte y un años, tiene esperanza de vivir mas que su hijo de un año: pero si el padre tiene cuarenta años, ya entonces hay tres contra dos á favor de que su hijo de un año vivirá mas que él; si tiene cuarenta y ocho años, hay dos contra uno, y tres contra uno, si tiene sesenta años.

«Una renta vitalicia en cabeza de un niño de un

(1) *Obras completas de Buffon, Historia natural del hombre*, edición de Barcelona, en 18^o, tomo IV, páj. 147 y 148.

año tiene duplicado valor que en una persona de cuarenta y ocho años, y triplicado que si se pusiese en cabeza de una persona de sesenta años... Es pues una razon para vivir el haber vivido: esto es obvio en los siete primeros años de la vida, en cuya época van en aumento los dias que aun se pueden esperar; y esto mismo es verdad por lo que toca á todas las demás edades, ya que la probabilidad de la vida no disminuye tan atropelladamente como pesan los años, y tanto menos aceleradamente cuanto mas tiempo se ha vivido (1).»

(1) Hase creido que los años 7, 14, 21, 28, 35, 45 y 63, eran muy mortíferos para los individuos de la especie humana. Aunque la complexion experimenta á menudo importantes mudanzas, á consecuencia de la pubertad, la jestacion, la época crítica de las mujeres, etc., no parece con todo que haya años mucho mas peligrosos que otros, cuando se evitan invariablemente los escesos, y se sigue un método de vida arreglado. Esta especie de la periodicidad de las enfermedades nace sin duda de la filosofia pitagórica; y aun parece que Hipócrates columbró esta hipótesis. En efecto, el estudio de la economia animal presenta ciertos fenómenos que corroboran al parecer esta opinion, especialmente en los achaques nerviosos que se acostumbran á repeticiones muy regulares. Véase Barthez, *Nouv. Elém. de la Science de l'homme*, cap. xiv, etc. Hase observado que en Europa es mayor la mortandad al principio de la primavera y al fin del otoño. Así lo demuestran Buffon y Moheau, en cuanto á la Francia, y Short respecto á Inglaterra. Hipócrates, *De aer.*, *loc. et aq.*, dice que las temporadas mas mortíferas son los solsticios, y mas aun los equinoccios. Laneisi y Piquer observaron, el primero en Roma, y el segundo en España, que en estos tiempos eran mas frecuentes las muertes repentinas. En Asia y bajo los trópicos, donde no se cuentan mas que dos estaciones, los meses que varian son los mas espuestos.

El hombre, á la edad de diez años, puede esperar todavía cuarenta de vida; á los veinte, puede alcanzar unos treinta y tres y medio; á los treinta, puede esperar otros veinte y ocho; á los cuarenta, veinte y dos; á los cincuenta, puede contar probablemente con diez y seis años y siete meses de vida; á los sesenta, tiene todavía por delante once años y un mes; á los setenta, puede aun vivir seis años y dos meses; á los setenta y cinco, le quedan todavía cuatro años y seis meses de vida probable; á los ochenta, puede aun esperar tres años y siete meses; y por último, á los ochenta y cinco, puede aun confiar vivir otros tres años. Vese por lo dicho que el hombre no camina á la muerte con pasos iguales. La mujer tiene menos esperanza de vida que el hombre, cuando no ha traspasado el plazo en que puede enjendrar; pero despues de esta época, puede esperar mas larga vida que el hombre. Hase notado que las solteras y las monjas viven menos tiempo que los solteros (1).

Cuéntase jeneralmente en nuestros climas un

(1) Benoiston de Chateauneuf (*Mémoire sur la mortalité des femmes de l'age de 40 á 50 ans*, Paris 1822) ha probado que esta época, que se considera tan peligrosa para las mujeres, no lo era mas que las otras; y que en proporcion era mas arriesgada para los hombres que para las hembras. Segun este autor, las mujeres son jeneralmente mas vividoras que los hombres, aun en las clases exentas de ásperas fatigas, como los eclesiásticos y las monjas: este hecho es contrario á los que observó Deparcieux. Iguales resultados se han advertido en diversos climas, desde Marsella hasta San Petersburgo (ó desde los 43 á los 60 grados de latitud septentrional).

muerto sobre treinta y dos ó treinta y cinco individuos ; así que, multiplicando por treinta y dos ó treinta y cinco el número de los muertos en cualquier país de Europa , tendríamos con bastante puntualidad el total de la población. En París y en todas las ciudades populosas, es mayor la mortandad que en las villas, lugares y aldeas.

Los meses de marzo y abril , que ven nacer mayor número de individuos , son tambien los que ofrecen mas fenecidos. Los necesitados multiplican en todos tiempos mucho mas que los pudientes, pero tambien mueren en mayor número, de resultas de las amargas privaciones que experimentan. La vida media actual es en el día mas larga que en los siglos anteriores , en cuyo tiempo eran mas contados los regalos del bien estar ; pues las clases medianas disfrutaban actualmente, gracias á los progresos de la civilizacion y de los gobiernos mas ilustrados, muchas ventajas reservadas en otro tiempo á la sola clase opulenta. Tambien perecen en las ciudades mas hombres que mujeres, al paso que en el campo mueren mas de estas que de aquellos. Entre el sexo masculino escede la mortandad á la del femenino hasta la edad de veinte y cinco años ; pero desde esta hasta los cincuenta, es mayor entre las mujeres, á causa de los riesgos y sinsabores de la reproduccion ; pasada esta época, es mas tenaz la vida en las mujeres que en los hombres , y de ahí es que se ven mas mujeres viejas que hombres ancianos.

El principio de la primavera y el fin del otoño son las épocas del año mas mortíferas, á causa de

los destemples repentinos. La época de los equinoccios es muy fatal; los solsticios son menos espuestos (1). En Asia y bajo los trópicos, donde no hay mas que dos estaciones, los meses mas mortíferos son aquellos en que estas varian; y base notado que en estas épocas suelen ser muy frecuentes las muertes repentinas (2).

Parece tambien que ciertas edades comprometen mas que otras la existencia de los individuos; pues las revoluciones que padece el temperamento individual arriesgan la vida: tales son la edad de la primera denticion, á los dos años; la de la segunda, á los siete; la pubertad, hácia los catorce; la erupcion del pelo de la barba y la formacion completa del cuerpo, á los veinte y un años; la época de la fuerza, á los veinte y ocho ú treinta y cinco años; el principio del decaimiento, á los cuarenta y dos; la

(1) En Paris es mayor la mortandad en la primavera que en las demás estaciones; el invierno es mas insalubre que el otoño; el verano es en nuestros climas la estacion mas saludable; en efecto, la mayor mortandad ocurre en marzo y abril, y la menor en julio; la diferencia entre estos dos meses es como 11 á 16. En Nápoles la mortandad mayor se nota en enero, febrero y agosto, y la menor en abril, julio y noviembre.

(2) Las nevroses son en nuestros climas mas mortales en otoño que en otra estacion alguna; las enfermedades crónicas, las fluxiones, las inflamaciones y catarros producen mayor mortandad en invierno y primavera; esta última estacion es mas fatal que las otras á las hemorragias y al flujo; y el verano y el otoño á las enfermedades eruptivas, etc. Los mas de los tísicos fenece en la primavera. Así es que los meses mas mortíferos son marzo, abril y mayo; los mas salubres son agosto, julio, septiembre, segun Buffon y Dupré de San Mauro.

cesacion del menstroo, la pérdida de las facultades jeneratrices en la mayor parte de los hombres, á los sesenta ó sesenta y cinco años : todas estas épocas ofrecen mas casos de enfermedades y muertes que los otros años , porque en las mismas se establece en el cuerpo un nuevo equilibrio. Sobre esta observacion fundaron los antiguos la teoría de sus años climatéricos, septénarios y novenarios , que á pesar de eso no ofrecen muy grave riesgo. Los años verdaderamente críticos para los ancianos son los que median desde setenta hasta setenta y cinco ; pues, pasada esta edad , lejos de menguar, aumenta la probabilidad de la vida.

Sobre mil infantes, perecen unos veinte y tres que apenas vieron la luz del dia; la denticion arrebatada despues cincuenta; las convulsiones, las lombrices, los cólicos de la edad primera, matan mas de la cuarta parte de dicho número, ó dos cientos setenta y siete : la mitad de estos son víctimas del ambiente frio y húmedo de los campos ; las viruelas arrebatában en otro tiempo ochenta ; el sarampion lleva siete al sepulcro; los abortos causan la muerte á unas ocho mujeres; la vida media de los niños que no han llegado á la edad de un año es de treinta y dos años y tres meses ; pasado el primer año, la probabilidad de la vida asciende á cuarenta y un años y nueve meses. La mortandad es menor entre los diez y los veinte años. La tísis y el asma arrebatan en Inglaterra cerca del quinto de la poblacion, ó ciento noventa y uno sobre mil (1). Las enferme-

(1) La tísis arrebatada casi la quinta parte de los moribundos ,

dades inflamatorias matan mas del séptimo de la poblacion, ó ciento y cincuenta sobre mil. Graunt cree que las calenturas agudas destruyen dos novenos de la poblacion, y las enfermedades crónicas $\frac{1}{11}$. Por último, en edad mas avanzada, la hidropesía arrebatada cuarenta y una personas, y la apoplejía con la parálisis una docena: así pues, de mil personas, solo quedan setenta y ocho que alcanzan una edad dilatada. Fuera de esto, cada pais tiene sus plagas que apocan las probabilidades de la vida; el escorbuto y achaques del pecho son harto comunes en el norte, especialmente en la estirpe blanca; en los paises meridionales, reinan las calenturas biliosas y el cólera-morbo; en los trópicos, las ardientes hacen estragos en la estacion calurosa, y no los hacen menores las disenterias en la estacion de las lluvias; por último, la peste asuela el Egipto, la Siria y la Turquía; la fiebre amarilla despuebla la América; el tétano todos los climas cálidos, etc.

La naturaleza del suelo produce otras causas de destruccion: así es que los paises pantanosos provocan calenturas intermitentes de carácter maligno y fie-

segun observaron Sydenham y otros médicos mas modernos. Los Europeos que pasan á los climas intertropicales son menos propensos á esta enfermedad; pero no por eso se libran de ella los negros y mulatos; los Malayos no se ven de ella tan exentos como los Europeos; pero estos últimos suelen padecerla con harta frecuencia entre los 45 y 60 grados de latitud boreal, aunque, segun dicen, es apenas conocida en Rusia, hácia el círculo polar. En los paises cálidos, los Europeos son mas propensos á las enfermedades del hígado, á las calenturas gástricas, á las disenterias, etc.

bres perniciosísimas. Muchas veces mueren mas labriegos que ciudadanos, mas seglares que cenobitas y mas hombres que mujeres, porque los primeros se esponen mas que los segundos á la intemperie. El estado ú profesion de los individuos influye tambien en su salud. Y de ahí es que todos los picapedreros, marmolistas, yeseros y peluqueros, que viven en medio del polvo, propenden á la tísis; los artífices que trabajan el plomo, el cobre, el arsénico, etc., los químicos y otros, estan mas espuestos á las dolencias y á la muerte que la jeneralidad de los hombres. En Europa, el número de enfermos y achacosos forma la vijésima parte de la poblacion, y de ésta suma parece mensualmente uno sobre diez y nueve.

Es evidente que la mortandad es mucho mayor en las ciudades que en las campiñas, y que estas reponen la poblacion que aquellas esterman. Calculando en unos novecientos millones los moradores que pueblan este globo, y suponiendo que sobre 29 $\frac{1}{4}$ nazca un individuo, y que perezca otro sobre 33, tendríamos al menos un nacimiento y una muerte por cada segundo de tiempo; mas de sesenta nacimientos y sesenta muertes por minuto, ó de tres á cuatro mil de ambos cada hora: de esta suerte se atropellan sin cesar durante el curso de los siglos las pasajeras olas de la humana especie (1).

(1) Segun cálculo moderado del número de hombres derramados sobre la faz de la tierra, resultan por aproximacion uchos 632 millones; de estos la Europa presenta 172 millones, el Asia 330, el Africa 70, la América 40, y las tierras austra-

Las causas principales que dilatan ó acortan la vida de los hombres son seis: 1º. las rejiones y el suelo; 2º. los linajes y los troncos humanos; 3º. las complexiones y estaturas; 4º. los tiempos del medro ú crecimiento, y los de la jestation en el seno materno; 5º. el jénero de vida, los ejercicios y el réjimen; 6º. las pasiones, las tareas, los accidentes, etc.

En primer lugar, los paises frios (1) y secos son los mas favorables á la duracion de la vida, porque las rejiones frias y áridas son las que cuentan mayor número de aucianos y centenarios. La sequedad es tambien la causa principal de la dilatada vida de los Árabes, Etiopes, etc.; al paso que las rejiones pantanosas y cuajadas de húmedas nieblas, tales como la Holanda, ofrecen pocos ancianos de edad avanzada: las ásperas montañas de Suiza, de los Alpes, del Delfinado, de la Saboya, de la Auvernia, de los Apeninos y del Tirol; las islas del Archipiélago griego, las Órcadas, las Hébridas, las Terceras, las Canarias, los montes de Siria, del Cáucaso, de

les unos 2 millones. Si damos crédito á las investigaciones de Malthus (*Essai sur le principe de la population*, Ginebra, 1809, en 8º, 3 vol.), el número de hombres va creciendo con tan espantosa rapidéz, que es de prever que andando el tiempo deberá la especie perecer de hambre; puesto que, segun dicho autor, las sustancias solo se reproducen en proporcion aritmética, y los hombres en proporcion jeométrica. Sin embargo, todos estos cálculos nos parecen erróneos.

(1) Los árboles que en las rejiones septentrionales no son aun viejos á los ciento y cincuenta años, son ya decrepitos, ó estan próximos á morir á los ciento en las rejiones meridionales.

Abisinia (1), del Imao, el páramo de la gran Tartaria, las montañas del Tibet, las cordilleras de los Andes, crian linajes vigorosos de hombres sobrios y robustos, que alcanzan á menudo una edad muy avanzada, sin perder casi su pujante lozanía; porque el ambiente es puro, seco y penetrante en la mayor parte de aquellas rejiones. Los temples medios que mantienen el equilibrio de la salud son por esta causa los mas propicios á la duracion de la vida y á la fecundidad. Los suelos estériles son mas favorables que los fértiles á la longevidad, y las islas y costas espuestas á los vientos lo son aun mas que el centro de los continentes, en donde el aire permanece inmóvil ó estancado. No obstante, las estaciones calurosas son en los climas frios mas sanas que los destemples helados (2); pues los inviernos son jeneralmente peligrosos para la vejez.

En segundo lugar, hay estirpes humanas que, adquiriendo la pubertad desde muy temprano, como la calmuca ó mogola, y la malaya, producen individuos de vida mas corta que la nuestra; y otro tanto puede decirse de la casta negra, que por lo mismo que es púber antes que la blanca, y abusa mas que nosotros del deleite sensual, ya sea á causa

(1) Los Macrobios de la Nubia que, segun refieren, vivian ciento y veinte años, se maravillaban de que los Persas de Cambises no viviesen mas que la mitad de este tiempo: quizás contaban aquellos pueblos por estaciones ó años de seis meses (porque el año entre los trópicos tiene dos estaciones). Aquellas jentes se sustentaban, bien así como la mayor parte de los negros, de leche y carne seca.

(2) Sauvages, *Prognosis med. ex necrolog. cruenta.*

de su complexion voluptuosa, ya sea efecto del ardor de los climas intertropicales, envejece mucho antes que nosotros. La constitucion de los Hotentotes se aja tambien en edad muy temprana, segun asegura Barrow. Los pueblos de Guinea, que viven en un clima húmedo y mal sano, no traspasan generalmente la edad de cincuenta años; y otro tanto puede decirse de los del Congo, Mozambique y Zau-güebar (1). La estirpe europea es una de las mas vividoras, especialmente en el norte, como en Suecia, Rusia, Polonia, Noruega y Escocia, porque los hombres adquieren muy tarde la pubertad. Por otra parte, nótanse ciertos linajes, entre los cuales es hereditaria la ancianidad, al paso que los hay dotados de escasa vida. Toaldo asegura que, en igualdad de circunstancias, es mayor la mortandad entre los cristianos que entre los judíos.

Así como son hereditarias muchas enfermedades, eslo tambien la longevidad entre diversas naciones. Tambien es cierto que los individuos nacidos de padres ancianos ó acosados de dolencias, viven menos tiempo, y les cabe menos pujanza que á los nacidos de padres jóvenes y robustos. Los que abusaron de los placeres del amor, especialmente durante su mocedad, los hombres dados al vino, enjendran hijos endebles, menguados y de escasa vida. Así que, los estados que quieren contar con hombres robustos y capaces de servir á su patria, deben ante todo celar la observancia de las costumbres: y hé

(1) Lapeyre, *Mem. soc. medec.*, 1777 - 78, *Hist.*, páj. 318; Bosman, *Descript. Congo*, carta 8; Adamson, *Senegal*, etc.

aquí porque van menguando y postrándose las generaciones al paso que se estragan aquellas.

En tercer lugar, los temperamentos húmedos, como los flegmáticos, que requieren mas tiempo para crecer y medrar, y que son púberes mas tarde que los biliosos y melancólicos, viven ordinariamente mas tiempo. Así es que los niños flojos, indolentes y débiles, cuyo medro ú crecimiento es mas tardío, alcanzan por lo comun una edad muy avanzada, cuando los que estan dotados de índole fogosa y disparada y de ingenio muy temprano (como la mayor parte de los niños raquíticos) alcanzan apenas la edad varonil : en esto se funda el antiguo refran:

Este niño no ha de hombrear, su agudeza lo mata. Cuando estos portentos asomantes no perecen al principio de su carrera, no producen por lo comun mas que necios ó mentecatos, como sucedió con el retórico Hermógenes, qué, á los diez y ocho años, pasmó á todo el mundo con su ingenio y sus conocimientos, y que no hizo mas que desatinar desde los treinta años hasta el término de su dilatada vida; lo que ocasionó el que de él se dijese que habia vivido al revés, siendo niño al fin de su carrera, y hombre al asomar al mundo. Guárdense los padres de instruir anticipadamente á sus hijos, porque atropellando su talento, acortan su existencia, desviando hácia el cerebro la pujanza vital destinada á todo el ámbito del cuerpo.

Si la estatura muy alta y endeble es contraria á la duracion de la vida, no lo es menos la achaparrada y rechoncha. Con todo, un cuerpo mas bien reco-

jido que alto, mas bien enjuto que sobrado grueso, mas bien musculoso y recio que endeble y flojo, y un pecho ancho, son mas adecuados para la duracion de la vida que las complexiones opuestas (1). La estructura de los órganos del hombre es mas blanda que la de los animales, y este es el motivo porque puede vivir mas largo tiempo.

En cuarto lugar, los individuos que nacieron antes del término ordinario viven jeneralmente menos tiempo que los que asoman al mundo despues de nueve meses cabales, ó aun mas. Aquellos, cuyo medro es lento y graduado, son tambien mas vividores que los que crecen en breve tiempo. Parece asimismo que los que fueron criados por su propia madre durante largo espacio viven por lo comun mas tiempo que los que lo fueron por amas mercenarias, ó los desmamados en edad muy temprana.

En quinto lugar, la vida activa, aunque no sobrado penosa; el movimiento habitual del cuerpo, con especialidad al ambiente despejado, y un jénero de vida violento, austero, sobrio, y aun escaso y algo irregular, contribuyen mas que otra cosa alguna á dilatar la existencia. Hase notado que en Francia viven menos los viñadores que los pobres labriegos, los pastores y hortelanos, cuya vida es

(1) Las personas de pecho angosto son menos propensas á las calenturas tifoideas, pero son mas inclinadas á la tisis.

Los jorobados mueren con mas frecuencia de las enfermedades del pecho que de apoplejía; sus venas yugulares facilitan el paso de la sangre de la cabeza; con todo suelen padecer vehementes dolores de cabeza.

bal salud era preciso tener *buen estómago y mal corazon*, esto es, insensibilidad y despego. La entrañable sensibilidad, el desconsuelo, los pesares, desmoronan la existencia; el corazon blando y desalado, la imaginacion ardiente, el alma ensimesmada, melancólica, impresionada en demasía por los quebrantos inseparables de la humanidad, acortan necesariamente los dias. Así pues, la filosofía apacible y jovial es tan amiga de la vida como le son contrarias la filosofía austera de los estoicos, la zaheridora escolástica y el argumentista peripato. Por último, la mejor máxima para vivir largo tiempo es esta: *bene vivere et lætari*, vivir ajuiciada y esplayadamente. El ahinco que algunos clavan en su salud no es menos fatal que la destemplanza; evitemos siempre los extremos. Dejémonos guiar por la prósvida naturaleza y el instinto, en cuanto se avienen con las intimidades sociales. El que mas sosegadamente ha vivido ha dado en el ito. La medianía, la apacibilidad jenial, el alimento sencillo, el carácter benévolo, el embeleso de la amistad, la paz del alma, son bienes inestimables y los mas adecuados á nuestra naturaleza, como son los mas provechosos para la duracion de la vida.

ARTICULO PRIMERO.

DE LA MUERTE Y EL SUICIDIO.

En balde pedimos dilatada vida, en balde confiamos consumir algunos dias mas sobre la tierra; el plazo se cumple; fuerza es senecer un dia. La muer-

te arrolla todas las naciones y recoge todos los pueblos.

¡Fuerza es fallecer! Este pensamiento roe las entrañas de los mas de los hombres. El camino de la vida termina en tan melancólica perspectiva; y cuanto mas nos acercamos á ella, agólpanse las zozobras y los quebrantos. La gloria, la nombradía, la fortuna, la hermosura, el deleite, la alegría; todo se empoza en la tumba. ¿Qué es pues la vida? un sueño.

Son tantos los hombres que fueron y que ya no son, tantos á quienes cabrá el vuelco en este abismo, la vida es tan breve, y tan dilatados los siglos, y por último, son tan desproporcionados é incalculables los acaecimientos que en este mundo nos asaltan, que no cabe afirmar proposicion alguna acerca de un ente tan frágil y tan transitorio como el hombre.

Solo él preve la muerte, pues los animales, ajenos de este tormento, la padecen sin pesadumbre. Los hombres mas idiotas, los salvajes mas estúpidos y los niños casi nunca piensan en su inevitable paradero. El hombre, en su lozanía descollante, se jacta de menospreciar la muerte: la endeblez de nuestro cuerpo en la ancianidad, la aterradora prevision de lo venidero, acibaran mas y mas la copa de la vida en nuestra hora postrera. La indiferencia, la relajacion, nos roban la tremenda vista de nuestro fin; pero la muerte nos arrebatá á la tumba cada dia, cada hora, cada minuto; y de todos los

días, el mas aciago y mortífero para el hombre es el de su nacimiento.

¡Cúmplese el término, da la hora, y el hombre no existe! Este rey del mundo yace en la tumba, esta mano poderosa que mandaba á la muerte está yerta y helada. Seis pies de tierra tienen encarcelado al Grande Alejandro, á ese hombre, cuyas escelsas hazañas llenaron el universo; póstrale la muerte en medio de sus triunfos, y la tierra enmudece: sobreviene un leve trastorno en el cuerpo del Macedon, pero tan poco basta para trastornar hasta los cimientos la Europa y el Asia.

¿Quién podrá calar los misterios de nuestra vida? ¿Qué es la muerte? ¿Porqué la tememos si nos redime de tantas zozobras y sobresaltos? ¿Procede acaso nuestro pavor del tormento que la acompaña? Mas padecemos aun á veces sin perecer; el cercen de una pierna es mas doloroso que la muerte de enfermedad, y aun que la repentina. ¡Cuántas muertes no hemos visto que nos parecieron envidiables por su serenidad y sosiego! ¡Qué paz, qué contento destellan las últimas miradas del moribundo! ¡Qué rayo de esperanza, qué puro gozo resplandece en el rostro del hombre virtuoso! Ya no perece, lánzase á otra nueva vida, y entonces es cuando se muestra en toda su grandiosidad.

El pavor que nos causa la muerte nace las mas veces de los cariñosos vínculos que vamos á quebrantar; sin embargo, son estos tan perecederos y tan frágiles, que parece debiéramos romperlos sin dolor. Lo pasado es un largo noviciado de la muerte

para el hombre que sabe reflexionar. Colocados en un punto del círculo de la eternidad, todo cuanto nos rodea está demostrando nuestra nonada. ¡Cuántos millones de hombres se ven sucesivamente arrebatados á la vida, cual la yerba de los prados bajo la hoz del labrador! ¿Porqué hemos de tramontar con nuestros anhelos nuestro ámbito comun? El tiempo, cuyos hijos somos, se apercibe á devorarnos. Tal es el tributo forzoso que la naturaleza reparte sin cesar, y que impone á cada rejion (1). Sus víctimas estan enumeradas, á ninguna perdona; y lo mismo arrebatá á los reyes del solio que al filósofo recapacitando sobre esta suerte veleidosa de que somos juguete desde nuestro nacimiento:

Nascentes oprimir, finisque ab origine pendet.

No es razon que estrañemos las tormentas y los naufragios que está padeciendo el jénero humano. Ya que la vida y la muerte, el señorío y la humillacion, la escasez y la opulencia y las revoluciones no son, cual las pestes, las guerras y el hambre, mas que el curso de la naturaleza, como los jiros de las

(1) Suponiendo en nuestro planeta de 6 á 700 millones de habitantes, habrá unos 23 millones de nacidos al año, ó sesenta mil cada dia, 2500 cada hora, 135 cada minuto, y de 7 á 8 cada segundo. No menos pronta será la muerte en arrebatá proporcionalmente sus víctimas. Así pues, fuerza será calcular en mas de veinte millones el número de víctimas anuales, lo que da cerca de 58000 por cada dia, 2400 cada hora, 130 cada minuto, y de 6 á 7 cada segundo. Otras causas contribuyen, además de las enfermedades, á acrecentar la mortandad; así es que en las colonias se hace preciso renovar los esclavos casi cada diez años.

estaciones del grande universo, fuerza es que nos avengamos á nuestra suerte sin vanos lamentos ni murmullos. ¿Qué otra cosa es nuestra existencia y la del jénero humano, sino una corta cantidad de materia que por breves dias se ajita y revuelve para desbaratarse despues? Así que, á escepcion del pensamiento que nos encumbra á la causa suprema, ninguna consideracion merece respecto de este universo nuestro cuerpo deleznable.

La filosofia que nos enseña á morir nos amaestra á vivir: de la lobreguez de la tumba salen las altas verdades que nos desengañan de este mundo; y la sabiduría no es mas que la meditacion de la muerte. Nuestra razon no puede alcanzar su cabal medro sino cuando está envuelta en este opaco pensamiento, porque es el único que nos ajusta nuestras incontestables dimensiones. La ciencia y la virtud, semejantes al vellocino de oro, solo se alcanzan haciendo rostro al terror y á la muerte. Todos los hombres eminentes labraron su númen en medio de las recónditas meditaciones que les sujerian el estudio de la naturaleza humana y la vista de su inevitable término. Cuanto mas reflexionan los hombres, mas á menudo acuden á contemplar su paradero; cuando los distraidos se arrojan ciegamente á la carrera de la vida. Hé aquí porque los pueblos salvajes temen poco la muerte, y rara vez piensan en ella, cuando vemos que todas las naciones civilizadas la miran con espanto, porque cuanto mas perfeccionamos el ánimo, mas mengua y desmerece el cuerpo. El bravo, bien así como el niño, piensa apenas

en el día de mañana; y el hombre culto, á semejanza del anciano, considera con sobresalto lo porvenir que sin cesar le martiriza; y la sabiduría mas perfecta y cabal se convierte en una verdadera enfermedad del ánimo (1).

¡Porqué el único de todos los animales mas capaz de felicidad es tambien el único que liuella voluntariosamente su existencia, llevado del íntimo convencimiento de su desventura! Es cierto que el sabio no vive, cual Caton y Arria, cuanto puede, sino cuanto debe. Ni la niñez, ni la ancianidad, ni el sexo femenino, son jeneralmente tan propensos á alzar contra sí una diestra homicida como el hombre en la edad varonil y en la época de las pasiones violentas y grandiosas empresas.

El animal, en quien predominan las necesidades corporales, á causa de la preponderancia de su sistema nervioso intercostal ó trispláncnico sobre el

(1) A los salvajes mas groseros, y hasta á aquellos que no admiten ninguna divinidad, les causa horror la idea del completo anonadamiento, despues de la muerte; de ahí es que suponen que volverán á vivir en una morada venturosa, en la tierra de los espíritus, en compañía de sus mas valientes guerreros y osados cazadores (Charlevoix, *Nouv. Fr.*, tomo III, páj. 551). Por esta razon sepultaban con los muertos sus arcos, utensilios y víveres (Sagard, *Voyage au pays des Hurons*, páj. 288, etc.). En algunos territorios, cuando moria un cacique, solian matar algunas de sus mujeres, privados y esclavos, para que le sirviesen en el otro mundo, y gozase el difunto la misma dignidad que en la tierra (Dumont, *Louisiane*, tomo I, páj. 208, etc. etc.). Algunos esclavos se daban gustosos la muerte para seguir á sus amos (*idem*, tomo I, páj. 227).

aparato nervioso cerebral, reflexiona poco, y parece incapaz por lo mismo de locura y suicidio, resignándose humildemente á la esclavitud y á todos los fracasos. Así es que el suicidio es raro entre las naciones sujetas al despotismo, y apenas ha asomado por las dilatadas rejiones de la China, de la Persia y del imperio de los Czares. Los pueblos mas bravíos son mas sufridos que los civilizados. Parece que el suicidio es el heredamiento de los pueblos mas libres é ilustrados. Ya en lo antiguo fue tenido en mucho por las valientes naciones de estirpe escandinava ó celto-jermánica, segun lo prueban los siguientes versos:

Anímaeque capaces
Mortis et ignavum redituræ parcere vitæ.
LUCANO, *Fars.*, L. 1.

Nadie ignora que todas estas naciones, siempre indómitas, menospreciaron la cobardía, é introdujeron por todas partes el uso del duelo. Entre los Godos, fue siempre honorífico el suicidio (1); así es que á pesar de la civilizacion que se ha estendido por todos los pueblos europeos, vemos aun en el dia que, mas que en otras partes, se manifiesta con frecuencia en Inglaterra, Francia, Alemania y otros paises vecinos. Algunos autores han considerado el suicidio solariego en el norte de Inglaterra (2). Las almas ensimesmadas, afectuosas y solita-

(1) Procop., *Hist. Gothor.*, lib. 11, cap. xiv; *De Herulis*. Tom. Bartolino, *De caus. contempt. mort. d Danis*, etc.

(2) Snollett, *Hist. de Inglaterra*, lib. ix, año 1732; Cheyne, *Du Splén, ou de la maladie anglaise*.

rias se niegan á sobrevivir á sus quebrantos, cuando enconan su sensibilidad las instituciones políticas y religiosas, los trastornos del estado ú de su fortuna, ó violentas catástrofes morales. El negro, arrebatado de su patria y llevado á América, condenado á las mas ímprobos fatigas, se mata gozoso con la esperanza de verse restituido á sus hogares. La secta de los estoicos y la religion de los bracmanes autorizan el suicidio, y los secuaces de Foé llegan hasta creer que es un sacrificio provechoso para el alma y propio para alcanzar la perpétua bienaventuranza (1).

Por otra parte, la educacion afeminada que desde muy temprano desgasta la vida, y la depravacion de costumbres entre las personas opulentas, les hacen mirar con tedio su misma felicidad, y son el móvil del suicidio, el cual con razon puede llamarse en los tales cobardía (2). De este se ven repetidos ejemplos en la historia de la decadencia de los Griegos y Romanos y en las edades modernas, hasta en las personas mas delicadas, incapaces de resistir el ímpetu de sus pasiones. La mujer solo se sacrifica á un amor no correspondido; y jeneralmente hablando, por cada mujer que se suicida se cuentan cuatro hombres. Sin embargo, hanse visto entre ellas epidemias de suicidio, y en el período del menstuo es cuando mas se manifiesta esta fatal propension (3).

(1) La Loubère, *Voy. de Siam*, tomo 1, páj. 487; Duhalde, *Hist. de la Chine*, tomo III, páj. 52.

(2) Falret, *De l'hypochondrie et du suicide*, Paris, 1822, en 8º.

(3) *Ibid.*, páj. 150.

Plutarco habla de las doncellas milesianas que á porfía se ahorcaban; Primerose cita tambien las mujeres de Leon de Francia, que en cierta época se precipitaban en el Ródano; y un historiador antiguo hace mencion de otra epidemia semejante que se notó entre las doncellas de Marsella, ciudad donde en otro tiempo permitian las leyes quitarse la vida.

Si en nuestros climas multiplica los suicidios el espíritu independiente que anhela redimirse del martirio de las pasiones y de los pesares, lo contrario se advierte en los pueblos supersticiosos de la India oriental, los cuales solo se sacrifican á la melancolía religiosa. ¡Cuántos fanáticos coronados de flores y vestidos de escarlata se arrojan al Gánjes para ser pasto de los caimanes, ó se abalanzan debajo de las ruedas del carro del ídolo Jagrenat, para quedar destrozados. Y ¡cuántos alfaquíes, arrebatados por su ascético delirio, se condenan voluntariamente á las mas horrorosas agonías! ¡Cuántas viudas de Malabar se quejan aun en el día del despotismo británico que no consiente que se arrojen á la pira que consume el cadáver de su marido! Nadie ignora hasta qué punto llevaron los mártires de la religion cristiana el anhelo de alcanzar el bautismo de sangre. Cada religion, cada secta, muestra con orgullo sus defensores que sellaron la doctrina con el sacrificio de su vida. Odino supo infundir tanto denuedo á las naciones septentrionales, que muchos de sus guerreros se hincaban el acero en el pecho sobre el cadáver de sus caudillos. Los Tracios, los

Jetos, los Godos, los Germanos, los Bretones, los Galos, los Cántabros y los Asturianos han dado al mundo tan funestos ejemplos. En todos los países donde se levantan nuevas opiniones, predomina el menosprecio de la vida, y en prueba de ello basta contemplar la secta metódica que se ha introducido en Inglaterra, y lo que hicieron los secuaces de Calvino.

Sin embargo nótanse ciertas circunstancias atmosféricas que influyen mas que otras en el cumplimiento del suicidio. Hase advertido que los días calurosos del verano lo han determinado en Andalucía, Marsella, Westminster, Ruan, Copenhague, especialmente en junio y julio (1); los vientos ponientes, cuando el cielo está encapotado y cuajada la atmósfera de humedad y niebla, constituyen el otoño en Inglaterra y otras partes en la época mas aciaga de suicidios (2). Los años frios y lluviosos, las épocas de carestía y los trastornos políticos acrecientan las causas del suicidio. En muchas ciudades del norte de Europa, se han visto muchísimos de estos actos de locura ó desesperacion, especialmente tras largas guerras y públicas calamidades (3).

(1) Hase observado jeneralmente, en Inglaterra (en Westminster) y en Alemania (en Hamburgo), que la mayor parte de suicidios ocurrían en julio; y de ahí es que se atribuyen al calor. Sin embargo, vense tambien muchos en los meses de noviembre, diciembre, febrero y marzo; y cuéntanse menos en junio y octubre.

(2) Segun Cheyne y Esquirol, art. *Suicide* del *Diction. des Sciences médic.*

(3) Kamptz, *Tableau du nombre des suicides*, Berlin, 1817.

Fuera de esto, es muy probable que haya una predisposicion á este acto de frenesí, ya sea en algunas familias, en las cuales se han reparado varios casos hereditarios de esta demencia, ya sea en la complexion, el temperamento atrabiliario, ó de resultas de la relajacion y el onanismo (1), de algunos destemples orgánicos en las vísceras, de la posicion oblicua del colon transverso, de las lesiones del corazon y de los grandes vasos, como en los aneurismáticos, etc.

Así pues, el sér mas intelijente y el mas sensible es el único que se abalanza á la muerte llevado de voluntarioso impulso, sobreponiéndose á esta corteza corporal que lo tiene encarcelado en los vínculos de su organismo.

(1) Tissot, y tambien Lewis, *upon tabes dorsalis*, Lond., 1748, en 8º, páj. 19.

LIBRO SEGUNDO.

SECCION PRIMERA.

DE LA DISTRIBUCION JENERAL DEL JENERO HUMANO SEGUN LOS
DIVEROS TERRITORIOS DEL GLOBO.

Si, como se ha creído, las primeras moradas del jénero humano que huía de las antiguas inundaciones de la tierra, fueron las cumbres de las montañas, los páramos, como el de la gran Tartaria ó del Tibet, segun suponía Bailly, ó como la cordillera del Atlante en África, y las cumbres del Cáucaso, del Líbano ú de Arabia, y por último, las altas gargantas de los Andes en el Perú y Méjico; casi todos estos terrenos presentan el sello particular de la dilatada permanencia de los hombres (1).

(1) W. Maclure, en sus conjeturas acerca de las mudanzas jeológicas de la América septentrional, cree que el estado de civilizacion de los páramos de Méjico y del Perú, y el estado salvaje de la casta humana que ocupa las rejiones americanas menos elevadas, dependen de la gran cantidad de aguas y pantanos que en lo antiguo cubrian las tierras bajas. Confirma esta opi-

Los primeros terrenos debieron ser fértiles cuando salieron del légamo de las aguas; pero á medida que estos sitios se fueron desaguando y cultivando por las jeneraciones humanas que en ellos se multiplicaron; á fuer de la retirada de las aguas del Océano, desjugadas ya, por decirlo así, estas cumbres del globo, y los turbiones y aguaceros arrebatando á los valles mas hondos las tierras flojas y livianas, es evidente que todos aquellos terrenos hubieron de ir perdiendo la mayor parte de su fertilidad.

En el dia, sea cual fuere la causa primitiva, todos los territorios elevados son mas ó menos arenosos, ó gredosos y áridos. El gran páramo de la Tartaria y del Tibet, además de la rijidez de su clima y de su esposicion en invierno á los heladores cierzos del polo, presenta dilatadísimas llanuras descubiertas y rasas; estiéndese por todas partes una arenilla menuda, negruzca y resbaladiza, y como no reliene niuguna humedad, no ofrece alimento á la vejetaion. De ahí es que aquellas llanuras solo en la estacion lluviosa se visten de algunos arbustos menguados, de hierbas verdes aunque lánguidas y escasas, y de las cuales las mas altas alcanzan apenas tres ó cuatro pies. El Tártaro y el Calmuco apa-

nion el corto número de mamíferos terrestres que cria la América, cuando vemos tan estremadamente multiplicadas sus castas acuátiles. Abundan en aquella parte del mundo las aves acuátiles palmipedas y zancudas, y nótese una desproporcion análoga muy chocante entre los carnívoros y los herbívoros. (*The American Journal of Science*, by Benj. Silliman. Newhaven, 1823, tomo vi, en 8º.).

cientan sus rebaños de caballos en estas llanuras, pasando la vida en perpétuas emigraciones bajo sus tiendas, á caballo y en sus carros ó *kibitkes*. Si por acaso se encuentra en aquellos yermos algun charco, es jeneralmente de agua salobre, como la del mar Caspio y del lago Aral: así es que el Tártaro no bebe mas que la leche de sus yeguas, ó chupa la sangre caliente todavía de sus caballos, en aquellos pavorosos desiertos, cuyo suelo se ve cuajado en el estío de mocho salitroso.

Feliz se cree el Árabe en medio de los terrenos áridos y peñascosos del Yemen, ó el Moro que recorre las soledades del Bileduljerid y del Senaar, cuando montados en sus sobrios camellos, se avanzan por la noche cantando tristes endechas en medio de aquellos dilatados y ardientes arenales, azotados por el viento que levanta y arremolina la abrasada arena. Apenas, al través de la calina y sus visos, alcanzan á descubrir de lejos en aquellas llanuras raras y rojizas algunas yerbas salitrosas, secas y espinosas; y si tal cual vez se ven correr algunos hilillos de agua salobre, crece en torno de ella un islote de verdor ó una oasis, cuya vista halaga al viajero moribundo que estuvo á pique de fenecer de sed y hambre en aquellos yermos y de ser destrozado por las hienas ó chacales, que dando espantosos aliullidos se agavillan de noche para asaltar las caravanas. Los *Karro*s del África meridional son tambien unas tierras cascajosas donde solo brotan plantas ficoides, que crecen casi sin humedad: en medio de aquellas abrasadas llanuras, el negro Ca-

fre, el Nainaqués, con la azagaya en la mano, conduce su ganado vacuno, y se sustenta cual pastor de su leche ó de su carne.

Por último, vense en el Nuevo Mundo inmensas llanuras sin bosque alguno, y que se visten de una como borra vegetal ó de espesas y altas gramíneas, en donde pacen anchurosamente crecidos rebaños de toros almizclados ó de bisontes montaraces. Las llanuras bajas, como las dehesas de las orillas del Misuri ó de la Luisiana, estan á veces inundadas y anegadas por las avenidas anuales de los rios; pero en la América meridional, estas llanuras, mas áridas y levantadas, llevan el nombre de llanos ó *pampas*; y ora se presentan secas y abrasadas por los ardientes rayos del sol, ora en la estacion lluviosa se visten de verdor y ofrecen pasto á aquellas crecidas manadas de caballos silvestres de que echan mano los Chilenos para llevar la vida errante y pastoril de los Tártaros. Los pampas del Sacramento en las márgenes del Marañon son dilatadas llanuras de turbion, sin piedra alguna y de mas de cuatrocientas leguas de ámbito.

Entre los altos riscos de los Andes, contéplanse todavía los desgraciados restos de los antiguos pueblos de sangre americana. Véseles trepar aquellos antiquísimos peñascos con sus llamas ó guanacos y vicuñas, para conservar su amada libertad. Así pues, si los sitios mas encumbrados, areniscos ó montuosos debieron ya poblarse en la mas remota antigüedad, vense en el dia casi completamente rasos y áridos. Todos sus moradores llevan vida errante; y a

enteramente salvaje, ya pastoril y envidiable, debajo de sus tiendas, y ya en fin guerrera y conquistadora, como los Tártaros, los Árabes, los Sarracenos y los Moros: naciones acampadas, viandantes, sin zozobras, que se gobiernan mas bien por el hábito que por las leyes, y hermanando, en contraposicion estrañísima, la esclavitud con la independencia.

No sucede lo mismo con la segunda clase de territorio, con aquellas pingües llanuras cortadas por fértiles cerros ó colinas, y por donde serpean caudalosos rios ó cristalinos arroyos que las bañan y fecundizan (1). En estos sitios, base establecido la útil labranza con los derechos de propiedad, y gobiernos arreglados, mas ó menos protectores de la industria; pero no pocas veces se convierten estos en opresores de la humanidad, amarrando el infeliz labriego al terron, y subdividiendo los pueblos en castas y provincias, para asentar mas aferradamente su señorío sobre todas las partes sujetas al áspero yugo de su dominio.

Tales son en primer lugar los dilatados imperios del Asia meridional, la China, Siam, Laos y Ava,

(1) Es manifesto que los terrenos llanos y húmedos, como mas fértiles que los otros, son también los mas poblados: de ahí es que la Lombardía, los Países Bajos, la Holanda, la Inglaterra, son en Europa las rejiones mas pobladas, y cuentan mas de 4000 habitantes por legua cuadrada; otro tanto sucede en las demás llanuras del globo: al contrario, vemos que escasean los habitantes cuanto mas secos son los territorios; así es que no vemos desiertos sino en los sitios donde no asoman ni rios ni manantiales.

el Indostan ó el Mogol, la Persia y la Asiria; tales fueron tambien los de Marruecos en África, de los Mejicanos, Incas ó Peruanos en el Nuevo Mundo, en el Brasil, el Paraguay y el Tucuman. Todos estos paises llanos, mas ó menos ricos ó fértiles, en donde con solo escarbar la tierra se logran abundantes cosechas, sustentan pueblos holgazanes y embrutecidos, avasallados por imperiosos dueños. Pero cuando en el seno de estos mismos imperios se levantan ásperas montañas, conviértese el suelo en ingrato y estéril; su aspecto es selvático é inculto, y los pueblos que en ellas moran son mas fieros é indómitos que sus vecinos del llano, como se echa de ver en los Curdos y los Drusos del Libano, que son temidos é independientes en el seno del despotismo; en los adustos Moros del Atlante, en los esforzados Afganeses del Tauro y de Candahar, en los pérfidos Macasares y Malayos de los montes de Malaca, Borneo y Célebes; en los Araucanos de las montañas de Chile, en los Indios bravos de las Cordilleras, y en los Suizos y Albaneses de Europa.

Con todo, la civilizacion se ha perfeccionado en Europa bajo unos gobiernos mas libres y justos, porque hay en ella menos llanuras fértiles que en Asia; porque su suelo requiere mas esmerado cultivo, y abarca selvas y montañas, asilos de la pobreza y de varonil independendencia; porque sus pueblos, menos dilatados y mas subdivididos, mantienen entre sí mayor equilibrio, y forman á manera de una confederacion que contrasta poderosas invasiones y el arraigo del despotismo. Tales son así

mismo los Estados Unidos del Nuevo Mundo, hermanados entre sí aunque independientes, y harto desparramados para doblar jamás la cerviz al yugo arbitrario y duradero.

La tercera clase de territorio se compone de todos los parajes hondos cercanos á las corrientes y á los mares, cuajados del légamo acarreado por rios y aguaceros; estos terrenos son jeneralmente pantanosos y húmedos; estan zanjados por lagos y canales, sustentan pueblos fecundos y las mas veces ictiófagos, y propensos á enfermedades del sistema linfático. Tales son, en Europa, los habitantes de las orillas del Báltico, especialmente los de los Paisos Bajos, Güeldres, Holanda y Brabante; los de los desembocaderos del Niemen y del Vístula; los de las lagunas de Venecia, en el fondo del golfo Adriático, los de las cercanías del mar Negro ú del Faso, de la antigua Cólquida y de la Delta del Nilo en Ejipto; los moradores de los terrenos de turbion del Gánjes y del Indo, en Asia; los del estrecho de Ormuz y de los golfos Pérsico y Siamés; y finalmente todos los pueblos de las rejiones mas fértiles bañadas de caudalosos rios, como los de la Mesopotamia, entre el Éufrates y el Tigris; los del Duab, entre el Gánjes y el Djumnah, y del centro de la China, en donde los rios Amarillo y Azul entretejen sus aguas por medio de mil lagos y canales, etc. Á estos pueblos agregaremos las mas de las naciones marítimas, que hallan en la pesca y en el comercio inagotables fuentes de prosperidad y multiplicacion, y envian crecidas colonias á diversos puntos del globo.

SECCION SEGUNDA.

DE LAS CASTAS HUMANAS.

ARTICULO PRIMERO.

DE LAS VARIEDADES DEL GENERO HUMANO EN GENERAL.

Non hic centauros, non gorgonas, harpiasque
Invenies : hominem pagina nostra sapit.

MARCIAL, L. X, epigr. IV.

El hombre es cosmópola; sus innumerables familias abarcan todo el globo; y desde la abrasada tórrida hasta los hielos polares, sus naves y sus piraguas han surcado por todos rumbos las livianas ondas del Océano; las islas mas remotas, los desiertos y los peñascos al parecer inaccesibles, han visto acudir el hombre, rey de la tierra, para tomar posesion de este antiguo reino, magnífico patrimonio que le reservó naturaleza. Él es el único ente cosmópola; pues ningun otro viviente ó planta logra descollar y prosperar indistinta y naturalmente en todo el globo; y solo á nuestra especie le cupo contrarestar con su industria la inclemencia de todos los climas y los rigores y asperezas de todos los temples. El hombre, dotado de escelsa capacidad in-

telectual y de manos duchas, peregrinos instrumentos que llevan á cabo los prodijios que creó el pensamiento, supo hallar el fuego, el vestido, el abrigo y las armas; cúpole tambien vivir igualmente en todas partes de carne y vegetales; y ufano con tan nobles preeminencias, irguióse sobre la faz de la tierra, en ademan de admirar el cielo y predominar á todos los animales.

Con todo, si consideramos la especie humana desparramada por la tierra, y esos grandes hormigueros de naciones, esas ciudades populosas, en donde tantos individuos se atropellan durante breve espacio, para desaparecer y sucederse en la inmensidad de los siglos, nos harémos cargo de cuán remontados anduvimos en el concepto que habíamos formado de nuestra especie. En efecto, vémosla, como á todos los demás entes, adolecer del influjo de los climas, ora despavorida con el rayo en los trópicos, ora guareciéndose en subterráneos albergues contra el cierzo helador ó los abrasadores rayos del sol canicular, ora diezmada por las pestes ó epidemias, desalojada por las inundaciones, dispersada por la calamidad del hambre, atravesando trabajosamente dilatados desiertos, ó recojiendo en rancherías errantes escasos tributos de una tierra esquiva, mientras que en rejiones mas afortunadas derrama el suelo, casi sin trabajo, delicados y abundantes alimentos á sus afeminados moradores.

Fuerza es pues que el hombre se familiarice con tantos destinos como le presentan las diversas moradas del globo. Aquí, agricultor laborioso, baña el

barbecho con el sudor de su rostro ; allí navegante denodado, traspone las encrespadas olas en pos del alimento para su familia; allá doma el caballo , el camello ú el renjífero, y recorre inmensas soledades , sustentándose con la leche y la carne de estos inocentes compañeros de sus fatigas, que sacrifica á sus necesidades. El jénero humano es en todas partes el primer huésped del globo , y se aviene á todas las variaciones que experimenta la superficie de nuestro planeta , segun las estaciones , las latitudes, las diversas alturas y la calidad de los terrenos, los meteoros de la atmósfera y otras muchas modificaciones impuestas por las incontrastables leyes de la naturaleza. Así pues, el hombre terrestre debe relacionarse con la tierra que le sustenta y estudiar los móviles que le cercan y avasallan su vida: mas no alcanzando á sobrepujarlos, fuerza es que aprenda á hermanarse con ellos, si no quiere ver su salud muy mal parada. Tal es sin duda la causa de las mil diversas contraposiciones que modifican al hombre, en términos que es casi imposible hallar tan solo dos perfectamente semejantes en un todo. Esta variedad de temperamentos que se echa de ver en el estado social parece mucho menor entre los animales y los pueblos salvajes, cuyo jénero de vida es mas uniforme que el nuestro. Los irracionales, atidos de suyo al mero instinto y á un réjimen natural, muestran el tipo de sus formas mucho mas clavado que las castas caseras, y aun mas que la nuestra, que tan modificada se halla por las costumbres sociales. Siendo los hombres en cierto modo

parto del globo terrestre, ἐπίγειοι ἄνθρωποι, segun nos llama Homero, bien así como los vegetales y demás vivientes, fuerza es que todos se conformen á la constitucion propia y peculiar de nuestro planeta. Síguese de lo dicho que, para conocer el hombre, debemos estudiar nuestro mundo.

Es verdad que el opulento morador de las ciudades, bien vestido, hospedado y alimentado, no saliendo sino en coche para guardarse de los desamples atmosféricos, no sufriendo ni el hielo del invierno, en sus abrigados aposentos, ni aun los vaivenes de las estaciones, en sus manjares cocidos y preparados con esmero; es verdad, repito, que este ente venturoso se sobrepone mas que los otros hombres al influjo de los climas y de las estaciones. Así es que sus leyes no tanto cuadran con él como con la jeneralidad de las naciones, siempre desvalidas, y por tanto espuestas al empuje directo de la naturaleza. Pero por otra parte, el hombre opulento y artificial, que vive en el regalo y en la afeminacion, como la planta en el invernadero, se inhabilita por su endebles para contrastar, como bisoño, las novedades externas, y parece que la naturaleza vuelve por su imperio con tanto mayor ahinco cuanto mas fué desestimada.

Fuera de esto, el morador civilizado de las ciudades que se resguarda desveladamente del asalto de los elementos, concentrándose en los artefactos, en los objetos de la industria ó del lujo, vinculando todo el afan en sus medros, avasallado sin contraste por un gobierno, por los hábitos y costumbres so-

ciales, olvida las sublimes leyes de la naturaleza que echa los primitivos cimientos de los gobiernos y de la civilizacion. Teniendo constantemente á la vista los efectos, no reparamos las mas veces en sus móviles; llevamos la vida de las hormigas que trabajan en sus estrechas mansiones, y nunca osamos trasponer la vista fuera de los humildes eriales que cercan nuestros ruines intereses. Pronto acabará de ocultársenos la prepotencia de la naturaleza, y no verémos mas que el hombre artificial amoldado sobre el tipo de una sociedad postiza y constantemente variable.

Además de los atributos de las edades y de los sexos, presenta la naturaleza otras muchas variedades de castas; dependiendo las unas de los temperamentos particulares, y las otras del carácter nacional ó de los troncos que encabezan el jénero humano. Los efectos morbíficos, los hábitos prolongados, las impresiones ó señales de los climas y de los alimentos, modifican en extremo la constitucion del hombre, alterando proporcionalmente sus costumbres. Basta, para convencerse de esta verdad, seguir especialmente estas modificaciones en todas las partes del cuerpo humano.

El bravo, que libremente se desarrolla en toda su desnudez, se abulta con formas atléticas, y sus piernas y pies desnudos son mas gruesos que los nuestros, porque su vida es mas andariega.

La cabellera que adorna la cabeza del hombre es mas corta que la de la mujer, cuyas hebras son lar-

gas y flexibles (1). Jeneralmente hablando, el pelo de los habitantes del norte es tieso y largo; el de los meridionales es ensortijado, y crespo en los climas muy cálidos. El cabello de los negros viene á ser cual lana rizada ó borra. Las naciones del septentrion de Europa tienen jeneralmente el cabello rubio ú rojo; el pelo castaño abunda comunmente entre los Europeos de los climas templados, y el cabello negro entre los moradores de los paises meridionales. Vense con todo cabelleras rubias en Grecia (2), y tambien se han hallado entre los Moros del Atlante, descendientes, segun Shaw, de los antiguos Vándalos. Las Sicilianas, segun Swinburne,

(1) Parece que casi entre todas las naciones se ha considerado la larga cabellera como un carácter de libertad; así es que los Chinos opusieron mayor resistencia á los Tártaros cuando estos trataron de atusarles el pelo, que cuando quisieron subyugarlos; y los Rusos manifestaron suma repugnancia á obedecer la órden de Pedro el Grande que les obligaba á raparse cabellera y barba. Los Francos, conquistadores de los Galos, dejaban crecer su larga cabellera rubia (*crinosi*, *capillati*), como una prerogativa de poder, cuando los Galos avasallados por los Romanos andaban mondos; la tonsura de los eclesiásticos es una señal de sumision, especialmente entre los monjes. Sanson, perdida su cabellera, pierde toda su pujanza, segun la Escritura; y los bravos de la América septentrional arrancan á sus enemigos la cabellera con la piel, en señal de trofeo (Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tomo II, página 256). Iguales vulgaridades reinan en Oriente por lo que hace á la barba, que se considera como indicio de poder y dignidad, y no pueden llevarla los esclavos. Es con efecto señal de virilidad y pujanza, puesto que de ella carecen los eunucos, los impúberes y las mujeres. La casta blanca es entre todas la mas barbuda.

(1) Homero pinta á Aquiles con cabello rubio.

se esmeran en dorar su cabellera, lavándola con una lejía alcalina de ceniza de sarmientos; y muchos pueblos de las islas del mar del Sur, como los isleños de los Amigos y de Santa Cruz, amarillecen su pelo empolvándolo con cal de conchas de ostras (1). Los Indios de las tribus del noroeste de América tienen el pelo pardusco, que rara vez se acerca al negro perfecto, á pesar de ser este el color jeneral de la casta mogola (2).

El viso del iris sigue un rumbo análogo. Los ojos cenicientos ó azulados son comunes en el norte, los negros en el mediodía, y los de matiz intermedio en las rejiones templadas (3). Igual progresion se advierte en las diferentes edades: los niños son rubios; pero segun van entrando en años, oscurécese el color del pelo, los ojos y el cutis. En los hombres que no son de casta europea, los ojos y el cabello

(1) Labillardiere, *Voyages*, tomo 11, páj. 256.

(2) Vancouver, *Voyage*, tomo 11, páj. 325, trad. francesa.

(3) Herm. Couringio, *Habit. germ.*, páj. 85. La casta blanca es casi la única que logra cabello rubio y ojos azules; con todo, vense en otras castas algunos ejemplares de pelo rubio; Gmelin, *Reise durch Sibir.*, tomo 1, páj. 89; Charlevoix, *Nouv.-France*, tomo 111, páj. 179; Lopez, *Relacion de Congo*, páj. 6; Hatkins, *Travels*; Groben, *Guineisch. Reis.*, páj. 29; Sonnerat, *Nouv-Guinée*, páj. 153; Marion y Duclesmeur, *Voyage*, páj. 138; Wallis, en Hawkesworth, tomo 1, páj. 260; Quiros, *Memorias*, etc. El color rubio del pelo de estos pueblos debe atribuirse á la costumbre en que estan de empolvárselo con cal de ostras. Véase Surville y Bougainville, *Voyage*, etc. Las Sicilianas dan á su cabellera un viso rubio con la lejía de cenizas. Henr. Swinburne, *Voyage*, trad. franc., páj. 81, Paris, 1785, en 8º.

son siempre mas ó menos negros desde su nacimiento. Las castas mogola, china y lapona tienen constantemente los ojos y el pelo negros, en todas las edades y en todos los climas, no echándose de ver en ellas mas que leves variedades, segun aquellos y los sexos. Estos pueblos no suelen ser muy barbudos, y tienen el pelo claro, negro y áspero. Lo contrario sucede entre los habitantes de las islas Maldivas, pues, segun ellos, consiste la hermosura en tener el cuerpo velludo como un oso; de esto se ven algunos dechados en Mallicolo y en algunas otras islas del mar del Sur, especialmente en Yeso y en las islas de Segalien.

Hasta ahora se ha creido que los Americanos eran barbilampiños; citanse sin embargo muchos casos que prueban la poca certeza de este aserto (1); ya es sabido que se arrancan el pelo de esta parte del rostro (2). Parece que los cabellos y el vello encanecen mas tarde en la vejez entre las castas extranjeras que entre los Europeos (3).

(1) Blumenbach los ha citado en el *Goetting. Magaz.*, año 11, parte vi, páj. 419.

(2) Segun Charlevoix, *France antarct.*, tomo III, páj. 179; Carver, *Travels*, páj. 224; apesar de los asertos de Pauw y Robertson, que sostuvieron que estos pueblos eran barbilampiños. Véase tambien Lafiteau, *Voyage des miss.*, páj. 333, y *Mœurs des Sauvages*, tomo 1, páj. 104. Molina, *Hist. de Chile*, prologo, y Marcgrave, *Brasil.*, cap. iv, páj. 13, dicen que muchos individuos son barbinegros. Lo mismo confirman Gumilla, *Orinoco*, tomo 1; Denys, *Amér. Sept.*, tomo 11; Bougainville, Carteret, Cook, Forster, Lapeyrouse, etc.

(3) Es bien sabido que muchas naciones del norte, tales como

En la casta mogola, los ojos estan mas desviados que en la europea, y son tambien párpadi-cerrados. Los ojos de los Chinos, Japoneses y Siameses estan colocados sesgamente; los habitantes de Nueva Holanda andan siempre con los ojos medio cerrados.

La frente aparece comprimida y estrujada entre los Omaguas y demás pueblos de casta americana. Está hundida en el Negro, salida en el Europeo, levantada en las inomias de los antiguos Ejiptios, ancha y llana en los Mogoles ó Calmucos, y hundida en los Mejicanos. La nariz de los Calmucos es tan ancha y aplastada, que sus ventanas aparecen descubiertas. La nariz, en los Negros, es chata y embutida, abultada en la mayor parte de los Europeos, corta y gruesa como un higo en los Chinos septentrionales, y roma en los Caribes.

En los Polacos, Lituianos, Húngaros y Ukranios, son propensos á la plica, ó al euredo y estremada prolongacion de la cabellera. Hase visto un príncipe tonguso, ó knez, llevar una cabellera de mas de cuatro varas de largo. (Corneille de Bruyn, *Voyage aux Indes Or.*, en 4º., páj. 125). Los álfauques de la India consagrados á Ram, ó los Ramanandis, que viven en asqueroso desaseo, ofrecen jeneralmente descomunales greñas (Balt. Solvyns, *Les Hindous*, tomo 1, etc.). Dedúcese de lo dicho que este defecto no dimana del frio, como se ha creído.

Los naturales de Ombay, cerca de Timor, son salvajes antropófagos, y tremolan jeneralmente una cabellera tan prodijiosa, que nadie diria fuese natural. (Arago, *Promenade autour du Monde*, tomo 1, páj. 327.).

Entre los habitantes de Rawak, Vaigiú y Nueva-Guinea, vense algunos con la cabeza tan cuajada de pelo largo y enredado, que se aparece como una graderia de pelucas; casi todos estan cubiertos de lepra ó la han padecido (Arago, *idem*, tomo 1, páj. 353-4.).

Winckelmann observa que entre los Griegos y los Levantinos no se ve ninguna nariz chata, que es una de las mayores fealdades del rostro: los Judíos han conservado tambien grande nariz aguileña como los Orientales.

La boca es ancha y desgarrada entre los Malayos, los Calmucos y otros pueblos del Norte; pequeña y estrecha en los Europeos meridionales. Los labios, que en los Malayos son gruesos y abultados, lo son aun mas en los Negros, pequeños en los Europeos, y anchos en los Chinos, en los Mogoles y en los pueblos del Asia septentrional.

Vense carrillos muy juanetudos en todos los Calmucos y Tártaros Mogoles; su resalto es aun mayor entre los Hotentotes; y nulo entre muchos Europeos, especialmente en los antiguos Griegos. Los Hindos tienen las orejas mas altas que nosotros; los Vizcainos las tienen naturalmente muy grandes, y muchos pueblos indios las alargan descompasadamente horadándolas de mil diversos modos. Se han visto hombres, y de esto podemos citar varios casos, de orejas movedizas arbitrariamente. Los Siameses y los Chinos tienen la cabeza mas ó menos cónica; el rostro de los Calmucos representa un losanaje; el de los Hotentotes un triángulo inverso; el de los Europeos forma un óvalo mas ó menos perfecto. Herodoto, y otros autores que le han copiado, aseguran que los cráneos de los Etiopes, que con la cabeza descubierta andaban espuestos á los ardientes rayos del sol, eran mucho mas duros que los de los Persas que la llevaban envuelta y resguardada.

con su tiara ó turbante : confirma esta observacion la que se ha hecho en los naturales de la tierra de Diemen, quienes, á pesar de la intemperie, llevan la cabeza descubierta, adquiriendo su cráneo tan suma dureza, que rompen contra él gruesas ramas de árbol sin lastimarlo. Fernandez Oviedo habla tambien de la extraordinaria dureza del cráneo de los Caribes, y otro tanto dirémos de los Negros.

Camper acertó á graduar el resalto del rostro, midiendo el ángulo facial. Supóngase una línea recta desde la frente hasta la raiz de los dientes superiores, y otra desde la mandíbula superior al agujero occipital; con lo cual obtendrémos un ángulo abierto desde los 85 hasta los 90° en el *hombre blanco* europeo, de 80 á 85° en los Calmucos, Mogoles, Chinos, Malayos y Caribes, y de 80 á 75° en el *Hottentote*, el Negro, especialmente en los Eboes, los Caaiguis y algunos Mallicoleses. Este ángulo es aun mas agudo en el orangutan, en los demás monos y en toda la serie de cuadrúpedos. La grande abertura del ángulo facial corresponde al grado de hermosura cabal en alina y cuerpo que reconocemos en cada pueblo. Cuanto mas agudo es este ángulo, mas se alarga y se hocica el rostro, mostrando una faz mezquina como el cuadrúpedo; pero cuando dicho ángulo se encarama, granjéase el rostro un aire noble y sublime. No ignoraban esta consideracion los antiguos escultores griegos, y no la olvidaron en sus obras maestras; pues vemos que aumentaron mas que la naturaleza la abertura del ángulo facial, dándole hasta cien grados en la cabeza de Júpiter. Las

cabezas griegas, y aun las de los Turcos, ofrecen, segun Vesalio, un óvalo mas perfecto que las de los Alemanes y Flamencos. Con todo, Blumenbach advierte con razon que no es muy constante la regla de Camper, puesto que se ven Europeos que tienen el cráneo del Negro ú del Calmuco.

Las proporciones de la cabeza con el cuerpo no son las mismas en todas las castas humanas. En el Europeo, el séxtuplo ú séptuplo de la altura de la cabeza forma la estatura total de los individuos. En el Calmuco, la proporcion solo es de algo mas del quíntuplo, porque es muy ancho el pescuezo; y en los Esquimales y Samojedos, solo llega al quíntuplo. En los Hindos, la cabeza ó el volúmen del cráneo aparece casi un tercio menor que en los Europeos, ó como la de un mozuelo de quince años respecto de la de un hombre de treinta, segun resulta de las investigaciones del Dr. Paterson, que comparó los cerebros de los habitantes de varias rejiones del Indostan y del Asia (1). Dicho autor esplica con esta diferencia de medro el embrutecimiento de los Hindos, y la razon porque cien millones de estos naturales asiáticos obedecen dócilmente á veinte mil Europeos. Sin embargo la relacion de Paterson nos parece algo exagerada, puesto que hemos visto cráneos de la casta de los Hindos casi tan abultados como los de muchos Europeos; habiéndonos parecido mucho menor la diferencia de la que se advierte entre el cráneo del Negro y el del Blanco; con todo,

(1) *Monthly Review*, diciembre 1823, páj. 286, y *Society of phrenology of Edinburgh*, n.º. 13.

es muy cierto que la cabeza de los moradores de la India oriental y de la China es jeneralmente men- guada.

En contra, el volúmen de la cabeza aumenta á proporcion del cuerpo, no solo en todos los hom- bres de corta estatura, como en los niños y enanos, sino tambien en los pueblos polares, los Lapones, Kamschadales, etc. Los sombreros fabricados en Paris segun los modelos ordinarios de las cabezas parisienses resultaron sobrado estrechos para las cabezas de los salvajes del Canadá, de Nueva Orleans y de otros Americanos aboríjenes (1). Los pueblos de la Tierra de Fuego, de la de Van Diemen ó de los mas cercanos al polo austral ofrecen una cabeza muy abultada con estatura mas encojida ó mas corta que en nuestros climas templados: lo mismo sucede con los habitantes de las montañas mas en- cumbradas, de donde resulta que el mismo frio que ataja los cabales medros de la estatura, contribuye tambien á ensanchar el cráneo y el cerebro, sin que por esto alcance la intelijencia mayor ámbito.

Hipócrates refiere que, habiendo unos pueblos cercanos al mar Negro ú al Ponto-Euxino connatura- lizado la costumbre de estrujar el cráneo de sus hi- juelos, habia esta práctica influido en la naturale- za, y que ya en su tiempo nacia estos pueblos *ma-*

(1) Tenon, *Mem. instit. national*, parte fisica, tomo 1, páj. 221, dice que todas las naciones del Norte tienen la cabeza abultada; Blumenbach, *Decad. cranior. divers. gent.* 1 y 2. La ęstirpe de los Dacios y Panonios presenta tambien la cabeza muy gruesa. Busching, *Geograf.*, tomo 11.

macrocéfalos, esto es, con cabeza larga y prolongada (1). Estrabon creyó hallar sus descendientes en los Sijios del Cáucaso: Pallas, en su viaje á la Táurida y la Crimea (2), advirtió que los Tártaros montañeses de Kikeneis, Limèna y Simeo tenían una fisonomía extrañísima y la cabeza desencajada. ¿Serán acaso estos pueblos los antiguos macrocéfalos ó los descendientes de los Jeneses de quienes habla Escalíjero (3), ó quizás una modificación particular causada por el clima? Vense efectivamente hermosísimas naciones junto á las mas feas, como los Jeorjianos y sus vecinos los horrorosos Nogais y otros Calmucos (4). Jeneralmente hablando, los montañeses aparecen juanetudos, segun se echa de ver en los Escoceses, Corzos, etc., que tienen los carrillos mas salidos que los moradores de los llanos (5).

Muchos pueblos africanos son en extremo boqui-hendidos, como, entre otros, los del Fezan ó del reino de Fez, parecidos á los antiguos Garamantes, de quienes se dijo:

(1) Nieuhoff, *Relacion*, parte III, asegura que la forma cónica de la cabeza de los bonzos chinos dimana de la compresion facticia á que la sujetan ya desde la niñez.

(2) Tomo II, páj. 156, trad. fr., lám. xxxvii, fig. 2.

(3) *Comment. in Theophr. de caus. plant.*, lib. v, páj. 287.

(4) Un Jeorjiano probó al mismo Forster, por medio de la comparacion, que la cabeza de un cristiano (Europeo) es ancha por detrás y aplanada por el vértice; mientras que la de un musulman se estrecha hácia lo alto y es de forma cónica, como la de los monos (*Voyage du Bengale á Petersbourg*, trad. fr., Paris, 1802, en 8º., tomo II, páj. 7.).

(5) Forster, *Voyage sur le Rhin*, tomo I, páj. 213.

Æquantem rictus Garamanta ferarum.

Los Negros y la mayor parte de las naciones bravías, que casi nunca comen manjares calientes, conservan la dentadura muy blanca; cuando esta se tizna y carcome en los que comen y beben caliente, ó mascan betel, coca y arec con cal, ó tabaco, ú otras hierbas.

Por lo que hace á las fierezas adquiridas, púdense citar los Omaguas, que tenían la costumbre de entablar la cabeza de sus hijos (1). Era tan jeneral este uso en casi toda la América (2), que se creyó urgente condenarlo por un concilio en la América española (3). Cítase una nacion algonquina que lleva el nombre de *cabeza de bola*, con motivo de la forma de su cráneo, que se supone causada por las madres que tienen la costumbre de amasar la cabeza de sus hijos (4); otras naciones la encajonaban, co-

(1) La Condamine, *Mém. acad. Scienc.*, 1745, páj. 247; V. los instrumentos de esta compresion en el *Journal de physique*, 1791, agosto, páj. 32, por Artaud.

(2) Entre los Chactas de Jeorgia, los Waxsaus de la Carolina, los Peruanos, los Caribes, segun Oviedo, *Histor. jener. de las Indias*; Torquemada, *Monarq. indiana*, lib. III; Ulloa, *Relacion del Viage*, tomo II; entre los negros de las Antillas, segun Chanvallon, *Voyage á la Martinique*, páj. 39; y en el estrecho de Nootka, segun Meare, *Voyage*, páj. 349, reina la costumbre de fajar estrechamente á los niños, de estrujarles la frente y la nariz, y de apretarles las mejillas para que salgan los juanetes.

(3) José Saenz de Aguirre, *Collect. maxim. concilior. Hisp. et nov. orb.*, tomo VI, páj. 204.

(4) *Hist. générale des Voyages*, tomo LVII, páj. 44, en 8º.

mo los Japoneses, en términos de ponerla cónica ó cuadrada (1). Todos estos pueblos esponen la vida de sus hijos con tan desatinados empeños para desbaratar el plan de la naturaleza á pretexto de perfeccionarlo.

Dícese que los Drusos del monte Líbano aplanan la frente de sus hijos de la misma manera que los Caribes (2).

Estas costumbres estravagantes de amasar las cabezas humanas subsisten tambien en las islas de Nicobar (3) y en Sumatra, segun Marsden; y anduvieron tambien mas ó menos válidas entre los antiguos Griegos, segun el médico epirota Filítes citado por Blumenbach, y aun entre las naciones modernas europeas, como los Jenoveses, segun Vesalio, los Belgas, segun Spigel, los Franceses (4), los Alemanes, Turcos, etc.; cual si no bastase la sola naturaleza para plantear á derechas nuestro cerebro!

Quoy y Gaymard hallaron en unas cabezas de Papúes que disecaron, el orificio palatino anterior muy crecido, lo que indica, al parecer, un medro harto considerable del ganglio naso-palatino, ó del órgano naso-palatino de Jacobson, que probablemente sirve en los animales para afinar el sentido

(1) Oviedo, *Histor.*, lib. III, cap. v; Ulloa, *Vinje*, tomo I, páj. 329; Labat, *Vinje*, tomo II, páj. 72; Charlevoix, tomo III; Gumilla, *Orinoco*, tomo I; Acuña, *Relación del Río de las Amazonas*, tomo II; Lawson, *Voyage to Carolina*, páj. 33.

(2) Arvieux, *Mém. sur les Arab.*, tomo I, páj. 358.

(3) Nicolás Fontana, en los *Asiatik Researches*, tomo III, páj. 151.

(4) Audry, *Orthopédic*, tomo II, páj. 3.

del gusto, principalmente entre los herbívoros. Estos salvajes son antropófagos, aprensivos y supersticiosos. Segun Blumenbach, parece que la cabeza de los antropófagos Botocudos del Brasil es casi parecida á la de los orangutanes, ó se aproxima á estas mas que la de los Negros menos civilizados; sin embargo hemos tenido á la vista algunos cráneos de este pueblo, los cuales nos han parecido casi tan bien formados como los europeos. Todas esas diferencias de los cráneos humanos, no tomando en cuenta las facciones jenerales de la casta negra y de la mogola comparadas con las de la casta blanca, nos parecen en extremo variables, al par de las diversidades individuales, segun se echa de ver de las muchísimas comparaciones que llevamos hechas en los gabinetes mas surtidos en este ramo. No bastan pues las tales para que de ellas deduzcamos consecuencias absolutas, á imitacion de varios antropólogos.

Los animales emplean indistintamente el costado derecho y el izquierdo; cuando en la casta humana casi todos los pueblos de la tierra, ya desde el tiempo del Génesis, han preferido el uso de la mano derecha (1); costumbre que Leonel Wafer halló, no solo entre los Araucanos, sino tambien entre los bravos de América y en las Indias orientales. Sin embargo, en todo el Oriente la mano izquierda es mas apreciada que la derecha (2), aunque jeneralmente el cos-

(1) Henr. Morin, *sur les privilèges de la main droite*, *Mém. acad. des inscript.*, tomo III, hist., páj. 68.

(2) Chardino, *Viaje á la Persia*, tomo II, páj. 36 y 37.

tado izquierdo es *siniestro* (de la palabra *senestra*), ó el menos apreciado, por ser sin duda menos robusto que el derecho. De esta opinion tan jeneral nace la preferencia que se da á la mano derecha en casi todas nuestras acciones, á pesar de que seria tan buena la izquierda, segun lo prueban los zurdos, ó, por mejor decir, tan buena es una mano como la otra, segun lo demuestra el hábito que contraen los ambidextros, tan celebrado por Platon.

Con todo, al investigar el orijen de la preferencia que se da al costado derecho, nos ha parecido que dimanaba de la mayor robustez que naturalmente adquiere el mismo costado, aun entre los cuadrúpedos, puesto que no ignoran los carniceros que el costado izquierdo es en todas las reses mas liviano y menos fornido y medrado que el derecho. Esta diferencia procede sin duda del uso natural en todos los animales de echarse sobre el costado derecho mas bien que sobre el izquierdo, contrayendo efectivamente este hábito á causa del volumen y peso del hígado que está situado á la derecha y atrae el cuerpo á este lado; pues cuando nos acostamos sobre el costado izquierdo, se halla el estómago recargado con el gran peso del hígado, especialmente despues de la comida. Déjase pues inferir de lo que llevamos dicho que, por no ser el sueño tan descansado sobre el costado izquierdo, nos tendemos jeneralmente sobre el derecho; de donde resulta que los humores nutritivos acuden con mayor abundancia al costado derecho, por ser el mas caido é inclinado, y de ahí el ser los miembros del

lado derecho mas robustos que los del izquierdo (1).

Cuando cesa el influjo de las mismas causas, recobra la naturaleza su forma primitiva. Se han visto nacer niños judíos con el prepucio raso; los Latinos daban á estos niños naturalmente circuncidados el nombre de *apella* (2): si se ayuntan dos perros ó gatos sin cola, verémos que algunos de sus hijos serán rabricortos. Síguese pues que los cercenes artificiales suelen parar en hereditarios, como lo es

(1) Otros muchos hechos comprueban esta verdad. Así es que la compresion de los vasos espermáticos izquierdos, que remontan detrás de la corvadura del colon, intestino lleno jeneralmente de materias endurecidas, provoca con frecuencia los varicoceles, los hidroceles, sarcocceles y cirsoceles del costado izquierdo (V. Dupuy, *De homine dextro et sinistro*, Lug.-Bat., 1780.). Por otra parte, como las arterias del costado izquierdo estan menos esplayadas que las del derecho, deben necesariamente alimentar menos los miembros de este lado izquierdo, el cual por lo mismo será mas débil; de ahí es que sus hemiplejías son mucho mas frecuentes que las del costado derecho. Por igual razon, ha observado Pouteau que las úlceras se manifiestan en mayor número en la pierna izquierda que en la derecha. (V. tambien Richerand, *Nosogr. chirurg.*, tomo 1, páj. 109.). Falopo atribuia la mayor pujanza de la mano derecha á la presencia de la vena ázigos en el costado derecho; pero es de advertir que esta vena no envia mas sangre á los miembros de este costado que á los del izquierdo. Los animales se sirven casi con igual destreza de la mano derecha ó izquierda, por mas que Aristóteles diga (*de animal. incessu*) que su movimiento principia por los miembros diestros. Los monos, las ardillas y papayos aasen con tanta facilidad con la mano ó patita derecha como con la izquierda.

(2) Voigt, *Magasin*, etc., tomo vi, parte 1, páj. 22, y parte iv, páj. 40.

tambien el sexto dedo de los seis-digitarios. Hase observado en medicina que el hijo de un gotoso, de un escrofuloso, de un epiléptico, de un maniático, etc., hereda mas ó menos estas mismas propensiones. Un hombre rubio ú pelinegro, alto ú pequeño, enjendra mas comunmente hijos de su estatura, de su temperamento y de su estampa que de complexion distinta. Los animales *mélanos* y *albinos* enjendran á menudo hijos que se les parecen. Las familias que rara vez entroncan con otras conservan el distintivo de su cepa, segun se está viendo en los Judíos, cuyo perfil es jeneralmente tan conocido, á pesar de la diversidad de los climas, y en las familias de príncipes ó nobles, que, por no emparentar mas que entre sí, conservan facciones harto señaladas. Perpetúanse tambien ciertas cualidades morales y las propensiones mas descollantes, no menos que la forma de la nariz, la flexibilidad de la larinje, etc. Los hábitos sobradamente inveterados fortalecen ciertos órganos y predisponen á los hijos al esplayamiento de los mismos hábitos de la organizacion. Sin embargo la naturaleza, cuando no la estorban, ó se cruzan las castas, propende constantemente á restablecer la hermosura intacta y castiza.

Todas las naciones se aferran en fortalecer por diversos usos sus caracteres solariegos: por acá tenemos en tanto la nevada blancura del cutis, como los negros el negro subido de ébano; el matiz rojo del pelo es reputado en Inglaterra como parte de la belleza, mientras que en Francia y otros países procuran disimularlo.

Así pues, todos los pueblos de la tierra se enamoran de su forma primitiva, que para ellos es la mas hermosa, y ataviánse con lo que á otros parece feo, y todos juzgan del primor y belleza segun sus propias preocupaciones. Solo vemos los objetos transparentados por el ambiente de nuestras opiniones y conceptos : el sumo grado de hermosura entre los Mejicanos aztecas era, para sus dioses y héroes, una frente en extremo aplanada y estrecha y una piel roja, pardusca y lampiña (1).

Federico Guillermo I, rey de Prusia, que para sus guardias inmediatos elejia los hombres de mayor estatura, habiéndolos casado en Berlin, fueron sus hijos tan altos como sus padres. Los enanos, si se casan, no producen casi nada, ó á lo mas enjendran hijos desmedrados.

Los habitantes de las zonas ardientes de la tierra tienen el cuerpo endeble y descarnado, mientras que los pueblos de paises frios lo tienen mas grueso y pujante. Los Indios, los Chinos, los Peruanos, los Hotentotes, los naturales de Nueva Holanda, los pueblos de Kamtschatká y los Esquimales tienen los pies y las manos sobrado pequeñas en proporcion de su estatura. Nadie ignora que los Chinos desconciertan artificialmente los pies de sus mujeres, desde la niñez, estrujándolos sin término con recios vendajes (2). Los Indios son muy pernilargos, al paso que los Calmucos y demás Tártaros Mogoles son en extremo pernicortos. Las Islandesas, segun aseguran,

(1) Humboldt, *Voyage*, lib. III, cap. IX, páj. 473.

(2) Macartney, *Embaj. á la China*, tomo I.

tienen los muslos muy abultados. En la Nueva Zelandia, entre los Nairas de Calecut y los moradores de la isla de Santo Tomás, se ven piernas muy gruesas, macizas y como entumecidas, lo que es un principio de elefantíasis ó una hinchazon bastante comun en los ancianos y entre los habitantes de paises húmedos y mal sanos.

Los pueblos que tienen la costumbre de sentarse en el suelo con las piernas cruzadas, como lo verifican los sastres de algunos paises, muestran comunmente las rodillas muy salidas, de suerte que cuando se levantan y juntan los pies, les quedan las rodillas muy desviadas. Esta conformacion patizamba ó estevada es muy comun entre los Turcos, y aun entre los Calmucos, porque ya desde muy niños pasan montados la mayor parte de su vida. El abultamiento de los pies es bastante comun entre los pueblos que andan descalzos, en los paises peñascosos, como la Tierra de Fuego, en la América meridional (1). Los Americanos son paticombados, y mas aun los negros; defecto que ya los antiguos habian observado entre los Etiopes y Ejipticos (2). Los Brasileños, Hotentotes, Mozambiqueques y los naturales de Timor, Rawak y Waigiú tienen los pies muy largos y estremadamente planos, y los de las islas Sandwich y las Carolinas los suelen tener sumamente pequeños.

Hase creido que los colores de las diversas castas

(1) Bongainville, *Voyage autour du Monde*, páj. 147, y Forster, *Observ. sur l'espèce humaine*.

(2) Aristóteles, *Problemas*, secc. v, art. 14.

de hombres dimanaban principalmente del influjo de los climas y de la luz. Aunque no podamos negar que esta última influye bastante en atezar y reque-
mar el cutis, no se ha deslindado aun la estampa peculiar de cada casta humana en este respecto; pues diariamente vemos en la misma ciudad niños y mujeres, cuya piel parece mas blanca en unos y mas morena en otros. Los individuos de temperamento sanguino ú linfático son mas blancos que los biliosos ó melancólicos; y por último, vemos que unos son rubios y otros pelinegros, aunque todos esten igualmente impresionados por la luz, hayan habitado siempre el mismo paraje, y lleven el mismo jénero de vida. Si el Cafre no debe la negrura de su piel mas que al ardiente calor del cielo africano y á malos alimentos, ¿porqué no blanquea en Europa? ¿porqué con una negra enjendra en nuestros climas hijos tan tiznados como él? Los colonos holandeses que mas ha de trescientos años habitan las tierras del Cabo de Buena-Esperanza, viviendo como los Hotentotés, pero sin mezclarse ó emparentar con ellos, han conservado el primitivo carácter del rostro y el color blanco de la tez (1), la cual, si bien está asolanada, se pone otra vez muy blanca cuando se guardan de los rayos del sol. Adanson (2) habla de unos Mahometanos blancos, que, á pesar de hallarse establecidos desde largos años en

(1) Adquieren en aquella rejion mas alta estatura que en Holanda, segun aseguran Barrow, Sparmann y Tunberg.

(2) *Vinje al Senegal*, páj. 88. Véase lo que mas adelante decimos de los negros, lib. II, secc. III.

el interior de África, en medio de pueblos enteramente tiznados, han conservado, en aquel ardiente clima, intacta la blancura de su tez. El centro de la isla de Madagascar es el solar de pueblos atezados, y solo se encuentran negros en algunos territorios y cerca de los rios de aquella isla, en frente de la costa oriental de África. Una multitud de viajeros aseguran que los Europeos establecidos en la zona tórrida se ponen allí morenos ó atezados; pero que en cuanto no emparentan con los negros, jamás les asoma el color de estos últimos. Fuera de esto, vense pueblos negros y papúes en climas templados, y naciones de casta blanca ó atezada en la misma zona tórrida. La tierra de Diemen, que es casi tan fria como la Irlanda, se halla habitada por una casta negra. Las islas de las Molucas y de la Sonda, situadas bajo la zona tórrida, estan pobladas de Malayos de color algo aceitunado. En Malabar, la costa de Coromandel y la península de Malaca, son el calor y la luz mucho mas intensos que en el mediodía de la Nueva Holanda y el Cabo de Buena-Esperanza; y con todo, los habitantes de aquellas rejiones son atezados, y negros los de las últimas. Varios viajeros, y entre otros, Hatkins, Bruce, Adanson, etc., afirman que hay pueblos blancos en el centro de la parte mas abrasada de África. El Negro trasladado á la América septentrional conserva su color primero, aun despues de muchas jeneraciones, cuando estas permanecieron intactas (1). Si tanto influye el clima

(1) Kalm, *Amer. resa*, tomo II, páj. 481 y 542.

en el color, ¿porqué los Gauros ó Parsis (antiguos Persas adoradores del fuego) conservan su blancura entre las naciones atezadas de la India, desde tan luengos siglos? ¿Porqué es el Húngaro mas atezado que el Suizo y el Grison, que habitan bajo el mismo paralelo? Encuéntrense en la América meridional sitios tan cálidos como ciertos territorios del África; y con todo, los primeros estan poblados de jentes de color cobrizo, y de negros los segundos. Las Moras que se guardan del sol son tan blancas como las Francesas meridionales ó las Italianas, y hay Polacas tan morenas como las Españolas. Pero ¿qué dirémos del supuesto único influjo del calor y de la luz en los colores, cuando vemos en los Lapones, los Samojedos y los Kamtschadales, una piel mas aceitunada que en los Árabes, los Hindos, los Malabares y los Malayos? Los Suecos é Irlandeses estan mas cercanos al mediodía que los Lapones, y no obstante son mucho mas blancos que estos (1); el Peruano y el Caribe, colocados cerca de la zona

(1) Lineo en su *Fauna suecica*, Lugd.-Bat., 1746, en 8º., y 2ª. edicion, Estocolmo, 1761, en 8º., pág. 1, describe esto pueblos del modo siguiente:

- a. *Gothi*, corpore proceriore, capillis albidis, rectis, oculorum iridibus cinereo-cærulescentibus.
- b. *Fennones* (Fineses), corpore toroso, capillis flavis, prolixis, oculorum iridibus fuscis.
- c. *Lapones*, corpore parvo, macro, capillis nigris, rectis, brevibus, oculorum iridibus nigricantibus.

Nótanse además ciertas mezclas entre estas castas. Los Lapones, por sus costumbres, su jénero de vida, sus trajes y su idioma, pertenecen á la estirpe de los Samojedos.

tórrida, no se aparecen mas tiznados que los Patagones é Iroqueses; los amarillentos y feos Nogais viven en la vecindad de las hermosas y blanquísimas Jeorjianas, Circasianas y Mingrelianas; los ateizados Abisinios estan cercados de pueblos negros: el Siberiano tiene la tez abumada, cuando el Europeo, mas cercano al mediodía, la tiene blanca.

Si consideramos la tierra bajo todos sus paralelos, desde los polos hasta el ecuador, no echarémos de ver la menor constancia de proporcion entre los grados de calor ó de luz y los colores de las castas humanas; por mas que, segun sentir de los que únicamente á la luz ó al calor de los climas atribuyen

Oto Fabricio, en su *Fauna groenlandica*, Hafnæ, 1780, en 8º., páj. 2., pinta los Groenlandeses de esta suerte:

Homo groenlandus, sordide rufus, pilis nigris, rectis, crassis, mento subimberbi. Añade despues el autor que los hay mas blancos y de mas alta estatura, que descenden de sangre islandesa, porque los Islandeses habitaron en lo antiguo la Groenlandia. Se está viendo por estos hechos que hay pueblos mas meridionales que los Groenlandeses, y con todo mas blancos y altos que estos.

Léese en la historia que la Islandia fue poblada mas de ocho siglos atrás por una colonia de Noruegos. El temple de esta isla es sumamente frio, como que está situada bajo el mismo clima que una parte de la Laponia; y no obstante, no han bastado ocho siglos de hielos y escarchas para teñir escasamente de moreno la tez de los Islandeses, ni retintar sus ojos azulados, ni dar á su fisonomía el tipo lapon (Mallet, *Voyage en Norvège*, tomo II, páj. 354, trad. fr.). El ejemplo de los Judios, que desde tantos años viven en medio de varios pueblos septentrionales, sin asemejárseles, puede muy bien inducirnos á poner en duda la accion del frio sobre las fisonomías humanas. (*idem.*)

el tizne de la piel, deberían las rejiones polares hallarse pobladas de jentes blanquísimas, de individuos mas ó menos atezados los países medios, y cuajada de negros la zona tórrida: sin embargo la experiencia nos muestra en muchísimos sitios lo contrario. Si vemos que el matiz de la piel se va empañando mas y mas desde Suecia hasta Gibraltar, nótese tan solo esta transicion en la misma casta de hombres; pero harto diferente es la progresion en las demás partes de la tierra. Hase observado que la piel humana propende mas á empañarse que á blanquear; pues los blancos que viajan por los climas cálidos se atezan por lo mas, al paso que los habitantes morenos de las rejiones intertropicales, aun avecindados en las rejiones del norte, jamás llegan á cobrar blancura cabal. Así es que los pueblos esclavones, que son de orijen meridional, han permanecido morenos en los climas del norte de Europa, junto á los hombres blancos y rubios de casta escandinava.

No cabe duda en que si los naturalistas examinasen dos insectos ó dos cuadrúpedos, tan constantemente distintos en sus formas exteriores y sus colores permanentes como lo es el hombre blanco del negro, no vacilarian, á pesar de los mestizos que nacen de su mezcla, en establecer dos especies diversas. Mil ejemplos pudiéramos citar de especies de animales ó plantas que, sin reunir caracteres tan patentes, quedaron separadas, como el lobo y el perro, la liebre y el conejo, el gorrion y el pinzon, etc. Sæmmerring, Meiners y otros autores han es-

puesto ya con prolijo esmero las diferencias físicas y morales que desvian al negro del blanco.

Pasemos ahora al exámen de las razones fisiológicas, en que se fundan Blumenbach y otros naturalistas para sostener la unidad de la especie humana.

1º. El negro y el blanco se reproducen juntos: no obstante muchas especies de animales reconocidas por muy diversas entre sí se hallan tambien en el mismo caso. No solo los mulos del caballo y de la jumenta, ó por la inversa, no siempre son estériles, sino que tambien la perra fecundada por el lobo produce mestizos capaces de reproducirse entre sí. Estas mezclas fecundas son todavía mas frecuentes entre las aves y los insectos.

2º. La constancia de las formas específicas del negro trasciende bajo todos los climas y despues de muchas jeneraciones, así en sus descendientes sin mezcla, como en los mulatos que participan de su sangre. La casta blanca que mora en África ó bajo el ecuador, si bien se pone muy atezada, jamás asoma con el hocico, el retroceso del agujero occipital, la estrechez del cráneo del negro, ni su cabello lanoso, cuando no se mezcla con estotra casta, segun lo prueban los Abisinios y los Moros sus vecinos. Fuera de esto, échanse de ver en la estructura interna del negro ciertas correspondencias manifestadas con los orangutanes, á pesar de que estos pertenecen á otro jénero.

3º. Jacobo Cowles Prichard (1) concluye la uni-

(1) *Researches into the physical history of man*, Lond., 1814, en 8º.

dad de la especie humana, fundándose en que los virus y miasmas morbíficos de la sífilis, de las viruelas, y aun de la peste, etc., peculiares al hombre, no prenden naturalmente en otros animales, como el perro, el gato, el caballo, el toro, etc.; siendo así que todos esos contagios se propagan y acometen mas ó menos á todos los hombres segun su complexion: de donde, á su parecer, resulta probada la concentracion ó identidad universal del jénero humano. Fuera de esto, la vacuna que puede sufocar el jermen de las viruelas en todas las naciones de la tierra, sea cual fuere la casta á que pertenezcan, justifica aun mas el dictámen de ese autor para encastar en una misma especie al blanco y al negro.

4°. Este argumento puede parecer ingenioso, mas no por esto será mas sólido. Ha habido monos acometidos de viruelas; hase inoculado á los perros la ponzoña venérea; los bubones pestíferos y el tifus del ganado vacuno comunican al hombre achaques relativos; la sarna, los herpes y otras enfermedades cutáneas se traspasan recíprocamente por contacto entre el hombre y el ganado, y nadie ignora que á la vaca le debemos la vacuna.

5°. Cada especie adolece de enfermedades privativas, y que dificilmente acometen á otras especies: el negro está propenso al *yaws* ó *pian*, que rara vez acomete al blanco; y mientras que la fiebre amarilla se ceba en la poblacion blanca de América, vemos que respeta jeneralmente á los negros.

6°. No porque nazcan en la misma especie de

animales, como el perro, el caballo, el gato, el conejo, la polla, la paloma, etc., variedades negras, blancas, leonadas ó salpicadas, debemos concluir con Prichard y otros autores que sucede otro tanto con la especie humana, pórque la comparacion no es adecuada. En efecto, un par de perros blancos pueden procrear individuos manchados, y aun negros y de otros colores; pero ninguna familia blanca producirá negros jamás, y ninguna nacion americana ó europea hubiera procreado un solo negro antes de haber arrebatado á estos infelices del suelo africano. Aunque tal cual vez acontezca que dos negros enjendren un albino, ó negro pio ú salpicado de blanco, solo debe atribuirse tal estrañeza á una degeneracion individual, como sucede cuando el blanco produce cenicientos : fuera de esto, sean cuales fueren las diversidades de las castas humanas, el negro en todas partes propaga negros, el blanco produce blancos, y el mogol mogoles, en cualquier pais á donde sean trasladados (1).

(1) Aunque la isla de Bornholm, en Dinamarca, no cuente mas allá de veinte y cuatro mil habitantes, adviértense en tan corto espacio dos estirpes absolutamente distintas, asi en lo físico como en lo moral. Los de la parte septentrional tienen de cinco pies y siete pulgadas á cinco pies y diez pulgadas de alto, músculos robustos, miembros cuadrados, facciones señaladas y recia estatura, tez blanca, ojos azules, pelo castaño, rubio ú rojo. Hablan poco, pero con voz recia; sus meditaciones son profundas, y las espresan con sentencias ó sátiras mordaces.

Los moradores de la parte meridional no esceden jeneralmente la estatura de cinco pies y medio; sus miembros son bien proporcionados, sus movimientos agraciados, su rostro estre-

Échase de ver muy á menudo notabilísima diferencia entre dos pueblos vecinos; así es que el Bereber, Moro aceitunado de casta esencialmente blanca, aparece seco, descarnado y con vientre sumido, junto á los negros altos y recios, torpes, holgazanes, beodos y comilones, cuando el Moro se contenta las mas veces con dátiles y goma arábica; de ahí el alcance, la astucia, la maña y valentía de que está dotado el Moro, cuando el Negro, siempre negado, simple y manso, se deja engañar y traicionar por hombres menos robustos que él.

Aun entre las castas particulares se notan ciertos caracteres permanentes y un tipo indeleble, segun se echa de ver en los Judíos, que por toda la tierra conservan la fisonomía nacional.

cho, sus ojos negros y pequeños, su pelo negro y liso, y morena la tez; son en extremo parlanchines, su índole jovial, y entreganse rara vez á graves y detenidas meditaciones (Skougaard, *Descrip. de Bornholm*, (en danés), Copenhague, 1804, en 8º, tomo 1, páj. 77 y sig.).

Estos dos linajes descienden, al parecer, el primero de los *Godos*, y el segundo de los *Esclavones*, y aunque han entroncado uno con otro, puédese todavía distinguir á primera vista un Bornholmiano del norte de otro del mediodía. Este fenómeno, que no es dable atribuir á la diferencia de temples, ofrece otra prueba en pro de la opinion sobre la diferencia permanente de los árboles humanos.

ARTICULO SEGUNDO.

DIVISION DE LAS ESPECIES Y CASTAS PRINCIPALES DEL GENERO HUMANO.

Por poco que examinemos cada uno de los pueblos que cubren la superficie del globo, echarémos de ver en ellos ciertas señales particulares, con las cuales pueden fácilmente reconocerse en medio de los otros pueblos. No hay quien al golpe no distinga á un negro de cualquier Europeo. Tambien podrémos distinguir, si antes los vimos, á un Chino ó un Malayo de un Francés ó de un Inglés, con solo mirarles el rostro, ó pararnos en su traza, aun cuando anduviesen todos vestidos de un mismo modo y hablasen el idéntico idioma.

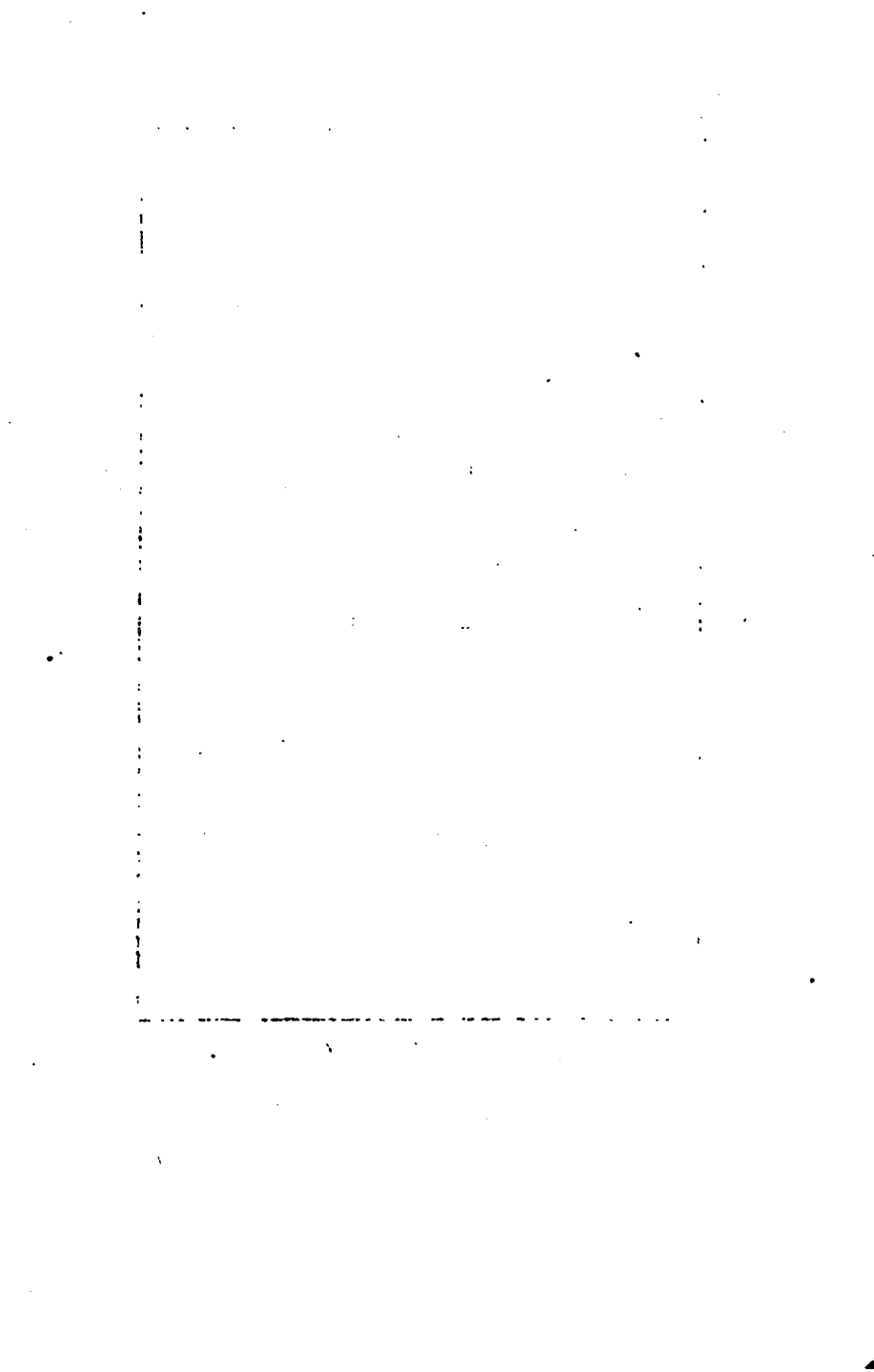
Mucho mas difícil será distinguir á un Aleman de un Francés, un Italiano de un Español, un Sueco de un Inglés, ó un Europeo de otro Europeo; puesto que casi son los mismos hombres bajo el aspecto físico : sin embargo ofrecen tambien sus caracteres particulares.

El jénero humano puede en su totalidad dividirse en dos especies diversas, las cuales se subdividen en diversas castas ó troncos principales y en familias.

1. Los caracteres físicos de la *primera especie* son la tez blanca ó amarillo-aceitunada ó bronceada, pero jamás negra, cabellos rectos ó largos, estatura derecha, y un ángulo facial de ochenta y cinco á

noventa grados; sus dotes morales son una inteligencia muy superior á la de la otra especie, una civilizacion mas ó menos acabada, mayor habilidad é industria que las de las otras castas, y ordinariamente valor y denuedo y amor á la verdadera gloria : esta especie se divide en cuatro estirpes principales que se subdividen en siete descendencias. La Malaya participa algo del tipo negro.

II. La *segunda especie humana* se distingue de la precedente por su tez de color castaño ó enteramente negro, y nunca blanco ni bronceado, sino es en los casos de enfermedad; por el cabello negro mas ó menos lanudo, y siempre muy crespo y corto, por sus labios abultados, por el ángulo facial de setenta y cinco, ó á lo mas, de ochenta grados, por la posicion del cuerpo algo oblicua, por un aire ó continente derrengado ú deslomado, por las rodillas algo salidas y el hábito jeneral de la desnudez. Los caracteres morales de esta especie son un entendimiento harto escaso, una civilizacion imperfectísima, menos valor verdadero, industria y habilidad que la otra especie, mayor inclinacion á la sensualidad que á los afectos morales, y por consiguiente, mayor semejanza con los irracionales. Distínguense en esta especie dos castas, cada una de las cuales se subdivide en dos familias. La tabla que ponemos á continuacion espresa las divisiones jenerales del jénero humano:





1. Mujer Árabe 2. Hindu 3. Indiana.

JENERO HUMANO. { 1. ^a ESPECIE. Angulo facial de 85 gra- dos. { 2. ^a ESPECIE. Angulo facial de 75 á 80 grados.	1. CASTA BLANCA. . .	{ Arabe Indiana. Céltica y Caucásica.
	2. CASTA AMARILLA. .	{ China. Calmuco-Mogola. Lapon-Ostiaca.
	3. CASTA COBRIZA. . .	{ Americana ó Caribe.
	4. <i>id.</i> MORENO-OSCURA.	{ Malaya ó Polinésica.
	5. CASTA NEGRA. . .	{ Cafres. Negros.
	6. CASTA NEGRUZCA. .	{ Hotentotes. Papúes.

PRIMERA CASTA. — BLANCA.

Europeos y Orientales.

Reconócese principalmente por su rostro ovalado, y recto, por el color blanco de su tez; su nariz es abultada y recta, y su boca moderadamente hendida; sus dientes estan colocados verticalmente; su frente es llena y salida; sus mejillas sonrosadas, sus labios delgados y su faz bien proporcionada nos ofrecen la casta humana en su cabal hermosura. De ordinario, el cabello rubio ú castaño y los ojos azulados solo se encuentran en esta casta. Distínguese en dos familias, de las cualés es la primera mas morena que la segunda; la mas blanca parece superior á todas las demás por sus prendas físicas y morales. Guillermo Coxe (1) observa que los Finlandeses, bajo el mismo paralelo que los Rusos, son mas

(1) *Voyage au Nord de l'Europe*, trad. fr., tomo II, páj. 81

blancos y rubios que estos, y tambien mas civilizados; de suerte que cuanto mas blanca es una casta, mas adecuada se muestra para la suma civilizacion ó la ilustracion é industria.

1º. El *primer tronco*, que es el de los Orientales, comprende los antiguos Hebreos, los Árabes del desierto ó Beduinos, los Árabes sedentarios, los Druzos y demás habitantes del Líbano; abraza tambien los Moros, los Marroquíes, los Berberiscos, los Abisinios y los diversos pueblos morenos ó atezados del África boreal. Los individuos de estas rejiones que no se esponen á los rayos del sol, conservan la blancura de su tez; con todo, su sangre está muy mezclada, por las repetidas conquistas y revoluciones que han estallado entre ellos, así antes como despues de Mahoma; especialmente cuando la irrupcion de los Vándalos, que desde el septentrion de Europa se lanzaron hasta el suelo africano. Estas jentes se pintan jeneralmente la piel, y sus mujeres son cautivas y se cubren el rostro con velo como en todos los paises mahometanos; las de los Árabes son afamadas por su hermosura.

Estos pueblos son jeneralmente valerosos y guerreros, leales entre sí, y salteadores para con sus vecinos. Los Berberiscos, llamados tambien *Mogrebinos*, son Moros Beduinos. Los Bereberes son en extremo disolutos, reinando entre ellos la prostitucion y la embriaguez, por medio de una cerveza que llaman *buzza*: estos pueblos son crueles y alevosos; el crimen irgue entre ellos su odiosa cabeza; la única ley por ellos acatada es la del prepotente, como

entre los Suaquimes. El nombre de Bereberes y Barbarinos que llevan los Nubienses en el Cairo se atribuye tambien á todo el interior de Marruecos, al Bileduljerid y al Atlante, habitados por pueblos de color oscuro (*subfusci coloris*, de Leon el Africano), antiguos Garamantes y Jétulos ó Mauritanios de Tolomeo, que forman diversas y cortas tribus. De ahí trae su origen el nombre de Berbería ó Barbaria que se da á toda la costa septentrional de África (1), y el de Bárbaro que los Griegos y Romanos dieron á todas estas naciones atlánticas (2). La mayor parte de estos Nubienses son, como los antiguos Númidas, crueles, codiciosos, pérfidos y avarientos; son dados al robo y á la embriaguez, y aunque hospitaleros, y aun hasta cierto punto justificados entre sí, asesinan desapiadadamente á los extranjeros que caen en sus manos.

Los Árabes parecen graves y serios, corteses entre sí, activos y vijilantes; los Beduinos ó Árabes campestres son salteadores, libres, y viven de la caza y de sus rebaños; aunque sencillos é ignorantes, estan dotados de entendimiento despejado (3); precíanse de la nobleza y antigüedad de su casta,

(1) Marmol, *Africa*; Ortelio, *Jeografia*, etc.

(2) Los Bedjas, que ocupan toda la antigua Troglodítica, conservan en parte las costumbres de los antiguos Trogloditas, cual es la de vivir en cuevas, la de circuncidar á las mujeres, etc.; pero no sabemos si son ciclaues, ó si se arrancan un testículo. V. Costaz, *Mém. sur les Nubiens du Barabras*; Denon, *Descript. de l' Egypte, état moderne*, mem. xi, páj. 699.

(3) Arvieux, *Mémoires*, tomo III, páj. 148.

gustan del decoro, y ostentan en sus costumbres la misma delicadeza que estampan en su poesía. Estos pueblos han propagado con todo el ardor de su índole sus relijiones reveladas; á temporadas han cultivado las letras y las ciencias; pero siempre con la disparada exaltacion oriental propia de su carácter.

Los Moros ofrecen facciones halagüeñas, color atezado, ojos negros, rasgados y brillantes, y hermosa dentadura; los mas son de estatura mediana, secos y descarnados y de vientre sumido, á causa de la sequedad y calor de sus desiertos; con todo disfrutan cabal salud, son fuertes y robustos; andan jeneralmente con la cabeza descubierta, á pesar del ardor intenso del sol, que les causa menos daño que el repentino frescor de la noche; muchos de ellos que se dedican al tráfico de negros esclavos solo se alimentan de goma arábica en los desiertos. Las Berberiscas y Moras bailan desatinadamente en términos de caer convulsas (1).

Los Bereberes ó Nubienses tienen el color de la piel semejante al de la caoba pulimentada, aunque se jactan de ser de casta blanca; efectivamente, tienen todas sus facciones; su fisonomía manifiesta la apacibilidad de su índole, y su cabello es largo y lacio. Aunque zelosos de sus mujeres como los demás Mahometanos, no conocen el uso del velo. En Tombuctú no se practica la circuncision entre los Moros, aunque sean mahometanos; no se enlazan mas que con una mujer, pero tienen muchas concubinas, y sus hijas son ya casaderas á la edad de

(1) Bruce, *Voyage*, tomo v, páj. 81; Shaw, *Barb.*, etc.

diez años. Los Marroquíes y demás Moros , aunque andan medio desnudos y son esclavos, tienen en mucho su pais, y nos dan el dictado de bárbaros: Con todo eso, jimen bajo un despotismo atroz; su administracion no es mas que un cúmulo de robos, usurpaciones y violencias, de donde nace su carácter suspicaz y receloso; el padre teme á su hijo , y este aborrece á su padre , porque sus miras solo se dirijen á despojarse unos á otros.

Los Hindos que viven aquende el Gánjes pertenecen tambien á la casta blanca; la accion de la luz oscurece su tez, la cual recobra su primitiva blancura en los individuos que se guardan del sol, como se echa de ver en las mujeres que viven emparedadas en los zenanes ó serrallos. Entre estos pueblos van comprendidos los habitantes de Bengala, de la costa de Coromandel y del Gran Mogol, los Malabares, los Banianos, y por último, los moradores de Candahar y Calecut. Lord Valentia refiere que los habitantes de la parte septentrional de Bengala son mas altos y robustos que los de la meridional, pero que así unos como otros tienen las rodillas endebles y escasa pantorrilla. Atribúyense estos defectos á la costumbre que tienen los padres de permitir que sus hijos anden á gatas y arrastrándose por el suelo. Paterson asegura que tienen la cabeza muy pequeña.

Estos pueblos son de índole muy apacible, supersticiosos y apocados, á causa del calor del clima que postra sus fuerzas. Son tambien muy industriosos, á pesar del atroz despotismo que los avasalla y

de la gran flojedad de su cuerpo. Estas naciones hablaban en lo antiguo el idioma sanscrit, que en el dia es lengua muerta y sagrada, con la cual el griego, el latin y hasta el aleman ofrecen peregrinas correspondencias. Su religion es el bramanismo, que encomienda el cultivo de la tierra y la multiplicacion de la especie humana, prohíbe derramar la sangre de los animales, y deslinda castas privilegiadas, como las de los nairas, bracmanes y parias.

Los Persas, los Armenios, los moradores del Korazan y de Siria; los Jeorjianos y Mingrelianos son jeneralmente animosos y esforzados, y dedícanse con gusto al comercio y á la guerra; divídense en mahometanos y en cristianos orientales. Los Circasianos ó Cherkeses ofrecen, en medio de los puebls asiáticos, una nacion constituida en república feudal, compuesta de caballeros independientes, con sus leales escuderos y sus vasallos, tanto mas fieles y rendidos cuanto menos humillados y oprimidos por sus dueños.

La especie humana es en estos pueblos hermosísima; las mujeres son entre ellos un ramo de comercio, y hay tambien muchos eunucos. Los mas se embadurnan la piel; y las mujeres de Lahor, Cachemira y Mogol tienen la costumbre de despinzarse todo el vello del cuerpo, y se atavian con piedras preciosas. El uso de llevar anillos en la ternilla de la nariz sube á la mas remota antigüedad entre los Árabes y otros pueblos (1). Los casamientos son

(1) De esta costumbre se hace mencion en *Isaias*, cap. 11^o, vers. 21, y en *Ezequiel*, cap. xvi, vers. 12.

entre ellos muy tempranos, y todos requieren imprescindiblemente las señales de virginidad. Los Armenios son cristianos y de la secta de Eutiques. Los Ejiptios, ó los actuales Coptos, son muy atezados y mezclados con otros pueblos, y conservan todavía algunas de las bellas facciones y lineamientos de sus mayores, que no eran negros, segun han supuesto Volney y otros autores. En efecto, todos los cráneos de las momias mas antiguas que se han traído á Europa ofrecen los caracteres de la casta blanca mas esmerada, con un ángulo facial muy abierto. No cabe duda en que los Ejiptios fueron casi siempre un pueblo conquistado y siervo, y su sistema de gobierno fué siempre despótico y encenagado con las supersticiones mas estravagantes, como lo es en el dia el de los Hindos. Los Malabares y Banianos creen en la metensícosis ó trasmigracion de las almas.

2º. Entre el *segundo tronco de la casta blanca* estan comprendidos los Europeos en las ramas céltica y teutónica. Los Españoles, los Italianos, los Griegos y todos los isleños del Mediterráneo son mas atezados que los Suecos, los Noruegos, Daneses, Islandeses, Ingleses, Holandeses, Alemanes y Franceses.

La *rama céltica y teutónica* comprende los pueblos de oríjen tudesco y godo, que hablan los diversos dialectos alemanes ó jermánicos, desde el golfo de Botnia ó Finlandia hasta cerca del mediodía de Europa; pues los Celtas habitaron en lo antiguo casi toda esta rejion desde el norte hasta el estrecho de

Gibraltar. Encuéntranse aun en el día algunos restos del idioma kímrico ó címbrico, entre los Bretones, los Bascongados, Gallegos y Cántabros. Estas castas quedaron atravesadas en las grandiosas irrupciones de la stirpe goda, desde los Cimbrios y Teutones hasta las invasiones de los Visigodos, Jetos y Jépidos, Hérules, Lombardos, Alanos, Sajones, Francos, Normandos, etc., salidos todos de las heladas cavernas de la Escandinavia, del Quersoneso címbrico y de los países que baña el mar Báltico. De ahí la diversidad de los idiomas germánicos. Hase observado que estos pueblos, semejantes á los Cimbrios derrotados por Mario, fueron jeneralmente muy blancos, de alta estatura, de ojos azulados y pelo rubio ú rojo; los mas (1) son aun en el día sencillos, francos, y denodados hasta el punto de acometer las empresas mas temerarias (2). Descuellan

(1) Todos los antiguos testimonios dan á los Francos (Sidonio Apolin., *Panegy. major.*, carm. 47) y á los Gálos, en tiempo de César, pelo rubio y á veces rojo, y ojos azulados y brillantes. Suponen algunos que el nombre de los Gálatos ó Gálos deriva de γαλά, *leche*, á causa de la blancura de su tez. (D. Hieronim., *Comm. in Pauli epist. ad Galat.*; y Lactancio, Marco Varron, etc.) Los Francos, añade Sidonio Apolinario, alcanzaban prodijiosa estatura; su pujanza en las batallas parecia increíble; sus costumbres eran muy parecidas á las de los animales montaraces y feroces, segun Eusebio, *Vita Constantini*, lib. 1, cap. xxv; Nazario, *in Constantino*, panegir., cap. xvi; Isidoro, *Origin.*, lib. ix, col. 1042.

(2) Tácito, *Mor. Germanor.*: « Nec arare terram aut expectare fructum tam facile persuaseris, quam vocare hostes et vulnera mereri: pigrum quin imo et iners videtur sudore acquirere quod possis sanguine parare. »

especialmente en las artes mecánicas, odian la servidumbre y son esclavos de lo que llaman pundo-nor, pues son los únicos en toda la tierra que legalizan el duelo. Toda la casta de los Visigodos y demás naciones blancas del Quersoneso cimblico han sentado en todos tiempos por principio que solo á los pueblos cabe el derecho de elegir á sus soberanos, como lo prueban las antiguas costumbres que nos ha conservado la historia de Francia, Carintia, Aragon, Inglaterra, etc. Solo en esta casta se han establecido gobiernos arreglados y menos opresores, y por consecuencia inmediata, se han encumbrado las artes y la industria al sumo grado de perfeccion y prosperidad. Tambien' en ella se ha esplayado el espíritu humano con una pujanza asombrosa y con un denuedo desconocido por las demás naciones. En esta misma casta disfrutan las mujeres la libertad y una igualdad de derechos, que el donaire y el galanteo connaturales á todos estos pueblos ensalzan á veces sobre los del sexo varonil. Tal es el origen de los arranques caballerescos, de que tanto se preciaron nuestros mayores, y que aun nos distinguen de todos los pueblos del universo, entre quienes viven las mujeres avasalladas por los hombres, y se ven vendidas como esclavas: entre nosotros, las mujeres disponen de su albedrío, y se entregan ó no segun su antojo. No sucede ya lo mismo en la casta esclavona, porque está menos civilizada.

La rama rubia ó goda es muy aficionada á los manjares y á los vinos jenerosos, y se muestra naturalmente lozana y festiva. Es, mas que otra nacion.

alguna, sincera, pundonorosa, sin embozo, y capaz en sumo grado de entusiasmo, de heroicidad y de los mas entrañables afectos; de donde nacen la elocuencia sublime, los disparos de la fantasía, y hasta la locura y el suicidio.

La rama *meridional*, compuesta de hombres mas atezados y menos altos, son aquellos ilustres Griegos (1) y Romanos, descollantes en el universo por sus artes, su valor y su ingenio, y que llevaron sus colonias y su idioma, mas allá de Italia ó la Grande Grecia, hasta el mediodía de Europa: así pues, la lengua griega ó pelásjica primitiva fué el tronco de las del Lacio y de las derivadas del latin, á saber, el italiano, el español, el portugués y el francés; todas estas naciones estan mas ó menos mezcladas con la casta céltica y esta rama pelásjica.

Todos estos Europeos descuellan por su cultura sobre todas las demás naciones del mundo, y aun sobre los Chinos. Su industria, su aptitud para las ciencias y las artes, su desalado arrojo, los hacen temibles á los demás pueblos. Así es como el Europeo ha alcanzado alta preponderancia sobre las diversas naciones del globo, planteando su predominio en todos los puntos donde llega á establecerse, á pesar

(1) Segun Castellane, vense todavía en la antigua Arcadia y otros lugares de la Grecia moderna, Helenos de pelo rubio, como los antiguos Griegos; encuéntranse tambien algunos en Corfú. No está pues estinguida la antigua estirpe rubia de Tesalia y de Beocia, en la cual coloca Homero su Aquiles y Menelao. Dedúcese de estos hechos que los Helenos y Pelasgos pertenecen primitivamente á la estirpe blanca caucásica.

de su corto número. Sus gobiernos, que son mas moderados, y su religion, que se hermana con los arranques del ingenio y de la civilizacion, dan sumo ensanche á sus facultades intelectuales.

La casta europea ha conservado los principales rasgos de su antigua fisonomía moral. Su primer encuentro era impetuoso y terrible: pero tras su denuesto temerario sobrevenia luego la inconstancia que frustra y malogra las empresas mas esclarecidas (1). Descollantes por la hermosura del talle y por su noble desembozo, desdeñando el ardid y el escape (2), aficionados á la compostura y al elegante aderezo de los trajes (3), jactanciosos y amigos de novedades y mudanzas (4), imprudentes á veces por no dar asomos de medrosos y encojidos; tal es la índole de los Franceses y de nuestros mayores. Á las irrupciones de los pueblos boreales sucedieron en la edad media las incursiones de los Normandos y el entusiasmo de las cruzadas, y desde el siglo XV, el descubrimiento del Nuevo-Mundo y la navegacion por todo el globo. ¡Feliz mil veces la casta blanca europea que, con solo la prepotencia de su númen y de su valor, se ha colocado á la cabeza del jénero humano en la esplendorosa carrera de la gloria y de la civilizacion! ¡Ojalá no desdiga jamás de tan nobles esperanzas, y se muestre en todos tiempos acreedo-

(1) Sext. Jul. Fronto, *Stratag.*, lib. II; Eliano, *var. hist.*, lib. XII; Tito-Liv., *Histor.*, lib. X, cap. XXVIII.

(2) Polibio, *Hist.*; Hirt. Pansa, *bell. afric.*

(3) Am. Marcelino, lib. XV, cap. XII.

(4) Silio Itálico, lib. VIII.

ra á blandir el cetro del augusto imperio de la inteligencia entre todas las naciones del universo!

Á esta gran familia céltica hemos de agregar las colonias de Europeos, así en América como en la India oriental. Bajo aquellos climas abrasadores amarillecen y se postran al par de los criollos; no presentando ya aquellos colores sonrosados y floridos de la sangre europea, á causa de la mayor acción del aparato biliar y de la mengua de la sangre, promovidas por el ardor de los climas cálidos: de ahí nace su carácter mas altanero, mas sensible á los ultrajes y á las injurias, y mas orgulloso y descollante en medio de sus desventurados esclavos (1).

La *familia caucásica* propia se compone de los Uzbeques, de los Tártaros czeremises ó antiguos Escitas, de los Turcos, de la mayor parte de los Moscovitas ó Rusos europeos, de las populosas naciones de la Crimea, del Cuban y otras que circundan el mar Negro, de las de la Ucrania, del reino de Astracan, etc. Ya es sabido que todas las naciones esclavonas, los Rusos moscovitas, los Polacos, Bohemios, etc., tienen la tez mas morena, los ojos mas negros y el cabello de color castaño mas subido que otros pueblos que moran en climas tan frios como aquellos, y que por lo mismo descuellan por la blancura de su tez, sus ojos azules y el pelo rubio ú rojo, como la casta goda y escandinava, los Daneses, Suecos, Alemanes, Sajones, Bátavos, Ingleses, etc.

(1) Aug. Lebrecht Muller, *De causa palloris cutis hominum sub zona torrida habitantium*. Erlang, 1765, en 4º.

Explicase tamaña discordancia con el carácter originalmente bilioso que prepondera todavía en los pueblos esclavones; todos ellos en efecto, bien así como los Saurómatas, los Hunos y los Dacios, descienden de los Medos, que en lo antiguo habitaron la Persia y la parte septentrional del mar Negro y del Cáucaso (1). Estas naciones invadieron la Europa en el siglo V por el Danubio, y de ahí es que todos sus descendientes han conservado mas ó menos el temperamento de los pueblos meridionales. Los Esclavones en ningún tiempo se han afanado por la posteridad, y jamás han mostrado el cariño á las ciencias, á la industria y á la libertad, que ennoblece á las castas célticas ó godas y teutónicas. Estas, por otra parte, son de complexion mas húmeda y apacible.

El Esclavon, y mas aun el de estirpe ilírica, ofrece jeneralmente una estatura alta y desvaida; su cuerpo avezado desde la niñez á toda clase de afanes y privaciones es robusto, y sus hijos se bañan por invierno en los rios y se revuelcan por la nieve. Sus mujeres alumbran sin ajeno auxilio, y desde luego acuden á sus quehaceres domésticos. Los casamientos son entre estos pueblos muy tempranos, casándose los mozos á la edad de catorce ó quince años, para acrecentar el número de las mujeres, únicas que corren con las faenas caseras; entre estas naciones hay algunas que admiten la poligamia. Los hombres se dejan crecer la barba, ó al

(1) Diodoro Siculo, *Bibliot.*, lib. 11; Plinio, *Hist. nat.*, lib. VI, cap. VII. *Omnia in pluustis vehunt.*

menos los bigotes, tréznanse en cadenilla el caballo, que es negro y tieso; y las mujeres llevan pendientes del cuello, de la cabellera y de las orejas gruesas chapas de metal. Ambos sexos se arropan en invierno con capotes forrados y zaleas. Estos pueblos han heredado de sus mayores la suma afición que están mostrando á los caballos.

Todos ellos ofrecen varonil continente, tez denegrida, el mirar adusto y amenazador; su vista es perspicaz, su voz recia y bronca; sus cantares y danzas nacionales son guerreros y graves; los hombres son muy resueltos, y llevan casi siempre en el cinto pistolas, ó el *hanshar*, puñal largo y afilado: los mas duermen sobre el duro suelo, y conservan la costumbre de sentarse con las piernas cruzadas al modo de los Asiáticos. La pereza, la ignorancia, el ardid y la doblez son innatos en casi toda esta casta; sin embargo ejercen la hospitalidad, y viven en familias patriarcales, á las órdenes de un caudillo, que aunque mozo, ejerce por derecho de nacimiento un poder absoluto sobre los demás. Las mujeres comen despues de los hombres, y nunca con ellos; gustan en verano de lacticinios y legumbres, y de carne en invierno; su paladar no peca por delicado, y son muy aficionados á las bebidas espirituosas y á los aromas; casi todas estas naciones descuellan por la robustez del cuerpo, un valor que raya en ferocidad, el menosprecio de la muerte, la índole airable, vengativa y belicosa; pero tambien muestran al propio tiempo poquísima aptitud para las ciencias, las artes, el comercio y la vida civil. Son

asimismo harto frecuentes entre estos pueblos las revueltas, las guerras, los robos y la tiranía, no menos que las demasías del lujo y de las bebidas que entorpecen y embriagan.

El rasgo mas jeneral del carácter esclavon es, cual el de los antiguos Dacios y Sármatas, el apego que profesan á la esclavitud, pues se desalan en rendimientos; de ahí nace la diferencia que se nota entre el labriego de casta esclavona y el de projenie céltica, teutónica y goda. Este último, que no se esclaviza con la servidumbre de los campos, trabaja alegremente, porque disfruta libertad, mientras que el siervo esclavon, flaco y macilento, arrastra á duras penas una vida lánguida y apática. Los alaridos y el llanto acompañan por todas partes al látigo ó *knut* del soldado que aguija al labrador, holgazan por indijencia: pero este propio siervo se engrie y se insolenta con quien le ruega; pues los corazones ruines solo son accesibles al temor. Un mujik bien azotado acata á su disciplinante. Estos Esclavones son todavía los mismos Escitas y Sármatas de quienes habla Justino (1); y tienen, como ellos, sobrada afición al robo, lo mismo que los Hunos de estirpe análoga.

En esta segunda familia no debemos comprender á muchos Húngaros (2) ni á diversos habitantes de San Petersburgo, oriundos de Asia, ni á los Lapones, porque pertenecen á la casta mogola.

(1) Lib. II, cap. II.

(2) Tales son los Majiares, llamados equivocadamente Húngaros, de *Hunni-Avari* ó *Hunivari*. La palabra *huno* significaba proba-

SEGUNDA CASTA. — AMARILLA Ó ACEITUNADA.

Calmucos y Mogoles.

Su rostro es ancho, aplanado y comprimido, y por consiguiente menos abultadas sus sobresalencias; su nariz es aplastada, especialmente en la raíz, sus ventanas muy abiertas, y los juanetes gruesos, levantados y salidos; las sienes hundidas, la mandíbula superior plana y estremadamente ancha, la abertura de los ojos estrecha, y cual si dijésemos lineal, algo oblicua, ó con el ángulo exterior empinado, y los ojos desviados; la barba es muy corta. Todos suelen ser por lo jeneral de cabeza abultada y muy huesudos; la abertura de las ventanas de la nariz es circular, y muy ancho el tabique nasal. Esta casta ofrece en todos climas un color amarillo oscuro semejante al de la corteza de naranja seca; su cabello es siempre negro, escaso, tieso y áspero.

Su rostro representa un losanje ó cuadrado; la frente y la barba rematan en punta; esta última es rala ó poco poblada, y el iris de los ojos es siempre negro; su tez no adquiere nunca en los climas

blemente en lo antiguo lo mismo que *reuse* ó *riese*, esto es, *jigante*.

Hun y Hund (perro) dió lugar al equívoco ú anfibología de que los Hunos fueron gobernados por reyes perros.

Los Hunos, los Avars y Khazares que emigraron á Europa eran del mismo tronco que los Fineses (ó Permianos), que los Húngaros, Ugures y Oigures, pueblo turco del centro de Asia; al mismo vástago pertenecen los Ostíacos y Vogúles, pueblos mogoles.

templados el blanco rosado, ni en los ardientes el matiz oscuro de los Hindos ó el tizne de los Negros; su color específico jamás varia absolutamente. Su estatura corta y achaparrada ofrece un cuerpo cuadrado y rollizo; sus piernas son cortas y combadas. Todos los Mogoles sin escepcion tienen la nariz chata y aplanada, las cejas negras y delgadas, redonda la cara, orejas abultadas, labios gruesos ó carnudos, y dientes muy blancos; el pelo de la barba encanece pronto y se desprende en los hombres de edad avanzada, carácter peculiar de esta casta. Sus mujeres son pequeñas y delicadas, y de blanca tez, aunque el fondo es amarillento como en los hombres. Los mas tiznados son los que viven en las *yurtas*, ó chozas subterráneas, pero todos tienen el cabello tieso. Los Calmucos son trashumanes, y habitan en tiendas que llaman *kibitka* (ó *gar* en idioma mogol).

Esta casta, que es la mas numerosa, puede dividirse en tres tribus principales: una de ellas presenta facciones muy toscas; tal es la familia calmuco-mogola: la segunda, que las tiene mas suaves, es la de los Chinos y otras naciones del Asia oriental allende el Gánjes; y por último, la tercera ofrece un cuerpo flaco, corto y pequeñuelo; tal es la de los Lapones, Ostíacos, Samojedos, Kamtschadales y otros pueblos que cercan el polo ártico. El carácter moral mas descollante entre estas jentes es la estremada tenacidad con que se aferran en sus costumbres y que contraresta todo adelantamiento.

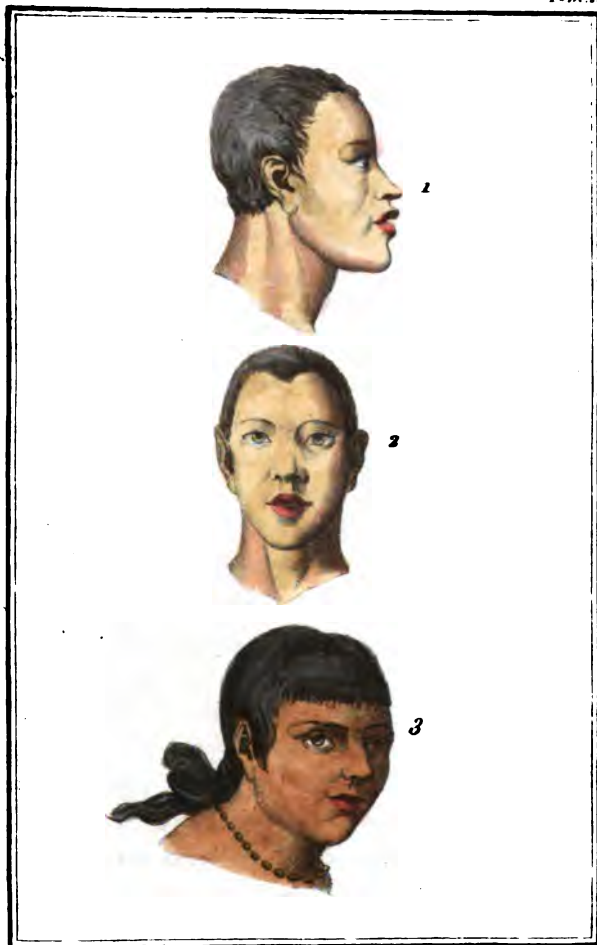
1º. La familia que comprende á los Mogoles orien-

tales y meridionales se compone, en Asia, de los Siameses y Birmanes, de los Peguanos, Cochinchinos, Tonquineses, Chinos, Coreanos, Japoneses, Tártaro-Chinos, Tibetanos y Mongües (1). Todos estos pueblos son atezados; sus facciones no son tan ásperas como las de los Calmucos; su nariz chata es mas abultada que la de estos últimos; todos sus cortes son mas suaves, porque habitan climas mas templados y traen una vida mas sosegada y racional. El Tonquin y los paises adyacentes debieran al parecer verse habitados por pueblos negros ó tiznados, segun su proximidad al ecuador; pero esta dificultad se desvanece, si atendemos á la humedad y frescura de aquellos climas. La tez de los Tonquineses es de color aceitunado oscuro; los Cochinchinos aparecen mas atezados; y en estos dos paises, segun

(1) Todas las rejiones situadas allende el Gánjes, y las islas al sur y levante de Asia, hasta Nueva-Guinea, parecen pobladas por la misma estirpe mogola. (Buchanan, *Rech. asiat.*, tomo v, páj. 217, en 8º.) Sin embargo, los Javaneses no se parecen ni á los Chinos ni á los Birmanes, y deben mas bien referirse á los Malayos, que forman una rama distinta.

Créese que los Mogoles del Asia Superior tienen los músculos del parpado superior muy flojos, y que, á semejanza de algunos animales, mantienen cerrados los ojos por espacio de algunos dias despues de nacidos. (Fred. Hoffmann, *Dissert. médic.* 3, lib. III, páj. 114.)

Los Veddahes, que habitan el interior de la isla de Ceilan, y fueron sus primitivos moradores, son de estirpe mogola; viven en estado montaraz del producto de la caza (segun Marshall, *not. of Ceylan*, Lond., 1822, en 8º). Los Candios ó Cingaleses viven en el desenfreno; las mujeres son casi comunes, habiendo muchos hombres que cohabitan con una sola, etc. etc.



1. y 2. A-San chinos 3. Americana.

1. The first part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

NAME	OFFICE	TERM	REMARKS
J. B. BROWN	Mayor	1898-1901	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1901-1904	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1904-1907	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1907-1910	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1910-1913	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1913-1916	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1916-1919	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1919-1922	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1922-1925	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1925-1928	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1928-1931	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1931-1934	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1934-1937	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1937-1940	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1940-1943	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1943-1946	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1946-1949	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1949-1952	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1952-1955	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1955-1958	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1958-1961	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1961-1964	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1964-1967	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1967-1970	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1970-1973	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1973-1976	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1976-1979	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1979-1982	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1982-1985	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1985-1988	Re-elected
J. B. BROWN	Mayor	1988-1991	Re-elected

2. The second part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

3. The third part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

4. The fourth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

5. The fifth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

6. The sixth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

7. The seventh part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

8. The eighth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

9. The ninth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

10. The tenth part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the city of New York.

Labissachere, los individuos de ambos sexos, que por sus haberes ó profesion no se esponen á los rayos del sol, tienen el cutis casi tan blanco como los Europeos. Los Tonquineses tienen el rostro vistoso y agraciado; bien que la costumbre que tienen de tiznarse los dientes y de pintarse los labios de rojo les da un aspecto desagradable y ridículo. Sin embargo, las mujeres estan dotadas de hermosura, y sus ojos son negros, rasgados y espresivos. Las Tonquinesas logran fama de mas blancas y hermosas que las Cochinchinas; su cabello, por lo áspero, se parece á la clin, y miran con horror el pelo rojo, el rubio, y hasta el castaño.

Todos estos pueblos viven bajo la férula de gobiernos arraigados y despóticos, aunque templados por su índole que no peca por belicosa. Sus religiones, que son el lamismo, el bramanismo, el budismo, etc., estan ordinariamente incorporadas con el brazo secular, é imponen el rendimiento mas absoluto, perpetuando entre ellos la pusilanimidad y la servidumbre; sin embargo los Tártaro-Mogoles, que viven en rancherías errantes y no reconocen gobierno fijo, son muy dados á la guerra, porque habitan un clima áspero y frio que endurece su cuerpo á toda clase de privaciones y fatigas. Los Chinos y Japoneses justiprecian las mujeres por lo meneguado del pie. Los Chinos de la Bucaria son tan juanetudos como los demás Mogoles; los de Java no lo son tanto; pero todos ellos ofrecen el sincipucio, ó coronilla de la cabeza, realzado á manera de cono: lo mismo se nota entre muchos Japoneses, cuyo

cráneo, según algunos viajeros, se parece á un pilon de azúcar, carácter que los distingue de los Calmucos y Basquires, cuyo sincipucio aparece demasiadamente aplastado. Los naturales de Aracan, Laos y Pegú se precian por sus orejas largas y desmesuradas, que se estiran ahincadamente, y se tiznan la dentadura.

Todos estos pueblos son polígamos, de índole apocada y apacible; pero en contra son muy dobles y alevosos; encubren un carácter codicioso, hipócrita y cruel cual el del tigre; y mientras que la casta blanca se manifiesta naturalmente desprendida y sin embozo, nos ofrece esta una índole vil, despreciable y fermentida. Quizás procedan estas diferencias de la naturaleza de sus constituciones políticas y del influjo de las religiones y de los climas cálidos; pues no se echan de ver tan á las claras en todas las familias Calmucas.

Los Cochinchinos, Coreanos, Tonquineses, Chinos, etc., consideran como sagrado el color amarillo, y su símbolo es un dragon. Todos ellos ofrecen las facciones, los modales, las costumbres, la religion, la escritura, y la índole apacible, afable, comedida, vividora y trafagante de la gran familia china; todos andan vestidos con ropaje talar ó túnicas mas ó menos cortas y anchas mangas: el traje de ambos sexos es muy parecido, y la forma de los gorros es muy semejante entre las naciones chinas y tártaras. El arroz constituye el principal alimento de todos estos pueblos; el único gobierno entre ellos reconocido es el despotismo moderado por las costumbres.

Fuera de esto, los Chinos y Japoneses son las naciones mas cultas de aquella parte del Asia, y las que se precian de mas remota civilizacion; con todo eso, las vemos permanecer estancadas, sin anhelo por salir del estado de imperfeccion en que se hallan, y que su política se esmera en mantener á toda costa. Segun Tunbergo, son los Japoneses de regular estatura, fuertes y robustos, aunque no tanto como los Europeos; y la corpulencia es entre ellos bastante comun. Sus ojos sesgos y dilatados parpadean bajo cejas muy altas y con la niña negra. Su cabeza aparece muy abultada sobre lo corto del cuello; su nariz es aplastada. Las mujeres, que siempre andan encubiertas con el velo, tienen la tez blanca, pero nunca sonrosada como las Europeas (1).

Bien así como los Mogoles, son estos pueblos muy curiosos, pero nada inventivos; su jenio nimio y etiquetero, que les da el teson adecuado para el sumo remate de sus obras, les quita el númen, dejándoles únicamente la docilidad, la cordura, la economía, la sobriedad y la moderacion: de ahí aquellas ceremonias desmedidas, aquella cortesanía servil que los esclaviza á todas las formalidades de las costumbres y de las dignidades del mundo, á las cuales manifiestan estremado y vanidoso apego. Así es que desde la niñez recarga sobre ellos la pesada gradería de las clases, empleos y dignidades, á la cual solo se asciende á fuerza de servilismo y ciego ren-

(1) Tunbergo, *Viajes al Japon*, tomo I y II; Kempfer, *idem*; y Krusenstern.

dimiento. Su gobierno, aunque propenso á revoluciones, permanece siempre el mismo, y parece tan inherente en estos pueblos, que obliga á sus conquistadores á doblegarse al yugo de sus propias costumbres y á abrazar su misma religión.

2º. Á esta clase pertenecen las grandes familias de los Tártaro-Mogoles, Manchúes, Calmucos, Basquires, Cosacos verdaderos, Kirguizes, Chuvaches, Buriatos, Soongaros, Eleutos, y de las tribus tangúicas, cerca del Tibet y de la China septentrional. Los Tártaro-Nogais del Kuban, que se dejan conocer por su fisonomía mogola, descienden de los antiguos Hunos y de los Tártaros, que sojuzgaron el Asia y parte de Europa á las órdenes de Chenjis Khan. Estos pueblos viven desparramados en chozas, que trasladan de un punto á otro en sus *arabas*, ó carros de dos ruedas tirados por bueyes. Tales eran los Hamaxobitas ó moradores de los carros, y los Saurómatas y Agatirsos, que Pomponio Mela y otros antiguos jeógrafos situaron en torno de la Pálude Meótida. Los Nogais, vestidos de zaleas, conservan aun las mismas costumbres que tenían en lo antiguo; todos son pastores, viven en rancherías, cobijan en sus tiendas, recorren á caballo el dilatadísimo páramo de la Tartaria, desprecian la labranza, se alimentan de leche de yegua y carne de caballo, que jeneralmente comen cruda. Andan armados en todos tiempos, guerrear cual forajidos, no tanto para vencer como para saquear. Con todo, son valerosos, obedecen á un caudillo electivo, á quien

titulan khan y atribuyen el poder supremo (1). Siempre apercebidos para la pelea y el saqueo, han llevado repetidas veces sus rancherías asoladoras hasta el Asia meridional, sojuzgando la India y conquistando la China, donde aun en el día reinan sus descendientes. Bajo Chenjis Khan y Timur-Leng ó Tamerlan, conquistaron dilatadísimas rejiones, y establecieron los imperios mas estensos que han aparecido sobre el globo. Sus guerras consisten en correrías á caballo; el potro es compañero inseparable del Tártaro-Mogol, y constituye su única propiedad y la base de su existencia; puesto que con la leche de yegua prepara el queso que le sirve de alimento y una bebida espirituosa que llaman *kumis*.

Las relijiones de estos pueblos son el chamanismo y el lamismo; y la de Mahoma va haciendo entre ellos incesantes progresos. Estas tribus, ora independientes, ora avasalladas por los Rusos, son poligamas á pesar de los helados climas que habitan. Cuando muere un guerrero, entierran con él sus armas, sus adornos y hasta su caballo. Sin embargo, estos pueblos no son tan feroces como los pintan ciertos viajeros; los Calmucos son afables, sin embozo, joviales y agasajadores; pero al propio tiempo son astutos y fementidos en sus venganzas, belicosos é iracundos, aficionados á los banquetes y muy

(1) Hay tres órdenes entre los Calmucos, la nobleza, el clero y el estado llano.

Los nobles son titulados *huesos blancos*; los plebeyos, *huesos negros*; y por mas que un plebeyo sea sacerdote ó lama, nunca logra borrar la mancha indeleble de su origen.

desaseados; los Kirguizes, como mas flegmáticos, son tambien mas holgazanes. Todos ellos reconocen caudillos hereditarios y una constitucion feudal. La fisonomía de estas tribus bárbaras da claras muestras de su índole bronca y feroz; y sus facciones espresan en sumo grado el carácter que atribuimos á esta segunda casta. Llámanles *Tátaros*, aunque distintos de los Tátaros de la Rusia europea ó verdaderos Cosacos, que pertenecen al vástago escítico de la casta blanca caucásica, y no son tan feos como los Mogoles (1). Su jénero de vida es semejante al de los Árabes Beduinos.

Los Fineses ó Chudes (2) habitan la parte septentrional; tales son tambien los Lapones de Suecia y Rusia, los Cheremises, Morduinios, Permianos, Zirianios y Wotiacos; los Wogulos, Ostiácos, Húngaros y otros, como los moradores de la actual Finlandia, los Liwes ó Livonios, los Estonios, Ingrios, Carelianios, etc. Todas estas jentes son de la misma

(1) Dióse al principio á los Tátaros el nombre de Tártaros, á causa del TARTARO: *Quos vocamus Tartaros, ad suas tartareas sedes unde exierant retrudemus*, etc., decia Mateo Paris, *Histor.*, Londin., 1571, páj. 747. Los Tártaros son jeneralmente considerados como naciones mogolas del Asia Superior.

(2) La palabra *chude* ó *tchude* significa, en ruso, extraño ú desconocido, asi como *escita* espresaba un bárbaro, segun Leherberg y Julio Klaproth, *Mémoires sur l'Asie*.

La idea de la existencia en Siberia de un antiguo pueblo chude se da la mano con la opinion de Bailly respecto á la civilizacion del páramo de la Tartaria; pero este páramo no se dilata; será el desierto de Gobi, cortado por altísimas montañas, coronadas las mas de perpétuas nieves.

casta mogola y menosprecian la castidad. Estas avenidas de las tribus tártaras-mogolas y las de los Tártaros del Cáucaso ú de la casta blanca han persuadido á algunos autores que eran muy poblados los países que habitan; sin embargo, como no cultivan la tierra, es evidente que su población, aunque no muy crecida, debe ser siempre harto sobrante respecto á los frutos del país. Fuera de esto, tales emigraciones embargan la nacion entera, mujeres, niños, ancianos, ganado y bagaje, y forman colonias ambulantes y guerreras; hasta las mujeres empuñan en caso necesario el sable y la lanza. Como nada tienen que perder y sí mucho que ganar, y se ven colocados entre la escasez y la abundancia, la esclavitud y el imperio, no es una maravilla que sean pujantes y denodados.

Dirán que la naturaleza ha planteado en el septentrion el solar de las naciones conquistadoras y guerreras, para renovar con sus tremendas avenidas la faz del jénero humano. La robustez del cuerpo, el arrojo y el valor van disminuyendo con el frio, y á pesar de la escasa población de los climas helados, vemos que continuamente envian á las rejiones más cálidas crecidos enjambres de sus hijos. Estas colonias de bárbaros que abandonan sus heladas guaridas, movieron á los antiguos á considerar el norte como la fábrica inexhausta del jénero humano, *officina gentium*. Sin embargo, como la parte septentrional de Europa se halla actualmente reducida á cultivo y reconoce gobiernos permanentes, es indudable que la especie humana puede multiplicarse.

en sus rejiones sin verse en la precision de hacer tan frecuentes correrías. Por otra parte, el sistema de invasion á mano armada no podria realizarse en el dia en Europa con tanto éxito como en lo antiguo , á causa de los ejércitos permanentes de las potencias europeas y de las plazas fuertes que contrastan largos cercos. No sucede lo mismo en Asia , cuyos estados estan abiertos , y que no cuenta una sola plaza fuerte ni tropas regulares ó disciplinadas. El Tártaro, siempre montado, se avanza rápidamente, asuela cuanto encuentra el paso, infunde pavor á los pueblos inermes y apocados , penetra en el corazon de los imperios, y blandiendo el sable se encarama de un bote en el trono. Un solo golpe le aniquila ó le da el mando absoluto. En balde levantaron los Chinos su larga muralla, en vano se cree el Hindo en salvo al resguardo de las montañas del Tibet; el Tártaro es activo, infatigable; su avance un torrente , y su aguijon la necesidad. La historia de los siglos pasados cita once invasiones jenerales del Asia por los Tártaros, desde Madiés, además de las incursiones sin cuento que hacen de continuo, y de los saqueos diarios á que se dedican. De ahí procede la estremada mezcla de los pueblos residentes en aquella parte del mundo.

Parece tambien que la casta mogola ha poblado gran parte de América, á donde emigró pasando por la península de Kamtschatká y por las islas Kuriles ó las de las Zorras. En efecto, échase de ver gran semejanza entre los Americanos septentrionales situados al frente del Asia oriental y los Tártaro-Chu-

chis de esta parte del mundo, especialmente en el corte de la fisonomía, y hasta en el vestir; sin embargo los Chuchis son mas civilizados que las tribus de la costa noroeste de América, no asemejándose á ellos los demás pueblos americanos.

Los isleños de las Aleutas, que forman el tránsito entre los Mogoles y los Americanos, son de estatura mediana y de complexion robusta; su fisonomía es agradable, y entero su carácter. Su tez es de un moreno pardusco, son esmerados en el manjar, tienen la cara llena y redonda y escaso pelo en la barba, porque se lo arrancan. Su índole es apacible y dócil; pero son vengativos y feroces cuando se ven provocados; viven en yurtas subterráneas, cuya techumbre se asemeja á un mogote coronado de yerba. Sus alimentos son la carne de can marino y la de ballena; vístense de pieles de nutria marina forradas de plumon; cazan y pescan en sus canoas, que ellos llaman *bairdarka* y cubren de pieles de can marino como los Esquimales y Groenlandeses. Estos pueblos son muy supersticiosos, y creen que las divinidades rusas son mas poderosas que las suyas. Los hombres suelen cargar con muchas mujeres, y tambien estas con muchos maridos, y así estos como aquellas pueden permutarse. Todas estas naciones, que en lo antiguo eran libres y muy populosas, yacen casi aniquiladas desde que viven avasalladas por el yugo mortal de Rusia. Segun Langsdorf, cásanse los Aleutos hermanos con hermanas, y aun padres con hijas, alegando que en esto no hacen mas que seguir el ejemplo de las nutrias de mar que los rodean.

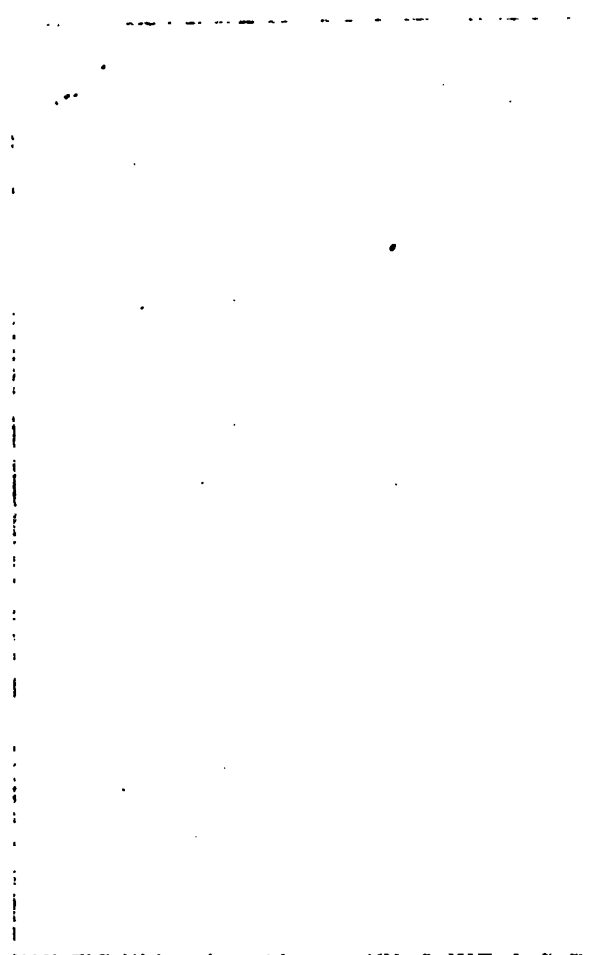
3°. La familia de los pueblos hiperbóreos, de cortísima estatura, consta de los Lapones, Zemblios, Samojedos, Ostíacos, Tongusos, Jacutos, Jucagros, Chuchis y Kamtschadales del antiguo continente, y de los Esquimales y Groenlandeses del Nuevo Mundo. Todas estas jentes, cuya estatura alcanza apenas cuatro pies, coronan el círculo polar (1). Tienen la cabeza muy abultada, los juanetes muy salidos, los ojos desviados, sesgos, y casi sin cejas, como algunos Japoneses, el cabello negro y tieso, la piel como curtida, la boca ancha, los dientes muy separados, la barba escasa, las ventanas de la nariz muy abiertas, los ojos medio cerrados, los pies pequeños, las espaldas muy anchas y la frente espaciosa: aunque endebles y menguados, son ágiles, pertinaces, y viven contentos con su suerte. Arráncanse casi todo el vello del cuerpo y se tiñen de negro con

(1) Ningun Lapon alcanza de mucho cinco pies de estatura, y Lineo, que la tenía muy baja, no halló ninguno mas alto que él. Esta mengua se atribuye á la escasez de alimentos y á la rigidez del clima. Maupertuis vió una mujercilla de cuatro pies dos pulgadas y cinco lineas. Los mozos tienen la cara tan arrugada como los ancianos; sus ojos son negros, vivos y hundidos, su tez amarillo-negruzca; su pelo de color de pez y liso; los pechos de las mujeres son colgantes, blandujos y pardos como la piel de rana.

Los Kamtschadales tienen el rostro pálido, seco y enjuto, porque respiran en sus rústicas chozas un ambiente alterado; esto y los groseros alimentos de que echan mano en su ingrato suelo son causa de frecuentes enfermedades escorbúticas. Estos pueblos habitan en aldeas que llaman *ostrog*: son cándidos, agasajadores, leales, honrados, mansos y obedientes, aunque cruelmente oprimidos por los Rusos.



1. Ostiáco 2. y 3. Mujer y niño Kamtrchadales.



Un hilo que pasan debajo la epidérmis por medio de una aguja. Su aspecto es muy montaraz, aunque medroso, y su voz aguda y chillona se parece bastante á la del ánade.

Su relijion es el chamanismo, y sus sacerdotes ó brujos se jactan de poder residenciar á los espíritus. Tambien adoran muñequillos de piedra ó madera toscamente labrados. Hasta ahora han sido vanos cuantos esfuerzos se han hecho para convertirlos al cristianismo. El grande Gustavo Wasa, que quiso trasformarlos en soldados, no lo recavó, pues todos huian á carrera, no bien oian el son de la caja de guerra. Estos pueblos viven en rancherías en verano, debajo de sus tiendas con sus renjíferos, y se sustentan con la leche y la carne de estos animales, que á veces comen cruda, ó con peces medio podridos. Casi nunca estan enfermos; prefieren los sitios frios y elevados, pero en invierno bajan al llano, donde escavan sus guaridas que llaman *yurtas*, permaneciendo en ellas á pesar del humo de que estan cuajadas. Viajan en trineos tirados por renjíferos, andan sobre la nieve con abarcas, y se tapan los ojos con una tablita rajada, por no lastimarse la vista con el relumbron de la nieve. Su idioma parece muy análogo al de los Húngaros; su voz es muy chillona y afeminada (1). Nótanse entre ellos ciertos hábitos orientales, como por ejemplo, el de

(1) Canuto Leem, *De Laponibus Finmarchiæ eorumque lingua*, Copenhag., 1767, en 4º. fig. Véase tambien Simon Lindheim, *De diversa origine Finlandorum et Laponum*. (Nov. act. reg. societ. Upsal, 1775, en 4º., páj. 1.)

ponerse de cuclillas cruzando las piernas. El carácter desconfiado y suspicaz es harto comun en todos los pueblos polares. Los Esquimales son muy diestros en la caza, y surcan las ondas con canoas de pieles hinchadas. Estas tribus tienen la cabeza desmesurada, los pies muy pequeños y la estatura mediana y rehecha (1). Su idioma es bastante parecido al de los Groenlandeses, porque descienden del mismo tronco; son barbitaños y muy atezados. Comen el pescado crudo, y como lo entierran en anchos fosos para conservarlo durante el invierno, cómenlo podrido en dicha estacion. Los Samojedos se alimentan de lo mismo; los Ostíacos viven del producto de la caza, de la manteca de oso, á que son muy aficionados, de raices silvestres y de toda clase de cacería animal: los Kámtschadales son cazadores incansables y muy diestros en la pesca. Estos pueblos se embriagan con la infusion de una seta (*agaricus muscarius*, Lin.) y con la cerveza, que los pone furibundos.

Todas estas tribus son polígamas, á pesar de la rijidez del clima que habitan; pero los hombres son tan poco celosos de sus mujeres, que, segun aseguran algunos autores, las rinden gustosamente á los estranjeros. Estas hembras son poco fecundas y mas feas aun que los hombres; llevan los pechos colgantes, de color atabacado y con un pezon negro como tinta; las mas no tienen vello en las partes

(1) Ellis, *Hudson s' bay*, páj. 130-131; de la Potherie, tomo 1, páj. 79; Wales, *Journal of a Voy. to Churchill river*, en las *Trans. filosóf*, tomo 12, páj. 109.

naturales, y su menstuo es muy escaso; algunos viajeros aseguran que llevan pesario en la vulva, que ya de suyo es muy ancha, y que paren con suma facilidad. Todos estos pueblos tienen la costumbre de tomar baños de vapor, de donde salen sudando para revolcarse en la nieve sin quebranto en su salud. Entre los Jacutos, los hay fijos y errantes con sus renjíferos; los Chuchis y Kamtschadales echan mano de trineos tirados por perros de casta siberiana, y que sustentan con el mismo pescado seco que es su comida ordinaria. Se pringan y ahuman para precaverse de las grietas que el frio suele abrir en la piel, y así no es de estrañar el hedor que despiden. Por otra parte, es esta la casta mas desaseada de cuantas viven; comen en dornajos grasientos pescados podridos y hediondos, abalanzándose á ellos y batallando entre sí perros y hombres por su logro. ¿Quién creyera sin embargo que estos pueblos son jactanciosos y se reputan por los mas afortunados de la tierra? La próvida naturaleza les depara esta ilusion, que para ellos convierte en deliciosa morada aquel suelo pavoroso cuajado de nieve y de eternos hielos. Son muy aficionados al tabaco, de que se atestan las narices, y siempre andan con la pipa en la boca. Cuando no les sale la caza segun sus deseos azotan á sus muñequillos ó ídolos y les niegan las ofrendas acostumbradas: puede decirse que viven sin Dios y sin señor; los chamanes son sus médicos, hechiceros y sacerdotes. Cuando por raro acaso vara una ballena en las riberas de los mares polares que habitan, sobreviene un júbilo

universal por todo el territorio; empinan diariamente azumbres del aceite de aquel cetáceo, se barten de su carne y de la de can marino, foca, mariscos, peces, fuco y otras sustancias, ya cocidas, ya erudas ó ahumadas.

Siempre grasientos, asquerosos, ahumados y cubiertos de pieles cuajadas de sabandijas, son entre ellos rarísimas las contiendas, y viven muy satisfechos, en plena paz y armonía y muy amantes de sus madres y mujeres. Estos pueblos no conocen ninguna dolencia ni monstruosidad. Entre los Esquimales, la mujer que no tiene hijos de su marido logra el derecho de elegir otro, y los hombres acuden también á otra mujer cuando es estéril la propia. Puede decirse de estos pueblos que apenas sienten la áspera frialdad de sus climas, y causa maravilla el calor de su hálito y de su traspiración. Estas jentes, tan desgraciadas á nuestros ojos, fallecen de aburrimiento y pesadumbre, cuando se ven traspuestas á países mas fértiles y templados; ¡tal es el cariño que tienen á su ingrato suelo!

Los Samojedos, Tongusos, Kamtschadales, Jacutos y Buriatos son propensos á sobresaltos extraordinarios, á causa de la aspereza del frío, que pone en estremada tirantez sus fibras, y de su superstición, que les desconcierta la fantasía: basta un alarido, un silbo inesperado, un tocamiento imprevisto, para enajenarles repentinamente y arrebatarlos con una rabia desenfrenada que los mueve á echar mano de la primera arma que encuentran para matar al que escita en ellos tan intensa exaspera-

cion. Estos arranques espasmódicos son análogos á los epilépticos, puesto que se atajan con olores animales, como cuerno ó plumas quemadas (1). Estos efectos singulares proceden sin duda del mal alimento y de la escasez que padecen durante sus largos inviernos, en medio de una noche que dura meses enteros, y del aislamiento y espantosa ignorancia en que viven. Tales son los hombres singulares que predispuso naturaleza para sobrellevar la rigidez del frío.

TERCERA CASTA. — COBRIZA.

Americana.

Aunque consideremos las tribus americanas que habitan desde Quebec, el Misisipí y la California, hasta el estrecho de Magallanes, como una casta particular, acérquese con todo al tronco *tártaro-mogol*, así como los habitantes de la América septentrional (2), tales como los Canadenses, los Hurones, los naturales del Labrador y los que pueblan la costa contrapuesta al Asia; y aun parece que todas estas naciones corresponden al mismo vástago (3).

(1) Pallas, *Beschreibung aller Nationen des russischen Reichs*, tomo v.

(2) Robertson, *Histor. de América*, tomo 11, dice, según Pinto y Ulloa, que todos se parecen. Bouguer, *Fig. de la terre*, asegura que los montañeses son menos atezados que los habitantes del llano. Véase también á Chanvallon, *Voyage á la Martinique*, parte 1; su cutis es tan suave al tacto como el de los negros. Biét, *France équinoxiale*, páj. 352.

(3) Es cierto que los Americanos del Norte ofrecen facciones

No cabe duda en que siendo el renjifero y el caribol, el alce y el oriñal del Canadá, el carnero silvestre de América y el argalí de Siberia, el bisonte y el auroche, los mismos mamíferos rumiantes en estado montaraz, comunes á entrambos continentes, segun lo demostró Buffon respecto á otros cua-

parecidas á las de los Tártaros (Catesby, *on birds*, y Seligman, *aves*). Bell de Antermony observa que los Tongusos de Siberia son muy semejantes á los Americanos naturales del Canadá.

Ya es sabido que los Chuchis, que habitan el norte y la Siberia, hicieron un comercio de trueques con los naturales de América, por medio de las islas Aleutas, pobladas de un linaje de hombres semejantes. (Coxe, *Découvertes des Russes*, páj. 205, trad. fr.) Con solos seis dias se salva el estrecho de Behring que separa ambos continentes. Los naturales de Kamtschatká, por sus facciones, hábitos y costumbres, muestran suma afinidad con los pueblos americanos del Noroeste (Krascheninnikoff, *Hist. y descr. del Kamtschatka*, tomo 1, páj. 407). Todos estos pueblos son en extremo desaseados, se zampan la comezon de que tienen cuajado el cuerpo, se tragan sus propios mocos, se lavan con su orina, convidan á los extranjeros con sus mujeres, duermen revueltos con sus perros, en sus subterráneas chozas, capaces de ahogar á cualquiera que no sean ellos con el hedor de la carne podrida, escrementos, tripas y pescado, que se ven derramados por el suelo.

El mayor Zabulon Montgomery Pike, *Voyage dans les provinces septentrionales du Nouveau-Mexique*, en 8º., trad. fr., Paris, 1811, dice. « Por lo que hace á los Siúes, que es la nacion mas poderosa del alto Misisipi, su pronunciacion gutural, los juanetes salidos, el conjunto de sus facciones, sus costumbres y tradiciones confirmadas por el testimonio de las naciones vecinas; todo me persuade que emigraron de la punta noroeste de América, á donde habian llegado, surcando el angosto estrecho que separa ambos continentes; y por último, creo que descien den de una antigua tribu tártara.»

drúpedos, pudo el hombre trasladarse del antiguo al nuevo mundo mas llanamente aun que dichos animales. Las islas intermedias desde Kamtschatká hasta la costa americana, como son las Aleutas, las Kuriles, etc., estan habitadas por descendientes de Siberianos, de quienes conservan casi todas las costumbres. De ahí es que las tribus bravas americanas de aquellas rejiones del septentrion ofrecen facciones idénticas con los Mogoles, su tez aceitunada, su cabello negro y tieso, sus ojos negros, sus juanetes desencajados, escasa barba, etc. Todos estos hechos se hallan confirmados por las observaciones de Samuel L. Mitchill, profesor de historia natural en Nueva-York. Por la fisonomía, hábitos y complexion de las tribus salvajes, échase de ver desde luego su oríjen y enlaces primitivos con los moradores del Asia oriental ó los Tártaro-Mogoles (1). El profesor

(1) Humboldt cree que los *Aztecas* ó antiguos Mejicanos descienden de los Mongües ó Hunos, ó de alguna otra nacion del norte del Asia septentrional; pues tienen los ojos en posicion sesga, y la barba poco poblada. Con todo, los Americanos no ofrecen la tez amarilla de los Mongües, antes bien la tienen de un rojo cobrizo, y fuera de esto, son mas altos y mejor trazados que los Mongües.

Robertson añade que todos los Americanos presentan notable semejanza con las tribus bárbaras desparramadas al noroeste de Asia. Esta idea del progreso de la poblacion de América concuerda con las tradiciones que en orden á su oríjen tenían los mismos Mejicanos; pues suponian que sus antepasados (los Toltecas) procedian de un pais remoto situado al noroeste de su imperio. Indicaban además los sitios por donde aquellos extranjeros se habian ido pausadamente internando, y cabalmente son los mismos que debieron seguir suponiendo que habian salido

Barton advirtió entre los Miamis, los Osajes, los Cherokees, no solamente las facciones tártaras, sino también hermandad de idioma con los Mogoles. Los Siúes ofrecen en muchos de sus hábitos íntima correspondencia con las tribus tártaro-asiáticas: tal es entre otras la costumbre de colocar los muertos en cuevas, la cual se observa, no solo en el Kentucky y el Tenesé, sino también en toda la dilatada región que media entre los lagos Ontario y Erié, hasta los montes Alleghany, el desembocadero del Misisipí y el golfo de Méjico. Puede también suponerse con harto fundamento que los Chi-peuais y los Iroqueses avasallaron los pueblos del Ohio, y los Aztecas á Méjico, bien así como los Tártaros conquistaron la China, y los Hunos y Alanos saquearon la Italia, por la propensión guerrera y el instinto de predominio tan natural en estos pueblos (1).

Estos Americanos del norte tienen, por mas que se laven, la piel de color amarillento como los Tár-

del Asia. Además de lo dicho, es necesario tener presente que la descripción que hacian los Mejicanos de la fisonomía, costumbres y jénero de vida de sus antepasados ofrece mucha analogía con la que nos dan de las tribus salvajes de la Tartaria. (Robertson, *Hist. de Amér.*, tomo II.)

(1) Creen algunos autores que ciertas tribus oriundas del Nuevo Mundo se desparramaron por una parte de Asia. Julio Klaproth afirma no haber advertido en el extremo del Asia oriental ningún edificio que corroborase la opinion de que el Nuevo Mundo haya sido poblado por el antiguo.

Hállanse Americanos en Asia, y no Asiáticos en América (*Journal des savants*, noviembre, 1823, páj. 65).

taros, los Chinos, y hasta los Láscares y Malayos que estan viviendo en Asia y en rejiones mucho mas meridionales. Los Europeos que han tratado con los Chinos de Macao aseguran reconocer algunas facciones de estos pueblos entre las tribus de los Moheganes y de los Oneidas que moran por las inmediaciones de Nueva-York. Por último, el perro, leal y ufano compañero del hombre, y de suyo *filántropo*, es entre los bravos americanos del norte (no así entre los de la América meridional) de la casta sibérica, *canis sibiricus*, y se diferencia de las europeas por sus orejas tiesas, su traza bravía, su pelo largo y áspero y su índole voraz é indómita.

De aquí se rastrea el entronque de los Americanos y Tártaro-Mogoles ó Tibetanos que ofrecen con ellos notabilísimas analogías. Es verdad que los mas de los viajeros no han advertido hasta qué punto los climas semejantes y el estado correspondiente de civilizacion ó barbárie arraigan en la especie humana costumbres, hábitos, y hasta una complexion análoga entre las naciones de oríjen mas lejano. Es evidente que el mismo influjo físico no puede menos de estampar su sello característico en la organizacion humana igualmente espuesta á su predominio. De ahí es que no siempre bastan todas las analogías físicas para entroncar naciones que se parecen bajo los propios paralelos.

Sin embargo, échanse de ver diferencias sobrado palpables entre estos Americanos del norte y los mas meridionales, para que sea dable equivocarlos. Los cráneos de Mejicanos de estirpe verdadera son,

segun Humboldt, de mediana magnitud, con la coronilla muy salida y la frente baja y aplanada; cuando los cráneos de los Americanos del sur, traídos por otros viajeros, presentan en el vértice un surco á lo largo con los demás cortes comunes á esta casta.

Las bellas tribus de los Akansas, Illineses, Californios, Mejicanos, Apalaches, Chicacas, Yucateneses, Hondureños, y otras de Nueva-España, así como los Caribes de las Antillas (esceptuando los colonos europeos y los negros), son de una casta particular, lo mismo que los habitantes de toda la América meridional, tales como los del Orinoco, del Perú, de la Guayana, del pais de las Amazonas, del Pará, del Brasil, del Rio de la Plata, del Paraguay, de Tucuman, de Chile, de las tierras Magallánicas y de la Patagonia (1). Segun D. Antonio de Ulloa, los Americanos meridionales tienen la frente pequeña, cubierta de pelo hasta la mitad de las cejas; ojos pequeños, labios abultados, nariz delgada, puntiaguda y encorvada hácia el labio superior; el rostro ancho, orejas desmedidas, pelo negro, liso y áspero; miembros bien trazados, el pie pequeño,

(1) El Sumo Pontífice Paulo III declaró por una bula que los Americanos de las rejiones conquistadas por los Españoles eran verdaderos hombres, y no una casta de irracionales. En efecto, la vista de un salvaje acurrucado junto á la lumbre, en su miserable choza, su fisonomía inanimada, su mirar clavado, y su completa idiotex persuadieron á los primeros conquistadores que pertenecia á una clase de animales inferior á la especie humana; Herrera, *Dicad.* 2, lib. 11, cap. xv; Torquemada, *Monarqu. ind.*, tomo III.

y el cuerpo bien proporcionado; su cutis es liso y mondo, escepto en los viejos, en quienes asoma algun vello en la barba, aunque nunca en los carrillos.

Con todo, ciertas tribus americanas ofrecen en la constitucion de sus cráneos, en el color de la tez, en la variedad de sus facciones y costumbres, algunas diferencias que denotan al parecer la de su orijen, á pesar del aserto de los antiguos viajeros, segun los cuales, con solo ver un Americano, puede asegurarse que se han visto todos, tanta es, segun ellos, su semejanza (1). No obstante, entre los Araucanos, indómitos montañeses, se ven muchos individuos blancos y rubios.

Los Americanos son por lo mas de frente corta y sumida, de donde se ha inferido que la estrujaban como los Omaguas; sus ojos, que son de un negro castaño, estan muy hundidos; su nariz es chata, y muy abiertas las ventanas; su cabello es muy áspero y sin rizo; su cutis es de color de cobre rojo; arráncanse el vello que ya de suyo es claro; son carri-redondos, de carrillos abultadísimos, de cuerpo rollizo, y su ademan bravío y desaforado. Sin embargo, no es igual el color de la piel en todos los Americanos, puesto que tambien varia bajo los mismos climas (2); los montañeses tienen siempre el

(1) Ulloa, *Notic. amer.*, páj. 308; Pedro de Cieca, *Crónica del Perú*, parte 1, cap. xix; Garcia, *Orijen de los Indios*, páj. 54 y 242; Torquemada, *Monarqu. ind.*, tomo 11, páj. 571, etc.

(2) Segun Gumilla, entre los habitantes del Orinoco, *Hist. del Orinoco*, tomo 1.

color menos subido que los que viven en terrenos hondos y pantanosos y en las orillas del mar. Los del estrecho de Magallanes, aunque andan desnudos, parecen casi tan blancos como los Europeos. También suelen realzar el viso rojizo de su cuerpo, pintándose de achiote para guarecerse de los jejenes, especie de mosquitos (*culex pipiens*, Lin.), cuya picadura causa los mas agudos dolores.

Todos los Americanos eran naturalmente barbilampiños y se quitaban el poco vello que tenían. Muchas de sus tribus solian desfigurar la cabeza de sus hijos, otras les estiraban las orejas ó se horadaban la ternilla de la nariz ó los labios para adornarlos con plumas ó abalorios; los hombres se teñían de rojo y otros colores, se pintarrascaban, se atuzaban, dejando intacto un copete, se ataviaban con plumas, y eran jeneralmente polígamos, aunque en ciertas tribus podia la mujer tener muchos maridos. Trataban halagüenamente al sexo y á la edad desvalida, pero la vida de las mujeres era sobrado atropellada y fatigosa. Así es que entre muchos Americanos meridionales, entre otros, los Guaicuros del Brasil, suelen las mujeres tomar abortivos hasta pasados los treinta años. Vense en estas mismas tribus hombres afeminados, á quienes llaman *cudinos*, que ejercen sin reparo las funciones propias de las mujeres; estos bárbaros son monógamos, y ambos consortes gozan el derecho de repudiarse uno á otro; aunque la mujer no puede hablar el mismo idioma que los hombres, bien así como entre los Caribes.

Los padres suelen matar ó esponer á sus propios hijos, conservando tan solo uno ú dos, á causa de la escasez de subsistencias y el temor de que sean presos y devorados por el enemigo. Á veces adoptan á los prisioneros, quienes en este caso son reputados por miembros de la familia. El hijo del salvaje habituado á padecer sin quejarse se acostumbra á toda clase de privaciones, y muestra suma indiferencia al dolor y estraordinaria constancia. Las mujeres quieren entrañablemente á sus maridos, son modestas, y su semblante se reviste de afectuosa melancolía.

Á pēsar de las bárbaras costumbres de estos pueblos, descollaban entre ellos virtudes eminentes y amables prendas. Casi todos andan desnudos, aun en las rejiones frias, ignoran la labranza, y viven de la caza. Los Americanos odian naturalmente la servidumbre, y muchos de entre ellos murieron de pesar, ó se mataron desesperados, cuando vieron que los Españoles los trataban como esclavos (1); siendo tan patente esta diferencia de carácter entre los Americanos y los Negros, que motivó el proverbio que corre en las islas francesas, segun el cual el mirar á un salvaje con malos ojos equivale á darle de palos, y el apalearle á matarle, pero que los negros engordan con azotes (2).

Los bravos de la América septentrional son es-

(1) Oviedo, lib. III, cap. VI, páj. 97; Vega, *Conquista de la Florida*, tomo I, páj. 30, tomo II, páj. 416; Labat, *Voyage*, tomo II, páj. 138; Benzo, *Hist. Novi Orbis*, lib. IV, cap. XXV.

(2) Dutertre, *Iles Antilles*, tomo II, páj. 490.

forzados y guerreros, descollando entre ellos las tribus del Canadá, tales como los Iroqueses, los Nachez, los Algonquinos y Hurones, quienes en otro tiempo vivian en guerra abierta, perpetuando sus discordias su índole vengativa é iracunda. Llegaba á tanto su rencor que devoraban á sus prisioneros de guerra despues de haberlos asado vivos; pero era tal la feroz entereza de los prisioneros, que se les veia cantar en medio de los tormentos sus proezas y victorias, entonando con increíble denuedo el himno de muerte y de triunfo á las barbas de sus mismos verdugos. Este valor asombroso es harto comun entre aquellos hombres indómitos, como ya lo era entre todos los Americanos salvajes, antes de la llegada de los Europeos. Aun en el dia, pueden citarse muchos ejemplos de tan estoica intrepidez; bien que van desapareciendo en las tribus que tratan con los Europeos y que abrazan el cristianismo (1).

(1) Los Botocudis del Brasil son antropófagos, segun el principe Maximiliano de Neuwied; pero quizás proceda esta imputacion de la costumbre en que estan de comer los monos que cojen á la caza. Su índole es bastante jovial; tienen muchas mujeres, y se ocultan las partes exuales con hojarasca. Sus labios y orejas estan cargados de enormes pedazos de madera, y se embadurnan el cuerpo.

En la estirpe americana, ha habido, como en las demás, pueblos conquistadores. Asi es que los Aztecas subyugaron á Méjico, y los Iroqueses y Chipewas á los pueblos del Ohio, á semejanza de los Tártaros. Hacia Nootka, se ven patricios ó nobles, y esclavos: estos no pueden tener mas que una mujer; pero aquellos se apropian cuantas quieren. (Roquefeuil, *Voyage*, tomo II, páj. 211.)

La religion de los Americanos naturales es el mñequismo, ó culto de los manitúes; tambien tributan adoracion al sol y á los astros. Los caudillos de los Nachez se vanagloriaban de descender del sol, y los Incas del Perú lo adoraban como Sér supremo. Los Mejicanos reconocian muchos dioses, y adoraban al sol, á la luna y á un dios de la guerra; los Peruanos, cuya religion era mas suave, adoraban únicamente al sol : pero entrambos pueblos sacrificaban los esclavos sobre la tumba de sus dueños. Las demás tribus americanas, sin templo ni sacerdotes, adoraban muchos dioses y un espíritu maligno. Las mujeres ancianas tenian á su cargo los asuntos relijiosos; los juglares se correspondian con el espíritu maligno, y no pocas veces pagaba el *sachem* con la vida la muerte del caudillo que no acertó á curar.

Cuando los Españoles aportaron en América, encontraron dos imperios poderosos, el de los Incas ó Peruanos, y el de los Mejicanos; bastando á destruirlos una cuadrilla de aventureros valientes y esforzados, como Cortés, Almagro y Pizarro. Los historiadores españoles han ponderado la opulencia, grandeza, pujanza y civilizacion de aquellos imperios; aunque es evidente que su estado de cultura é industria era aun sobrado imperfecto, puesto que no conocian la moneda ni la escritura alfabética; solo cubrian su desnudez con ceñidores de plumas y otros atavíos, sacrificaban víctimas humanas á sus atroces divinidades, y consagraban vírgenes al sol (1).

(1) Los naturales americanos son tan idiotas, que los negros

Aseguran algunos viajeros que los Akansas, pueblo del Canadá, son lindos y airosos como los Europeos septentrionales; y los Españoles hallaron en la costa noroeste de América, en 1774, una nacion blanca y rubia bajo los 55° 43' de latitud septentrional (1). Los Osajes, que viven cerca del Misuri, son hermosos, bien proporcionados y de alta estatura: los pueblos mas menguados del nuevo continente son los Chiquitos y los Guayacos, que habitan los terrenos pantanosos de la Guayana. Tales son tambien los Chaimos, de cuerpo rechoncho, segun Humboldt (2), y de aspecto grave y desapacible. En la estremidad de la América septentrional habitan los Patagones, cuya estatura, aunque se ha exajerado bastante, alcanza por lo menos seis pies: estos pueblos viven en rancherías errantes, son generalmente robustos, andan casi desnudos ó cubiertos,

muestran por lo jeneral mucha mayor aptitud que ellos; de ahí es que los negros, aunque esclavos, se consideran de naturaleza superior á los Americanos, á quienes menosprecian por su ningun discurso ú discernimiento (Ulloa, *Noticias americanas*; Venegas, *Hist. nat. y civil de California*). No menos negados son los Caribes de las Antillas, segun Chanvallon, *Voyage á la Martinique*, y los viajeros Delaborde, Dutertre y Rochefort. Otro tanto puede decirse de los pueblos del Marañon y del rio de las Amazonas, segun La Condamine, *Relation abrégée d'un Voyage*, páj. 52-53. Bouguer, *Voyage au Pérou*, habla tambien de la suma insensibilidad, estolidez y apatia de los Americanos. No menos indolentes y negados son, segun Ellis y Meare, los naturales de la bahía de Hudson.

(1) Buache, *Mém sur les pays de l'Asie et de l'Amérique*, Paris, 1775, en 4°.

(2) *Relat. histor.*, tomo 1, páj. 465.

de pieles, viven de la caza, y de becerro marino, que devoran crudo, y á cuyo sebo son muy aficionados (1); sin embargo aguantan el ayuno por muchos dias consecutivos. Los Chilenos son tambien muy altos, como todos los pueblos de los paises, donde el frio sin ser excesivo es bastante riguroso. Los habitantes de la Tierra de Fuego son menguadillos, tienen la cabeza abultada, y se parecen en todo lo restante á los Americanos del continente, de quienes probablemente descenden. La estatura escasa y la cabeza grandiosa son caracteres comunes á todos los pueblos cercanos á los polos, ó que habitan climas helados, como los que viven en las alturas del globo. Estos pueblos achaparrados se aproximan á la naturaleza de los enanos, y causa maravilla el que estos hombres tan menguados desciendan de la casta ajigantada y robusta de sus vecinos los Patagones.

Todos los Americanos idólatras son polígamos, muy propensos á la embriaguez y harto aficionados

(1) Los Patagones son altos, recios y robustos; los mas altos alcanzan siete pies una pulgada y cuarto, y los de mediana estatura seis pies y medio. Los mas recios miden por encima del pecho cuatro pies cuatro pulgadas; todos son bien proporcionados y fuertes sin ser gruesos; su rostro no es desagradable. Su tez es cobriza, la cabeza abultada, la cara ovalada, algo aplanada, el cabello negro y encrespado, los ojos centelleantes, la dentadura blanquísima y de desproporcionada longitud; la barba corta en algunos individuos; los pies y manos son harto pequeños en proporcion de su alta y recia estatura. Véase mas adelante, tomo II, lib. III, seccion I, art. 4, sobre los gigantes y enanos.

á toda clase de bebidas espirituosas. Elijen entre sí sus caciques , y se gobiernan en pequeñas repúblicas segun sus propios usos y costumbres. Los hombres son cazadores y guerreros, gustan de adornos, y se taladran las orejas y los labios para ensartar en ellos piedras y otras fruslerías.

Los bravos del interior de América, y especialmente los que moran en las soledades del noroeste, hácia el desembocadero del Colombia , son mas feroces y salteadores que los de otras rejiones; andan siempre armados del *tamahawk* ó quiebra-testas, y beben la sangre de sus caballos para cobrar mayores brios é inflamar su furor en las batallas. Ejercítanse con espantosos ahullidos en su danza que llaman de los muertos, y su índole es en extremo vengativa, bronca y selvática. Lewis y Clarke aseguran que en muchos *carbetos* ó lugares de las orillas del Misisipí, se ven casas de prostitutas, pues no se precian de recatados como las *cabezas chatas*, que es otra tribu de montañeses. Siempre errantes, van viajando estos bravos de una á otra comarca, en busca de la caza que es su principal alimento. Son sus armas el arco, la flecha, el quiebra-testas, el hacha, la navaja y la escopeta. Siempre estan alerta, son incansables en el andar; sus mujeres llevan el bagaje y padecen las mas improbas fatigas, mientras que los hombres permanecen sentados fumando gravemente la pipa. Los mas de los solariegos andan todavía desnudos, otros van vestidos como los Peruanos y Mejicanos; los ribereños del rio de las Amazonas se dedican á la labranza, y estan ya medio civilizados.

Los desgraciados restos de los Peruanos son aun mas infelices que en los infaustos tiempos del descubrimiento del Nuevo Mundo. Los Europeos les dan caza para sujetarlos á las mas crudas saenas de las minas; fomentan la guerra entre sus tribus para feriar prisioneros, y los escasos restos que aun quedan de estos pueblos se ven diezmados por el aguar-diente y las viruelas. Lo que mas distingue al Americano es su flema, su carácter vengativo y su tenaz constancia en el infortunio : vive tan contento con su suerte y con su vida montaraz, que siempre se le hace cuesta arriba trocarla por otra mas sosegada y arreglada (1). Todos estos Americanos, aunque poco enamorados, así en el norte como en el mediodía, son jeneralmente polígamos, y se entierran con sus armas, cantando himnos lúgubres.

CUARTA CASTA. — MORENO-OSCURA.

Malaya.

Dase el nombre de Malayos á los pueblos que la componen, á causa de la península de Malaca, de

(1) Ulloa cree que la apatía de los Americanos procede de la contextura de su piel y de la constitucion física de estos pueblos : con efecto, sufren las mas crueles operaciones quirúrgicas sin despedir un quejido.

Los Americanos se untan de achiote y de aceite amargo de carapa para contener la escesiva traspiracion que padecen en los paises cálidos, y para librarse de la humedad y picaduras de los insectos músticos, que no podrian resistir andauendo en cue-ros como van (Labat, tomo II, páj. 73; Gumilla, *Orinoco*, tomo I; Bankroft, *Nat. hist. of Guiana*, páj. 81 y 280).

donde se creyó que traian su oríjen. Sus principales caracteres son la frente baja y aplanada; la nariz llena, ancha y gruesa en el extremo; sus ventanas muy desviadas y separadas por una canal; son harto juanetudos, de boca muy ancha, con la mandíbula superior muy salida; las facciones muy características, el semblante feroz y sombrío; el ángulo facial, cuando mas, de ochenta grados; el cabello espeso, áspero, largo y lacio, y siempre de color negro, lo mismo que los ojos.

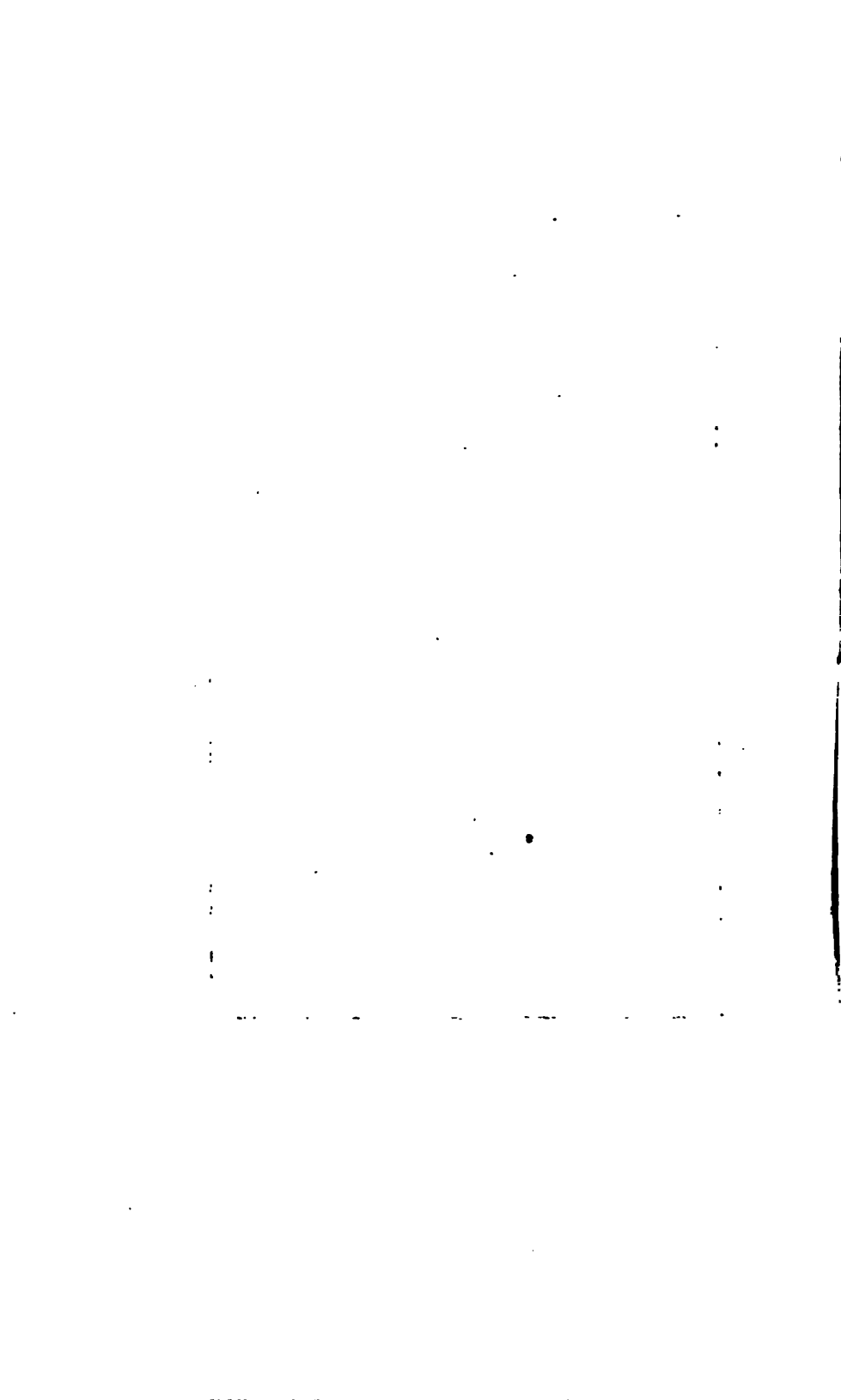
Esta casta, que es de color castaño, flaca jeneralmente y de miembros delgados y cenceños, viene á formar una grada intermedia harto patente entre los Mogoles y los Negros; y como participa igualmente de unos y otros, y está colocada entre los Mogoles de Asia y los Negros de África, de Nueva Holanda, y los Papúes, pudiera creerse que este vástago malayo procede de las mezclas de aquellas dos castas primitivas (1). Hállanse además en muchas islas de

(1) Los Papúes de la isla Waigiú y de las otras contiguas son especialmente los Alíferos, los Haraforas ó Alforeses: estos pueblos forman transicion entre los Negros y los Malayos, en cuanto á las facciones y el pelo; su cráneo es de igual forma que el de los Malayos, sus miembros son delgados, y su estatura mediana; su constitucion peca por endeble; su tez es de un moreno oscuro; su pelo negro, apiñado, desgredado y lanudo, lo que da á la cabeza un volúmen descomunal; su barba es negra pero rala, sus ojos son negros, los labios gruesos y los juanetes anchos; la nariz algo achatada; con todo, el conjunto de su fisonomía no es nada desagradable.

Otra variedad, que se puede llamar *negra*, tiene el color y la forma del cráneo, el pelo lanudo, la nariz aplastada, los la-



1. Mogol 2. Americano 3. Malayo austral.



los mares Índicos tres clases de hombres, á saber: amarillentos ó Mogoles, Negros y Malayos: esta particularidad se echa de ver mas que en otra parte alguna en Madagascar, isla poblada de Negros, en la costa frontera al Africa, y de Mogoles y Malayos, en la que mira al Asia y al mar Índico. Vense pues en dicha isla, cuando menos, tres troncos ó estirpes diferentes, á saber: 1^a. los hombres de *casta negra*, de cabello crespo y corto, procedentes de Banivul ó del pais de los Seclaves, y que, si bien tributan sus adoraciones á un Dios único, son mas pródigos de sacrificios para con el espíritu maligno, por el temor que les infunde. Los Antabanivules son tosquísimos é idiotas, no salen casi nunca de su pais, bien así como los Voadziris y los Marmitos; todos estos pueblos se componen de tribus de pastores.

2^o. Los hombres de *casta malaya* son de tez moreno-aceitunada; tales son los Hovas del interior de la isla, retirados en las montañas mas ásperas y frias. Estos naturales son jeneralmente de alta estatura, flacos, pero bien formados; tienen el cabello negro y liso, y sus mujeres llevan contrahechizos

bios hinchados y la oblicuidad del ángulo facial de los verdaderos negros. En esta variedad aparecen muy huesudos de rostro. Por lo demás, estos pueblos son mas bozales que malvados, aunque no viven ajenos de la atroz antropofajia; suelen habitar las inmediaciones de las riberas del mar, en chozas que levantan sobre estacas para librarse de la escesiva humedad; son muy medrosos, y adoran unos muñequillos al modo de los demás isleños salvajes. (*Extrait du Voyage autour du monde, de M. Freycinet*, por Quoy y Gaymard.)

en las muñecas. Los habitantes de Hancova viven en una especie de república aristocrática, y son industriosos aunque malvados. La lengua madecacina, que es la que ellos hablan, ofrece suma analogía con el idioma malayo (1).

3º. La casta árabe penetró también en esta isla, mas de tres siglos atrás, ó tal vez en tiempos mas remotos: estos Árabes son médicos y agoreros, predicen los eclipses, y á semejanza de los remobotos ejipcios y de los hierofantes griegos, viven á costa de los pueblos estúpidos; los *ombiasos*, ó sabios malgaches, escriben la lengua arábica. También son árabes los nobles llamados *rohandrias*, y los *anacandris*, que descienden de los primeros; pero como han encastado con otras ramas, son en el día innumerables las mezclas. Así es que en el interior de las islas Formosa, Borneo, las Molucas, Nueva-Guinea, Nueva Holanda y Nueva Zelandia, se ven Negros de pelo lanudo mezclados con castas malayas mas blancas, las cuales ejercen constantemente el predominio, aun cuando sean inferiores en número. En la isla de Timor, se ven individuos de tez negruzca, blanca y cobriza; los últimos tienen el cabello rojo, cuando el de los primeros es negro y ensortijado. Los mas tienen la nariz ancha y achatada, lo que les afea bastante, y pies anchos y torcidos. Todos estos pueblos son supersticiosos, volubles, embusteros, y en extremo estúpidos é ignorantes.

(1) Véanse Flaccourt, Cauche, Legentil, Fressanges, y los *Nouv. annales des Voyages*, tomo 11, páj. 7.

Segun Radermacher y otros Holandeses , vese en Sumatra , cerca de la isla de Banca , en el interior del reino de Palembang , un pueblo tiznado, de cuerpo muy menguado y de cabeza sumamente abultada, el cual trepa á los árboles casi tan ágilmente como los monos. El autor ya citado vió tambien en Palembang albinos leprosos cuajados de una costra de sarna que arrojaba un hedor inaguantable. Los salvajes del interior de la isla se sustentan con la miel que recojen por los montes y las selvas.

En suma, por cuanto llevamos espuesto, se evidencia que quizás son los Malayos una casta bastarda, ó una jeneracion de mulatos índicos, propagada y multiplicada con el tiempo, y por último perpetuada por sí misma , y que constituye en el dia una familia crecidísima y de caracteres muy notables. El Malayo, y mas aun el bravío, tiene el semblante feroz, es aleve, zalamero é hipócrita, audaz, emprendedor y cruel en la guerra, implacable en su encono, cual si de sus primitivos troncos solo retuviera las cualidades mas perversas y estremadas. No es esto con todo tan absoluto que no se echen de ver ventajosas escepciones nacidas de la diferencia de los climas y del estado social de cada tribu; así es que muchos isleños del mar del Sur, tales como los Otaitianos y los Malayos de las islas de la Sociedad y de los Amigos, son de índole mucho mas blanda y apacible. Los pueblos de las islas Marquesas y Washington descuellan, segun Langsdorf, por su hermosura y lo bien proporcionado del cuerpo, sobre todos los demás isleños de los mares del Sur, aunque estan mas cerca del ecuador.

Estos pueblos, felices en medio del ocio en que viven, y cercados de toda la viciosidad que puede ostentar la naturaleza mas pródiga, son altos, de semblante injénuo y sincero, vivos, afables y cariñosos, aunque por desgracia se dejan arrebatar de los impulsos de su ánimo iracundo y vengativo, en términos de abandonarse á la antropofajia. Su pelo es largo, negro y ensortijado, la barba negra y lucia, y no se ve entre ellos ningun individuo contrahecho ni desmedrado. Las mujeres, aunque mas pequeñas que las Otaitianas, parecen aun mas hermosas; son cariredondas y de ojos negros, espresivos y rasgados; su tez es fresca y sonrosada, blanca su dentadura, y larga y negra la cabellera, que ondea en rizos sobre sus espaldas. Las mujeres de los nobles y caudillos, que por raro acaso se esponen á los rayos del sol, son unas ojinegras tan blancas casi como las Europeas, y el aceite perfumado de coco con que se untan el cutis lo tersa y suaviza á manera de raso. Los hombres se pintan el cuerpo con maravillosa destreza, y los dibujos que se estampan en la piel sirven al propio tiempo de traje y adorno. Estos pueblos son muy disolutos; y las mujeres se ven tanto mas apetecidas cuanto mas relajadas; sin embargo, las casadas son muy recatadas, y sus maridos muy zelosos. El divorcio es allí lícito, y en algunas partes se ve el adulterio tolerado, en términos que casi puede decirse que son comunes las mujeres, haciendo los servidores de los caudillos las veces del amo, cuando este se halla ausente.

En todos los países donde el suelo y el clima pro-

mueven de suyo la abundancia, no siendo ya tan necesarios el trabajo y la industria, son los pueblos generalmente desidiosos y holgazanes. Tales son los habitantes de Amboina, aunque por otra parte el comercio aviva su ingenio, inclinándolos á empresas arriesgadas. Sin embargo, el ánimo resuelto y esforzado de los Malayos procede mas bien de los arranques de valor nacidos de su temperamento bilioso que de las disposiciones de un alma pujante y denodada. Feroces é implacables en sus enconos, suele el opio arrebatarlos al crimen, lo mismo que á los Orientales; y son capaces de las mas bárbaras extravagancias, seguidas de soñolienta insensatez é indiferencia, á pesar de la enormidad del delito. Son astutos y artificiosos para satisfacer su venganza, y arrostran en este caso la muerte y el cadalso, aunque no los tormentos. Muéstranse á veces impresionables á la afrenta, y prefieren la muerte á la vida afanosa y desvelada.

La casta malaya habita la parte interior de la isla de Madagascar, las Maldivas, Ceilan, las islas de la Sonda, como Sumatra, Java, Borneo; la península de Malaca, las islas Molucas, las Filipinas, las Célebes, casi todo el archipiélago Índico, la Nueva Zelandia, las islas del mar del Sur, Otaiti, las islas Sandwich, las Marquesas, etc. Esta casta, que es enteramente marítima, ejerce continuo cabotaje con sus *prosas* ó piraguas en extremo veloces, por todas las aguas de la India. Muchos de esos pueblos han hecho notables progresos en la civilización, estableciendo en algunas islas estatutos y gobiernos le-

gales. Así es que los Javaneses se manifiestan mas cultos que los demás Malayos y Bughis de las Célebres , que son todos marinos, traficantes y emprendedores , mientras que los Benúes Javaneses se dedican á la labranza. Estos últimos son de mas alta estatura que los primeros, tienen la frente erguida, ojos desviados, la nariz pequeña, la barba escasa y el semblante apacible y reflexivo; su tez es amarillenta, y los dientes mellados y negruzcos por el uso del betel.

Los Malayos , que son jeneralmente activos , osados, astutos, alevosos y hábiles mercaderes, vienen á ser los corredores y agentes de toda la India, como lo son los Judíos en Europa, y en Oriente los Armenios.

El idioma malayo ó djehdai , que es uno de los mas gratos al oído, casi no se compone mas que de vocales, y se habla comunmente en todas las Molucas; sus dialectos se han derramado por todas las islas de los mares del Sur y del Océano Pacífico, hasta Nueva Holanda y Nueva Zelandia; de donde puede inferirse que esta lengua es la mas estendida, bien así como las tribus malayas. Cuando estos pueblos se civilizan, son muy gazmoños, circunspectos y serviles, porque solo obedecen al despotismo y á la mas ostentosa aristocracia, únicos gobiernos que conocen. Su religion es una idolatría tan absurda casi como la que trae obcecados á los pueblos negros. Las constituciones políticas de los Malayos ofrecen dos especies de repúblicas enteramente feudales, y con dos clases de individuos; los nobles,

que constituyen la jeneracion mas alta y hermosa, porque comen los mejores alimentos, y estan menos espuestos á la intemperie; y el pueblo ó plebe, que desde luego se deja conocer por su fealdad y lo menguado del cuerpo.

Los moradores de las islas Segalien, cerca de la costa de la Tártaria oriental, son robustos, bien formados, inteligentes, pero de baja estatura y estrechamente velludos (1). Otro tanto puede decirse á poca diferencia de los isleños de Tchoka, en la bahía Crillon, que son muy barbados, y tienen los brazos, el cuello y las espaldas tan velludas como los osos; estos pueblos presentan mas bellas facciones que los Tártaro-Manchúes, los Chinos y los Japoneses, asemejándose un tanto á los Europeos (2). Pero los que mas descuellan entre ellos por la estatura y la robustez del cuerpo son los habitantes de las islas de Mauna y de Oyolava, entre los cuales los más pequeños individuos pasan cuando menos de seis pies y dos pulgadas, y los mas altos alcanzan seis pies y nueve pulgadas; son tan fuertes y robustos, que no hay navegante que no tiemble en su presencia (3); pues riñen por el mas leve motivo, y sus mujeres son tan indecentes y desvergonzadas, que á cual mas ofrecen á los marinos sus atractivos. Estas diversas naciones parecen oriundas de colonias maláyas, que en épocas muy remotas conquistaron estas islas. El clima templado y bonancible y

(1) Lapeyrouse, *Voyage*, tomo III, páj. 40.

(2) *Idem*, tomo III, páj. 86.

(3) *Idem*, tomo III, páj. 226.

la abundancia de alimentos han dado á estos descendientes de Malayos una estatura y una pujanza que no gozaron sus padres. Demuestra su origen malayo la identidad de idioma, gobierno y costumbres con las demás naciones de esta denominacion.

Jeneralmente hablando, los solariegos de Filipinas y Formosa, los Papúes de Nueva Guinea, Nueva-Bretaña, las Nuevas-Hébridas é islas de los Amigos, en el hemisferio meridional, y de las Carolinas, Marianas y Sandwich, en el septentrional, eran en lo antiguo los mismos pueblos tiznados y encrespados que todavía se ven en el interior de las islas Formosa y Luzon; los cuales, si bien contrastaron la invasion extranjera en Nueva-Guinea, Nueva Bretaña y las Hébridas, quedaron vencidos y sojuzgados en las islas mas pequeñas, situadas mas á levante, y se entroncaron por lo mismo con los conquistadores malayos: de ahí resultó una casta mezclada y negruzca, que todavía se distingue bastante de las familias ajenas de esta intimidad (1).

Entre los demás Malayos que pueblan las islas de los mares del Sur, adviértese una estirpe negruzca, de pelo casi lanudo y crespo, de miembros cenceños y endebles, de cuerpo menguado y de carácter travieso; esta casta que, segun toda probabilidad, descende de los Papúes, se encuentra en Nueva-Caledonia, en Tana, y especialmente en Mallicolo (2). La casta malaya pura, que es mas blanca, alta y bien

(1) Lapeyrouse, *Voyage*, tomo III, páj. 230.

(2) Forster, *Observ. sobre la especie humana*, tomo V del segundo *Viaje* de Cook.

formada y de índole mas apacible , puebla la isla de Otaiti, las de la Sociedad, las de los Amigos, las Marquesas de Mendoza, la isla de Pascua y otras. Con todo, échanse de ver entre estas dos castas ciertas bastardías que las acercan unas á otras, y que prueban las mezclas que entre ellas se verificaron.

Todos estos pueblos tienen el pelo negro y recio: los de casta Malaya pura tienen las facciones mas halagüeñas y el semblante mas injénuo, en muchas de estas islas; su nariz es ancha y los pies abultados; la estatura de los hombres es de cinco pies y medio, y mayor aun en algunos individuos; pero la casta negra es siempre mas menguada. Entre todos los hombres que he visto, los que mas se acercan á los monos, dice Forster, son los Mallicoleses, segun son de feos, negros y disolutos.

Los Malayos son jeneralmente polígamos, y los mas son casi lampiños y muy indiferentes para con las mujeres, que se ven reducidas á la mas trabajosa condicion. No son raros entre ellos los vicios mas infames y vergonzosos, entre otros la sodomía; sus danzas son en extremo lascivas, si es que no espresan sus furiosos arrebatos. La venganza implacable que les anima los arroja á las mas atroces perfidias, y hasta á la antropofajia. Las islas Célebes y Jilolo estaban en otro tiempo pobladas de antropófagos, y todavía se ven algunos en Nueva-Zelandia.

La pubertad es harto precoz en esta casta; las mas de las muchachas se casan á los diez años, pero son poco fecundas y muy propensas al aborto, á causa de las recias faenas á que viven avasalladas.

El celibato es casi desconocido en esta casta humana, aun entre sus sacerdotes. Las Malayas estreman hasta el frenesí la pasión amorosa, y no pocas veces matan con el veneno ú con la daga al hombre que llegó á engañarlas: muchas de ellas se dedican, cual Medea y Circe, al estudio de las plantas ponzoñosas y narcóticas, de que fatalmente abunda el ardoroso clima que habitan. Agrádales, como á todos los pueblos incultos, la magnificencia pueril y estremada.

Estos pueblos andan jeneralmente desnudos; pero se aplastan en el cutis diversas pinturas y dibujos de variados colores. Igual costumbre se advierte entre las tribus pastoras de los Americanos y de los Negros, y entre todos los pueblos que no conocen la vestidura. Aun entre otras naciones mas civilizadas, se nota la misma costumbre; tales son los Asiáticos que viven allende el Gánjes, los Siameses, los Peguanos, y hasta algunos Chinos. Los Negros se entallan la piel, en términos de aparecer rajada y áspera, además de las grietas que en ella abre el ardor escesivo del sol. Los Árabes y Ejiptios se tiñen las manos de amarillo anaranjado. Los Creekes, Americanos del norte, se pintan en la piel culebras, sapos y otros animales inmundos, para infundir pánico terror á sus enemigos. Las mujeres del estrecho de Davis se entallan el rostro para pintarlo de negro. Los antiguos Pictos ó Bretones se pintaban de azul con glasto ú pastel.

Los Malayos usan mucho el betel (*piper betel*, Lin.) y el arec (*areca catechu*), frutos acres y aromáticos, que mascan de continuo. Aliméntanse de

arroz, meollo de palma, taro (*arum esculentum*), del fruto del árbol pan y de especias, pero cultivan muy poco la tierra. Sus armas estan por lo mas emponzoñadas; son jeneralmente crueles, y aun á veces antropófagos en la guerra (1).

(1) Los habitantes de las costas de Borneo ofrecen una mezcla de Malayos, Javaneses, Bughis, Macasares, algunos Arabes y muchos Chinos. Hábita el interior de la isla una casta mejor formada, mas blanca y hermosa que los Malayos, que no tiene lá frente y la nariz tan achatadas, y el pelo mas largo y tieso; este pueblo se dedica esclusivamente á la labranza, pero es tan feroz que no hay fiesta ni ceremonia en que no sacrifique victimas humanas. Estos bárbaros son conocidos con el nombre de Orang-Dayakes. Muchos de sus individuos tienen la piel cuajada de un herpes escamoso, efecto, segun dicen, de la moda, y no de enfermedad, puesto que para ataviarse con tal fiereza se rascan con ciertas yerbas, segun Stamford Raffles. (*Asiatic research.*, tomo XIII).

ÍNDICE DEL PRIMER TOMO.

	páj.
ADVERTENCIA sobre esta nueva edicion.	7
DISCURSO PRELIMINAR. De las causas que en la naturaleza dan á nuestra especie la superioridad sobre todas las demás.	11

LIBRO PRIMERO.

SECCION PRIMERA. De la casta humana en jeneral, y de sus relaciones con los demás entes.	37
SECCION SEGUNDA. Del hombre considerado en su constitucion fisica y organizacion con respecto á los demás vivientes.	55
ARTICULO PRIMERO. Del sistema nervioso propio del hombre, y resultados de su estacion erguida comparada con la de los animales.	71
ARTICULO SEGUNDO. De los sentidos del hombre y de su instinto, comparados con los de los animales. Necesidad de nuestra sociabilidad.	87
SECCION TERCERA. De las edades y de las modificaciones que causan al hombre.	109
ARTICULO PRIMERO. De la infancia.	116
ARTICULO SEGUNDO. De la pubertad, del amor, y de la menstruacion en las mujeres.	125
ARTICULO TERCERO. Diferencia entre el sexo masculino y el femenino.	151
SECCION CUARTA. De la mujer, y de sus atributos fisicos y morales.	172
ARTICULO PRIMERO. Diversidades de castas de mujeres en el globo.	186
ARTICULO SEGUNDO. Relacion numérica de los sexos en la tierra.	206

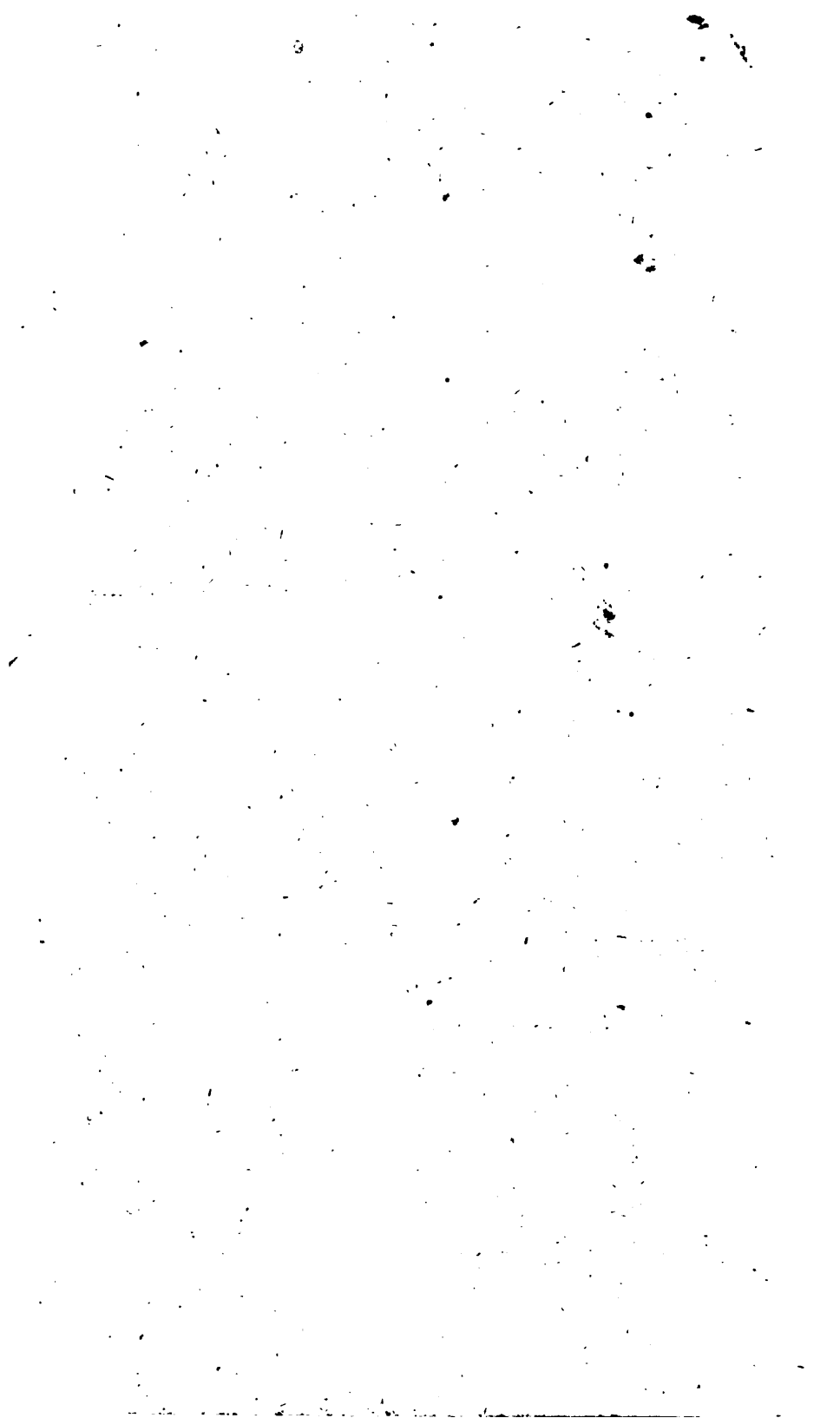
INDICE.

ARTICULO TERCERO. De las monstruosidades naturales observadas en la mujer entre las castas negras.	223
De las lupias grasas del coxix de algunas Hotentotas.	225
De la estructura particular de los órganos sexuales de las Hotentotas bosjesmanas, é indagacion de las causas de esta conformacion.	228
ARTICULO CUARTO. De la virginidad.	235
ARTICULO QUINTO. De la circuncision.	243
SECCION QUINTA. Del estado del matrimonio.	246
ARTICULO PRIMERO. De la fecundidad y del número relativo de individuos en cada sexo.	264
SECCION SEXTA. Del parto y la lactancia entre los diferentes pueblos del globo.	285
SECCION SEPTIMA. De la duracion de la vida humana y de sus probabilidades entre diversas naciones.	298
ARTICULO PRIMERO. De la muerte y el suicidio.	328

LIBRO SEGUNDO.

SECCION PRIMERA. De la distribucion jeneral del jénero humano segun los diversos territorios del globo.	339
SECCION SEGUNDA. De las castas humanas.	346
ARTICULO PRIMERO. De las variedades del jénero humano en jeneral.	346
ARTICULO SEGUNDO. Division de las especies y castas principales del jénero humano.	377
<i>Primera casta.</i> Blanca : Europeos y Orientales.	379
<i>Segunda casta.</i> Amarilla ó aceitunada: Calmucos y Mogoles.	394
<i>Tercera casta.</i> Cobriza : americana.	411
<i>Cuarta casta.</i> Moreno-oscura : malaya.	425

156-165-167-205-223.



RX 000 501 713

